Année. N° 4. 15 Février 1927.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages
ré Maurois .	*La Vie de Benjamin Disraëli.* — I	721
Kessel	*La Palestine nouvelle.*	768
de Anet. . .	*La Rive d'Asie* (fin)	798
nain Martin.	*La Politique de la Banque de France*	837
nard Shaw .	*L'Homme et le Surhomme* (acte III).	858
X X	*Le Traité franco-roumain*	884
eph Conrad .	*Le Frère-de-la-Côte.* — IV	894
Albert-Petit .	La Vie littéraire : *Les Livres d'histoire*	916
rt Flament.	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	929
otus	La Politique : *Le Modéré dans la République.* . .	942

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

La **Revue de Paris** *commencera le 1er Mars la pu*
cation d'

Églantine

par JEAN GIRAUDOUX

Elle publiera prochainement :

Où va la Russie

par MAX HOSCHILLER

La Littérature norvégienne

par KRISTIAN ELSTER

Les Idées militaires contemporaines et la Formation de l'Officie

par le Capitaine de Vaisseau CASTEX

LA VIE

DE

BENJAMIN DISRAËLI

PREMIÈRE PARTIE

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

« La vie est trop courte
pour être petite. »

DISRAËLI

I

DEUX GÉNÉRATIONS

En l'an 1290, et le jour de la Toussaint, le roi Édouard Ier expulsa d'Angleterre les juifs qui, jusqu'à cette date, y avaient été tolérés. C'était le temps des Croisades; dans tous les villages des moines prêchaient contre les Infidèles; les peuples exigeaient la Croisade intérieure. Environ seize mille juifs partirent. Le roi tint à ce qu'ils s'en allassent en paix, sans être molestés, et fut à peu près obéi. Seul un maître marinier déposa ses passagers sur un banc de sable au milieu des flots, leur dit : « Appelez Moïse ! » et leva l'ancre. Quelques douzaines de juifs furent ainsi noyés, mais le marinier fut pendu.

Ceux des exilés qui échappèrent à la mer et aux marins trouvèrent en France un asile. Ce ne fut pas pour longtemps. En 1306, le roi Philippe le Bel, ayant eu besoin d'argent, décida de saisir leurs biens et de les refouler vers l'Espagne. Ils y connurent deux siècles de paix, puis les bûchers furent allumés, et il sembla que cette race malheureuse, ne pouvait émigrer

plus loin, allait enfin disparaître. Mais les persécutions étaient mal réglées. Au moment où l'Espagne se fermait aux juifs, la république de Venise, celle d'Amsterdam, et de nouveau la France les accueillaient. En Angleterre même, la Réforme, par la lecture de la Bible, faisait naître à leur égard une curiosité presque sympathique. Les Puritains prenaient des prénoms juifs, et cherchaient les Tribus perdues. En 1649, une pétition pour le retour du peuple d'Israël fut présentée par lord Fairfax. Cromwell se montra favorable; Charles II confirma la décision. Ainsi se reconstitua à Londres, vers la fin du XVIIe siècle, une communauté peu nombreuse de juifs portugais et espagnols. Beaucoup de leurs familles, les Villa Real, les Medina, les Lara, avaient été anoblies au temps des royaumes sarrasins; elles méprisaient les juifs polonais et lithuaniens que le soulèvement des Cosaques faisait alors refluer vers l'ouest, et refusaient d'admettre dans leur synagogue des personnages aussi grossiers.

En 1748, cette société juive de Londres vit arriver un jeune Italien, Benjamin Israëli ou d'Israëli, qui, originaire de Cento en Ferrare, avait d'abord cherché fortune à Venise et croyait pouvoir mieux réussir dans un pays plus neuf et plus prospère. Ses débuts furent difficiles. Il spécula, perdit, sembla ruiné, mais ayant épousé en secondes noces une femme qui lui apportait le sang des Villa Real et une dot convenable, il entra au Stock Exchange et fit une assez belle fortune.

C'était un homme indulgent et gai, qui avait planté dans un faubourg de Londres un jardin à l'italienne, faisait servir à ses hôtes des macaronis de grand style et, après le repas, prenant sa mandoline, chantait une canzonetta. Un léger accent vénitien, pointant à travers le murmure anglais, donnait à son langage un charme pittoresque. Quand il parlait, on pouvait deviner, voilés par les brumes jaunes de la Cité, l'or de Saint-Marc et les pieux bariolés où s'accrochent les gondoles devant les palais roses.

Hors des affaires, Mr d'Israëli ne voyait jamais d'autres juifs. Ce n'était pas calcul; il était simple, bon et craignait par-dessus tout de blesser. Mais sa femme les tenait à distance. Chrétienne, sa fortune et sa beauté lui eussent assuré à Londres la situation mondaine la plus belle. Elle enrageait d'être

née juive et de porter par son mariage un nom presque symbolique. En vain son mari tentait-il de l'apaiser par des présents; elle restait mortifiée, amère, méprisante. Pour lui plaire (et d'ailleurs aussi par naturelle indifférence) il n'allait jamais à la synagogue, mais il était inscrit parmi les membres de la communauté portugaise et, toujours généreux et prudent, faisait de temps à autre au Dieu d'Israël une offrande de quelques guinées.

***

Benjamin et Sarah d'Israëli eurent un fils unique, Isaac, qui les étonna. Ils espéraient un grand homme d'affaires; leur fils était pâle, timide, ne se promenait qu'un livre à la main et faisait voir un dégoût surprenant pour toutes les formes de l'action. Cette indolence excitait l'esprit sarcastique de Mrs d'Israëli. Le père apaisait les querelles en faisant des cadeaux à la mère et au fils. Pour lui un enfant malheureux était un enfant qui voulait un jouet. Quand le sien, un jour, se sauva de la maison et fut retrouvé couché sur une tombe, il l'embrassa et lui donna un poney.

A treize ans, le jeune homme produisit un poème. Malgré sa bienveillance et son optimisme, Mr d'Israëli fut alarmé. Il avait chez lui une gravure de Hogarth qui représentait un poète mourant de faim dans un grenier. Isaac, expédié par le premier bateau à un correspondant étranger, passa quatre ans en Hollande et en France, sous la surveillance d'un précepteur, qui se trouva libre-penseur et disciple des philosophes français. Le jeune d'Israëli revint nourri de Voltaire et admirateur de Rousseau. Quand, à dix-huit ans, il rentra dans la maison de ses parents, étrangement vêtu, les cheveux longs, et, suivant l'exemple d'Émile, se jeta sur le sein de sa mère en inondant celle-ci de larmes, elle ricana et lui tendit la joue avec une répugnance évidente.

Pendant quelque temps Benjamin d'Israëli conserva un peu d'espoir, mais quand il connut le sujet du grand poème auquel travaillait son fils : « Contre le Commerce, qui est la corruption de l'homme », il renonça à l'employer dans ses affaires et décida de le laisser vivre selon ses goûts.

Isaac d'Israëli adopta alors un mode d'existence qui ne changea plus jusqu'à sa mort. Il passait ses jours à la bibliothèque du British Museum, endroit délicieux, où jamais, en ce temps, on ne voyait plus de cinq à six lecteurs; là il couvrait de notes les papiers dont ses poches étaient toujours pleines. Au début l'objet de ce travail était d'écrire une Histoire de la Littérature anglaise. Mais, tout de suite, d'Israëli se trouva submergé par une marée montante de fiches et se résigna au rôle humble, mais divertissant, de compilateur. Il publia, sous le titre de *Curiosités de la Littérature*, un recueil d'anecdotes qui eut un grand succès et décida de sa carrière. A trente-cinq ans il épousa une femme douce, naïve, qui appartenait comme lui à une famille judéo-italienne. Il ne demandait qu'à l'aimer fidèlement pourvu qu'elle le débarrassât de toute besogne domestique, et lui permît de consacrer sa vie à lire et à prendre des notes. Il se trouva que cet arrangement convenait à celle qu'il avait choisie et désormais la vie d'Isaac d'Israëli s'ordonna suivant un programme inflexible. Après le breakfast, il entrait dans sa bibliothèque et y restait enfermé jusqu'au lunch, lisant, notant. Après le lunch, il allait au British Museum, lisait et notait. En revenant il s'arrêtait chez tous les bouquinistes de la route, rentrait chez lui chargé de livres, prenait son thé et s'enfermait jusqu'au dîner avec ses achats de la journée, toujours lisant et notant. S'il allait à son club, c'était encore pour en transformer en fiches la bibliothèque. Il aimait les livres comme d'autres aiment les femmes, l'opium, le tabac; c'était une douce drogue qui lui faisait oublier la vie. Il était estimé dans le monde des lettres et il y avait des amis distingués. Il plaisait par sa grande douceur et par l'absence de toute vanité. Byron lisait avec plaisir les petits recueils de d'Israëli, où il trouvait sur la vie des grands hommes, sur leurs malheurs, sur leur égoïsme, des histoires qui calmaient certaines de ses inquiétudes. Aussi le nom de Byron était-il vénéré dans la maison. En matière de religion, Isaac d'Israëli était voltairien, en matière de politique, conservateur, mais tout régime lui paraissait bon qui permettait à un homme de fortune moyenne de faire, sans être dérangé, collection d'anecdotes littéraires.

II

ÉCOLES

Le fils aîné d'Isaac d'Israëli fut nommé, comme son grand-père, Benjamin. Avant lui était née une fille, Sarah. La plus grande intimité régna dès l'enfance entre le frère et la sœur. Le rôle de père de Mr d'Israëli se bornait à tirer de temps à autre, avec une maladresse d'homme de bibliothèque, l'oreille de son fils. Mrs d'Israëli, personne naturellement étonnée et confuse, écoutait avec une respectueuse terreur les propos, pour elle inintelligibles, de ses précoces enfants et essayait avec succès de faire boucler leurs cheveux. Ils l'adoraient et ne lui disaient rien de ce qui leur tenait vraiment à cœur. Ils avaient beaucoup d'admiration pour leur père qu'ils croyaient un très grand écrivain et dont ils aimaient le charmant visage, mais ils avaient compris qu'il était inutile d'attendre de lui qu'il s'occupât d'eux. Ils le voyaient apparaître à l'heure des repas, calotte de velours sur les cheveux gris, distrait, silencieux. Ils savaient que son seul désir était de retourner à ses livres. Quand on le retenait, il était d'une grande politesse, et on le sentait exaspéré. Quand il parlait avec ses enfants, ce n'était pas de la vie quotidienne, mais de ses travaux, de ses recherches. Il était en train d'écrire une *Vie de Charles Stuart*; il aimait à leur expliquer que, loin d'avoir été un tyran, le beau roi cavalier était un martyr. La dévotion aux Stuart et la haine des puritains étaient la seule religion de la maison.

Chaque dimanche, toute la famille allait à pied chez les grands-parents d'Israëli, interminable et ennuyeuse promenade au bout de laquelle on trouvait l'acariâtre grand'mère qui pinçait les joues des enfants, jugeait aigrement leurs manières et ne leur offrait jamais un gâteau. En revanche, le grand-père leur donnait une pièce de monnaie, leur jouait de la mandoline et leur parlait de l'Italie. Le petit Ben adorait ces récits et surtout ceux qui se passaient à Venise. Il aimait à imaginer cette ville où les maisons étaient une dentelle de pierre, où les toits étaient revêtus d'or. Le grand-père disait que la famille avait longtemps vécu en Italie;

plus loin dans le passé, au temps de Ferdinand et Isabelle, elle avait habité l'Espagne. A l'Italie se mêlait le souvenir des Turcs, à l'Espagne celui des Maures. Quand Ben pensait à la mandoline et au macaroni de son grand-père, il évoquait aussi des turbans, des vestes brodées de couleurs vives, des pays de luxe et de soleil. Quelquefois il se couchait sous un arbre, dans le jardin à l'italienne, et rêvait. Il créait des décors étranges et brillants. Il y rencontrait des êtres parfaitement beaux, un jeune chevalier anglais qu'il sauvait de la mort, une princesse à laquelle il se dévouait. Ils étaient tous trois perdus dans une forêt, la nuit tombait, ses compagnons avaient peur. Alors Ben prenait le commandement, car c'était toujours lui qui dirigeait, qui triomphait dans ses rêveries.

Très jeune il fut envoyé à l'école, d'abord chez une miss Roper, puis chez le révérend Potticany, maison respectable, où une fille de clergyman « s'occupait de la morale et du linge ». Là un fait surprenant lui fut révélé; il n'était pas de la même religion, de la même race que ses camarades. C'était difficile à comprendre. Pourtant la maison de Ben, cette maison de briques rouges (porche grec, trois marches, petite grille le long du trottoir), était bien une maison anglaise. Son père, avec sa calotte de velours noir, son visage rose et soigneusement rasé, son langage châtié et plaisant, était un écrivain anglais. Ben avait appris à lire dans des livres anglais, les chansons qui avaient bercé son sommeil étaient des chansons anglaises, mais là, dans cette école, on lui faisait sentir qu'il n'était pas pareil aux autres. Il était juif et ses camarades, sauf un seul, n'étaient pas juifs. Que c'était obscur! Les juifs, c'est ce peuple dont on parle dans la Bible, qui a traversé la mer Rouge, vécu en captivité à Babylone, bâti le temple de Jérusalem. Qu'avait-il de commun avec eux? Le matin, quand toute la classe s'agenouillait pour la prière en commun, Ben et l'autre petit juif, qui s'appelait Sergius, devaient s'éloigner et rester debout. Une fois par semaine, un rabbin venait leur apprendre à lire l'hébreu, une langue incompréhensible qui s'écrivait à l'envers, avec des caractères en têtes de clous. Le jeune d'Israëli savait que ces pratiques le tenaient à l'écart d'une communion mystérieuse et qu'elles avaient aux yeux de son maître, des autres élèves, un caractère un peu

comique. Il en souffrait. Il était orgueilleux. Il aurait désiré être admiré en toutes choses. Quand on jouait au cheval, il ne voulait jamais être attelé. Mais surtout il souffrait parce qu'il n'aimait pas Sergius. C'était odieux de se voir ainsi lié à un être inférieur. Les garçons auxquels Ben s'attachait avaient des cheveux de lin, des yeux bleus. Leur esprit était moins rapide que le sien, mais il les aimait de tout son cœur. Avec eux il était d'une patience étonnante. Il y avait un petit Jones, le fils du médecin, auquel il racontait pendant les récréations des histoires de brigands, de cavernes, en les illustrant en même temps de rapides croquis au crayon. Quand Ben avait un livre neuf, le petit Jones venait s'asseoir à côté de lui et ils lisaient ensemble. Mais Jones était encore au milieu de la page que déjà Ben, qui l'avait parcourue d'un coup d'œil, s'apprêtait à la tourner. Il avait tellement lu, tellement entendu parler de livres par son père que son vocabulaire était immense et que les textes difficiles ne l'arrêtaient pas. Le petit Jones soupirait, se hâtait. Alors Benjamin d'Israëli devinait la détresse de son ami, souriait un peu et disait avec beaucoup de gentillesse : « Je peux attendre. »

Le soir, dans leur salle d'études, Sarah et Ben parlaient souvent de cet étrange problème des juifs et des chrétiens. Pourquoi semblait-on leur reprocher une naissance qu'ils n'avaient pas choisie et sur laquelle ils étaient sans pouvoir? Quand ils demandaient des explications à leur père, Isaac d'Israëli, philosophe voltairien, haussait les épaules. Tout cela ne voulait rien dire. Superstitions. Il n'avait, lui, aucune honte d'être juif. Au contraire il parlait avec beaucoup de fierté de l'histoire de sa race. Mais il jugeait complètement ridicule le maintien, en des temps raisonnables, de pratiques et de croyances qui avaient été adaptées aux besoins et à l'intelligence d'une tribu d'arabes nomades, quelques milliers d'années plus tôt. Comme son propre père, et pour faire plaisir à celui-ci, il demeurait inscrit à la synagogue et payait ses cotisations. Il avait même permis, pour éviter des discussions qui lui eussent fait perdre quelques heures de lecture, que ce rabbin vînt enseigner l'hébreu à son fils. Mais il ne croyait à aucun dogme et ne pratiquait aucun rite.

Malgré cette attitude, à cause d'elle peut-être, il apprit un

jour, en 1813, que les juifs de Londres, fiers de son prestige littéraire, venaient de le nommer chef de leur communauté. Il fut indigné et dans l'instant même leur écrivit une lettre violente :

Un homme qui a toujours vécu hors de vos milieux, qui mène une vie retirée et qui ne peut participer à vos services parce que, sous leur forme actuelle, ils détruisent au lieu de les exciter les émotions religieuses, qui s'est borné à tolérer certaines parties de votre rituel, disposé qu'il est à de grandes concessions en des matières qu'il juge indifférentes — un tel homme, s'il a seulement un peu d'honneur et d'esprit, ne peut accepter des fonctions solennelles parmi vous.

Le consistoire condamna le Président Malgré Lui à quarante livres d'amende. Isaac d'Israëli refusa de payer. On le laissa tranquille pendant trois ans après lesquels la communauté juive réclama le paiement de l'amende. Dans l'intervalle le grand-père était mort, ayant gardé jusqu'à quatre-vingt-dix ans, malgré une femme odieuse et un fils décevant, sa sérénité ensoleillée. Avec lui avait disparu le seul lien, bien léger, qui reliait encore cette famille au judaïsme actif. Mr d'Israëli répondit au consistoire en priant qu'on rayât désormais son nom de la liste des fidèles. Cet homme d'un caractère si facile était capable de devenir farouche quand on attentait à sa tranquillité.

Bien qu'il eût cessé d'être juif, il n'était pas devenu chrétien et s'accommodait parfaitement de cet état intermédiaire. Un de ses amis, l'historien Sharon Turner, lui fit pourtant observer que les enfants auraient intérêt à suivre la religion de la majorité des Anglais. Pour des fils surtout, faute du baptême, beaucoup de carrières seraient fermées, puisque les juifs, comme d'ailleurs les catholiques, étaient privés des droits civils. Mr d'Israëli avait beaucoup d'estime pour ce Turner, qui avait le premier exploré les manuscrits anglo-saxons du British Museum. D'ailleurs la belle et sèche grand'-mère, fidèle à ses rancunes de jeunesse, le pressait d'affranchir ses petits-enfants d'une alliance dont elle avait tant souffert. Isaac d'Israëli se laissa convaincre. Catéchismes et livres de prières firent leur apparition dans la maison, et l'un après

l'autre, les enfants furent menés à l'église de Saint-Andrew où ils furent baptisés.

Benjamin avait alors treize ans. Il était souhaitable de faire coïncider pour lui le changement de religion avec un changement d'école. Où l'envoyer? Son père pensait à Eton; sa mère craignait qu'il n'y fût malheureux. Il était certain que l'accueil d'Eton au jeune juif si fraîchement converti ne serait pas très rassurant. Ben était prêt à tenter la chance, mais la prudence l'emporta dans les conseils paternels. Il se trouva que Mr d'Israëli rencontrait souvent chez les bouquinistes un révérend Cogan qui achetait des éditions rares et passait pour être le seul pasteur non-conformiste qui sût le grec. Un homme qui lisait tant ne pouvait être que parfait; il fut décidé que Ben lui serait confié.

***

L'école du docteur Cogan était une vieille maison couverte de lierre. Autour des salles de classe nues qu'entouraient des bancs de chêne, de grands tableaux proclamaient : « Je suis la Voie, la Vérité, la Vie ». Soixante-dix élèves, foule curieuse et critique, se pressèrent autour du nouveau. Il était agressivement bien habillé. Son costume trop soigné, son teint mat et olivâtre, son visage joli mais étranger, étonnaient. Ses nouveaux camarades le regardèrent avec un intérêt un peu moqueur. Il les dévisagea avec hardiesse et rendit regard pour regard. Il était décidé à faire front de tous côtés et à répondre, s'il le fallait, au mépris par l'insolence. « Ce n'est rien, se répétait-il quand l'émotion montait trop fort, rien que des garçons semblables à moi et qu'il me faut dominer. »

Les premières classes firent voir les qualités et les défauts de son éducation. L'école était très forte en latin et en grec, beaucoup plus forte que Ben. Mais dès qu'il s'agit d'inventer, d'écrire, plusieurs enfants découvrirent qu'il leur ouvrait un monde nouveau de sentiments et de pensées. On répétait ses mots, ses phrases. Ses camarades copiaient ses vers pour les montrer à leurs sœurs, à leurs cousines. Une sorte de coterie moderniste se formait autour de lui. Bien qu'il détestât les mouvements violents, l'ambition l'emportait sur le tempé-

rament et il s'entraînait avec méthode à réussir dans les jeux du corps. Sa popularité était grande et il avait pris rapidement une place de chef qui l'enivrait. Quand il se promenait seul, il aimait maintenant à s'imaginer Premier ministre ou commandant d'armée. Cela devait être délicieux.

Pour affermir son pouvoir, il organisa, contrairement aux règlements de l'école, des représentations théâtrales. Il adorait le théâtre. Quand ses parents l'y avaient emmené pour la première fois, quand il avait entendu ces discours bien faits, vu ces aventures surprenantes, il avait été ravi. Enfin il trouvait un monde composé d'êtres selon son cœur, d'êtres qui faisaient de grandes choses et parlaient comme les héros de ses rêves... Une troupe fut formée. D'Israëli fut directeur, régisseur, principal acteur. Les semaines passaient; il jouissait de cette vie nouvelle, de sa puissance; il était parfaitement heureux.

Il l'était tellement qu'il ne vit pas se former un orage. Le succès lui donnait des joies qu'il croyait naïvement partagées. Il laissait trop voir son dédain de toute lenteur d'esprit. Malgré l'eau baptismale il sentait le fagot. Les plus violents de ses ennemis étaient les moniteurs de l'école qui, jusqu'à l'arrivée de ce garçon aux boucles noires, avaient régné sans partage. Son pouvoir occulte, fondé sur le plaisir, et qui grandissait à côté du leur, les irritait. Ils dénoncèrent au révérend Cogan le directeur de la troupe théâtrale et les répétitions clandestines.

Le révérend Cogan, indigné, vint en classe faire un discours sur ces mœurs nouvelles et scandaleuses : « Jamais, dit-il, dans cette famille que nous constituons ici, je n'ai rien vu de semblable. Sans doute est-ce un esprit étranger, séditieux, incapable d'acquérir l'esprit de cette école, qui a conçu de tels plans. » L'opposition s'accrocha joyeusement à cette phrase. A la récréation qui suivit, un groupe ricana en passant à côté du petit d'Israëli. Quelqu'un siffla. Il se retourna et dit avec calme : « Qui a sifflé? » Le plus grand des moniteurs s'avança et dit : « Nous en avons assez d'être menés par un étranger. » D'Israëli lui envoya un coup de poing en pleine figure. Un cercle se forma autour des boxeurs. D'Israëli était plus petit, moins fort, mais rapide, très mobile sur ses

jambes. Il combattait avec beaucoup de science, avec un courage farouche. Bientôt l'autre fut en sang. L'école, atterrée, regardait son chef légal qui commençait à perdre conscience. Enfin il s'écroula. Un silence de stupeur accueillit cette chute d'un régime.

Peut-être les élèves du révérend Cogan auraient-ils été moins surpris s'ils avaient su que depuis trois ans le vainqueur prenait secrètement des leçons de boxe.

III

BRUMMELL ET SAINT IGNACE

Le docteur Cogan pria Mr Isaac d'Israëli de reprendre son fils au plus vite. Ben retrouva la maison, sa chambre, la monotone indulgence des siens. Jamais enfant ne s'était senti plus seul, ni plus maître de sa propre vie. Son père était plus bienveillant mais plus irréel que jamais; sa mère, depuis longtemps dépassée, admirait de loin, béatement. Ce n'était qu'avec Sarah qu'il pouvait parler de l'avenir.

Il avait quinze ans; les faits avaient prouvé que l'école était dangereuse pour lui; à l'Université, s'il y allait, il retrouverait les mêmes préjugés, les mêmes haines. Que faire? Et d'abord que voulait-il? A mesure que l'agitation du petit univers scolaire, le souvenir de ses intrigues, de ses succès, de ses guerres minuscules, nuages dissipés, laissaient apercevoir des paysages colorés et nets, il distinguait dans le lointain une ambition gigantesque comme on découvre en approchant d'une ville les hautes tours qui la dominent. Il lui semblait que la vie serait intolérable s'il n'était le plus grand des hommes. Non pas un des plus grands, mais très exactement le plus grand. Il avait une revanche à prendre. Il se sentait capable de la prendre. Mais qui lui expliquerait la vie? Dans quel chemin fallait-il s'engager? Écrire? Il constatait la dévotion passionnée qu'inspirait à tous un Byron. Mais tant de grands poètes, les plus grands, n'ont été célèbres qu'après leur mort. Ben se souciait peu de réussite posthume. Il voulait toucher sa gloire : « Être Homère ou Alexandre, qui hésiterait? » Comme il avait deux frères plus jeunes, sa

mère organisait pour eux des réunions d'enfants de leur âge. On y voyait le futur Alexandre se promener, les mains dans les poches de ses pantalons très collants, pâle, triste, l'air sombre et anxieux, tel Gulliver au milieu des Lilliputiens.

***

La première conclusion de l'impitoyable examen de lui-même auquel il se livra pendant les semaines qui suivirent son retour fut qu'il était complètement ignorant. Il lui sembla nécessaire de reconstruire son esprit en commençant par les fondations. Il établit un immense plan de travail et s'accorda un an de retraite pour refaire ses études.

Chaque matin son père le regardait, d'un œil tendre et sceptique, pénétrer dans la bibliothèque et partir chargé de livres. Chaque soir son journal de lectures était couvert de notes : « Vendredi 2 juin — *Lucien* — *Térence* — *Les Adelphes* — qui promettent d'être intéressants — *La Henriade* — *Virgile* second livre des Géorgiques qui commence par une splendide invocation à Bacchus, puis tourne, hélas, en conférence endormante sur la greffe des arbres — préparé mon grec — grammaire. » Et un autre jour : « Je n'aime pas Démosthène; bien que ses discours soient toujours remplis de Vertu, de Patriotisme et de Courage, l'histoire me dit qu'il était un coquin, un homme de parti et un poltron. »

Dans toutes les chambres de la maison traînait ce grand garçon en pantoufles transportant des piles de dictionnaires. Le méthodique Mr d'Israëli le priait en vain d'adopter un lieu fixe pour y travailler : « Je vous en supplie, *my dear boy*, mettez un peu d'ordre dans vos papiers. » Ce qui déplaisait à l'auteur des *Curiosités de la Littérature*, c'était de voir son fils étudier avec une telle passion l'histoire des conjurations de Venise et celle des grands ordres religieux. Tout ce qui avait un air de mystère plaisait à ce garçon. Sur les sociétés secrètes, sur la Sainte Vehme, sur le Conseil des Dix, sur les Jésuites, il cherchait toujours des détails nouveaux. Il lisait et relisait la vie de saint Ignace de Loyola de qui le courage l'enchantait. La question que se pose Ignace : « Comment ferais-tu, si tu devenait un saint, pour surpasser encore en sainteté et Domi-

nique et François? » c'était si bien celle qu'il se posait lui-même à propos de Démosthène, de Cicéron, de Pitt. Il aimait le précepte : « Développe-toi; non pour la jouissance, mais pour l'action. » Surtout il étudiait comment saint Ignace avait recruté ses disciples et se les était attachés. L'organisation de l'Église catholique le remplissait d'admiration : « Ah! Être à la fois le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel... Être Alberoni ou Richelieu... Destinées parfaites. »

De tels propos attristaient Mr Isaac d'Israëli. Quoi? C'était là qu'en arrivait un disciple qu'il avait nourri de son cher Voltaire? En marge d'une tirade d'Œdipe contre les prêtres, Benjamin avait écrit : « Voilà un discours bien digne d'un illuminé français, mais aux temps héroïques point de philosophes; les hommes se contentaient d'obéir aux institutions que, depuis leur jeunesse, on leur avait appris à respecter. » Étrange garçon, il salissait les livres et jugeait Voltaire frivole. L'érudit sceptique avait-il engendré un érudit mystique? Étrange mystique d'ailleurs. Rien de naïf, de spontané ne l'entraînait vers de telles doctrines. On eût dit qu'il fuyait la raison par raison. Cela agaçait Mr d'Israëli.

Malgré son horreur de toute action, il jugea nécessaire d'intervenir. Il souhaitait diriger son fils vers des buts plus simples, plus pratiques. Un de ses amis, Mr Maples, avoué, offrait de prendre Benjamin avec lui comme secrétaire. Maples avait une fille; les parents avaient formé des projets. A l'idée de se voir enterré dans une étude, Benjamin se cabra : « Le barreau! Peuh! Textes de lois et mauvaises plaisanteries jusqu'à quarante ans et, pour finir, si tout va bien, la goutte et le titre de baronet. D'ailleurs pour réussir dans ce métier il faut être un grand légiste, et pour devenir un grand légiste il faut renoncer à être un grand homme. — Il faut se garder, dit Mr d'Israëli, de vouloir être un grand homme trop vite, *my dear boy*... Les jeunes gens de ce temps-ci ne veulent plus passer par des professions lentes et honorables. J'ai très peur pour eux, pour vous. » Il ajouta qu'il voyait avec regret son fils former une ambition aussi exigeante parce que sa naissance et sa race lui fermaient beaucoup de routes. D'ailleurs, en admettant même qu'il eût raison de désirer une destinée plus haute, pourquoi ne pas commencer par regarder les hommes

de cet admirable observatoire qu'est un grand cabinet d'avocat? Rien ne l'empêcherait un peu plus tard de prendre une autre direction.

Ce dernier argument toucha Benjamin. Il était vrai qu'il ne connaissait pas les hommes, qu'il désirait les connaître. Ses lectures lui avaient appris que beaucoup de grands esprits ont échoué parce qu'ils ont voulu penser seuls et dédaigné l'étude de la masse. Il fallait au contraire se mêler au troupeau, éprouver ses façons de sentir, ses faiblesses. Le mythe de Jupiter se déguisant en animal pour réussir dans ses entreprises terrestres lui parut un bon symbole. Il céda.

***

Une étude d'avoué. Dans le bureau de Frederick's Place, il vit défiler des hommes d'État, des banquiers, des commerçants. Le soir il continuait ses lectures dans la bibliothèque paternelle. Quelquefois son patron l'invitait; chez lui il rencontrait des jeunes femmes, des jeunes filles. Il plaisait beaucoup. Il avait des yeux veloutés, un nez pur, une bouche nerveuse, un teint d'une extraordinaire pâleur. Avec les femmes et en parlant d'elles il s'efforçait d'être cynique. Cynisme complexe, fait de la crainte d'être dupe, d'une timidité inavouée, d'un manque d'imagination, d'un système. Benjamin avait lu Don Juan, tenait Byron pour son dieu, et ne connaissait du poète que la face que celui-ci voulait montrer. Brummell était à la mode, avec son affectation crispante, son insolence paradoxale. Il fournissait l'exemple d'un homme de très petite naissance, petit-fils d'un confiseur, qui avait mâté tous les snobs de Londres par sa fatuité dédaigneuse. On avait connu l'insolence des Grands, celle des Puissants, celle des Pédants. Le dandy, c'était l'insolence toute pure, gratuite et ne tirant sa force que d'elle-même. D'illustres exemples avaient prouvé que la méthode pouvait réussir. Dans un monde de légistes bourgeois, le jeune d'Israëli voulut en essayer. Il s'habilla avec une recherche extravagante, habit de velours noir, manchettes de dentelle, bas de soie noirs à rubans rouges, fixa impertinemment les femmes, répondit aux hommes par-dessus l'épaule et tout de suite crut constater

les effets heureux de cette attitude. Des femmes mariées et parfois jolies le regardaient avec des sourires qu'enviaient à bon droit les hommes faits.

Souvent son père l'emmenait dîner chez l'éditeur John Murray. Là il rencontrait des écrivains connus et entendait des conversations qui le ravissaient. Il y voyait Samuel Rogers, Tom Moore, l'ami de Byron, qui arrivait d'Italie où il avait rencontré le poète. « Dites-moi, demandait Mr d'Israëli, est-ce que Byron a beaucoup changé? — Oui, son visage est enflé, il engraisse, ses cheveux sont gris et il a perdu cet air de vigueur spirituelle qu'il avait. Ses dents deviennent mauvaises; il dit qu'il faudra qu'il vienne consulter en Angleterre. » Le jeune Benjamin écoutait de toutes ses oreilles et le soir, en rentrant, prenait des notes.

Tout en observant les autres, lui-même se regardait d'un œil critique. Il voyait que certains des amis de son père s'amusaient de sa précocité, de la vivacité de ses réparties, que d'autres étaient choqués par son impertinence. Beaucoup le jugeaient affecté, poseur, intolérable. Comme il ne pouvait être sincère, par crainte d'être ridicule, il animait les conversations par une plaisanterie perpétuelle. Quand il essayait de contenir ses sarcasmes, le souvenir des injures reçues à l'école semblait comme un mauvais démon par lequel il était possédé. Plutôt impudence que servilité. Quand sa trop grande aptitude à saisir les ridicules lui avait fait un ennemi dangereux, il se le reprochait et s'imposait des exercices spirituels à la manière de Loyola. Il notait : « Résolution. — Être toujours sincère et ouvert avec madame E... Ne jamais rien lui dire que je ne pense complètement. — Point de moquerie, où elle trouve que j'excelle... »

Déjà l'étude de Frederick's Place commençait à l'ennuyer. La jeune fille qu'on lui destinait lui avait dit elle-même : « Mais non... vous avez trop de génie pour ce métier. Tout cela est impossible. » Il avait hâte de s'échapper. « Réussir tard, ce n'est plus réussir, c'est atteindre en même temps l'immortalité et la mort. Pensez au jeune César, qui voit sa jeunesse s'écouler, et pleure en lisant les exploits du Macédonien; Pharsale même n'était pas une compensation suffisante pour ses angoisses. Pensez à l'obscur Bonaparte mourant de faim

dans les rues de Paris. Qu'est-ce que Sainte-Hélène à côté de l'amertume d'une telle existence? Le souvenir d'une gloire passée peut illuminer la plus sombre des prisons, mais vivre dans la crainte de voir une énergie surnaturelle se perdre lentement sans avoir accompli ses miracles, quelle roue, quel chevalet, quelle torture peut égaler cette anxiété? »

Un voyage de vacances en Allemagne précipita la décision. Avec son père il vit les petites cours d'Allemagne, ces sociétés brillantes et heureuses, ces jolis théâtres où le Grand-Duc lui-même, de sa loge, dirigeait l'orchestre. Ils étaient bien reçus. Des musiques militaires jouaient pendant les repas. On prenait le vieux Mr d'Israëli au teint rose, aux cheveux blancs, pour un général anglais. Son fils en était secrètement flatté. Le monde était trop beau, trop varié pour qu'il fût permis de passer une jeunesse à compulser des dossiers. En descendant les eaux magiques du Rhin, devant ces collines mystérieures que dominaient des tours chargées de lierre, il décida que dès son retour il abandonnerait le grimoire.

IV

AFFAIRES

Pendant les derniers mois de sa présence à Frederick's Place, d'Israëli avait vu plusieurs clients de l'étude faire des fortunes rapides en spéculant sur les mines de l'Amérique du Sud.

Les colonies espagnoles et portugaises, Mexique, Bolivie, Pérou, Brésil, étaient alors presque toutes en révolte; le ministre Canning les soutenait au nom des principes libéraux; les financiers anglais y obtenaient des concessions minières; le public anglais, heureux de pouvoir servir à la fois ses doctrines et ses intérêts, se jetait sur des valeurs qui montaient follement. Avec un autre clerc, plus âgé que lui, d'Israëli, qui jugeait la hausse téméraire, résolut de spéculer à la baisse. Les deux jeunes gens s'engagèrent d'abord sur un petit paquet de titres, puis, comme ils perdaient, sur un plus gros. La hausse continuant, ils se trouvèrent avoir fait une différence de mille livres. Impulsifs, ils décidèrent de retourner leurs batteries et de jouer désormais à la hausse.

Ces opérations avaient mis d'Israëli en rapports avec John Diston Powles, un des financiers qui dirigeaient le marché des valeurs sud-américaines. Powles fut très surpris par l'intelligence de ce jeune homme de vingt ans; il lui témoigna de l'intérêt : d'Israëli fut heureux de pénétrer dans la haute finance, puissance occulte dont le mystère l'avait toujours enchanté. Pour commencer Powles le chargea de rédiger et de faire imprimer une petite brochure à l'usage du grand public sur les mines américaines.

D'Israëli avait une profonde ignorance des questions minières, mais une grande confiance en lui-même. Il se renseigna; composa en quelques jours, un petit volume très lisible d'une incroyable gravité de ton, et obtint de l'éditeur Murray, l'ami de son père, qu'il l'éditât aux frais de Powles.

Murray à son tour fut frappé par l'aplomb et la puissance de persuasion de ce joli garçon qu'il avait vu, sans le remarquer, à ses dîners, et bientôt il se surprit à parler avec lui en grande intimité de l'avenir de sa maison. Celle-ci éditait déjà une revue importante, *The Quarterly Review*, mais Murray se demandait s'il n'aurait pas intérêt à fonder un journal quotidien, sur le modèle du *Times*. D'Israëli prit feu. Murray, homme naturellement indécis, timoré, chercha aussitôt à battre en retraite; mais il avait affaire à un caractère plus résolu que le sien. Avoir un journal, c'était exactement ce que pouvait souhaiter le jeune d'Israëli. Là était le pouvoir sous forme détournée. Certainement il fallait fonder un grand journal conservateur. On ferait les capitaux à trois : Murray, Powles et d'Israëli lui-même. Comment ce dernier paierait-il sa part? Il n'y pensait pas. L'argent se trouverait. Que fallait-il encore? Un directeur? D'Israëli avait une idée, il fallait engager Lockhart, le gendre de sir Walter Scott. Il vivait en Écosse? On le ferait venir à Londres. D'Israëli irait le voir, le convaincrait. Il fallait des correspondants à l'étranger, une imprimerie, un local? D'Israëli se chargeait de tout.

Murray assailli, submergé, ne put résister longtemps. Un acte fut rédigé par lequel était décidée la création d'un grand quotidien dont les capitaux appartiendraient pour moitié à Murray, pour un quart à Powles et pour un quart à d'Israëli. Ce dernier partit aussitôt en mission pour l'Écosse.

Dans la diligence il lut Froissart, se sentit parfaitement heureux et pensa avec contentement : « Les aventures sont aux aventureux. »

***

Il avait préparé l'entreprise avec un soin infini. Les souvenirs de ses chères sociétés secrètes avaient servi. Il laissait à Murray un code qui lui permettait d'écrire sans citer les noms. Sir Walter Scott serait « le Chevalier », Lockhart « M », le ministre Canning « X », Murray lui-même « l'Empereur ». Dès son arrivée à Edimbourg, il fit porter ses lettres de créance à Lockhart qui habitait un cottage dans la magnifique propriété de son beau-père, Abbotsford. Il fut convoqué pour le lendemain. L'écrivain fut stupéfait en voyant entrer cet enfant; en lisant le nom d'Israëli il avait tout naturellement pensé au père, qu'il avait jadis rencontré à Londres. Homme froid et moqueur, un peu pédant, assez gonflé de l'importance de son beau-père, il prit tant de jeunesse pour une insulte et son accueil fut glacial.

D'Israëli sentit son courage faiblir. Mais sa nature voulait que plus il était intimidé, plus il parût détaché. Il s'assit avec une lenteur majestueuse qui le vieillit de dix ans et commença à développer avec un sang-froid parfait ce qu'il appelait le projet de John Murray. C'était en réalité celui de Benjamin d'Israëli, mais il savait que les opinions d'un garçon de vingt ans ont peu de chance d'être écoutées. C'était ainsi qu'il avait l'habitude d'improviser des citations et d'attribuer à des auteurs connus les idées qu'il n'osait exprimer.

Dans sa bouche tout devenait immense; en la personne de Powles la combinaison était soutenue par « toute la Cité », « tous les intérêts miniers », « toute l'Amérique »; Murray amenait des politiciens de première importance; le ministère était derrière eux; enfin le nouveau journal qu'il proposait d'appeler *le Représentant* était « l'entreprise la plus considérable du temps ». Il désirait si fort que la vie fût un splendide roman d'aventures qu'il la peignait de couleurs un peu trop vives. Lockhart, malgré sa méfiance, fut étonné par cette fougue et le lendemain présenta le jeune émissaire à son beau-père

Sir Walter Scott était alors un des hommes les plus illustres du monde. Des caravanes d'Américains faisaient le pèlerinage d'Abbotsford. Il les traitait avec une imposante bonté, les promenait dans son beau parc, ou les emmenait pêcher un saumon dans la Tweed, ses chiens courant à ses côtés. La maison dont il avait d'abord voulu faire un cottage avait, de roman en roman, grandi jusqu'à devenir une copie d'un château de baron écossais. Ce train de vie coûtait fort cher et les éditeurs de sir Walter, malgré son immense popularité, commençaient à fléchir sous le poids des notes d'entrepreneurs. Aussi le jeune Hébreu qui apportait au gendre l'offre d'une magnifique situation fut-il admirablement reçu par « le Chevalier ». Dans sa belle bibliothèque, avec une douzaine de fox-terriers sur ses genoux et sur ses épaules, il écouta avec sympathie les explications du jeune homme dont la romanesque ardeur lui plut. Il aimait lui-même les affaires; il approuva le projet, mais exigea pour son gendre un siège au Parlement. Il était nécessaire que le directeur d'un grand journal en fût membre. Benjamin promit le siège.

Il resta trois semaines chez les Lockhart, dînant presque chaque soir chez Scott. Cette vie lui plaisait parfaitement. Le soir Anne Scott chantait des ballades écossaises en s'accompagnant à la harpe ou le vieux sir Walter Scott lui-même racontait de belles histoires. Tout le monde était enchanté de Benjamin. Son père écrivait à Murray : « Il n'y a vraiment rien contre lui que sa jeunesse, un défaut que quelques années d'expérience auront vite corrigé... Ses projets sont vastes, mais pleins de bons sens, et il est parfaitement sérieux quand il se met au travail. » Murray écrivait à Lockhart :

J'ai laissé mon jeune ami d'Israëli faire son chemin chez vous, convaincu que vous découvririez vite ce qu'il vaut... Je puis dire que je n'ai jamais rencontré un débutant qui promette plus. Sa connaissance de la nature humaine, le côté pratique de toutes ses idées, m'ont souvent surpris chez un jeune homme qui a à peine dépassé sa vingtième année... Je vous assure qu'il est digne de toute confiance, la discrétion étant encore une de ses qualités. Si notre grand plan se réalise, je suis convaincu que vous trouverez en lui un ami inestimable...

D'Israëli revint, rapportant le consentement de Lockhart qui devait diriger à la fois *The Quarterly Review* et le journal pour 2 500 livres par an. Dès son retour il loua des bureaux, une imprimerie, engagea comme correspondant un Allemand qu'il avait connu à Coblence, lui affirma que ce journal serait le foyer d'information du monde entier, trouva d'autres correspondants dans plusieurs capitales de l'Europe, en Amérique du Sud, aux États-Unis. Enfin tout, croyait-il, allait pour le mieux, et le journal allait pouvoir paraître, quand éclata soudain sur la tête du triomphant Benjamin le plus terrible des orages.

Il ne connaissait pas les coulisses de la maison Murray, avait négligé de se les faire décrire comme de les explorer lui-même, et n'avait nullement imaginé que l'entrée d'un homme aussi important que Lockhart allait y faire quelque bruit. Or John Wilson Croker, écrivain et homme politique de talent, sous-secrétaire d'État à la guerre, collaborateur éminent de la revue, mais d'un caractère hargneux et d'un esprit malveillant (Macaulay disait de Croker qu'il le détestait autant que du veau bouilli froid), entra en fureur quand il apprit les projets qu'avait, à son insu, formés son éditeur avec un gamin de vingt ans. Il fit une scène violente à Murray qui s'en prit à d'Israëli et l'accusa d'avoir, par ses bavardages, révélé des plans qui devaient rester secrets. Presque le même jour se produisait au *Stock Exchange* un krach sur les valeurs américaines. La première inspiration des deux jeunes clercs avait été bonne, mais prématurée. Maintenant qu'ils étaient à la hausse, la baisse vint, foudroyante. En quelques jours, le fameux Powles fut complètement ruiné; d'Israëli et son ami Evans perdaient l'énorme somme de 7 000 livres sterling.

Le malheureux d'Israëli devenait ainsi incapable de participer, au moins comme financier, à la création du journal. Il se trouvait à vingt ans chargé de dettes telles qu'il était permis de se demander comment il les paierait jamais. Il perdait à la fois ses amis, son crédit et sa place. Il aurait pu rester attaché à l'entreprise, et cela eût été assez naturel puisqu'il en avait été le promoteur, mais comme il déplaisait beaucoup à Croker et même, ce qui l'eût bien étonné, à Lockhart, qui l'avait toléré (le jugeant utile) mais qui le

tenait pour un aventurier, il fut en quelques jours éliminé de cette combinaison qu'il avait formée. Il fut stupéfait. Depuis deux mois il vivait dans une atmosphère de succès et d'éloges. Murray, Scott, Lockhart, son père le traitaient en enfant prodige. Il croyait être adoré. Il le croyait facilement, effet sans doute d'une jeunesse passée dans une famille tendre et admirative. Brusquement tout était oublié, on semblait le regarder avec colère, avec mépris; le désastre, sans transition, succédait à la victoire.

Ce monde était plus difficile à manier qu'il n'avait d'abord pensé.

***

Il rentra chez lui très sombre et tout à fait découragé; il lui semblait que les ressorts de son esprit étaient brisés. Son père, qui ignorait d'ailleurs la partie la plus grave de l'aventure, les 7 000 livres de dettes, lui affirma qu'à son âge il était absurde de dire (comme il faisait) que la vie était une partie perdue. Benjamin, pendant quelques jours, fut incapable de faire autre chose que de ruminer son échec. Mais après une semaine de repos, de méditation, d'efforts pour comprendre en quoi il avait mal joué, il fut surpris d'éprouver tout d'un coup un grand désir d'écrire et plus précisément d'écrire un roman. Cette première expérience du monde, cette bataille, cette chute, il avait soudain envie de peindre ce drame et de créer un héros sous le nom duquel il pût s'expliquer à lui-même.

C'était un garçon qui exécutait vite et qui ne supportait pas mieux d'attendre la fin d'un livre que la gloire politique. Le masque qu'il adopta fut transparent. Comme lui, son héros, Vivian Grey, était le fils d'un écrivain distrait, et toujours enfermé parmi ses livres. Comme lui, il était expulsé d'une école. Comme lui, il était consumé par une ardente ambition politique et arpentait sa chambre avec agitation en souhaitant de devenir un grand orateur. Le premier raisonnement politique de Vivian Grey était le suivant : « En ce moment existe certainement un homme de haute naissance que seul le manque d'intelligence écarte du pouvoir. En ce même moment Vivian Grey a l'intelligence et n'a pas la naissance. Quand deux

personnes peuvent si bien se compléter, pourquoi ne se réunissent-elles pas? » Délibérément, il se mettait à la recherche d'un noble seigneur puissant et stupide afin d'en entreprendre la conquête par la flatterie. Le seigneur puissant et stupide se trouvait en la personne du marquis de Carabas. Vivian arrivait à convaincre celui-ci de la nécessité de former un parti Carabas et de devenir Premier Ministre. Vivian ne doutait pas du succès : « Car c'était un des principes de Mr Vivian Grey que tout était possible. Sans doute, il y avait des hommes qui échouaient dans la vie, mais tous ces échecs étaient expliqués par un manque de courage moral et physique. Or Vivian Grey savait qu'il y avait au moins un être au monde qui n'était peureux ni moralement, ni physiquement et il était arrivé depuis longtemps à la confortable conclusion que sa carrière ne pouvait être que très brillante ». Ayant ainsi modelé son héros à son image, non sans lucide sévérité, d'Israëli le faisait échouer, victime de l'intrigue et de sa maladresse, et l'envoyait blessé, meurtri, faire un voyage à l'étranger pour essayer d'oublier.

Le livre fut achevé en quatre mois, avant que l'auteur eût vingt et un ans et à l'insu de sa famille. L'œuvre était loin d'être sans qualités. Tout ce que d'Israëli avait pu observer lui-même, la jeunesse de Vivian, son père, l'école, était vrai et vivant. Le ton était sarcastique; un critique pénétrant eût retrouvé l'influence de Voltaire, celle de Swift. Les conversations étaient faites avec celles qu'il avait entendues chez Murray et chez Walter Scott. Ce qui était inventé était assez puéril.

Les d'Israëli avaient pour voisin un avoué, Mr Austen, dont la femme, personne cultivée, spirituelle et fort jolie, était artiste, bonne musicienne et d'un goût littéraire que l'on vantait. Elle s'intéressait depuis longtemps à Benjamin. Quand elle rendait visite à Mrs d'Israëli, elle aimait à rencontrer ce beau jeune homme qui, un jour, était couché sur le tapis du salon au milieu de monceaux de livres, et le lendemain descendait de sa chambre des gants de boxe encore attachés au-dessus de ses manchettes de dentelle. Elle avait compris tout de suite que sa frivolité n'était qu'affectation. Elle avait confiance en lui et lui inspirait confiance. Avec elle, il désar-

mait; il ôtait masque et plastron, déposait sa brillante insolence; il était simple, sincère; il avouait ses craintes, ses échecs, ses désirs. Il savait qu'elle était honnête; cela lui plaisait. Il avait peur de l'amour. Alexandre et César ne pleuraient pas aux genoux d'une femme. L'étrange est qu'en même temps il demeurait sentimental et continuait à chercher (comme dans ses rêves d'enfant) une mystérieuse princesse à laquelle il pût se dévouer. Mrs. Austen lui apportait l'émotion chevaleresque d'une compagnie féminine sans les obligations d'une liaison. C'était très bien.

Il lui confia qu'il travaillait à un roman; dès qu'il l'eut terminé, elle lui offrit de lire son manuscrit et, si elle jugeait l'œuvre réussie, de la soumettre à son ami Colburn qui était alors l'éditeur le plus entreprenant de Londres. D'Israëli envoya le manuscrit à sa belle voisine et reçut dès le lendemain une lettre enthousiaste. Il fut convenu que pour piquer la curiosité de Colburn, elle lui soumettrait le roman sans nom d'auteur. Elle seule et d'Israëli connaîtraient le secret; pour plus de sûreté elle recopia tout le manuscrit de sa main.

Colburn, maître dans l'art de la publicité, vit tout de suite le parti à tirer de cette satire anonyme. Dans tous les journaux, dans toutes les revues, des petites notes annoncèrent la prochaine publication d'un roman mondain dû à un auteur qui, pour des raisons évidentes, ne pouvait se découvrir. « Livre très satirique », « réunion de portraits qui formera comme une National Gallery », « une sorte de Don Juan en prose ». Cette campagne ayant préparé le public, le succès de Vivian Grey fut grand. On vendit des clefs donnant les noms des personnages vivants qui avaient, disait-on, servi de modèles; on cita plusieurs hommes éminents comme auteurs possibles du livre. Ce fut la conversation de tous les salons. D'Israëli et sa jolie complice étaient enchantés.

Tout d'un coup, par une indiscrétion subalterne, le secret fut découvert. La colère des gens à la mode fut grande quand ils découvrirent que l'auteur inconnu dont ils louaient depuis un mois le talent et la connaissance de la société anglaise était un jeune homme de vingt ans et qui n'était même pas du monde. On tomba d'accord qu'il était absurde d'avoir jamais douté de la petite naissance de l'auteur, qu'elle se pouvait

déceler même par le ton de l'ouvrage. Tous ceux qui avaient cru se reconnaître dans un portrait ridicule trouvèrent plaisir à rendre le ridicule au centuple. Les originaux réels entrèrent en fureur. Murray s'avisa que le marquis de Carabas jouait auprès de Vivian Grey un rôle qui ressemblait fort au sien et se brouilla brutalement avec toute la famille d'Israëli. Ceux que le livre avait amusés eurent des remords. Un critique fit observer « que la classe de l'auteur était trahie par sa façon d'insister sur des faits qu'un véritable homme du monde ne remarque pas ». Un autre dénonça « le bluff éhonté qui avait permis le lancement du livre ». Un troisième accusa l'auteur d'avoir acquis un public par les procédés les plus bas et les plus révoltants et se moqua longuement « de la comique prétention avec laquelle l'auteur affecte une distinction qu'il ne possède pas ».

Quand d'Israëli lut ce jugement cruel, il laissa échapper le journal et tomba dans une triste rêverie. Il se voyait ridicule; c'était ce qu'il craignait plus que tout au monde. Ridicule... Il ne lui restait qu'à mourir... Il essaya de rire. Il ne put que sourire très amèrement. L'insolence de ces gens-là... Il ferma les yeux et fit un effort pour atteindre sous la violence de l'émotion présente une zone de jugement impartial, détaché. Était-il vraiment, comme on le prétendait, incapable et indigne d'écrire? En toute sincérité il se répondit : Non. Son livre était médiocre, c'était vrai, mais la création littéraire était indispensable à son existence. Ses visions d'enfance, rois, hommes d'État, femmes belles et touchantes dans des décors de lumière et de luxe, étaient toujours en lui, demandant à vivre. A côté de la beauté de tels rêves les sarcasmes des sots étaient méprisables. Il se jura qu'en dépit de tous les obstacles il serait un auteur, le plus grand des auteurs.

Mais il avait eu depuis un an des émotions trop vives; sa santé de nerveux fléchissait. Les Austen, le voyant très abattu, lui proposèrent de mettre en scène dans la vie réelle les derniers chapitres de Vivian Grey et de l'emmener en Italie. Il accepta avec joie.

Un mois plus tard il glissait au clair de lune sur les eaux du Grand Canal; les flots de lumière d'argent baignaient les maisons mauresques; de grêles fragments de sérénades

s'égrenaient dans l'air tiède; la musique militaire autrichienne jouait sur la place Saint-Marc; trois immenses drapeaux flottaient au sommet des pylônes bariolés. Il plut à d'Israëli que le sol de sa chambre fût de marbre, les rideaux de satin cramoisi, les chaises dorées, les plafonds de Tintoret et que l'hôtel lui-même fût l'ancien palais des Barberini, famille qui avait fourni plusieurs doges à la République.

V

RETRAITE

Le voyage avait calmé l'esprit, mais le corps restait malade. Des maux de tête continus rendaient le travail presque impossible. Les médecins parlaient d'inflammation des membranes du cerveau. Son père venait de se décider à quitter Londres et avait acheté à Bradenham, au milieu des forêts du comté de Bucks, une grande maison de campagne. Le jeune invalide y chercha une retraite. Dans ce hall inconnu, assis devant la haute cheminée, au milieu des meubles et des innombrables caisses de livres, il fit avec sa sœur Sarah un inventaire lucide de la situation.

Il avait été deux fois vaincu. Le monde qu'il avait voulu saisir à pleines mains avait glissé entre ses doigts. Il ajoutait un fantôme « au royaume des ombres qu'engendra la fatale précocité ». Mais pourquoi? S'il acceptait la défaite, il en voulait tirer la leçon.

D'abord il avait été affecté, hautain, égoïste, vaniteux dans la vie comme dans ses écrits. — Oui, mais était-ce un tort réel? Tout homme a le droit d'être affecté jusqu'à ce qu'il ait réussi. Byron l'était plus que lui et avait triomphé. — Oui, mais Byron était Byron. A un grand poète et de noble naissance on passe plus aisément l'arrogance. — Mauvais raisonnement. L'arrogance est d'autant plus nécessaire que la naissance est basse. Malgré l'échec il persistait à croire que sa fantaisie hardie valait mieux que la perfection correcte des écrivains et causeurs plats, gentlemen en corset, raides comme des baguettes. Le dandysme demeurait la seule attitude brave, et plus que jamais dans la défaite. Seulement on pouvait le rendre plus parfait; une

nonchalance étudiée eût mieux valu qu'une brutale affectation. Question de nuances.

Erreur plus grave, il avait voulu brusquer la vie, forcer le succès. Son père avait eu raison de lui dire qu'on ne pouvait devenir grand homme en un jour. Si brillant que fût son génie, il reconnaissait n'avoir été qu'un enfant au moment où il avait voulu agir comme un chef. Incapable de diriger en personne, il avait dû choisir des alliés et s'était trompé en les choisissant. Il fallait apprendre à connaître les hommes et surtout à se passer d'eux. Mais pour cela il fallait attendre... La patience, c'était la première vertu à acquérir. Elle lui était naturelle dans les petites choses, mais il fallait transformer les minutes en années. Ce serait dur. C'était nécessaire... Quoi encore? Il avait trop parlé, éveillé trop tôt l'attention des adversaires. Il fallait apprendre la discrétion, le mystère, l'impassibilité. Acquérir une morgue exquise, polie, combinaison difficile, mais qui tient les questionneurs à distance. En attendant, peut-être la frivolité devait-elle rester un masque temporaire. Lire Retz, La Rochefoucauld, qui sont de bons maîtres en ces matières; lire et relire tout ce qui concerne Napoléon. Et jamais de confidences, même aux intimes.

Si, après l'inventaire moral, on passait à l'inventaire financier, celui-ci était moins brillant encore. Vivian Grey avait rapporté 200 livres, mais d'Israëli les avait employées à rembourser à Murray les brochures sur les mines que Powles, ruiné, n'avait pu payer. Il ne devait pas cette somme, mais il avait la coquetterie, étant sans argent, d'être magnifique. Les dettes de Bourse avaient été réglées en partie par les économies de son associé, le clerc Evans, en partie beaucoup plus grande par des emprunts faits à des usuriers. Ceux-ci le pourchassaient dès qu'il traversait Londres. Il ne les craignait pas; au contraire, il aimait à entrer chez eux, son jeune visage brillant d'une feinte innocence, à commencer la conversation par d'incroyables maladresses, puis à leur échapper brusquement par une parade magistrale. En vérité il était reconnaissant à ses dettes du mouvement qu'elles apportaient dans une vie assez monotone. D'ailleurs il était décidé à les payer jusqu'au dernier penny. Comment? Il n'en savait rien mais ne doutait pas d'y réussir. Sarah l'aidait

à garder confiance. Devant elle il osait des phrases dont tout autre interlocuteur n'aurait pas supporté le sauvage, le naïf orgueil, mais que Sarah, impassible, acceptait comme articles de foi.

Avec elle, il prit plaisir à explorer le beau pays qui entourait leur nouvelle maison. Le parc de Bradenham l'enchantait. De la fenêtre de sa chambre, il voyait les vastes pelouses au bord desquelles déferlaient les hêtres. Cette grande demeure, cette entrée seigneuriale, apaisaient en lui un besoin.

***

Quand il venait à Londres, il voyait maintenant quelques amis. Il avait fait la connaissance par correspondance d'un jeune écrivain de son âge, Edward Lytton Bulwer, qui, un peu après Vivian Grey, avait fait un début plus brillant encore avec un roman, Pelham. Bulwer, comme d'Israëli, vivait et écrivait en dandy. Il avait une très jolie femme, menait sans argent un train splendide et recevait ses amis dans sa belle maison d'Hertford Street.

D'Israëli, invité, vint en pantalon de velours vert, gilet canari, souliers à boucles, manchettes de dentelle. Son apparence inquiéta d'abord, mais en sortant de table les convives se disaient les uns aux autres que le causeur le plus spirituel du déjeuner était l'homme au gilet jaune. Benjamin avait fait de grands progrès en conversation mondaine depuis les dîners de Murray. Fidèle à sa méthode, il notait les étapes : « Ne parlez pas trop pour commencer. Mais si vous parlez soyez maître de vous. Parlez à voix contenue et toujours en regardant la personne à qui vous parlez. Avant de pouvoir prendre part avec quelque succès à la conversation générale, il faut acquérir une certaine connaissance de sujets insignifiants mais amusants. C'est facile en écoutant et en observant. Ne discutez jamais. Si un interlocuteur n'est pas de votre avis, inclinez-vous et parlez d'autre chose. Dans le monde ne pensez jamais; soyez toujours en éveil, sinon vous manquerez de bonnes occasions ou commettrez des maladresses. Parlez avec les femmes tant que vous pourrez. C'est le meilleur moyen d'apprendre à parler facilement parce que vous n'avez pas besoin de faire

attention à ce que vous dites. Rien n'est plus utile pour un jeune homme qui entre dans la vie que d'être un peu critiqué par les femmes... »

Dans le ménage Bulwer, il prit aussi quelques leçons sur la vie de l'homme de lettres marié. Bulwer avait été un fiancé amoureux; il était devenu un mari désagréable qui se fâchait dès que sa femme pénétrait dans l'antre aux papiers. La charmante Mrs Bulwer était pauvre et le ménage vivait des gains du romancier. Celui-ci devait donc produire beaucoup et travailler au delà de ses forces. Aussi était-il nerveux, irritable, surtout avec sa femme. Le soir, pour se reposer et renouveler son esprit, il avait besoin de voir des confrères, des amis. Il les invitait chez lui ou sortait. « C'est étonnant, disait Mrs. Bulwer, c'est étonnant comme les auteurs m'ennuient. » Elle ne s'intéressait qu'aux chiens. Elle appelait son mari « Pups »; il l'appelait « Poodle[1] ». Cela ne remplissait pas l'existence. Benjamin d'Israëli, homme romanesque mais méthodique, nota que les mariages d'amour peuvent être dangereux pour l'amour.

Lui-même, à la campagne, travaillait. Partageant le temps entre la forêt et sa chambre, il avait composé deux récits satiriques dans la manière de Swift ou de Lucien, et un roman mondain : *le Jeune Duc*. Ce titre avait un peu choqué Mr d'Israëli qui avait dit à Sarah : « Le Jeune Duc? Mais qu'est-ce que Ben sait des Ducs? » Sarah avait rabroué son père. La vérité était que Ben ignorait tout des Ducs, mais il trouvait plaisir à décrire des réceptions de splendeur royale, des régiments de valets en livrée écarlate et argent, les tables couvertes de vaisselle d'or, les rivières de diamants au cou des femmes, les saphirs et les rubis héréditaires jetant des feux sombres, les menus exquis, les voitures chargées d'oranges et d'ananas arrivant des serres du Jeune Duc, les ortolans, surtout les ortolans, car cet oiseau minuscule et rare arrachait à Ben un poème en prose : « Quelle saveur! Si étrange... — Sacrée! — Un autre? — Ah! Suivez mon exemple. — Je vous en prie. — Le paradis s'ouvre! — Ah! Que je meure mangeant des ortolans au son d'une douce musique. » Car il était convenable qu'un dandy fût gourmand. Autre frivolité consciente.

1. Caniche.

Colburn acheta *le Jeune Duc* 500 livres qui apaisèrent un temps les usuriers. Le succès ne fut pas très vif. Mais Sarah écrivit : « *La lecture de votre livre m'a payée de longs mois d'attente, c'est tout vous dire et vous savez combien mon cœur ne vit que pour votre gloire. Partout où nous allons, votre livre est dans toutes les mains et on le couvre d'éloges, mais je sais que vous vous souciez peu des succès de famille...* » C'était en effet une des récentes découvertes de Benjamin que la faible valeur absolue de la gloire familiale; cependant faute d'une autre, il la supportait.

Quelquefois il entrait au Parlement et écoutait les orateurs. Il les jugeait sans indulgence : « Mr Peel fait des progrès mais il manque de style... J'ai entendu Canning, c'était un grand rhéteur, mais il y avait toujours dans ce qu'il disait un peu trop de lieux communs. Aux Lords j'admire le Duc. Il a une sorte de naïveté bourrue, à la Montaigne, qui est étrange, nouvelle, et porte... Une chose est claire : il faut deux styles très différents à la Chambre des Communes et à la Chambre des Lords. Si j'en ai le temps, au cours de ma carrière, je donnerai échantillon des deux : dans la chambre basse, Don Juan doit être mon modèle; dans la chambre haute, le Paradis perdu ».

En sortant des tribunes, agité, rêveur, il cherchait à imaginer ce que serait un jour sa propre éloquence, ses arguments irrésistibles, l'exposé lumineux des détails, le ton surtout, un ton sarcastique et âpre qui brûlerait comme le simoun, des éclairs d'esprit qui soudain brilleraient comme un coup de sabre, des flots d'humour qui noieraient et dissoudraient les discours gluants et pâteux de ces gentilshommes campagnards. Enfin viendrait l'irrésistible péroraison, parmi les longs applaudissements de tous les partis.

Il revenait à lui dans une rue animée; des chevaux trottaient gaiement sur la chaussée; des passants le frôlaient, indifférents; pour chacun de ces Anglais, d'Israëli eût été le nom étrange d'un inconnu.

VI

PÈLERINAGE

A vingt-cinq ans la retraite est un état qui ne se peut soutenir. Il fallait faire dans la vie de Londres une rentrée éclatante.

Mais comment? Après y avoir beaucoup réfléchi, d'Israëli se trouva convaincu qu'un long voyage devait précéder toute démarche, cela pour plusieurs raisons.

Le monde oublie vite dans les grandes villes. Après quelques mois d'absence nul ne penserait plus à l'échec du journal ni au scandale du roman. Murray lui-même serait apaisé. Lord Byron avait mis à la mode le poème voyageur, dont les épisodes sont accrochés aux étapes de l'auteur. Exemple à suivre. L'homme y profite du prestige des pays traversés. Enfin il avait besoin de se replonger dans les pays qui avaient vu les débuts de sa race. C'était un dur obstacle que d'être né juif, mais c'était peut-être aussi une force. Il était nécessaire en tout cas de mieux comprendre ce que cela voulait dire. Aussi se proposait-il de ne pas suivre l'itinéraire habituel du « Grand Tour », France, Suisse, Italie, mais d'aller directement en Espagne où ses ancêtres avaient longtemps vécu, puis, par la Méditerranée, la Grèce, la Turquie, de faire le pèlerinage de Jérusalem.

Le difficile fut d'obtenir le consentement de son père, que choquait l'idée d'un voyage de deux ans. Mais le vieillard était assailli de tous côtés. Sarah s'était fiancée avec un jeune Anglais ami de son frère, le jeune William Meredith, qui voulait accompagner Benjamin et faire lui aussi son Grand Tour avant le mariage. Mr d'Israëli, qui préférait toujours la paix à la victoire, céda et les deux jeunes gens partirent à la fin de juin 1830. D'Israëli était ému. Il aimait Bradenham, le vieux gentleman en calotte de velours, le bavardage un peu vain de sa mère, les longues confidences à Sarah, la respectueuse admiration de ses deux jeunes frères, Ralph et Jem. Pourquoi quitter un abri si aimable? Comment le recevrait le vaste monde, ces Anglais de Gibraltar, de Malte, plus anglais que les Anglais de Londres? Il se savait sensible, et l'orgueil à vif. Il se raidit. « Les aventures sont aux aventureux. »

Dès Gibraltar, première étape, il étonna les jeunes officiers par la variété de ses boutons de gilet et l'extravagance calculée de ses propos. Il fut le premier voyageur qui se vantât d'avoir une canne du matin et une canne du soir. Au coup de midi, ponctuellement, il en changeait. Tout cela d'ailleurs par système et en se moquant de lui-même. L'Espagne lui plut, mai-

sons blanches, jalousies vertes, Figaro dans chaque rue, Rosine à chaque balcon. En visitant l'Alhambra, il s'assit sur le trône des Abencerages d'un tel air que la vieille gardienne lui demanda s'il était un descendant des Maures. « Ceci est mon palais », lui dit-il. Elle le crut.

A Malte, étape suivante, un rival surgit. C'était un Anglais, James Clay, qui battait la garnison à la raquette, le prince Pignatelli au billard et la légation russe à l'écarté. Homme évidemment remarquable, mais on pouvait lutter par d'autres armes. « Pour gouverner les hommes, écrivit Ben à son père, il faut ou les vaincre sur leur terrain, ou les mépriser. Clay fait l'un, je fais l'autre et nous sommes également populaires. L'affectation réussit ici mieux encore que l'esprit. Hier, comme je regardais jouer à la raquette, la balle est tombée à mes pieds. Je l'ai ramassée, et ayant remarqué un jeune officier extrêmement raide, je le priai humblement de vouloir bien la faire parvenir aux joueurs, car je n'avais de ma vie lancé une balle. Cet incident a été aujourd'hui le sujet de conversation dans tous les mess. » Mr d'Israëli hochait la tête. Pourquoi son fils, si simple, si naturel à la maison, devenait-il un tel fat en public? En fait Benjamin se rendit si odieux à Malte que le mess des officiers cessa d'inviter « ce damné petit juif vantard ». Il s'en soucia fort peu et alla faire une grande tournée de visites en veste andalouse brodée, pantalon blanc et ceinture de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. La moitié de la population le suivit et les affaires furent arrêtées pendant une journée. Il osa se présenter en cette tenue chez le gouverneur, homme distant et froid, qui éclata de rire et le prit en affection. Les Anglais les plus graves aiment l'extravagance, par crainte de l'ennui si puissant chez eux.

Il quitta Malte vêtu en pirate grec, chemise rouge sang, boutons d'argent grands comme des shillings, ceinturon chargé de pistolets et de poignards, casquette rouge, pantoufles rouges, larges pantalons bleu vif chargés de broderies et de rubans. Le fameux James Clay l'accompagnait, nouvelle conquête. Ils emmenaient avec eux, comme valet, Tita, l'ancien gondolier de lord Byron, admirable Vénitien qui avait poignardé deux ou trois personnes et racolé de belles filles pour le compte du poète. Après la mort de Byron, il avait

combattu pour les Grecs à la tête d'un régiment d'Albanais, puis, sans trop savoir comment, échoué à Malte, fort misérable.

D'Israëli adora les Turcs, se mit à porter le turban, fuma une pipe de six pieds de long et passa ses journées allongé sur un divan. Ces habitudes de paresse et de luxe s'accordaient avec un côté indolent et mélancolique de sa nature que l'activité occidentale avait empêché d'apparaître, mais non supprimé complètement. Mehmed Pacha lui dit qu'il n'était pas un vrai Anglais parce qu'il était capable de marcher si doucement. Il aima le mouvement de la rue orientale, la variété des types et des costumes, l'éclat des couleurs, l'appel du muezzin, le tambour sauvage qui annonce l'approche de la caravane, le chameau solennel et décoratif que suit la frise des Arabes. Dans ce décor l'ambition s'apaisait. Le monde apparaissait tout d'un coup sous un aspect plus profond, plus irréel. C'était comme si on avait vécu dans une féerie ou dans un conte des Mille et Une Nuits.

L'impression devint grave, austère, quand, ayant traversé la Syrie, il se dirigea vers Jérusalem. Son esprit s'accordait sans effort à ces paysages arides et brûlants. Il rencontra quelques tribus nomades; des cheiks l'accueillirent et lui ouvrirent leurs tentes. Leur noble simplicité, la perfection exquise de leurs manières, leur courtoisie naturelle l'enchantèrent. Il trouva un plaisir vif à imaginer que ses ancêtres, trois mille ans, six mille ans plus tôt, avaient été de tels seigneurs du désert. Quelle famille anglaise pouvait montrer un tel passé de civilisation?

Il traversa un plateau désolé. Pas de sources, pas d'herbages, pas d'oiseaux. Çà et là un olivier dessinait sa silhouette tordue sur le ciel d'un bleu brûlant. Tout d'un coup il se trouva au bord d'un ravin sombre et vit au sommet de la crête opposée une ville pierreuse et austère, entourée de murailles crénelées que de place en place surmontaient des tours. Le paysage était d'une terrible âpreté, la ville était Jérusalem, la hauteur sur laquelle se trouvait le jeune pèlerin s'appelait le Mont des Oliviers.

Il passa à Jérusalem la semaine la plus émouvante de sa vie. Son exaltation était extrême. Il alla s'agenouiller au Saint-Sépulcre. Il aimait à penser au Christ comme à un jeune

prince hébreu. Il ne comprenait pas comment un Juif pouvait ne pas être chrétien; c'était pour lui rester à mi-chemin et renoncer à la gloire de la race, qui était d'avoir donné un Dieu au monde. Devant les tombeaux des rois d'Israël, il rêva. Tout enfant il avait été séduit par l'histoire d'un jeune Juif, David Alroy, qui vers le XIIIe siècle avait voulu émanciper son peuple de la domination turque. En ce temps-là les Juifs, bien que race sujette, élisaient encore un chef qui portait le titre mélancolique de Prince de la Captivité. Alroy avait été l'un de ces princes. Et lui, Benjamin d'Israëli, fils du même peuple, exilé dans un pays tendrement aimé, ne pouvait-il être, lui aussi, un Prince de la Captivité? Là, dans cette étroite cour creusée dans le roc, devant ces tombeaux entr'ouverts, il se promit d'écrire l'histoire d'Alroy, et la commença dès le lendemain.

En quittant la Palestine, il rejoignit en Égypte son futur beau-frère qui l'y avait devancé. Il venait d'y arriver quand Meredith attrapa la petite vérole et mourut en quelques jours. L'idée du chagrin de Sarah assombrit le voyage de retour. Sur le bateau, il s'enferma et travailla? Il rapportait deux esquisses de livres. L'un était *Alroy*, son roman juif; l'autre *Contarini Fleming*, était, comme *Vivian Grey*, l'histoire d'un jeune homme. *Vivian Grey* avait exprimé l'ambition politique de son auteur, *Contarini Fleming* était le portrait du jeune poète que d'Israëli souhaitait parfois devenir. Il en était assez content : « Je considérerai toujours ce livre, écrivait-il, comme la perfection de la prose anglaise et comme un chef-d'œuvre. »

Ce n'était pas un chef-d'œuvre. Comme *Vivian Grey*, le livre commençait brillamment, puis se perdait dans les sables. Obsédé par sa propre aventure, d'Israëli échouait dans ses romans au même point que dans sa vie. Mais Contarini, comme lui, gardait confiance : « Je crois en ce Destin devant lequel s'inclinaient les anciens. La philosophie moderne a fait pénétrer dans l'âme de l'homme un esprit de scepticisme. Mais je crois qu'avant longtemps la science redeviendra imaginative et qu'à mesure que nous deviendrons plus profonds, nous redeviendrons aussi plus crédules. Le destin est notre volonté et notre volonté est la nature. Tout est mystère,

mais seul un esclave se refuse à lutter pour pénétrer le mystère. »

Telle était l'image du monde que d'Israëli rapportait de son voyage en Orient. Il avait vu l'immense confusion des peuples, la multiplicité des intérêts. Il avait compris combien il est difficile de connaître, de prévoir, de juger. Tout est mystère. Mais il croyait aussi que, malgré le choc des vagues, une main ferme peut gouverner, et que Benjamin d'Israëli, après une dure traversée, conduirait sa barque aux rives souhaitées pourvu qu'il fût ferme et hardi.

Il arriva à Bradenham en octobre. Déjà les hêtres du parc perdaient leurs feuilles. Mr d'Israëli avait vieilli; sa vue fatiguée par trop de lectures baissait; ses beaux yeux rêveurs semblaient ternis. Sarah, très sombre, dit à son frère qu'elle ne se marierait jamais, qu'elle lui consacrerait sa vie. La présence de l'étonnant Tita égaya un peu ce retour. D'Israëli, qui l'avait ramené, en était bien embarrassé. Mais son père n'était pas homme à laisser dans le besoin le gondolier de lord Byron. Il l'engagea pour des fonctions mal définies et le grand Vénitien aux longues moustaches, qui avait humecté les lèvres du poète mourant et entendu les derniers mots : « Augusta... Ada », installa sans étonnement sa bonhomie de géant méridional sous des ombrages anglais.

VII

DOCTRINES

> C'est une cheminée de locomotive et non l'effigie de la reine Victoria, qui aurait dû être gravée sur la monnaie de son règne.
>
> OSBERT SITWELL

Pendant tout son voyage Disraëli (il avait décidé de supprimer cette particule à l'air étranger) avait beaucoup réfléchi sur la vie, sur ses expériences passées, sur l'avenir. Plus il méditait, plus il comprenait qu'une carrière d'homme d'État était la seule forme de succès qui pût lui donner un bonheur vrai. Jadis quand il se demandait quel chemin prendre, il ajoutait : « Écrire? Agir? » Maintenant il savait que la gloire

littéraire n'apaiserait pas cette soif : « La poésie est la soupape de sûreté de mon ambition, mais je désire agir ce que j'écris. » Donc point d'hésitation sur le chemin à suivre, il voulait entrer au Parlement. L'entreprise était difficile. Le système électoral, construit jadis pour la commodité d'une aristocratie, permettait à un jeune homme bien né d'être membre du Parlement le jour de sa majorité. Mais il semblait fait tout exprès pour décourager des débuts irréguliers comme ceux de Benjamin Disraëli. Voici comment, en ce mois d'octobre 1831, le problème était posé pour ce jeune homme impatient.

Il fallait d'abord distinguer les députés des comtés et les députés des bourgs. Ceux des comtés étaient élus par les « francs tenanciers », propriétaires de terres rapportant au moins quarante shillings, en un lieu de vote unique pour chaque comté. Le candidat devait non seulement acheter, comme partout, les votes des électeurs, mais transporter ceux-ci, les nourrir, les loger. Il était bon aussi d'intimider les électeurs hostiles par la présence de bandes armées qui leur interdisaient l'approche de l'estrade où l'on votait publiquement. Tout cela coûtait fort cher. En 1827, pour les deux sièges du Yorkshire, le prix de l'élection avait dépassé 50 000 livres. Un Disraëli, riche seulement de ses dettes, ne pouvait se payer l'honneur de devenir un *county member*. Ces sièges appartenaient presque tous à de riches seigneurs auxquels ils conféraient le droit de porter des éperons dans la salle des séances. Élégance cavalière, souhaitable, hélas inaccessible; il n'y fallait plus penser.

Devenir député d'un bourg n'était pas beaucoup plus facile pour un débutant mal apparenté. Tous les bourgs du pays n'étaient pas représentés. Ceux qui l'étaient avaient été choisis de la façon la plus arbitraire. Sous les Tudor la couronne avait accordé des représentants aux bourgs qu'elle savait fidèles. Sous les Stuart cette prérogative avait été supprimée, de sorte que la liste s'était tout d'un coup trouvée close. Ainsi des grandes villes dont la prospérité était récente demeuraient sans députés et au contraire des bourgs qui existaient à peine, les « bourgs pourris », en conservaient un. Il y avait des bourgs où seuls les propriétaires de certaines maisons étaient électeurs; en achetant ces maisons le seigneur de

l'endroit s'assurait toutes les voix. Dans d'autres c'était les *pot-boilers*, c'est-à-dire tous ceux qui pouvaient faire bouillir leur pot-au-feu. Ailleurs c'était le maire et la corporation, quinze ou vingt électeurs au plus. A Édimbourg, ville immense, il y avait trente et un électeurs. Sheridan, candidat pour le bourg de Stafford, inscrivait dans son carnet de dépenses : « 248 bourgeois à £ 5,5. 0 = £ 1 302 ». Le riche nabab qui venait de faire fortune aux Indes luttait à coups de guinées contre le grand propriétaire local. « Peut-on, disait lord Landsowne, en vouloir à un chaudronnier qui a sept enfants et auquel on offre 600 livres pour sa voix? » Des avoués faisaient métier de constituer des électeurs en syndicat et d'aller à Londres vendre le siège au parti le plus offrant. Ces bourgs dits « ouverts » n'étaient ouverts qu'à l'argent. Quant aux bourgs fermés, c'était ceux où le siège appartenait sans lutte possible au fief. Là le propriétaire en disposait en faveur d'un fils ou d'un neveu. Les grandes familles whigs et tories conservaient aussi quelques « bourgs de poche » pour les jeunes intelligences du parti dont il convenait de rendre les débuts faciles.

Enfin le ministère avait à sa disposition un certain nombre de circonscriptions où des immeubles appartenant au gouvernement conféraient seuls le droit de vote, quelques autres aussi où il achetait lui-même les électeurs par des faveurs ou des places. En ajoutant ces bourgs, dit de « Trésorerie », à ceux des grands seigneurs tories, on trouvait qu'à toute élection générale deux tiers de la Chambre des Communes étaient nommés sans lutte par le Ministère. Il n'était pas surprenant que le parti tory fut au pouvoir depuis quarante ans et on avait quelque peine à concevoir comment il pourrait être renversé.

Cependant, depuis 1815, le pays était mécontent. La paix, en ouvrant l'Angleterre aux marchands du continent, avait amené une crise industrielle, ruiné les manufacturiers et fait baisser les salaires. Des lois protectrices sur les blés, maintenues par un gouvernement tory qui était celui des petits propriétaires campagnards, étaient rendues par le peuple des villes responsables de la vie chère. Surtout on accusait de tous les maux du pays le système électoral. Les Whigs avaient eu l'habileté de faire de ces critiques leur plate-

forme électorale et de se mettre à la tête d'un mouvement en faveur d'un scrutin élargi. On aurait pu leur répondre qu'ils avaient trouvé les bourgs pourris et bourgs de poche d'excellentes institutions tant que leur parti en avait profité; mais la mode était à la Réforme électorale; elle devait guérir tous les maux. « Toutes les jeunes personnes, disait Sydney Smith, savent qu'aussitôt cette loi votée, elles trouveront un mari; les collégiens croient que les verbes latins seront abolis et que les tartelettes baisseront; le caporal et le sergent sont sûrs d'avoir double paye; les mauvais poètes s'attendent à ce qu'on lise leurs poèmes; et les sots seront désappointés comme ils le sont toujours d'ailleurs. »

Au moment où Disraëli était rentré de voyage, l'agitation pour la Réforme était allée jusqu'à l'émeute. Il était facile de prévoir que le gouvernement allait être contraint de faire des élections. C'était le moment de conquérir un siège. Mais comment? Où? Il y avait bien le bourg de Wycombe, qui était voisin de Bradenham et où la famille comptait des amis, des fournisseurs. Mais Bradenham était un bourg de poche de leur voisin lord Carrington qui ne serait pas très favorable, et d'ailleurs sous quelle étiquette politique convenait-il de s'y présenter?

***

Disraëli avait, au cours de ses lectures de jeunesse, longuement étudié les origines des deux grands partis qui se disputaient le pouvoir. C'était au temps de la révolution de 1688, de celle qui avait chassé les Stuart, que les ennemis du trône, grands seigneurs jaloux de la couronne ou puritains écossais hostiles à l'église établie, avaient reçu par ironie le nom de Whigs, une abréviation de « whigamores », groupe de paysans révoltés de l'ouest de l'Écosse. Le nom signifiait donc « les rebelles », les ennemis du roi. Les partisans du roi avaient, eux, reçu de leurs adversaires puritains le surnom de Tories qu'on donnait en Irlande aux brigands, cela pour indiquer qu'ils n'étaient que des papistes aussi méprisables que les Irlandais. Comme il arrive souvent, de tels surnoms, fièrement relevés, étaient devenus des cris de guerre.

Avec la dynastie Stuart avait disparu ce qui divisait réellement ces factions. Mais les partis survivent aux causes qu'ils ont servies. Dans certaines grandes familles, issues d'ancêtres rebelles, avait subsisté une tradition whig, tradition d'indépendance, d'opposition à la couronne, d'alliance avec les sectes religieuses dissidentes, souvent aussi de libéralisme sincère. En même temps la grande masse des petits seigneurs de village, des gentilshommes agriculteurs, demeurait tory, conservatrice, fidèle au roi et à l'Église établie.

La Révolution française, puis les guerres napoléoniennes, en alliant étroitement dans l'esprit du peuple anglais les idées de libéralisme et de guillotine, avaient mis au pouvoir le parti tory pour une période très longue. Jusqu'en 1815 les Whigs avaient été anéantis. Puis la paix ayant ramené l'esprit critique, la crise industrielle et le mécontentement, le parti de la réforme s'était développé. Jusqu'en 1830 la popularité des Whigs n'avait fait que grandir lentement. Avec la Révolution française de juillet, elle était devenue irrésistible. Le duc de Wellington, chef du parti tory, et qui avait été, depuis Waterloo, l'homme le plus aimé de l'Angleterre, avait vu les foules de Londres jeter des pierres sur sa maison. Une légende populaire rendait le vieux soldat complice de Polignac et l'accusait de vouloir faire un coup d'État. A Londres, à Birmingham, on avait déployé le drapeau tricolore. Dans les campagnes les paysans avaient incendié les meules des châtelains. Dix mille ouvriers avaient assiégé le palais de Saint-James. Les évêques anglais qui avaient voté contre la Réforme à la Chambre des lords étaient sifflés dans les rues et n'osaient plus s'y montrer. Le petit lord John Russell, chef des Whigs réformistes, était l'idole du peuple. On citait avec admiration un mot de lui : « Quand on me demande si une nation est mûre pour la liberté, je réponds : y a-t-il un homme qui soit mûr pour être despote? » Quand il passait le long des routes, des villages s'alignaient pour l'acclamer.

En somme, à tout bien analyser, il semblait qu'un candidat, en 1831, eût plus d'intérêt à se faire whig. Mais la famille d'Israëli était tory. Les Tories étaient dans l'histoire les partisans de ces Stuart si chers à Mr Isaac d'Israëli. Il avait toujours enseigné à son fils que les Whigs n'étaient qu'une oligarchie

révoltée contre un roi martyr. D'ailleurs le jeune Disraëli refusait de s'attendrir sur le libéralisme des Whigs. Il pensait que la nouvelle loi électorale avait été soigneusement bâtie pour amener au vote toute une classe de marchands, d'industriels, gens calculateurs et froids, soutiens naturels des Whigs contre les agriculteurs tories, et non point du tout pour entendre la voix du peuple véritable. Il n'aimait pas cette alliance de grands seigneurs cyniques et de grands cotonniers avides.

La doctrine à la mode parmi les Whigs et leurs alliés était l'utilitarisme, né d'une sorte de réaction anti-romantique des classes moyennes. La découverte de la machine à vapeur, des métiers mécaniques, le développement prodigieux des chemins de fer et des mines anglaises, leur avaient inspiré une confiance passionnée dans le progrès matériel. L'économie politique, science nouvelle, leur avait appris que les rapports entre les hommes ne sont pas des rapports moraux, des devoirs, mais sont régis par des lois aussi précises et aussi inévitables que la chute des corps ou le mouvement des astres. La loi de l'offre et de la demande était leur évangile, la locomotive leur fétiche et Manchester leur ville sainte.

Disraëli, peintre des grands parcs, des jardins fleuris et des maisons étincelantes, haïssait cette odeur de charbon. L'économie politique l'ennuyait; il ne pouvait croire que les hommes, les hommes de chair au visage mobile, ses héros, Retz, Napoléon, Loyola, fussent condamnés à se combiner comme des atomes crochus pour produire la moins chère des cotonnades dans le plus riche des mondes possibles.

D'ailleurs, les Whigs l'auraient-ils accueilli? Leur libéralisme ne s'étendait pas jusqu'au choix de leurs amis et l'amour de la liberté était pour eux le monopole d'un clan. On pouvait au besoin devenir tory, mais il fallait être né whig. Le royaume gouverné par les Whigs, ce serait, pensait Disraëli tout imprégné de lectures vénitiennes, le roi transformé en Doge et flanqué d'un conseil des Dix.

Convenait-il alors de s'offrir aux Tories? Mais c'était adopter, à vingt ans, des opinions surannées, se ranger sous des chefs que la foule huait aux carrefours, accepter le poids des fautes commises depuis cinquante ans, se condamner à refuser

toute réforme, même raisonnable. Ne valait-il pas mieux, à l'exemple de Bulwer, se joindre aux radicaux et, débordant les Whigs, se préparer à les combattre par leurs propres armes? Whig? Tory? Radical? Ah, le choix difficile! Le plus simple eût été d'obtenir un bourg de quelque grand seigneur bienveillant. Ce n'était pas impossible. Mais il était nécessaire d'être connu de ceux qui les détenaient et, avant toute chose, de pénétrer dans le monde politique. Or le monde politique, dans l'Angleterre de 1831, se confondait avec le monde. L'entrée au Parlement était dans les salons. C'était là qu'il fallait plaire. Il fallait dîner avec le duc de Wellington, avec sir Robert Peel, les chefs tories; avec lord Melbourne, lord John Russell, les grands whigs; avec lord Durham, le grand radical. C'était autour d'une table, les cristaux réfléchissant le doux éclat des lumières, de jolies femmes mêlant aux négociations leurs sourires, c'était là qu'il convenait de rencontrer les dispensateurs du pouvoir.

Donc, encore un peu de frivolité pour acquérir le droit d'être grave.

VIII

LA CONQUÊTE DE LONDRES

> « Je me trouvai avoir une fort belle jambe, ce que je n'avais jamais su auparavant. »
>
> (Lettre de Disraëli.)

L'absence avait produit les effets attendus. Londres ne savait plus rien du jeune Disraëli sinon qu'il était un écrivain de talent, très joli garçon, habillé avec une extravagance amusante, et qui revenait d'Orient tout chargé de récits qu'il était divertissant d'entendre. Il ne fallait qu'une invitation pour déclencher toutes celles qui importaient. Elle vint tout naturellement d'Edward Bulwer.

Bulwer, aussi ambitieux que Disraëli et mieux partagé que lui par la naissance, avait pris pendant ces deux années une grande avance sur son ami. Au temps où ils avaient publié, l'un *Vivian Grey*, l'autre *Pelham*, on avait pu penser qu'ils

prenaient le départ à peu près sur la même ligne. Mais Bulwer avait été meilleur administrateur de sa jeune gloire que Disraëli. En avril 1831 il s'était fait nommer membre du Parlement et siégeait parmi les radicaux avancés; ses livres avaient conquis un public; il était directeur d'une grande revue.

Cette imposante façade cachait de graves difficultés domestiques. Tant de résultats n'avaient été obtenus que par un travail âpre auquel tout le reste, et surtout Mrs Bulwer, avait été sacrifié. La pauvre « Poodle » avait le sentiment d'avoir perdu à tout jamais son « Pups ». Quand elle le voyait seul (ce n'était pas souvent) elle se plaignait. Dans le monde, le couple paraissait uni.

Quelques semaines après son retour, Disraëli reçut une lettre de Bulwer :

Mon cher Disraëli, si je ne suis parmi les tous premiers; permettez-moi au moins de ne pas être le dernier à vous féliciter de votre heureux retour. Je l'ai appris hier par notre commun allié et éditeur Colburn : « M. Disraëli, sir, est de nouveau en ville, — le jeune M. Disraëli! Ne nous apportera-t-il pas un joli article léger sur ses voyages? » Nous en reparlerons... Mrs Bulwer m'a ce matin donné un fils, comme disent les gens convenables. J'ai donc une bonne excuse pour la brièveté de cette lettre, mais écrivez-moi et dites-moi comment vous allez.

Quelques semaines plus tard Disraëli louait un appartement de garçon dans Duke Street. Sarah, sachant son frère malheureux dès qu'il était sans fleurs, lui envoya de Bradenham quelques pots de géraniums qui furent soignés avec amour. Tout de suite il dîna chez les Bulwer. La maison, la table étaient d'une richesse absurde et magnifique. Mrs Bulwer, plus élégante et jolie que jamais, avait sur ses genoux un chien « pas plus grand qu'un oiseau de paradis et au moins aussi brillant ». On servit du champagne dans des verres en forme de coupe; Disraëli n'avait jamais vu cela qui lui parut d'un raffinement admirable. L'assemblée était digne du décor : grands noms, grandes beautés, grands talents. Il regarda surtout la ravissante Mrs Norton, une des petites-

filles de Sheridan, et le comte Alfred d'Orsay qui venait d'arriver à Londres et d'acquérir la position, sans précédent pour un Français, de grand-maître des dandies.

Beaucoup de dames demandèrent que l'auteur de *Vivian Grey* et du *Jeune Duc* leur fût présenté. Une Mrs Wyndham Lewis, femme d'un membre du Parlement, insista beaucoup.

Une jolie petite femme, écrivit-il à sa sœur, *très flirt et très bavarde, douée d'une volubilité que je crois inégalée et dont je ne puis vous donner une idée. Elle m'a dit qu'elle aimait les hommes silencieux et mélancoliques. J'ai répondu que je n'en doutais pas.*

Il récolta une invitation de Mrs Norton. Il lui avait plu; il avait parlé peu, mais brillamment, et elle avait besoin de causeurs. Les Anglais d'alors avaient l'habitude de remplacer le verbe essentiel de chaque phrase par un geste. Ce jeune homme aux périodes parfaites et rares tranchait sur le bégaiement à la mode.

***

Il vint chez Caroline Norton en habit de velours noir, pantalon ponceau brodé d'or, gilet écarlate, bagues étincelantes au-dessus des gants de chevreau blanc.

Les Norton habitaient dans Storey Gate un appartement si petit qu'un grand sofa remplissait tout le salon. Des rideaux de mousseline blanche se croisaient aux fenêtres, devant un balcon couvert de fleurs. C'était de ce balcon même que, chaque matin, Caroline Norton disait bonjour à son illustre ami Lord Melbourne, qui passait, allant au Parlement. On racontait que Norton tolérait cette amitié sentimentale parce qu'il y trouvait profit.

Le minuscule salon était rempli d'une foule pressée d'hommes politiques et d'écrivains illustres et, à la lettre, illuminé par l'extraordinaire beauté des Sheridan. Dans un fauteuil était la mère, dont on disait qu'elle demeurait plus belle qu'aucune femme au monde sauf ses trois filles. Celles-ci étaient la maîtresse de maison (Mrs Norton), Mrs Blackwood, et, la plus belle des trois, Georgina Lady Seymour, devant

qui ses sœurs même pâlissaient. Mrs Norton avait des cheveux noirs, qu'elle tordait en tresses autour de sa tête, des traits de belle Grecque, une adorable façon de rougir. Si une phrase dans la conversation la touchait, brusquement une teinte rose se mêlait à son teint un peu olivâtre, demeurait une seconde et disparaissait. Ses yeux et ses lèvres avaient un tel éclat qu'elle semblait faite de pierres précieuses : diamants, rubis et saphirs. Lady Seymour était toute différente, son teint était pâle et translucide, ses yeux à l'éclat doux avaient l'air de fontaines au clair de lune. Quand on disait à Mrs Norton l'émotion soulevée par tant de beauté, elle regardait avec un sourire complaisant son minuscule salon, son éblouissante famille et disait : « *Yes, we are rather good looking people.* »

La conversation de Mrs Norton enchanta Disraëli. Elle avait une exquise façon de conter des histoires légères en baissant pudiquement des paupières frangées de cils longs et épais. « J'ai dîné hier chez Mrs Norton, écrivit-il à Sarah. C'était la fête du frère aîné qui, dit-elle, « est la seule personne respectable de la famille et cela parce qu'il a une maladie de foie... » La sœur, Mrs Blackwood, est aussi très belle et très sheridanesque. Elle m'a dit qu'elle n'était rien : « Parce que, voyez-vous, Georgy est la beauté, Cary est l'esprit, alors moi je devrais être la bonté, mais je n'ai aucune disposition. » Je dois avouer qu'elle m'a plu infiniment. En outre elle sait tous mes livres par cœur et récite des pages entières de V. G., de C. F., et du J. D. »

Les trois Grâces sheridanesques jouèrent bientôt un rôle charmant dans la vie du jeune auteur. Elles étaient toutes trois fort libres; Mrs Norton, ravie de quitter un insupportable mari, aimait à se faire accompagner au théâtre, au bal, par Disraëli. Il trouvait agréable de se montrer avec elle.

Londres avait alors un charme à la Watteau. Dîners, bals, fêtes sur l'eau. Disraëli fut de tout. Il était amusant, amenait de jolies femmes, arrivait de voyage. On le recherchait : « Je fais mon chemin facilement dans les salons les plus distingués où il n'y a ni envie, ni malice, mais où ils aiment simplement à admirer et à être amusés... » La table de « Dizzy » (c'est ainsi que Mayfair l'avait surnommé) se couvrit de nobles invitations. Il trouvait plaisir à les accepter. Dans

ce monde brillant, spirituel, accueillant, il se sentait plus à son aise, plus à sa place que parmi les bourgeois de son enfance. La grâce libre et hardie de ces jeunes femmes, de ces jeunes lords l'enchantait. Il rencontrait là les amis de ses rêves, les garçons aux cheveux blonds, Anglais légers, splendides, et les Anglaises de grande race, si belles. Il aimait le luxe des maisons, la beauté des fleurs, l'éclat des femmes. Son orgueil sec fondait, au moins en surface. Il prenait confiance. Il vivait dans une joie fiévreuse. « Je voudrais bien, lui écrivait son père, que votre nature vous permît d'écrire des lettres plus calmes. » Mais Ben était bien incapable d'écrire une lettre calme. La beauté de la vie l'enivrait.

Le grand intérêt qu'il prenait à l'histoire lui faisait rechercher les vieillards. Une de ses meilleures amies était la vieille Lady Cork qui, malgré ses quatre-vingt-sept ans, recevait encore tous les soirs. C'était la plus jolie et la plus divertissante des douairières. Les héros et les héroïnes de sa jeunesse, de sa maturité, puis de sa vieillesse, favorites, soldats, poètes, s'étaient évanouis. Elle avait vu des révolutions dans tous les pays du monde; elle se souvenait de Brighton comme d'un port de pêcheurs et de Manchester comme d'un village; mais elle restait la même, curieuse, gaie, avide d'amusements, de nouveauté. Trouvant chez ce jeune homme de l'esprit et de la curiosité, elle lui accordait dans le monde sa protection qui était puissante.

Une bonne histoire, écrivait-il à Sarah, *lundi, Lord Carrington rend visite à Lady Cork.*

LADY CORK. — *Vous connaissez le jeune Disraëli?*

LORD CARRINGTON. — *Hem! Pourquoi? Eh?*

LADY CORK. — *Pourquoi? Il est votre voisin, n'est-ce-pas?*

LORD CARRINGTON. — *Son père l'est.*

LADY CORK. — *Je sais cela. Son père est un de mes plus chers amis. Je suis folle des Disraëli.*

LORD CARRINGTON. — *Le jeune homme est un très extraordinaire personnage. J'aime le père; il est très tranquille et respectable.*

LADY CORK. — *Pourquoi trouvez-vous ce jeune homme extraordinaire? Je ne crois évidemment pas que* vous *soyez capable de le goûter.*

LORD CARRINGTON. — *C'est un homme très agité. Ce n'est pas qu'il nous gêne beaucoup maintenant; il est toujours parti; je crois qu'il est de nouveau à l'étranger.*

LADY CORK, mot à mot. — You old fool! *Il m'a envoyé ce livre ce matin. Ne le regardez pas, vous ne pouvez pas le comprendre. C'est le plus beau livre qui ait jamais été écrit!... A l'étranger! Il est l'homme du meilleur ton qui soit à Londres. Il n'y a pas de soirée réussie sans lui. La duchesse de Hamilton dit qu'il n'a pas son pareil. Lady Lownsdale donnerait pour lui sa tête et ses épaules. Il ne dînerait pas chez vous si vous l'invitiez. Il ne tient pas aux gens parce qu'ils sont lords; il lui faut de l'élégance, ou de la beauté, ou de l'esprit, et vous êtes un très brave homme, mais rien de plus.*

Le vieux lord a pris cela avec beaucoup de bonne humeur et a ri. Lady Cork a lu ligne pour ligne tout mon dernier livre, Et je ne doute pas de la sincérité de son admiration, car elle a acheté 17 *schillings de velours écarlate et sa femme de chambre est en train de le relier.*

Récit pour Sarah, sans doute; il serait imprudent d'en tout croire; la famille tolérait, quand il s'agissait des succès de Benjamin, des tableaux un peu poussés en couleur et lui-même savait bien que Sarah, en les lisant, faisait part à l'imagination de Ben. Mais affirmer le succès le rassurait.

Le soir, toute l'aristocratie anglaise se réunissait à Almacks, sorte de club de danse fermé, patronné par les grandes dames les plus exclusives et régi par les règles les plus sévères. On n'y pénétrait qu'en culotte et bas de soie. Le duc de Wellington, ayant voulu y entrer en une autre tenue, le portier s'était avancé et avait dit : « Votre Grâce ne peut être admise en pantalon. » Sur quoi le duc, soldat discipliné, était reparti sans se plaindre. Disraëli devint un habitué d'Almacks. On y faisait beaucoup de mariages; on lui en proposa de brillants : « Aimeriez-vous pour belle-sœur lady Z***, très intelligente, 25 000 livres et très douce?... Quant à l'amour, tous ceux de mes amis qui ont fait des mariages d'inclination battent leurs femmes ou sont séparés d'elles. Cela est littéralement vrai. Je ferai peut-être beaucoup de folies dans ma vie, mais je ne me marierai pas par amour, car je suis sûr que c'est une garantie de malheur. »

***

La faveur des femmes amenait, mais plus lentement, les hommes. Certains d'entre eux l'invitèrent à des déjeuners politiques; c'était ce qu'il souhaitait le plus. Un soir, chez Lord Eliot, il se trouva assis à côté de sir Robert Peel, le grand chef du parti tory. Toute la table semblait fort intimidée. Disraëli regardait avec une avide curiosité ce sévère et puissant personnage qui s'était vu prodiguer par le destin, dès l'adolescence, tout ce que lui, Disraëli, convoitait.

Fils d'un grand manufacturier, propriétaire d'une des sept plus grandes fortunes de l'Angleterre, Peel, enfant, avait été élevé pour faire un Premier ministre. A cinq ans on le hissait sur les tables et on lui faisait répéter des discours. Il était sorti d'Oxford avec une « double première classe », en classiques et en sciences, chose rare. A vingt et un ans son père lui avait acheté un siège au Parlement. A vingt-trois ans, il avait été secrétaire d'État. Pendant quelque temps on lui avait reproché son ingratitude envers Canning qu'il avait combattu durement jusqu'à la mort après avoir été son ami, mais le monde politique avait oublié, et maintenant, à quarante-trois ans, il avait acquis un prestige incroyable, même parmi ses adversaires. Il était le symbole de l'honnêteté et de la solidité anglaises. On aimait qu'il fût de grande taille, qu'il eût des traits d'une fermeté romaine; on acceptait qu'il fût hautain et froid. Disraëli, surprenant les mouvements nerveux d'une susceptibilité presque maladive, naturelle d'ailleurs chez un homme accoutumé au pouvoir, comprit que le ministre devait être difficile à vivre. Mais ce soir-là Peel était décidé à se montrer agréable, traita le jeune écrivain avec une familiarité un peu condescendante et plaisanta avec une hauteur convenable; il était loin d'imaginer que cet insignifiant voisin prenait la mesure d'un grand homme.

Quelquefois Disraëli pensait : « Mais faut-il vraiment entrer au Parlement? Cette vie de plaisir, d'oisiveté, de travail littéraire est parfaitement agréable. Au fond, je suis indolent, comme tous les hommes de grande imagination... Je désire me reposer, m'amuser, rêver au passé orageux, sourire au présent tranquille. Hélas, je lutte par orgueil, oui, c'est

l'orgueil seul — et non l'ambition — qui me fait agir. On ne dira pas de moi : « Il a échoué. »

Un jour, comme il exprimait ces sentiments à Bulwer, celui-ci se tourna vers lui, prit son bras et lui dit avec sincérité : « C'est vrai, *my dear fellow*, nous sacrifions notre jeunesse, le temps du plaisir, la brillante saison des jouissances... Mais nous sommes forcés de continuer, forcés. Que nos ennemis triompheraient si nous quittions la scène ! »

Oui, sans doute, il fallait continuer, mais quelquefois, quand une soirée avait été charmante, quand Londres, la nuit, au sortir d'un bal, brillait doucement dans la brume, quand une jolie femme en le quittant avait pressé sa main un peu longuement, il se disait que l'ambition était une vaine folie, que cette frivolité si longtemps feinte était le naturel même et la sagesse, qu'il serait doux de vivre aux pieds des trois sœurs Sheridan en page indolent et tendre.

ANDRÉ MAUROIS

(*A suivre.*)

LA PALESTINE NOUVELLE[1]

TEL-AVIV

Il y a des Juifs dans toutes les villes de Palestine, mais il n'y a qu'une ville juive — et c'est Tel-Aviv.

Sans doute Caïffa a-t-elle vu croître en ces dernières années, au flanc du Mont Carmel, un quartier israëlite qui est conçu à la manière d'une nouvelle cité. Là dans un des paysages les plus mélodiques de Palestine, s'ouvrent de larges voies et se construisent des maisons aménagées avec le soin le plus moderne. *L'Hadara Carmel* se développe suivant un rythme tranquille, de longue haleine, en équilibre constant avec l'accroissement de la prospérité juive.

J'ai souvent entendu dire que ce rythme était beaucoup plus sûr, plus sain que la poussée furieuse de Tel-Aviv. La chose paraît vraisemblable et il est certain qu'une étude économique devrait tenir essentiellement compte de Caïffa, placé au débouché de l'Emek et où se concentrent les plus importantes industries juives. Mais, comme on l'a vu, le dessein qui m'a guidé n'est pas de cette nature et puisque son objet est d'éclairer les traits les plus originaux et les plus symboliques de la nouvelle Palestine, c'est à Tel-Aviv qu'il les faut chercher.

Cette ville en effet, dans un ordre tout différent — et qui, certes, comporte moins d'émotion — est, à l'égal de l'Emek, un miracle du sionisme. Il n'y a même pas dix ans, aux portes de Jaffa, s'étendaient des dunes. Aujourd'hui une ville euro-

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier et 1er février.

péenne de 40 000 habitants s'y agite. Ce mot de ville européenne, il faut le prendre dans son sens absolu avec tous les défauts et les qualités qu'il comporte. Tel-Aviv n'a aucun pittoresque (si ce n'est quelques assez fâcheuses architectures) mais des rues rectilignes et goudronnées; des épiceries et des boutiques sans charme, mais l'eau courante, des égouts et l'électricité. Dans tout l'Orient Méditerranéen, c'est le seul endroit où règne une propreté qui rappelle celle de l'Occident. Et lorsqu'on revient des ruelles admirables de couleur mais grouillantes de vermine des cités indigènes, cette halte — bien qu'elle soit un peu grise — ne va pas sans gratitude.

Comment s'est faite cette ville qui s'étend avec une rapidité telle que ceux qui la retrouvent après deux ans d'absence ne la reconnaissent plus? M. Dizenhof, qui fut l'âme de Tel-Aviv et qui tient du bouledogue sympathique et de l'homme d'affaires américain, me l'a exposé ainsi :

« En 1908, dit-il, la population juive de Jaffa n'était pas très nombreuse. Pourtant elle se sentait mal à l'aise dans cette ville sale et aux mœurs de laquelle elle ne s'habituait pas. Les femmes, surtout, souffraient. Comme elles sortaient la figure découverte, les Arabes, naïvement, s'imaginaient avoir le droit de les accoster. Un jour je reçus la visite d'une jeune femme tout en larmes qui me dit :

» — Mon propriétaire a voulu m'embrasser.

» — Pourquoi?

» — Il m'a vue embrasser hier mon cousin et il dit que je dois lui accorder la même chose.

» C'est de ces baisers arabes, si l'on peut dire, qu'est né Tel-Aviv.

» Nous nous réunîmes, une quinzaine de familles environ — et résolûmes d'acheter, en dehors de Jaffa, du terrain où nous établirions des demeures juives. »

Cet exposé plaisant ne doit pas tromper sur le facteur puissant qu'il décèle : le désir de quelques juifs énergiques d'avoir *leur* ville. Autour du noyau primitif l'agglomération se fit, d'abord assez lente. Puis vint la guerre et avec elle l'arrêt. Les Turcs déportèrent tous les habitants de la ville naissante et seuls d'énormes chats affamés y rodèrent en miaulant au clair de lune. Mais avec l'armistice et la mise en vigueur de

la déclaration Balfour, ce fut une ruée. L'instinct des immigrants les portait vers cette place encore vierge et où ils étaient chez eux. Ils affluent par milliers, les uns pourvus de capitaux, les autres dénués de tout. Ceux-là construisent pour ceux-ci. Et dans une spéculation forcenée sur les terrains, dans une joie ardente de création, Tel-Aviv en quelques mois poussa sur le sol de Palestine. Voici des chiffres :

En 1909, elle tenait sur 11 hectares, aujourd'hui elle en englobe 632. En 1909, elle comptait 350 habitants, aujourd'hui 40 000. En 1920 encore, il n'y avait que 16 écoles, aujourd'hui 46; enfin le budget qui était en 1910 de 120 livres est passé, en 1925, à 120 000 livres.

— Et ce n'est pas fini, — ajouta M. Dizenhof, qui me communiquait cette statistique.

Il avait raison. C'est loin d'être fini. Les quelques jours que j'ai passés à Tel-Aviv, j'ai eu l'impression de les vivre sur un chantier. Partout des fondations, des échafaudages, des carcasses de fer, prêtes à recevoir la texture du ciment armé. On passe sans transition d'un boulevard parfaitement aménagé et déjà planté d'arbres à un chaos de pierre et de ferraille où s'agitent des ouvriers.

Des rues s'ébauchent parmi des dunes encore intactes. Des maisons surgissent au milieu d'une lande déserte. Une sourde germination de briques et de béton travaille cette terre chaotique. La ville, sans cesse, crève des limites que l'on croyait stables, si bien que des imaginations généreuses lui promettent, d'ici peu, 100 000 âmes, une promenade de 13 kilomètres le long de la mer, des parcs et des fontaines puissantes.

Mais quel que soit le développement de Tel-Aviv, quelque mérite qu'ait eu l'effort spontané des immigrants juifs à tirer d'un sol mort cette ville bruissante, ce n'est point là que réside sa signification véritable. Elle est tout entière dans le fait qu'il y a enfin au monde, après deux mille ans, une cité juive. Non pas un de ces ghettos aux ruelles moyen-âgeuses, ni une de ces bourgades comme il s'en trouve en Europe Orientale où, murés dans leurs communautés religieuses, parlant *l'yiddisch* bâtard, les minorités israélites se sentent dans un exil peu sûr. Mais une ville juive libre, se régissant elle-même, avec son hôtel de ville, son opéra, son théâtre, ses agents de

police juifs. Aucun peuple opprimé et rendu à lui-même ne peut ressentir ce qu'éprouvent les habitants de Tel-Aviv. La Pologne a été dépecée, mais ses citoyens n'ont jamais quitté ni leurs terres, ni leurs villes. L'Irlande, pendant sept siècles, a subi une domination qui lui était odieuse, mais Cork, ou Galivay, ou Dublin, demeurèrent sur le sol d'Irlande. Pour les Juifs de Tel-Aviv les pierres mêmes des murs qui les abritent ont une âme fraternelle et l'uniforme de leurs sergents de ville leur est doux à regarder.

Aussi, malgré les difficultés d'une vie plus chère que dans n'importe quel endroit du monde, malgré les crises inévitables d'une croissance anormale qui jettent des milliers de chômeurs sur le pavé, il y règne une joie que je n'ai observée nulle part.

Soirs de printemps à Tel-Aviv, au ciel si pur que le clair de lune n'y éteint pas les étoiles, où, en longues files blanches, les jeunes gens vont vers la mer en chantant! Rires des travailleurs que le travail n'aigrit point. Rondes, qui dansent aux carrefours la *hora* roumaine sur des rythmes arabes. Liesse molle et forte sans alcool. A quoi les attribuer sinon à l'étonnement orgueilleux qui enivre ces gens mieux que le vin, l'étonnement orgueilleux d'être enfin réunis en Terre Promise et d'avoir édifié la première Cité d'Israël triomphant?

JÉRUSALEM

Elle n'est pas juive et ne le sera jamais.

La ville des rois, du Temple et des prophètes ne peut pas revenir à ceux qui répètent depuis deux mille ans: «L'an prochain à Jérusalem ». Les sionistes peuvent conquérir toute la Palestine, mais sans elle. Jérusalem ne leur appartient plus, parce qu'elle dépasse la propriété d'un peuple et qu'elle est celle de l'univers.

Les chefs du mouvement juif le savent et l'acceptent sans murmurer. S'ils ont établi là leur centre administratif, si l'Université juive s'élève à l'endroit où fut établi le camp de Titus, ce sont de purs éléments symboliques. Ils ne prétendent point à ressaisir une ville sacrée pour trois religions. Et j'ai même entendu des jeunes gens en parler avec le pieux dédain que l'on accorde aux grandes choses mortes.

Aussi, à m'en tenir strictement à mon propos, devrais-je négliger délibérément Jérusalem. Mais ne serait-ce que pour prendre le repère de son immobilité, comment ne pas la saluer de quelques lignes, même insuffisantes? Elle est si grande, si grave dans tous les rêves. Tant de foi, de mystère, d'exaltation, de sacrifices se sont cristallisés autour de son nom! Ne dirait-on pas qu'elle est détachée de la terre et que, n'appartenant à aucun pays, elle est située dans l'abstraite région des plus hauts symboles?

Et il y a un vrai miracle à ce que, l'apercevant faite, comme toutes les demeures humaines en pierre et en bois, rivée au sol; conçue comme toutes les villes, de maisons, de murs et de places, on ne soit pas déçu et qu'au contraire chaque pas, dans ses rues aux pavés inégaux, donne un saisissement et un plaisir infinis.

Déjà à mesure que l'on s'élève vers elle, la grâce opère. Est-ce l'effet de la lumière plus subtile et de l'air plus limpide, ou de la nudité des monts qui la précèdent et lui font une sorte de glacis sacré, je ne saurais le dire, mais il règne à ses alentours une paix intelligente, frémissante, une paix en alerte, qui porte et soutient l'esprit. Et, quand apparaît Jérusalem, on est comme préparé.

Elle est bâtie sur plusieurs collines. De l'une à l'autre, la route monte et descend. Ainsi le ciel n'est jamais au-dessus des têtes. Il est à droite, à gauche, plus bas, serpentant comme un ruisseau, s'étalant tout à coup en étendues si vastes qu'on dirait une plaine bleue, et toujours, de tous côtés, vous enveloppant de sa tendresse. Car c'est le seul mot qui lui convienne, tellement il y a de douceur spirituelle dans son pâle azur. Il repose avec une légèreté divine sur les monts de Moab qui barrent l'horizon et rend plus belles les coupoles, les pointes, les pierres rose et or, les monts et les vallées dont est faite Jérusalem.

Mais le plus profond enchantement commence dans la vieille ville. Là, vraiment, on perçoit la rumeur des siècles. Les murailles qui la bloquent entièrement n'ont rien laissé pénétrer en elle de notre vie. (La seule brèche qui les brise est le fait de Guillaume II qui, dans sa délirante vanité, osa faire abattre un pan de ces murs antiques pour entrer sur un cheval blanc, en costume de croisé).

Et l'on marche par des ruelles étroites, dallées, presque toutes couvertes, si bien que l'on se croirait sous les arceaux d'un temple sans bornes. Et l'on croise tout l'Orient avec ses fastes et ses guenilles, sa crasse et ses beautés. Car de Perse et du Maroc, de Syrie et des Indes, de Pologne et de l'Yémen, des hommes sont venus ici pour prier et mourir.

Prêtres arméniens aux noires faces d'anges maudits, popes russes, blancs de barbe et de visage, moines catholiques avec leurs robes de bure, rabbins aux traits cireux et coupés de rides comme des feuillets d'une vieille Thora, ils vont chacun avec leur certitude devant les boutiques ombreuses, profondes et fraîches, où resplendissent comme des trésors les couleurs atténuées des légumes et des fruits, devant les cafés obscurs pleins de fumeurs de narghilé, sous les petites fenêtres grillées des harems. Aucun équipage dans ces rues trop étroites. Seuls s'y peuvent glisser les petits ânes que tous connaissent pour leur avoir vu, sur des images naïves, porter le Christ.

Rue des Parfums, rue des Épices, sombres couloirs, si grouillants de guenilles et d'oripeaux que le porteur d'eau les évite, d'où vient qu'elles aussi participent à la sainteté de la ville? Est-ce d'avoir leurs dalles usées par des pieds nus, est-ce parce qu'elles font partie de ce dédale sacré qui mène à la fois au Saint-Sépulcre, à la mosquée d'Omar, au Mur des Pleurs?

Je ne parlerai ici que de ce dernier, puisque c'est le réveil juif en Palestine qui fait l'objet de cette enquête et que, en vérité, les larmes qui coulent depuis des siècles, auprès des suprêmes vestiges du Temple, ont fécondé les vallées désertes de la Judée et de la Galilée.

Je m'y suis rendu un vendredi soir, comme la fête du Sabbat commençait.

C'est au débouché d'une ruelle immonde qu'il surgit brutalement, massif, puissant, avec ses pierres indestructibles. Elles ont la couleur indéfinissable du temps et seule, à la base, une bande plus sombre, patine des attouchements innombrables au cours des siècles, donne, par son étroitesse, la mesure de l'humilité humaine.

Est-ce pour en gémir que toute cette foule est assemblée là ce soir? Est-ce pour la glorifier qu'elle porte ses plus beaux

atours? De longues robes de velours aux couleurs les plus crues et les plus douces se pressent contre les pierres brunes. Des chapeaux éclatants, bordés de fourrures, s'inclinent frénétiquement devant le mur gigantesque. C'est l'heure de la prière et de la lamentation. Chaque ghetto a sa place. Ici les Juifs de Boukhara, là ceux du Maroc, plus loin ceux de Pologne. Le pays où ils ont vécu marque chacun et les classe. Ceux qui ont subi la suzeraineté musulmane sont plus sobres et plus majestueux dans leur exaltation, chez les autres c'est un délire forcené.

Je n'oublierai jamais, parmi ces costumes de satin et de velours un petit homme vêtu d'une simple robe blanche. Les yeux fermés, son livre inutile tremblant dans ses mains éperdues, il gémissait d'une voix si perçante et si passionnée qu'elle dominait la vaste lamentation. Une extase absolue éclairait chaque ride de son visage, une extase faite de détresse et de joie, d'anéantissement et d'invincible confiance. A mesure que tombait le soir, elle devenait plus furieuse. Il ne proférait pas des mots, mais des cris et son visage enivré prenait la couleur de la mort. Il ne voyait rien, n'entendait rien, se laissant peu à peu refouler du mur par d'autres fidèles. Soudain, il ouvrit les yeux, se vit au dernier rang. Il n'y avait près de lui qu'un petit enfant qui, avec gaucherie, imitait sa gesticulation.

LE MANCHOT DE PORT-ARTHUR

Peu de mouvements sont aussi collectifs que celui de Palestine. C'est une création commune, organique. D'autre part les individualités juives sont si fortes qu'elles ne se fondent point en un flot égal comme dans les autres pays. Elles ne forment point une masse, mais une somme. Aussi est-il difficile d'y distinguer des chefs. Je n'en connais qu'un qui puisse avec raison revendiquer ce titre. C'est le docteur Weizmann, de qui l'admirable intelligence, la virtuosité diplomatique et une éloquence étrange, faite de cynisme et de foi, le font traiter d'égal à égal par les plus grands hommes d'État d'Europe et d'Amérique.

Pourtant il est deux hommes — l'un mort, l'autre en

pleine action — qui sont comme des projecteurs puissants, à la lumière desquels apparaît l'âme même du sionisme.

Le premier est Joseph Trumpeldor. Une courte biographie suffira à le faire comprendre, car sa vie et sa fin dépassent les commentaires.

Joseph Trumpeldor est né en Crimée en 1882. Son père était « soldat de Nicolas Ier ». On appelait ainsi les hommes qui avaient fait trente ans de service et qui, partis pour l'armée presque enfants, revenaient à la vie civile presque vieillards. Malgré cette longue étape militaire, le vieux Wolff Trumpeldor avait gardé très vivace le sentiment de sa religion et de son sang juifs. Ce sentiment, il le transmit à son fils préféré et celui-ci, dès l'âge de vingt ans, fut séduit par le rêve sioniste qui venait d'être formulé alors par Théodor Herzl.

Joseph Trumpeldor était un beau et solide garçon, haut de taille, les muscles à toute épreuve, fier de port, le visage éclairé par la joie et l'appétit de vivre. Qui l'approchait l'aimait. On sentait en lui cet ascendant que donne un corps généreux et la chaleur d'une âme prête à toutes les exaltations, à tous les sacrifices.

Il arrive au régiment. Les officiers de l'ancien régime russe, n'aimaient guère les Juifs. Pourtant cette magnifique recrue s'impose à leur attention. On le distingue vite avec sa poitrine bombée comme une cuirasse, ses yeux qui ne se dérobent jamais, son radieux entrain. Il devient instructeur.

C'était au temps de la guerre russo-japonaise. Un jour, arrive au régiment l'ordre d'envoyer un détachement de 172 hommes en Mandchourie. Trumpeldor n'est pas désigné. Il s'indigne. Le colonel refuse de le laisser partir, car il tient trop à lui comme instructeur. Trumpeldor ne se résigne point. Le général qui commande la division passe en revue le détachement qui s'en va. Trumpeldor, sur le front des troupes, lui présente sa requête. Cette fois, elle n'est pas refusée.

Le voici à Port-Arthur. La ville n'est pas encore assiégée et les combats se déroulent dans sa périphérie. Trumpeldor qui était arrivé joyeux devient maussade. Il s'ennuie. N'y tenant plus, il demande à faire partie des éclaireurs, c'est-à-dire de ces volontaires d'élite qui, les premiers, prennent contact avec l'ennemi.

Bientôt, des nouvelles de lui arrivent à son régiment. Il est infatigable, invulnérable. On cite des traits extravagants de sa bravoure. On raconte qu'il a sauvé le fanion du bataillon qu'il a emporté sur ses bras de jeune Hercule l'aumonier du régiment, blessé. A mesure que les Japonais encerclent la ville, la lutte devient plus farouche. Trumpeldor se dépense de plus en plus. Il tient presque seul toute une nuit une tranchée sous un feu terrible. On le croit mort. Il revient, toujours gai, prendre part au siège.

Un jour, une bombe s'abat près de la poudrière. Les soldats, épouvantés, se couchent attendant l'explosion. Trumpeldor s'élance, saisit la bombe, monte sur le parapet et la jette sur une colonne japonaise qui monte à l'assaut.

Il a les quatre médailles de Saint-Georges quand une balle lui fracasse le bras gauche. On l'emporte à l'hôpital et là, sans chloroforme, on l'ampute. Le lendemain, un ami vient le voir. Au premier mot de consolation, Trumpeldor se met à rire.

— Je suis encore plus fort que toi, — dit-il. — Veux-tu lutter?

Et, le prenant du seul bras qui lui reste, il le plie en deux.

A peine guéri, on le voit aux premiers postes. Il erre comme une âme en peine. Il voudrait se battre, mais comment faire? Il ne peut plus tenir un fusil. Alors, il demande à son colonel la permission de porter un revolver et un sabre, armes qui lui sont deux fois défendues, comme simple soldat et comme Juif, ceux de sa race n'ayant pas le droit d'être officiers.

L'autorisation est accordée et, jusqu'au dernier jour de la défense de Port-Arthur, Trumpeldor se bat.

La ville se rend. La garnison prisonnière est embarquée pour le Japon. Une nouvelle époque commence pour Trumpeldor. Il organise ses camarades. Il crée des écoles, un journal quotidien, un théâtre, une bibliothèque. Il enseigne l'alphabet à 10 000 illettrés. Et, quand on signe le traité de Portsmouth, les Japonais font connaître aux négociateurs russes l'étonnante activité du « manchot » de Port Arthur.

Mais, à ce moment, Trumpeldor est déjà à Saint-Pétersbourg. Il y étudie avec ferveur. La chambre qu'il occupe avec un camarade est si misérable que, pour dormir, il est

obligé de s'allonger en diagonale. Ils n'ont à eux deux qu'un seul costume. C'est là qu'une estafette du Palais vient chercher Trumpeldor pour une audience privée avec Nicolas II. Le tsar lui tend ses galons de sous-lieutenant que l'impératrice coud à sa manche de ses propres mains. Ainsi, Trumpeldor devient le seul officier juif de l'armée russe.

Mais son idéal sioniste ne l'a pas quitté. Il rêve de fonder en Palestine un ordre du travail et, après quelques années de propagande, il s'embarque pour la Terre Promise, avec 60 jeunes filles, toutes riches, toutes raffinées et toutes amoureuses de lui, qu'il emmène pour le labeur le plus dur et le plus ingrat.

Avec quelle joie il se rue à l'ouvrage. Le voilà labourant, semant, récoltant, le premier levé, le dernier couché. Il s'installe près du lac de Tibériade, à l'endroit d'où en sort le Jourdain. Quand il le faut, par les nuits glacées, il traverse le fleuve à la nage. Il galvanise tout le monde et les Arabes des environs le révèrent tous sous le nom de Joseph le Vaillant.

La grande guerre. Trumpeldor s'évade, arrive en Égypte. Et c'est lui qui, le premier, conçoit l'idée de cette légion juive qui devait s'illustrer aux Dardanelles. Il est nommé capitaine de l'armée anglaise et part pour Gallipoli. Il est si téméraire que les officiers britanniques demandent sans cesse : « Quel est ce fou qui veut mourir? »

Mais la mort encore l'épargne. Il revient en Palestine, par la Russie. Que va-t-il faire? Il fonde ces groupements d'ouvriers enrégimentés, à la fois merveilleux travailleurs et soldats intrépides, qui, jusqu'à présent, le vénèrent comme un saint. La flamme qui, toute sa vie, l'a brûlé, les enflamme. Ils sont prêts, derrière lui, à tous les sacrifices.

Il s'installe aux postes les plus avancés, là où gronde la menace arabe. Lui-même choisit le plus périlleux entre tous, la colonie frontière de Tel-Haï qui touche aux terres druses. Là, isolé, en sentinelle, il travaille et monte la garde.

Au printemps 1920, on le prévient qu'un fort parti de Bédouins et de Druses se prépare à l'attaquer. On lui conseille de partir. Il refuse. L'attaque vient : Trumpeldor et sa poignée d'hommes et de jeunes filles résistent, la repoussent.

Elle recommence le lendemain. Cette fois, une balle atteint

le chef à la poitrine. Deux jeunes femmes tombent à ses côtés. Agonisant, il dirige encore le combat. Ses dernières paroles sont : « Qu'il est bon de mourir pour sa patrie! »

On comprend que le jour anniversaire de sa fin, de longues théories de jeunes hommes, brûlés par le soleil de Palestine, viennent en pèlerinage à Tel-Haï, extrême pointe de la Galilée.

LE TERRORISTE SUR LE JOURDAIN

L'autre homme révélateur s'appelle Pierre Rutenberg. Il est connu des ministres, des financiers et des industriels des deux mondes. A Londres, à Paris, à New-York on prononce son nom avec respect. En Palestine — religieusement.

Car il a conçu, tout seul, sans argent, sans aide, — et il est en passe de l'accomplir — le projet de rendre fertile le désert et de donner la force motrice dans un pays dépourvu d'industrie. Cela par la puissance mystérieuse qui charge l'univers : par l'électricité.

Mais plus impénétrable encore que la force qu'il sollicite est le destin qui l'a dirigé vers cette tâche. En apparence, rien ne l'y préparait.

Certes il est juif, mais de ces Juifs, qui ont cru longtemps qu'ils faisaient partie absolue des intellectuels russes, qui souffraient de la misère du peuple russe et risquaient leur vie pour la soulager. Il appartenait au parti socialiste révolutionnaire, et ne se contentant pas de cela, était l'un des plus marquants du groupe de combat, c'est-à-dire du groupe qui préparait et exécutait les attentats.

Je sais que Rutenberg n'aime point que l'on parle de son passé. Non pas qu'il en ait honte, mais il lui donne l'impression, je pense, d'un vieux vêtement défraîchi, sans intérêt. Qu'il me pardonne de l'évoquer ici. Le devoir d'un écrivain est de peindre complètement.

Et comment ne pas se souvenir de la mort du pope Gapone, de ce prêtre qui fanatisa des masses d'ouvriers et fut reconnu pour un agent provocateur — de son exécution plutôt, à laquelle Rutenberg fut mêlé de si près? Comment ne pas rappeler qu'il fut, sous Kerensky, gouverneur militaire de Pétrograd?

Ce n'est point par désir de rendre romanesque cet homme étonnant que je mentionne ces souvenirs déjà lointains, c'est pour mieux marquer l'extraordinaire aventure de sa vie qui des rives de la Néva se trouve tout à coup vouée à celles du Jourdain.

Comment se fit la transmutation? Des amis de Rutenberg prétendent qu'avant 1917 il n'avait jamais songé à la Palestine. Je le croirais volontiers, car il n'est pas dans sa nature de se donner à une œuvre sans le faire entièrement. Jusqu'à la révolution russe il a cru en elle et tous ses efforts lui étaient consacrés. Elle vint et Rutenberg vit rapidement sa faiblesse, son impuissance. Sa tragédie intérieure fut sans doute pareille à celle de tous les révolutionnaires russes qui, durant un quart de siècle, avaient travaillé à préparer leur plus cruelle déception. Mais cette déception même dut lui rappeler qu'il était Juif et que son génie à la fois réaliste et mystique avait, dans le vaste monde, un autre point d'application.

Il vint en Palestine. Ingénieur, électricien et hydraulicien remarquable, il vit tout de suite ce que pouvaient apporter dans ce pays antique et vierge les forces dont il était habitué à se servir. Désormais l'axe de sa vie nouvelle était tracé.

C'était en 1918. Aujourd'hui, grâce à Rutenberg, Tel-Aviv, Jaffa, Caïffa, sont éclairées à l'électricité. Déjà, par les routes de Palestine, des équipes d'ouvriers montent des poteaux et des fils qui porteront l'énergie qu'il a déchaînée. Bientôt des moteurs, grâce à lui, tourneront.

Ses usines, il en a dessiné le plan lui-même. Elles se dressent, au milieu de jardins, comme des modèles d'élégance sobre et pratique, d'ordre, de discipline, de travail. Il a commencé seul. Il a formé ses cadres. Tout un état-major de jeunes ingénieurs apprend par lui les méthodes d'un travail rapide, précis, fécond. Il a formé des ouvriers. Il n'avait pas de spécialistes. Il en a fait.

— Si j'ai un mérite quelconque, dit-il, c'est celui-là.

Il n'ajoute rien. Je n'ai jamais rencontré un homme aussi avare de confidences que lui. On dirait que toutes ses réserves d'énergie il les consacre à l'action. Mais heureusement,

d'autres parlent. Et voici deux faits qui peignent admirablement son indépendance et l'amour qu'il sait inspirer.

Rutenberg ne reçoit jamais ceux qui n'ont rien à lui dire. Or, un juif américain, touriste, venait chaque jour relancer ses secrétaires en les suppliant de lui obtenir un rendez-vous. Son obstination fut enfin couronnée de succès. Il vit Rutenberg.

— Que vous faut-il? — demanda ce dernier.

— Je suis venu vous serrer la main, — répondit le touriste, — et vous demander un message pour les Juifs d'Amérique.

— Dites-leur d'aller au diable, — fit paisiblement Rutenberg.

Voici quelques années l'entreprise de Rutenberg traversa une période difficile. Il fit venir les ouvriers de l'une de ses usines et leur dit :

— Mes enfants, les affaires vont mal. — Il faudra vous contenter de la moitié de vos salaires.

Sans un mot de protestation les ouvriers acceptèrent. Deux jours après arriva une délégation d'une autre usine et son porte-parole dit timidement à Rutenberg :

— Nous avons de quoi vivre pendant quelque temps. Nous vous proposons de travailler un mois sans salaires.

A quoi tient cet ascendant sans pareil? Au fait, sans doute, que l'œuvre de Rutenberg est l'avenir même du pays, mais pour une plus grande part encore à son magnétisme personnel. Ce magnétisme est celui d'une énergie sans limite. Il suffit de le voir pour en être saisi. La tête, les épaules, le torse, le front, tout cela est large, carré, construit en masses puissantes comme un moteur. Et les yeux, lourds, pèsent sur les volontés, ainsi qu'un épais sortilège. Rutenberg est un bloc, mais un bloc d'où l'esprit rayonne et qui irradie une force presque tangible.

Un regard jeté sur lui rassure. Cet homme, quoi qu'il entreprenne, réussira. Son œuvre en Palestine ne vient que de commencer. Il a obtenu une concession qui, à tous les points de vue, a une importance colossale : l'utilisation des eaux du Jourdain. Il espère donner par là à la Pales-

tine les deux facteurs qui peuvent la recréer : l'énergie motrice et surtout l'eau.

Voilà quelques mois, tout près du lac de Tibériade, les travaux ont commencé. Ils emploieront des milliers d'hommes.

Que de fois, en Palestine, traversant une colonie, j'ai entendu dire :

— Rutenberg vient vers nous.

Ce nom ne semblait plus s'appliquer à un homme, mais à une force naturelle, comme à un fleuve, ou à un bienfaisant orage.

Et un vieux rabbin murmura un jour :

— Qu'a donc pu faire cet homme dans sa vie pour mériter de Dieu une pareille mission?

LES SOLDATS DU TRAVAIL

Mais des chefs, même supérieurs, des organisations, même puissamment conçues et liées, ne suffisent point. A ces énergies directrices il faut un matériel humain approprié, assez intelligent pour comprendre les aspirations de ceux qui les guident, assez disciplinés pour se soumettre et, s'il le faut, souffrir. Ce matériel humain s'est trouvé et ce sont les *halutz*.

Le mot veut dire travailleur; mais si le terme, pour nous, semble vague, en Palestine il a un sens très précis. Il ne désigne ni une catégorie, ni un métier, mais un état d'âme beaucoup plus qu'un état social. Le *halutz*, c'est aussi bien le planteur de tabac, le colon communiste de l'Emek, le terrassier qui ouvre une nouvelle route. Le *halutz*, c'est tout homme ou toute femme (car le substantif a un féminin) qui, de ses mains et de sa sueur, peine pour la Palestine.

Ils ne sont pas difficiles à reconnaître. Dans les champs, dans les villes, au bord de la mer Morte, sur les rives du lac de Tibériade, le long du Jourdain ou le long de la côte, si l'on voit un maigre garçon ou une forte fille, vêtus avec une simplicité primitive, la peau brûlée, les doigts déformés et dans le regard quelque chose de hardi, de sauvage et de têtu, on est sûr de se trouver en présence d'un *halutz*. Ils sont tous jeunes. Tel-Aviv est une ville où les habitants, pour la plupart, n'ont pas trente ans. Quant aux colonies, j'y ai eu,

pour l'âge, la même impression que dans les escadrilles de guerre où les chefs étaient presque des adolescents.

Or par ces gens, et l'on peut dire sur eux, s'édifie la Palestine nouvelle. Les *halutz* ont desséché les marais, ont bâti les villes. Les routes sont leur ouvrage, les usines également. Ils y ont laissé le meilleur de leur force et de leur santé. Je n'en ai pas vu un seul qui ait sur le visage cette plénitude, cette fraîcheur de chair qui sont les marques sans pareilles de la jeunesse. Des bouches dures, des muscles secs, des yeux trop enfoncés, tous les traits trop aigus. Voilà ce qu'ont fait d'eux le travail, la chaleur, une nourriture parfois insuffisante, des nuits où la lecture les forçait à l'insomnie.

Car les *halutz* ne sont pas des ouvriers ordinaires. Cela se voit à leur étonnante propreté. Cela se voit à leurs regards attentifs, curieux, avides de science. Combien parmi eux ont terminé le collège et même l'université! Combien d'ingénieurs parmi ces manœuvres, d'agronomes chez ces laboureurs! Ils ne veulent point l'oublier, et, bien que leur épuisant travail manuel ce soit eux-mêmes qui l'aient choisi, ils arrachent à un repos nécessaire des heures entières pour conserver et élargir leurs connaissances.

D'où viennent ces hommes et ces femmes? Quelle impulsion en a fait des *halutz*? Ils se recrutent dans toute l'Europe orientale : Russie, Pologne, Lithuanie, Roumanie, Bohême et même Allemagne. Certains arrivent après de longues années de désir et de préparation, individuellement ou par équipes. D'autres — les plus nombreux — ont débarqué un jour en Palestine sans métier défini, n'ayant comme arme que le souvenir de quelques livres de classe. Mais les uns et les autres se sont mis à l'ouvrage avec la même obstination, le même courage, le même élan entier de leur être acharné. Ils ne travaillaient point pour assurer leur bien-être, leurs plaisirs, ni même leur subsistance. Ils travaillaient pour travailler.

Car il y a dans la Palestine sioniste — et c'est peut-être son plus haut enseignement — une véritable déification du travail. Le chauffeur à son volant, le maçon sur son échafaudage, le vacher dans l'étable œuvrent religieusement. Alors que le monde moderne souffre d'un détachement du

travail, maladie qui peut-être le tuera, en Palestine on s'y adonne avec passion. Et ce n'est pas seulement l'amour d'un pays à construire qui peut expliquer un tel prodige. C'est la conscience aiguë, qu'ont prise les Juifs du fléau qui anémiait leur race. Pendant des siècles la persécution et leur état d'errants les a condamnés aux métiers sans dépense physique : le négoce, le trafic des valeurs. Libérés — là où ils le sont — depuis un siècle, privés de traditions agricoles et manuelles, armés mieux que d'autres pour les travaux de l'esprit par l'éducation talmudique, ils se sont précipités vers les professions où seule est active l'intelligence. Petits marchands ou intellectuels affamés, tel a été le sort de la plupart d'entre eux, sort qui ressemble beaucoup à une malédiction. Les plus clairvoyants n'en ont plus voulu et c'est là le puissant levier qui les a jetés vers le labeur physique. Et que ce labeur fasse fructifier une terre à laquelle leurs ancêtres rêvent depuis vingt siècles a donné à leur élan un double caractère de délivrance.

Puis la contagion d'un noble exemple a fait son œuvre et les cas ne se comptent plus en Palestine où des jeunes gens qui pouvaient s'adonner à des tâches moins ingrates ont choisi les plus durs métiers. Peut-être s'en lasseront-ils, mais du moins ils auront fait leur devoir de soldats du travail. Car, en vérité, à les voir tous habillés de même — pantalon de toile et chemise à col ouvert, — à discerner l'expression fraternelle de leurs visages, on prendrait volontiers les *halutz* pour une armée. Et n'est-ce pas ce que, dans son instinct profond du pays pour lequel il devait mourir, Trumpeldor avait prévu en fondant le *Gdoud Avoda*, bataillon du travail?

De cette fureur sacrée voici des exemples. Le baron Edmond de Rothschild acheta récemment un terrain pour y fonder une colonie. Le sol était marécageux à l'extrême. Des Arabes avaient été embauchés pour le drainer. Mais les *halutz* qui devaient en devenir les fermiers s'y refusèrent. « Tout ce qui fait la Palestine nouvelle doit l'être par nos mains, » dirent-ils. Et ils se vouèrent au paludisme.

Un jeune homme, fils unique d'une veuve fort riche, vivait à Caïffa. Sa mère lui préparait une existence selon sa fortune : collège, université européenne, profession agréable et lucra-

tive. A dix-sept ans il quitta la maison et s'en alla dans une *kvoutza* où il se trouve encore. L'année prochaine il sera colon.

Je me promenais un jour dans les rues de Tel-Aviv avec un charmant et fin garçon nommé Agadati, danseur plein de rythme et de couleur et qui voici deux ans donna des représentations à Paris. Il s'arrêta devant une haute maison et me dit :

— En voilà une que j'ai construite lorsque j'étais *halutz*.

Une autre fois, je parcourais en automobile avec un ingénieur les bords du lac de Tibériade. A un tournant il me montra une route.

— La mienne, — fit-il.

Je croyais qu'il en avait établi le tracé, mais il rectifia :

— Non, la mienne, parce que j'y ai travaillé comme *halutz*.

Et il en va de même pour bien des jeunes gens, pour bien des jeunes filles. Aussi ne ressemblent-ils en rien aux Juifs des grandes villes ou des petits ghettos. Ils ont le pas assuré, un port de la tête plus droit. La poitrine s'est élargie et il y a un feu résolu dans leurs regards. Ce sont des soldats sous les armes. En eux la race se régénère.

Il ne faut pas oublier que ce sont surtout les *halutz* qui ont repoussé les attaques arabes, que beaucoup d'entre eux montent à cheval aussi bien que les bédouins et ce n'est un secret pour personne qu'à la première alerte des fusils et des munitions cachés en lieu sûr feront de ces travailleurs une armée farouche.

LA TOUR DE BABEL

Les *halutz* — comme je l'ai indiqué plus haut — viennent de toutes les contrées de l'Europe Orientale. Les uns ont eu pour langue maternelle le yiddisch, d'autres le russe, d'autres l'allemand. Leur enfance a été marquée de mœurs différentes. Cependant pour eux cette diversité d'origine ne présentait qu'un danger relatif de désordre. Leur jeunesse, leur désir de se débarrasser de tout ce qui n'était pas la Palestine et enfin le travail commun étaient de sûrs garants de cohésion.

Mais, en même temps que ces facteurs les soudaient ensemble, ils les séparaient des autres habitants ou immigrants juifs, et notamment des juifs orthodoxes. Il ne s'agit point ici des

rares *hassidim* colons, comme ceux de Bneïk-Brack ou de Iablonowka. Ceux-là — bien qu'il soient d'une autre génération et presque d'une autre planète — ayant peiné sur le même sol que les *halutz*, les apprécient et les admirent. Mais il y a les vieux Juifs irréductibles en matière religieuse. Pour eux le fait de venir en Palestine, d'y prier et d'y mourir, suffit. Les livres saints ne demandent pas davantage. Pour eux, l'observance des rites est plus importante que l'ensemencement d'une vallée, que la mise en marche de dix usines. Or, les *halutz* fument le samedi et souvent oublient le rabbin pour se marier. Comment la Palestine ressusciterait-elle par eux?

Non, c'est au Mur des Pleurs, par leur extase et leurs gémissements, qu'ils mériteront la venue du Messie qui seule fera triompher Israël. Et chaque vendredi ils s'y rendent avec le même acharnement que mettent les *halutz* à labourer la terre. Le reste de la semaine ils vaquent à de petits métiers et attendent les grandes fêtes, aussi isolés du monde et de ce qui travaille la Palestine que s'ils étaient dans les rues étroites du ghetto natal. Leur aspect n'a pas changé : longues lévites noires, chapeaux sombres ou bonnet fourré, cheveux longs et papillotes. Ils semblent endormis dans un rêve millénaire.

Tels sont les deux groupes essentiels et impénétrables l'un à l'autre de la Palestine juive. Mais ce n'est pas tout. Il suffit d'une promenade à travers Jérusalem pour que la dispersion des tribus d'Israël se matérialise et pour que revive le vieux symbole de la Tour de Babel. Voici les Juifs de Pologne et ceux de Russie, les Juifs du Maroc et ceux des Indes, les Juifs de Boukhara et de Bagdad, ceux du Kurdistan et ceux de Perse. De Gibraltar à la mer Jaune chaque communauté possède ses représentants.

Et puis il y a les Yemenites.

Ces derniers ont eu un étrange destin. Lorsque les guerriers de Mahomet s'emparèrent des rives de la Méditerranée, ils emmenèrent en esclavage un groupe nombreux de Juifs. Par quelle suite de migrations les fixèrent-ils au delà du désert, au fond du golfe d'Aden, dans le Yemen sauvage? Je ne saurais le dire, mais les Juifs vécurent là depuis des siècles.

Rien ne put les faire changer de foi, mais le contact de l'Islam et l'ardeur du climat les firent peu à peu ressembler à leurs maîtres. Il est bien difficile — si ce n'est à une certaine humilité et aux papillotes — de reconnaître maintenant un yemenite d'un arabe du désert. Même peau brûlée, même costume et même maintien. Comme les Mahométans, les Yemenites sont polygames. Comme eux ils ont cette lenteur de mouvements qui ne tient pas compte du temps. Et comme eux ils se nourrissent de quelques dattes, dorment sur des cailloux.

Et pourtant ce sont des Juifs. Pendant des siècles ils ont eu leurs pensées tournées vers la Palestine. Pareils à ceux que Moïse fit sortir d'Égypte, au cours des longues veillées sous la tente nomade ils regardaient le désert derrière lequel s'élevaient les monts de la Terre Promise. Ils y sont revenus. Pas tous, certes, mais leur nombre en Palestine va croissant. Il n'est pas rare de rencontrer dans les rues des villes leurs mystérieuses silhouettes.

J'ai vu près de Petakh-Tikva une minuscule colonie où des femmes enveloppées de voiles tressaient des corbeilles d'osier. En face s'était établi, sous des tentes noires et d'une forme étrange qui, je ne sais pourquoi, faisaient songer à celles d'Abraham, un campement de Bédouins. Ces chameliers de bronze semblaient se reconnaître dans les Juifs de l'Yemen.

Mais il est une tribu dont le sort dépasse encore en merveilleux celui des prisonniers du golfe d'Aden. Elle est si réduite que bientôt elle aura vécu. Pourtant il faut raconter son histoire.

LES MAUDITS DE NAPLOUSE

Voici quelque trois mille ans dit la tradition, au temps de Rechabom, fils de Salomon, une fraction du peuple juif qu'on appelait *Chomrones*, et qu'on désigna plus tard sous le nom de Samaritains, se sépara, pour des divergences d'ordre politique et religieux, du reste des tribus.

Ces divergences n'étaient pas considérables. Les *Chomrones* respectaient la loi de Moïse et, s'ils l'interprétaient un peu différemment, ne cessaient d'en observer les règles essen-

tielles. Mais un fort sentiment religieux n'a jamais toléré le schisme, et les gens de Samarie furent maudits par ceux de Juda et d'Israël.

Dès lors, leur vie s'organisa indépendante. Ils eurent leur grand prêtre, leurs chefs, ne se mêlèrent point aux luttes que soutenaient leurs frères de sang. Si bien que, lorsque sonna l'heure de la grande dispersion, comme ils ne faisaient point partie de ces rebelles juifs qui défièrent la puissance romaine, ils furent épargnés et demeurèrent en Samarie.

Ils y sont encore.

Je suis allé voir ce qui reste de ces Juifs, les plus purs de la race, puisqu'ils n'ont pas quitté le sol de leurs ancêtres, qu'ils n'ont subi aucun mélange, et qu'ils vivent encore selon les rites mêmes qui les régissaient il y a trente siècles.

C'est à Naplouse, grande ville entièrement arabe, centre de la résistance au sionisme, que l'on trouve les derniers *chomrones*. Naplouse s'incruste au flanc d'une montagne, face au mont Gizrim où, comme au temps biblique, les Samaritains viennent, le jour de Pâques, égorger des brebis en offrande à Jéhovah.

Dans les rues toutes les femmes sont strictement voilées. Les petits cafés sont pleins de monde. De riches marchands fument le narghilé dans leurs boutiques. Les minarets s'élancent vers le ciel toujours bleu, toujours pur. L'Islam règne.

Or, voici que par un dédale de ruelles tortueuses, puantes, d'escaliers branlants, en passant sous une série de voûtes basses, on arrive au sommet de la ville, et à l'endroit où, depuis des siècles et des siècles, sans changer de coutumes, malgré la persécution arabe, malgré le mépris des autres juifs, vivent les 175 êtres humains qui ont la généalogie la plus ancienne et la plus sûre qui soit.

Car les *Chomrones* ne sont plus que 175. Les mariages entre gens de même tribu, de même famille, ont, au cours des âges, fatalement amené à cette mort lente de la race. Comme une pyramide va s'amenuisant vers sa pointe, la tribu de Samaritains, isolée du reste d'Israël, était condamnée fatalement à la disparition. Et il faut se hâter si l'on veut voir encore, groupés, serrés les uns contre les autres et formant, malgré leur petit nombre, un îlot distinct, ces étranges survivants.

Ils portent tous les stigmates d'une race épuisée. Très hauts, très fins, les mains admirables, les attaches d'une fragilité inquiétante, ils ont la nonchalance d'une lassitude séculaire. De grands yeux noirs dorment dans de longs visages exsangues; les barbes sont fines, lustrées, les voix douces et nobles. Comme ils sont les fils directs des pâtres de Chaldée, leurs visages sont ceux des bas-reliefs assyriens, mais la tiédeur du sang appauvri qui coule dans leurs grands corps leur donne la mollesse des épicuriens de la décadence romaine.

Pourtant, la vie est dure pour ces gens qui semblent faits, par la noblesse de leurs attitudes et le raffinement excessif de leurs muscles, pour les vêtements les plus riches, les lits les plus moelleux, la nourriture la plus exquise et la volupté. Quel dénûment dans leurs demeures crépies à la chaux, dans les chambres basses, dans les cours obscures! Et quels rudimentaires ustensiles! Que fait donc cette vieille femme assise devant une porte? Pourquoi, d'un geste lent et monotone, frotte-t-elle ces deux pierres plates l'une contre l'autre? Je m'approche et je vois : ainsi qu'au temps de Rachel ou de Sarah, elle écrase des grains de froment pour en faire de la farine.

La synagogue elle-même est d'une terrible pauvreté. Quel âge a-t-elle? Qui pourrait le dire? Et le rouleau sacré de la Thora, si usé, si poudreux dans son coffret de cuivre ouvragé et couvert d'un voile vert aux lettres d'or, en quel temps, par quelles mains a-t-il été tracé?

Les *Chomrones* prétendent qu'elle a plus de trois mille ans. Sans doute mettent-ils quelque orgueil à la vieillir, et les siècles, pour cette tribu, n'ont guère de valeur. Mais à coup sûr, cette Thora est l'un des parchemins les plus antiques.

Les gens qui l'entourent semblent aussi vieux qu'elle. Voici le grand prêtre, voici son fils, voici son neveu, et d'autres, dix-sept en tout, qui font partie de la famille sacrée, les Cohanites. Selon les rites bibliques, ils ne coupent jamais leurs cheveux et portent des chignons sous les turbans qui les coiffent. Ils parlent tous hébreu, — eux, les seuls hommes sur la terre qui n'ont jamais, depuis Abraham, cessé de le parler, cet hébreu que les tard-venus en Palestine réapprennent avec tant de ferveur. Ils n'allument jamais de lumière le

samedi. Ils ne reconnaissent pas le Talmud, rédigé depuis l'exil. Ils ne célèbrent pas la Pâque le même jour que les autres Juifs. Et ils sont sûrs de garder intacte la loi de Moïse.

Pourtant un grand espoir leur est venu quand ils surent qu'arrivaient les sionistes. Non point un espoir religieux, non point un espoir sentimental, mais un espoir sexuel. Et ici nous touchons à la tragédie profonde des *Çhomrones*.

Ils n'ont pas assez de femmes.

Dans leur groupe qui s'éteint, les hommes prédominent. Et comme les Juifs les tiennent pour des renégats, les Arabes pour des Infidèles, comme la loi sur l'adultère y est strictement respectée, il y a chez les Samaritains des hommes qui, en naissant, sont condamnés au célibat éternel. C'est cela qui donne tant de tristesse à leurs yeux, tant d'avidité inconsciente à leurs bouches. La femme, c'est une obsession, une faim.

Mais l'arrivée des sionistes n'a pu la satisfaire. Aucune jeune fille — aussi irréligieuse qu'elle soit — ne veut aller s'enfermer dans le Ghetto de Naplouse. Et le grand prêtre se rend en vain chaque année à Jérusalem, auprès de l'exécutif sioniste pour y demander des fiancées.

Il y eut pourtant, l'an dernier, une exception : une prostituée de Tel-Aviv s'allia à un *Çhomrone*. Ce fut pour la tribu une joie sans égale. Mais elle ne se répéta point.

Quand je revins de Naplouse, me rappelant ces visages épuisés et lascifs, je ne pus m'empêcher de songer à la malédiction dont, voici quelque trois mille ans, au temps de Rechabom, fils de Salomon, le Juste, ceux de Judée et d'Israël accablèrent ceux de Samarie.

LA LANGUE DES PROPHÈTES

Des *Chomrones* aux *halutz* on voit la distance, et, en vérité, il semble qu'il y ait en Palestine non point un peuple d'Israël, mais dix. Cependant les chefs sionistes espèrent amalgamer ces éléments si divers. Ils ont foi pour cela dans le temps, dans les mariages de plus en plus mélangés (et n'a-t-on point vu récemment une jeune fille de Kurdistan épouser un garçon de Pologne?) et surtout dans la puissance unificatrice de la langue.

Un peuple peut exister, ou plutôt persister, sans gouvernement choisi par lui, sans institutions nées de son sein, à la rigueur sans terre qui lui appartienne. Mais s'il ne possède pas de langue qui lui soit propre, c'est un peuple mort.

La langue est l'expression la plus profonde, la plus élémentaire, du génie d'une race. C'est elle qui forme l'intelligence et la coule dans un même creuset. C'est elle qui donne une nuance pareille et particulière aux sensibilités. C'est le seul lien qui soit sans défaut, et c'est aussi le suprême réduit pour la défense d'une nation vaincue.

Tous les peuples opprimés l'ont obscurément compris et plus clairement encore les peuples vainqueurs qui n'ont estimé leur victoire complète qu'après avoir désappris à leurs nouveaux sujets la langue que ceux-ci parlaient avant la conquête. Aussi bien les Russes en Pologne que les Allemands en Alsace-Lorraine l'ont essayé. Et leur échec dans ce domaine laissait prévoir une défaite plus grave.

Je me souviens qu'en Irlande, aux temps héroïques de la lutte contre la Couronne, les chefs du Sinn-Fein disaient : « Le gaélique chassera mieux les Anglais de chez nous que nos fusils. »

Je ne sais si l'État libre a su imposer chez lui la pratique absolue du langage des bardes d'Érin. Ce que j'ai vu — ou plus exactement entendu — c'est qu'en Palestine le sionisme a réussi à ressusciter une langue morte, une langue de prières et d'exégèse, à la tirer du domaine des grimoires, et à la rendre — toute chaude et vivante — à un peuple qui l'avait oubliée.

On parle l'hébreu en Palestine comme on parle le français en France, l'anglais en Angleterre, c'est-à-dire naturellement; comme on respire.

Sans doute, il y avait le yiddisch, le jargon que parlent la plupart des Juifs d'Europe orientale, et qui a ses traditions, son folklore, sa littérature. Mais le sentiment national a jugé que cet allemand corrompu, auquel sont venus s'ajouter des mots déformés de chaque pays, était une langue bâtarde, qu'on peut parler en terre d'exil, mais indigne d'un peuple qui cherche à se retrouver intact sur la terre de ses ancêtres.

Et l'on a vu ce miracle : l'hébreu réservé jusqu'alors aux

talmudistes et aux philologues, devenir rapidement une langue populaire usuelle.

Comment cela s'est-il fait? Simplement, par la volonté obstinée de quelques rêveurs et l'enthousiaste élan de ceux qu'ils surent enflammer.

Il y eut des écrivains hébraïques — et non plus uniquement religieux — il y eut un poète de génie, Bialik, dont on montre avec fierté la maison à Tel-Aviv. Il y eut surtout Ben-Yehouda, qui entreprit l'écrasant travail de codifier la langue morte, de la rajeunir, d'en établir le dictionnaire.

Et les colons juifs adoptèrent avec ferveur l'idiome ressuscité. En même temps qu'ils apprenaient à cultiver le sol ils apprenaient l'usage de ces syllabes gutturales qui se rapprochent de l'arabe, et où chante l'emphase naturelle de l'Orient. Ils apportèrent à cette étude le même amour que pour le sol.

Maintenant, la chose est acquise. L'hébreu est devenu comme le drapeau du sionisme. Au lycée de Tel-Aviv, dans ses 46 écoles, au Technicum de Caïffa, enfin à l'université de Jérusalem, les cours sont professés en hébreu.

Cette réussite complète ne va pas sans effort. La plupart des immigrants qui débarquent se sentent un peu perdus car ils ignorent la langue à la fois millénaire et nouvelle.

Au début, ils parlent entre eux celle qu'ils connaissent. Mais sous la pression de la nécessité, et surtout celle de l'opinion publique, ils en apprennent vite les rudiments.

Combien de fois dans les rues de Tel-Aviv, ne me suis-je pas entendu crier :

— Rak Ivritt (seulement l'hébreu).

C'est un cri national, un cri de ralliement. Il respire la volonté d'unir, de lier un peuple jusque-là dispersé, un patriotisme qui couvait depuis des siècles, et qui se réveille aujourd'hui avec la résolution de triompher.

Une scène que j'ai observée montre à la fois l'importance qu'attachent les sionistes à l'hébreu et le fossé qui sépare l'ancienne génération juive de Palestine, dont l'idéal est purement religieux, de la nouvelle, dont les aspirations ne sont que nationales.

C'était un samedi, jour de fête. Un jeune ouvrier, tanné

par le soleil, était assis sur un banc d'un boulevard de Tel-Aviv, et, les yeux clos, fumait. Un vieux Juif — lévite noire, papillotes grises et calotte luisante, — passa.

— Tu n'as pas honte, — dit-il en yiddisch, — de cette cigarette, un samedi?

Le jeune homme ouvrit paresseusement les paupières, toisa le réprimandeur, et répondit en hébreu :

— Juif, parle le juif.

Mais les véritables propagandistes de la langue nationale sont les enfants. Ils ne connaissent qu'elle et, pour leur parler, les parents sont bien obligés de l'apprendre.

Un soir, après avoir visité les colonies de l'Emek, je m'arrêtai près de Caïffa auprès d'une pauvre agglomération de baraques branlantes. C'était un nouvel établissement sioniste. Les gens qui le formaient étaient des hassidim de Pologne. Devant l'une de ces hâtives demeures, de toutes petites filles déjà creusaient la terre. Un homme à grande barbe fauve les surveillait. Je m'approchai de lui et lui posai quelques questions en russe. Il répondit.

Aussitôt l'une des petites filles leva la tête et cria d'une voix qui formait encore mal les syllabes :

— Rak Ivritt.

Ces enfants, instinctifs propagateurs de l'hébreu, sont aussi les plus sûrs agents de la future cohésion juive en Palestine. Ils vont à l'école ensemble, ils jouent ensemble, aussi bien ceux des *halutz* que ceux des plus purs orthodoxes, les garçons blonds des Lithuaniens avec les filles cuivrées des Afghans. Déjà ils acquièrent une indéfinissable ressemblance, que façonnent le climat et des habitudes communes. Ce ne sont plus les enfants de la *diaspora*, mais les fils de la Terre Promise.

Est-ce l'effet d'un ciel clément ou la mystérieuse influence du sol où prospéra jadis la race, je ne saurais le dire, mais il n'est point de pays où les enfants poussent aussi drus, aussi vigoureux qu'en Palestine. Où sont les petits Juifs malingres de la rue des Rosiers, aux têtes trop grandes, trop pensives pour des corps fragiles? Ceux de Tel-Aviv ont peut-être moins d'intelligence dans les yeux — et c'est un bienfait — mais les muscles sont sains et les chairs brunes et fermes.

D'ailleurs l'amour le plus vigilant les entoure. J'ai montré de quels soins ils sont l'objet dans l'Emek ou à Kfar-Ieladine. Il en va de même dans toutes les colonies, dans toutes les villes. La tendresse familiale des Juifs est un sentiment trop connu pour que l'on y insiste, mais il prend, en Palestine, un caractère plus sacré qu'ailleurs.

Ces enfants n'auront connu ni les ghettos, ni les humiliations, ni les massacres, ni même ce soupçon indistinct qui, dans les pays où ils seront traités d'égal à égal, a pesé sur leurs parents.

Nés sur un sol qui leur appartient, ne seront-ils pas les premiers citoyens véritables d'une patrie juive, la première depuis deux mille ans?

LA CHAÎNE MILLÉNAIRE

Ainsi, il est possible et même probable qu'un jour viendra où les Juifs de Palestine (du moins ceux qui agissent et vivent) formeront un peuple homogène et où, à Jérusalem seulement, à Jérusalem qui ne change pas, on trouvera encore dans les quartiers tortueux l'image persistante de la dispersion hébraïque. J'avoue que ce jour-là, qui sera peut-être celui du triomphe du sionisme, je ne regrette point qu'il soit encore dans l'avenir. Car à ce moment, les Juifs de Judée et de Galilée seront pareils aux autres peuples en ce sens que l'on ne pourra voir en eux qu'une étape cohérente de leur histoire. Tandis qu'aujourd'hui c'est pour ainsi dire toute l'extraordinaire aventure d'Israël depuis ses temps les plus reculés jusqu'à ses formes les plus modernes qui s'offre aux yeux du voyageur en une si puissante synthèse qu'il en demeure comme étourdi.

Voici les *Chomrones*, descendants sans alliage de ceux qui portèrent la malédiction des prophètes et qui vivent comme aux jours de l'Ancien Testament. Voici les Yemenites qui n'ont pas bougé depuis Mahomet, les bedouins qui reviennent au judaïsme et qui sont l'échelon suivant. Voici les deux grandes branches de la diaspora : les sépharades juifs d'Espagne et les ashkenazis juifs de l'Europe orientale. Les siècles coulent... La différenciation se fait plus subtile. Voici les orthodoxes au Mur des Pleurs, les demi-assimilés, industriels et commer-

çants à Tel-Aviv, les *halutz* communistes. Voici enfin, pour clore ce cycle, les enfants nés sous le ciel des aïeux, qui sont moins juifs que Palestiniens.

La chaîne est millénaire et peu de maillons y manquent. C'est un tableau synoptique vivant, un résumé de vingt siècles, qui respire, espère et souffre. Et il ne faut pas croire que chaque chaînon soit isolé des autres ce qui donnerait à la Palestine un air de catalogue historique. Puisqu'il y a vie, il y a continuité, lien mouvant, difficile à définir, mais perceptible à tout instant.

N'est-ce pas le descendant des anciens talmudistes que j'ai vu dans la synagogue de Petakh-Tikva? Les communistes de l'Emek ne vont-ils point, en cas de litige difficile, s'adresser au rabbin *hasside* de Iablonowka? N'est-ce point un Yemenite, gardien des caves de Richon le Zion, qui me les a fait visiter? Et si l'on veut un exemple plus frappant de cette lignée indivisible, comment ne me souviendrais-je pas de cette famille, dans une colonie juive, où le grand-père presque aveugle ne connaissait que les textes sacrés, où le fils, ancien libéral et millionnaire russe, dirigeait une fabrique à Tel-Aviv et où les petit-fils surveillaient des plantations d'orangers. Comment ne me souviendrais-je point qu'entendant parler de l'état désolé où les Arabes avaient laissé la Palestine, le vieillard répliqua :

— Vous êtes injustes. Ils n'avaient pas le droit de faire autrement.

A l'appui de ses paroles il alla chercher un poudreux infolio hébraïque et lut :

— Les fils d'Ismaël adressèrent cette plainte au Seigneur : ne sommes-nous pas également fils d'Abraham comme les Israélites? Pourquoi à eux seuls a été accordée la terre où coule le lait et le miel? Et le Seigneur dit : Fils d'Ismaël, vous aurez cette terre pour quatre cents ans. Mais n'y construisez rien. Car c'est aux fils de Jacob de la construire.

Et le vieillard hocha la tête avec gravité. Pour lui il ne faisait point de doute que les Arabes *ne pouvaient pas* édifier quelque chose de durable en Terre Promise, car le Seigneur ne la leur avait donnée que passagèrement. Et il était aussi indiscutable que leur règne prenait fin puisque il y a environ

quatre cents ans que les Turcs ont pris la Palestine. Cela était plus sûr que la lumière du soleil : le texte séculaire l'annonçait.

Cette foi indestructible, cette certitude paisible — c'est elle la plus puissante soudure de la chaîne d'Israël. Je l'ai vue aux yeux de *Chomrones* comme dans ceux des jeunes filles en culotte de toile qui, les jambes nues et les cheveux ras, cassent amoureusement des pierres sur les routes ardentes.

NOUS FERONS

Or, cette foi, qui chez les uns se base comme sur un roc sur les textes poudreux et les prophéties bibliques, chez les autres sur la sainteté du travail et le caractère invincible de leur volonté — obtient ce résultat que la Palestine n'a point d'aujourd'hui. C'est la terre du passé et de l'avenir. Il semble que le verbe être ne s'y conjugue jamais au présent.

Trop de fastes s'y sont déployés jadis, trop de trésors spirituels sont sortis de ses flancs pour qu'un peuple orgueilleux comme le peuple juif consente à leur comparer autre chose que la magnificence de son rêve. Les jours qu'il vit actuellement en Palestine forment un temps indéterminé, une sorte de *no man's land* dans la durée, entre la grandeur biblique et l'édifice digne d'elle qu'il espère construire.

Que sera cet édifice? Quelle forme territoriale, morale, sociale, aura-t-il? Combien de Juifs pourront y vivre? Nul d'entre ceux qui, dans la fièvre et le sacrifice, posent actuellement les premières pierres ne le saurait dire et je doute même qu'aucun se le demande. L'imprécision de leur songe n'a d'égal que son intensité. Il y aura en Palestine, ils en ont la plus ferme assurance, quelque chose de neuf, de vaste et de rayonnant. Ils ont tenté une aventure unique dans l'histoire : celle de ressusciter à la fois un peuple et une patrie, de rendre leur fécondité, leur santé à une race et à un sol, de ramener sur une terre quittée depuis deux mille ans des hommes marqués au sceau de vingt nations et de vingt siècles. Cette aventure est trop merveilleuse pour échouer. Et il sera bien temps lorsque le succès l'aura couronnée de voir la figure qu'elle aura prise.

En attendant il faut agir, créer sans cesse. Et si l'on a le droit de dire avec fierté : ici fut la gloire de Salomon, ici tombèrent les murs de Jéricho, d'ici partirent les grands prophètes, il faut qu'à cela réponde comme un écho : ici s'élèvera une grande ville, ici gronderont des turbines, ici pousseront des forêts; ici plaines et collines porteront de miraculeuses moissons. Et tandis qu'en Terre Promise une partie d'Israël se nourrit de grands souvenirs, toujours vivants, l'autre, la plus jeune, la plus hardie et la mieux armée, répète : « Nous ferons ».

— Nous ferons de Caïffa le plus grand port du Proche-Orient.

— Nous ferons refleurir les oliviers sur les terrasses désertes de Judée.

— Nous ferons jaillir le pétrole de la mer Morte.

Ou plus humblement :

— Nous ferons un puits.

— Un jardin...

Il n'y a dans ces projets grandioses ou modestes ni emphase, ni outrecuidance. Ceux qui en parlent le font avec une tranquille certitude, une simplicité qui portent profondément. L'avenir, auquel si souvent ils s'adressent, montrera si leur force était à la mesure de ces espoirs et de ces désirs. Mais un passé tout proche semble justifier leurs prophéties. Tel-Aviv et l'Emek — à leur place, voici quelques années seulement il n'y avait que sables et fange pestilentielle. Chaque jour on voit sur des dunes mortes germer et s'épanouir la vie.

Et voici à ce propos une dernière histoire.

Non loin de Jérusalem, sur la route de Jaffa, il y a un demi-siècle environ, se trouvait une caverne. Un homme du nom de Brozé, arrivé depuis peu en Palestine, passa devant. Il était seul, sans argent et sans gîte. La sauvagerie des monts de Judée régnait sur cet endroit escarpé : des rocs, de la poussière sous l'aveuglant soleil.

Mais on pouvait dormir dans la caverne et la terre aux alentours paraissait propice. Il s'y fixa.

Cinquante ans ont passé. Brozé est toujours là. Mais de la caverne obscure et du sol dévasté il a fait la plus riante demeure et le plus beau verger, j'ai goûté chez lui au muscat qu'il fabrique, le plus célèbre de Palestine, et qui enivre comme

un fruit enchanté. Je l'ai vu, vieillard de soixante-quinze ans, avec sa figure et ses yeux glauques de loup de mer, revenir de son travail au pas de course pour accueillir ses hôtes. Dans la salle se pressaient, comme autour d'un patriarche, fils, petit-fils, et arrière-neveux. Parmi eux il montra une jeune femme et dit :

— J'allai de Caïffa à Jérusalem. En route je la rencontrai. Elle me plut si fort que je lui demandai : « Veux-tu entrer dans ma maison, car j'ai un fils encore sans femme. » Elle vint avec moi et resta ici quelques semaines. Hier nous les avons mariés.

Le même jour à quelques lieues plus loin je vis sur une colline pelée et vide, fumer un grand chaudron posé sur un trépied.

— Ce sera une usine, dit un *halutz* qui m'accompagnait. Comment ne l'aurais-je pas cru?

***

Je pourrais encore, pendant des pages, accumuler des exemples, aligner des chiffres. A quoi bon? Je ne me suis peut-être que trop laissé aller au plaisir de citer quelques beaux traits de la vaillance et de la chimère humaines. Mais de conclusion je n'en veux pas tirer. A d'autres de dire si la téméraire entreprise peut réussir, si la vieille et noble terre peut nourrir un grand peuple. L'économie politique, malheureusement, n'est pas mon fort. Mais à l'heure actuelle la Palestine offre un spectacle neuf, puissant et pathétique, qui éclate aux yeux du moins averti. Dans la mesure de mes moyens j'ai tenté de le faire sentir.

J. KESSEL

LA RIVE D'ASIE[1]

DEUXIÈME PARTIE

I

Cependant que je réglais ainsi le cours extérieur de ma vie, je restais en moi-même blessé et douloureux. A Paris pendant les trois semaines qui suivirent la fatale nuit d'Orville, je me tâtais anxieusement pour reconnaître et circonscrire l'étendue de ma plaie. Je procédais avec des précautions inouïes comme un malade qui sait que, s'il fait tel mouvement, il réveillera un mal aigu mais qui dort. Jusqu'à tel point, je ne souffrais pas. J'explorais la région neutre où je pouvais me mouvoir sans risques. L'ayant reconnue, je décidai de ne point sortir de cette zone indolore. « De quoi s'agit-il, en somme? me disais-je. De ne point penser à Madeleine. N'est-ce pas une question de volonté? Ne puis-je l'exercer avec efficace? Si Madeleine se présente à mon esprit, chassons-la, quel que soit l'aspect sous lequel elle apparaisse, quelles que soient les ruses qu'elle imagine pour me demander audience. En ce moment elle n'est pas mon amie; elle ne reviendra près de moi que pour me torturer; avec elle il n'est point de repos. »

Il fallait donc ne pas me perdre dans les rêveries sentimentales où se plaisent — et s'empoisonnent — les amants malheureux. Je déployais une énergie incroyable à fuir en esprit Madeleine. Où qu'elle m'apparût, je lui tournai le dos, je ne la saluai plus, je la traitai comme une étrangère. Tous

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier et 1er février.

les moyens m'étaient bons pour me distraire d'elle. Je fis de la culture physique, des muscles se gonflèrent sur mes bras et sur mon torse. Lorsque j'étais à demi nu, les haltères à la main, c'est elle qui, silencieuse, me regardait. Je m'occupai de mes affaires, je dressai des comptes, je vécus parmi les chiffres. Hélas! le total des additions donnait immuablement Madeleine.

Exaspéré de la vanité de mes efforts, je pris audacieusement un parti opposé. Je me contraignis à ne penser à rien autre et à ne voir en elle que la femme de son mari.

Je me mis ainsi à la torture, mais je ne me dépris point de Madeleine. Pourtant dans les crises les pires de ma passion, j'eus la force de résister aux montées subites de désir qui me poussaient à partir pour Orville où elle était restée. Quelque chose s'était brisé à jamais; cela au moins je le voyais clairement.

Au moment de quitter Paris pour l'Orient j'étais au comble du désespoir. Je n'attendais plus ma guérison que d'un changement complet de décor et d'habitudes. Y avait-il encore pour moi un baume en Arabie?

Je n'eus pas besoin d'aller si loin. A peine eus-je mis le pied sur le bateau, je sentis que commençait une existence nouvelle. Tout me plaisait, l'agitation du port, le bruit même des camions retentissants, les sifflets, la lumière éblouissante, la légèreté de l'air, sa transparence, l'azur de la mer et du ciel, et même la chaleur d'un midi méridional tempérée par la brise marine. Mille petits drapeaux préparés pour le 14 juillet claquaient au vent. Je m'étonnais d'avoir pu vivre jusqu'alors sous les cieux gris du nord; en les quittant, je laissais derrière moi, bagage inutile, les années passées, leurs soucis, leurs tristesses. Ce beau bateau qui filait vers le Levant emportait un être neuf, ardent et fier que rien, désormais, ne pourrait humilier.

C'est avec une véritable ivresse qu'accoudé au bastingage, je regardais les maisons serrées de Marseille, ses monuments, ses jardins fuir derrière moi. Déjà le bateau cherchait son équilibre sur la houle régulière de la haute mer; de petites vagues écumeuses couraient le long de ses flancs noirs. Des souvenirs classiques hantaient mon esprit. Entendrai-je

chanter les sirènes? Ah! j'étais décidé à ne pas me couler de la cire dans les oreilles, à ne pas me faire attacher au mât du navire.

A ce moment une voix féminine, pleine et riche, prononça mon nom à quelques pas. Je me retournai vivement.

Une jeune fille était devant moi, grande, harmonieuse de proportions, le teint ambré, l'expression grave et enfantine à la fois. Qui était-ce? A la seconde même, je trouvai. L'ovale du visage, les yeux étroits, les longs sourcils arqués.

— Isabelle! m'écriai-je. Et pourtant combien changée d'elle-même!

C'était, en effet, mademoiselle Saint-Aignan que je n'avais pas revue depuis deux ans et plus. Je lui tendis la main et, d'un mouvement rapide, joyeux, non réfléchi, je passai mon bras gauche autour de sa taille comme si j'avais peur qu'elle ne m'échappât. Ce geste inattendu pour elle le fut pour moi plus encore. Lorsque je l'avais quittée, elle était une enfant sauvage et fermée. Comment pouvais-je reconnaître dans la jeune fille qu'elle était devenue une amie? Comment savais-je tout de suite, à la façon dont nous nous regardions, que les liens anciens, plus solides que je ne le croyais, loin de se rompre avaient pris de la force pendant l'absence? Et ce ne fut pas la seule chose que j'appris dans ce temps si bref. Je m'aperçus que la solitude où j'avais vécu récemment, à laquelle je m'étais condamné, que je croyais bonne et salutaire, me faisait en réalité horreur, que je n'étais pas né pour être malheureux et pour nourrir des pensées sombres. Un coup d'œil suffit à dissiper les nuées grises dont je m'entourais. Le soleil n'emplissait-il pas le ciel? N'avais-je pas là près de moi une fille souriante? Tout cela en une seconde. On assure que l'homme qui va mourir voit en aussi peu de temps la longue suite des jours qu'il a vécus. Je ne voulais pas mourir, mais peut-être dans ce seul regard vis-je toute ma vie à venir...

Cependant mon bras gauche restait autour de la taille d'Isabelle. L'absence de préméditation, l'ingénuité, pouvaient seules excuser ce geste. Elle le comprit, elle se dégagea non pas brusquement, mais avec lenteur. Ainsi à la minute où nous nous retrouvions, nous nous montrions capables d'agir dans des circonstances délicates, et sans nous être concertés, avec

une parfaite harmonie. Il y eut un instant de silence, puis commença une vive conversation à bâtons rompus. Que d'événements, petits et grands, en une si longue séparation! A nous entendre, à voir l'intérêt que nous prenions à parler et à écouter, il semblait que nous eussions à nous en raconter pour toute la traversée. Cependant, je ne cessais d'examiner Isabelle. Comme elle me plaisait! Comme j'aimais l'éclat répandu sur ce jeune visage, sa pureté, sa fraîcheur rayonnante. Et je faisais peu à peu la merveilleuse découverte que cet éclat, cette fraîcheur, cette pureté ne pouvaient émaner que d'une jeune fille, qu'ils lui appartenaient en propre, qu'ils étaient comme la fleur de son corps intact. Je sentais que seul a du prix ce qui n'a été touché par personne et que le plus rare, le plus beau présent qu'une femme puisse faire à un homme est sa virginité. Le souvenir me traversa, à la façon d'un coup de poignard, d'une nuit où, évoqué par deux lèvres innocentes mais impures, l'ombre de mon prédécesseur m'avait arraché aux baisers de la femme que j'aimais.

En face de moi, Isabelle me regardait, heureuse et confiante.

Madame Saint-Aignan et sa fille allaient passer le reste de l'été et l'automne à Constantinople où les appelaient le soin de leurs affaires et leur plaisir. Madame Saint-Aignan qui supportait mal la mer ne sortait pas de sa cabine.

J'eus Isabelle à moi seul. Nous ne nous quittions point. L'aube nous trouvait sur le pont que les matelots lavaient à grande eau et les nuits étaient si douces que nous ne nous décidions pas à regagner nos cabines. Nous longeâmes la Sicile; puis la mer Ionienne plus agitée nous berça. Le lendemain, au petit jour, nous étions déjà serrés à l'avant du bateau pour voir surgir des flots gris la masse rocheuse du cap Matapan. Isabelle, dont la culture était peu livresque et n'en avait à mes yeux que plus de prix, ne partageait que par sympathie l'émotion qu'éveillait en moi l'idée de débarquer en Grèce.

Lorsque nous fûmes en rade d'Athènes, elle me dit :

— Constantinople est plus beau!

Nous passâmes l'après-midi sur l'Acropole. Une lumière ambrée et légère baignait les marbres des temples, les

pierres écroulées à leur pied et, au loin les pentes violettes du Lycabette. Isabelle préféra l'Erechtéion au Parthénon. Dressée le long d'une colonne, le corps plein, la tête petite aux cheveux ondulés, ne figurait-elle pas une vivante cariatide? Les Niké du petit musée l'arrêtèrent :

— Elles ont des bras ronds, gros, bien en chair. Ce sont de fortes filles de la campagne. Mais ce sourire me trouble. Elles n'ont pas l'âme paysanne.

A Smyrne, premier contact avec l'Orient, Isabelle eut la coquetterie de paraître voilée presque à la façon d'une dame turque. Lorsqu'elle arriva sur le pont où je l'attendais, je surpris un peu d'inquiétude dans son regard. La trouvais-je à mon goût? Voilà la seule question qui la préoccupât. Ainsi s'arrangeait-elle pour me faire comprendre, sans oser me le dire, qu'elle ne s'était parée que pour moi.

Dans l'ombre poussiéreuse du bazar, des marchands accroupis sur le seuil de leur boutique nous offraient des colliers d'ambre, des étoffes lamées, des tapis. Une odeur d'épices emplissait l'allée couverte. Par une porte donnant sur la campagne, de grands chameaux mélancoliques, roux et désabusés montrèrent leur cou pelé et leurs longues dents jaunes.

Des plaisirs sans fatigue, un beau décor changeant, la présence continue d'Isabelle, je souhaitais que ce voyage n'eût pas de fin. Aucun retour offensif du passé. J'étais guéri. Si je pensais à Madeleine, c'était sans amertume. Déjà cet amour participait à la grandeur et à la sérénité des choses mortes. Je ne disais plus : « Si... » Il était un tout auquel je ne pouvais rien ajouter, dont il ne fallait rien supprimer. Mes souffrances m'avaient accouché de mon être véritable. Elles étaient les étapes douloureuses, mais nécessaires, de mon développement. Grâce à elles, je savais maintenant où je devais chercher mon bonheur. Celui que je goûtais aujourd'hui auprès d'Isabelle ne devait-il rien aux pleurs que j'avais versés dans les bras de madame de Sées?

Nous vivions sur ce bateau avec une simplicité et un naturel qu'on aurait peine à imaginer. Toute idée de ruse, d'artifice, de dissimulation était aussi éloignée de l'esprit d'Isabelle que du mien. Comment aurait-elle cherché à jouer

un personnage puisque, à la minute où elle m'était apparue, elle m'avait séduit en étant elle-même? Pourquoi aurais-je dressé des plans pour conquérir un cœur qui ne se défendait pas? Notre entente, nous n'éprouvions pas le besoin de l'exprimer par des mots, nous en jouissions comme du ciel et de l'air. Nous ne parlions pas de l'avenir, nous ne projetions rien. Nous ne pensions qu'à faire plus complètement la connaissance l'un de l'autre. Il semblait que la tâche fût infinie, à voir l'ardeur que nous y apportions. Et pourtant ce que nous avions à apprendre ainsi était secondaire, car la seule chose qui importait, nous la savions depuis longtemps déjà sans nous la dire. Elle nous avait été révélée à la minute où nous nous étions retrouvés. Rien n'était capable d'altérer maintenant la certitude que nous avions gagnée alors. Nous savions que nous serions l'un à l'autre...

Parfois nous causions sérieusement, de Constantinople et de la vie qu'y menaient, non les Européens comme nous, mais les Turcs. Dans son langage où les choses graves et les choses légères s'entremêlaient d'une façon charmante Isabelle me disait qu'elle trouvait honorable pour une femme de ne connaître et de n'aimer qu'un homme. « Je n'en demande pas davantage », ajoutait-elle en souriant. Elle savait un peu de turc et me donnait des leçons avec un sérieux incroyable, comme s'il était vraiment utile que j'apprisse la langue d'Othman.

Puis soudain, nous redevenions des enfants. Ce n'étaient que jeux et rires, devinettes, énigmes, rébus, marelle, courses à cloche pied, shuffling board. Isabelle était adroite. En un exercice, je triomphais, car j'étais seul compétiteur. Je savais me laisser descendre en tournant, les jambes relevées à angle droit, le long d'une de ces colonnettes minces, en cuivre, qui soutiennent le pont supérieur. J'arrivais ainsi, tel un clown, assis à terre après m'être dévidé autour de la colonnette. Isabelle me regardait partagée entre l'admiration, l'envie et le rire. Le rire l'emportait.

On conçoit que lorsque madame Saint-Aignan nous rejoignit à l'entrée de la mer de Marmara de telles folies ne furent plus de mise.

Du reste nous touchions au terme du voyage. Vers la fin

de l'après-midi, nous nous penchâmes, Isabelle et moi, à l'avant du bateau pour voir le ciel s'embrumer à l'orient. Des poussières grises étaient suspendues au-dessus de la ville qu'elles nous cachaient. Comme le jour tombait, elles se dorèrent dans les rayons du soleil couchant. Une coupole, puis d'autres se montrèrent et les pointes blanches effilées des minarets montant comme un cri vers le ciel. Une double ville immense, désordonnée, apparut sur des collines entre lesquelles coulait un fleuve aux flots bleus. Mille fenêtres s'illuminèrent aux feux du couchant. Les noirs cyprès des cimetières fusaient au milieu des maisons basses; des terrasses surplombaient la Corne d'or; des palais, des jardins descendaient jusqu'au bord de l'eau. Le Bosphore était couvert de paquebots et de barques, le vent enflait les voiles, déchirait les panaches de fumée et nous les apportait avec les appels rauques des sirènes. Je sentis frémir sous la mienne qui la tenait enfermée la main d'Isabelle. Nous étions à Constantinople.

Six semaines plus tard — il n'y avait pas trois mois que j'avais quitté Orville — notre mariage fut célébré dans l'intimité à la chapelle de l'ambassade de France.

***

Un homme aime une femme et l'attire à lui. Préparée au bonheur, elle sait où elle va. Mais Isabelle ignorante!... Riche de cent expériences à quoi me servaient-elles? J'avais en face de moi une fille jeune, chaste, vierge! J'étais son mari depuis quelques heures, j'allais être son amant.

La nuit... Un couple pour la première fois enlacé, un corps qui tremble et qu'on veut épargner, cette ardeur de l'homme qu'il faut contenir, les mots tendres qui rassurent, les promesses, tout un balbutiement fervent et mystérieux, puis le silence, un silence brusquement rompu!... Ah! je n'oublierai jamais Isabelle meurtrie, confuse et fière, se pressant enfin contre moi, ses joues humides de larmes, les baisers timides et maladroits qu'elle me prodiguait. Je la gardai dans mes bras, je caressai doucement cette chair sans histoire où aucun souvenir ne s'éveillait lorsque ma main l'effleurait. Isabelle

était ma femme. J'éprouvais un sentiment complexe et puissant de sécurité et de bonheur sans fièvre. Je voyais clair jusqu'au fond de moi. J'avais cru longtemps que les jeunes filles m'attiraient par ce qu'elles contiennent d'indéterminé. Je comprenais maintenant que je les aimais parce qu'elles sont, au contraire, un absolu. La nature l'a voulu ainsi et a mis sur elles un sceau. Je ne pouvais être que le premier et l'unique... Si non, incertitude, déchirement. Isabelle dans ce lit nuptial m'avait révélé à moi-même. Ce que je pressentais depuis la nuit d'Orville trouvait ici sa confirmation. Je me penchai vers elle, je baisai son front pur. Vaincue par la fatigue, elle dormait, la tête sur ma poitrine. Son souffle frais et régulier s'accordait aux mouvements de mon cœur et, le long du mien, son corps s'allongeait désormais sans crainte.

II

Nous habitions sur la rive d'Asie.

Par un singulier bonheur nous avions trouvé à louer, entre Tchoubouklou et Béikos, une maison turque isolée au bord du Bosphore dans une position charmante. Madame Saint-Aignan et ses amis avaient crié à la folie. Mais comment résister à l'idée de quitter l'Europe? Isabelle y tenait plus que moi encore. Vivre en Asie, fût-ce à un mille de Thérapia, était si tentant que nous n'hésitâmes point. Nous ignorions les conséquences lointaines d'une décision en apparence anodine.

Notre maison était construite en bois au ras du Bosphore sur lequel ouvrait une grande salle qui tenait sur la façade les deux tiers du rez-de-chaussée. Une seconde pièce la jouxtait avec la même exposition. Sur le jardin, divisé en deux, plusieurs chambres complétaient ce que nous appelions le sélamlik. Au premier étage, l'appartement des femmes, une série de petites chambres, regardait la côte d'Europe par leurs fenêtres artistement grillagées de bois. On ne pénétrait dans le harem qu'avec difficulté. Il fallait franchir cinq portes dont la seconde se fermait automatiquement quand on ouvrait la première et ainsi de suite. Ces précautions enchantaient Isabelle.

— Tu vois, — lui dis-je, — que maintenant je pourrai t'enfermer.

— Ah! — répondit-elle, — crois-tu qu'une fois derrière ces portes, j'aurai jamais envie de m'échapper?

Le harem avait son jardin et, dans le jardin, un pavillon pour les servantes. Nous étions riches, en outre, d'un hammam et de communs où se trouvaient la cuisine et le logement des serviteurs.

Nous résolûmes de conserver ces sages divisions et de régler, pour autant que cela se pourrait, notre vie à la turque. Pourtant nous installâmes dans la vaste pièce du rez-de-chaussée et dans les appartements de grands poêles de faïence russes achetés à un de mes collègues qui quittait Constantinople.

Nous avions l'ambition de ne pas introduire des meubles européens dans notre yali, tout au moins dans la grande pièce du rez-de-chaussée où nous vivions. Cela restreignait singulièrement notre choix et nous dûmes nous borner à mettre tout au long des murs des divans chargés de coussins, et, près des divans, les petites tables basses, rondes ou octogonales, incrustées de nacre, d'écaille, ou d'ivoire, sur lesquelles les Turcs posent leur tasse de café ou leurs cigarettes.

Pour cette pièce, nous voulions des tapis anciens, seul et rare luxe de l'Orient. Ces recherches nous firent courir Stamboul. Bientôt tous les marchands et courtiers du vieux Bazar et de Péra nous connurent. C'étaient, avec eux, des conciliabules sans fin, des rendez-vous mystérieux, des visites faites à des maisons perdues dans des quartiers lointains. Nous prenions à cette chasse aux tapis un vif plaisir, nous ne nous pressions pas d'acheter, la poursuite en elle-même avait son prix. Chemin faisant, nous trouvions un beau morceau de velours oriental, une soie brochée, ou une tenture persane peinte à la cire dans laquelle brillaient des poussières de mica. Un arbre touffu y était représenté; à son pied, deux lions s'affrontaient et des oiseaux jouaient au milieu de ses mille fleurs blanches. Chaque matin, dès notre réveil, deux à trois barques attendaient devant notre maison. C'étaient des courtiers qui nous apportaient quelques merveilles découvertes par eux, un tapis yordès « sur lequel le sultan

Mahomet II lui-même avait prié », un ispahan miraculeusement conservé par nous au fond d'un palais, et dans un état de fraîcheur qui faisait dire au marchand : « Il est comme une jeune fille! » un velours à personnages datant de Chah Abbas. Le yordès avait été refait hier au bazar; l'ispahan n'avait pas un brin de laine qui fût ancien, le velours n'était guère plus âgé que moi. Mais les histoires de ces hommes ingénieux nous amusaient comme celles des mille nuits et une nuit. Certains d'entre eux étaient si fins que voyant le plaisir qu'Isabelle avait à parler turc, ils affectaient de ne savoir point le français. Nous les écoutions en prenant notre café dans la salle presque vide. Dès le printemps les fenêtres étaient ouvertes et l'air frais qui venait du Bosphore caressait nos pieds nus.

L'hiver tout entier se passa ainsi dans les soins de notre installation. A la belle saison revenue, nous connaissions déjà chaque place, chaque rue, chaque monument de Stamboul, du château des sept tours au fond mystérieux d'Eyoub, des terrasses si belles du vieux sérail aux ruines du palais de Constantin. Les mosquées nous accueillaient, visiteurs discrets et fervents; dans tous les quartiers des échoppes s'ouvraient où nous étions reçus en amis.

A la fin de la journée, nous remontions le Bosphore en caïque, suivant les plis et les replis de la rive d'Asie. Nous descendions dans un village qui paraissait tout entier construit sous le platane trois fois centenaire qui l'abritait. Un proverbe dit : « Où le Turc a passé, l'herbe ne pousse plus ». Ce proverbe doit avoir une origine arménienne; je n'avais vu nulle part au monde des arbres si beaux. Un petit café était là où l'eau chauffait sur des braises. Le cafedgi, un vieil homme à la longue barbe blanche, venait à nous comme si nous étions des souverains étrangers débarqués chez lui, souverain ainsi que nous. Nous ne rentrions que lorsque mille lumières s'allumaient sur la côte d'Europe. Du fond de notre obscurité asiatique, nous jouissions du feu d'artifice que l'on nous offrait.

Notre vie s'arrangeait sans peine. J'allais à l'ambassade le matin par le bateau à vapeur qui touche à Galata un peu avant onze heures. Souvent Isabelle venait m'y chercher en

caïque et nous déjeunions dans quelque petit restaurant turc de Stamboul. Ou bien elle arrivait vers le milieu de l'après-midi et nous rentrions à Tchoubouklou par le chemin des écoliers.

Et d'abord, nos rapports avec les Européens se réglèrent simplement : nous étions de jeunes mariés; on nous laissa tranquilles. Nous installions notre maison; on ne vint pas nous voir. Nous eûmes ainsi huit ou dix mois de répit où nous prîmes la délicieuse habitude de vivre à deux et de nous suffire. Isabelle se nichait dans son bonheur et n'en voulait pas bouger. Elle regardait la rive d'Europe, admirable spectacle, et se félicitait chaque jour de n'y point habiter. Sa seule crainte était que je trouvasse monotones les jours que nous vivions dans la solitude.

— Ne t'ennuieras-tu point avec moi? — disait-elle, — je ne suis qu'une petite fille, après tout, et ignorante. Saurai-je te garder?

Je la prenais dans mes bras et la serrais sur mon cœur. Tout en Isabelle me plaisait; je ne me lassais pas d'être heureux par elle, gaie ou sérieuse, bavarde ou taciturne, aimante et tendre toujours, et mienne absolument.

A la maison elle s'habillait d'étoffes claires et éclatantes à la façon des dames turques de jadis. Elle glissait ses pieds nus qu'elle avait fort beaux dans des babouches. Et déjà lorsqu'il fallait mettre une robe à l'européenne, des bas et se chausser pour sortir, Isabelle soupirait :

— Tu ne m'aimeras pas ainsi, n'as-tu pas épousé une orientale? Qu'attends-tu pour m'enfermer derrière les cinq portes du harem?

Elle eut la joie de découvrir au vieux bazar une robe d'honneur boukhare ancienne, d'une ampleur incomparable, un khalat merveilleux en tapisserie au petit point où sur un fond grenat s'enlevaient des bouquets de vives fleurs. Elle m'acheta aussi des sandales persanes, des guivets en fines cordelettes tressées. J'endossai chez nous le khalat qui était le plus confortable vêtement d'intérieur et chaussai les guivets. Nous nous harmonisions ainsi avec la décoration orientale de la grande pièce où nous habitions. Parfois des touristes passaient devant nos fenêtres en canot

à pétrole ou en caïque, nous regardaient curieusement.

— Ils nous prennent pour des Turcs, — disait Isabelle enchantée. — Mais ils ignorent, ces nigauds, que si j'étais Turque, je ne me laisserais pas voir.

Sans sortir de chez elle, mais par des relations — les relations, c'étaient de vieilles femmes voilées qui entraient par l'arrière du jardin et que je ne voyais jamais — elle avait trouvé un cuisinier turc qu'on appela, comme il convient, hadji-bachi. Ce hadji-bachi, complété d'un ou deux garçons de cuisine, m'établit par raison démonstrative la vérité d'une phrase que m'avait dite à Paris un pacha bien connu.

— Il n'y a que deux cuisines mères, la française et la turque.

Il avait cent et une manières, toutes excellentes, de préparer les légumes et le riz, les œufs, la volaille, le poisson et l'agneau, et, un mois durant, se piquait de ne pas nous faire manger deux fois le même plat.

Lorsque j'étais absent, Isabelle s'occupait avec ses servantes dont le nombre n'était pas exactement fixé. Elle avait une première femme de chambre qui répondait au nom de Souzidil, une seconde qui était Nilfer, et d'autres dont j'ignorais le nom. Un jour c'était une couturière turque qui logeait à la maison, parce qu'il était trop difficile de rentrer chaque jour à Constantinople. Elle finissait par habiter chez nous. Peut-on se passer d'une couturière? Et la couturière avait besoin d'une apprentie pour l'aider dans son travail.

Nous avions deux rameurs pour le caïque, qui travaillaient aussi à leurs heures vides avec le jardinier. Un arménien, Agop, servait de valet de chambre et de maître d'hôtel et se faisait seconder par un de ses petits compatriotes, Onyk. Toutes les femmes occupaient soit les pièces de derrière au premier étage, soit un pavillon au fond du jardin dépendant du harem.

Je donne ces détails bien qu'ils puissent paraître de peu d'intérêt, mais, comme on le verra par la suite, ils ont leur importance et doivent avoir leur place ici. Pour le moment, je m'amusais d'entrer ainsi sans effort dans le mécanisme d'une vie si éloignée de celle que j'avais menée. J'avais été élevé en province par la plus sage des mères, dans une maison où tout était calculé et ordonné avec une minu-

tieuse prévoyance. Nous avions trois domestiques qui faisaient en quelque sorte partie de la famille et, le jeudi, une ouvrière pour la journée. Mais je prenais les habitudes de l'Orient ou, mieux, je m'y laissais aller avec mollesse. Et déjà il me semblait difficile de recommencer un jour l'existence étroite que j'avais menée en France. J'aimais d'être entouré de nombreux domestiques, de voir passer à l'arrière-plan dans l'ombre du harem des figures féminines dont je ne savais rien sinon qu'elles étaient à mon service.

***

Mais, en face de nous, la rive d'Europe nous appelait. Avec la belle saison, les villas et les hôtels de Thérapia s'étaient remplis. Nous avions des amis et des relations qui nous réclamaient; en outre, des visites obligées, toujours remises, à faire. Mes collègues, leurs femmes, me plaisantaient sur notre lune de miel indéfiniment prolongée. Je voyais que nous ne pourrions pas suivre plus longtemps le cours voluptueux de nos jours asiatiques.

Il fallut consacrer quelques fins d'après-midi à des devoirs de politesse. Isabelle en souffrit plus que moi qui avais conservé par mon service à l'ambassade un contact avec les Européens. Une fois chez les gens, elle montrait toute la bonne grâce possible, bien qu'elle fût timide. Mais à chaque fois qu'elle en sortait, c'était un soupir de soulagement. Notre installation excitait la curiosité. Nous vivions à la turque, paraît-il. Avions-nous des esclaves? Nous nous étions meublés de la façon la plus originale.

On demandait à Isabelle quand on la trouvait à la maison. Elle éludait. — Ne prendrait-elle pas un jour? — Plus tard, répondait-elle. La seule idée d'avoir « un jour » dans notre yali était absurde.

Et voici qu'un matin de l'arrière-automne, nous reçûmes une invitation à dîner chez l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie qui avait déjà regagné Péra. Il était difficile, quasi impossible, de refuser. Mais que de problèmes se posaient à Isabelle consternée! Nous étions à la fin d'octobre, le temps pouvait se gâter. Il ne fallait pas songer à se rendre à Constantinople

en caïque et à rentrer dans la nuit. Alors coucher à Péra! Calamité!

Nous avions déjà discuté la possibilité d'acheter un canot à pétrole. Isabelle y était opposée; elle aimait flâner dans son caïque. Court-on le Bosphore à toute allure dans l'odeur de l'essence? Mais un canot me serait utile pour aller à Constantinople en hiver quand le service des bateaux à vapeur est diminué. L'invitation à l'ambassade d'Autriche, qui serait suivie d'autres sans doute, nous obligea à prendre un parti. Un canot nous mènerait à Galata et nous regagnerions sans difficulté la rive asiatique. Peu de jours plus tard, le canot était amarré dans le petit port de notre yali. Isabelle le regardait d'un œil hostile. Pour elle il ne servait qu'à des corvées. Pourtant il me permettait de rester plus tard chez nous le matin et me ramenait plus vite auprès d'elle l'après-midi. Pour moi je pris du goût, je l'avoue, à ce bateau si rapide qui me transportait en un clin d'œil, comme le tapis d'un magicien, de Tchoubouklou à Thérapia ou à Constantinople. Et nous voici après un an de mariage, munis, chacun, de notre bateau!

Deux ou trois fois dans le cours de cet hiver, Isabelle prétexta une indisposition et ne m'accompagna pas à des dîners dans le monde diplomatique. Rien ne lui paraissait plus insipide qu'une réunion mondaine; elle ne savait pas s'adapter au ton frivole qui y est de mise, car elle avait beaucoup de sérieux dans l'esprit. Elle était belle; les hommes l'entouraient et lui faisaient la cour. Elle le supportait mal. Parfois elle en riait avec moi, parfois elle montrait son irritation.

— Qu'est-ce que cette société européenne? — me disait-elle. — Les femmes, celles du moins qui sont assez jeunes pour en trouver, ont des amants. Les maris le savent, ou ferment les yeux, et cherchent une maîtresse à leur goût. Les femmes se montrent à moitié nues. Une Turque appartient à son mari et ne laisse voir son visage à personne. Je connais l'une et l'autre vie, je préfère la turque.

Mais ma femme, jeune et sage, si elle allait peu dans le monde, ne m'empêchait pas de m'y rendre. Elle n'ignorait pas quels étaient les devoirs, les habitudes et les plaisirs d'un homme. Ceux d'une femme étaient à ses yeux si diffé-

rents qu'elle ne voyait ni l'avantage, ni même la possibilité, de les mêler. Elle m'était reconnaissante de me charger seul des corvées qui sont généralement communes aux deux sexes. Quand je revenais vers minuit, elle me fêtait, m'embrassait, me demandait des détails sur ma soirée. Elle n'acceptait le monde que raconté par moi. Avais-je une jolie voisine à table? Elle ne montrait aucune jalousie; elle n'en ressentait point. Elle me voyait heureux près d'elle; j'étais tendre, je me plaisais en sa compagnie dans ce beau yali qui n'était qu'à nous. Si j'étais obligé de me mettre en habit de soirée pour sortir, elle me plaignait. Elle disait que j'étais beaucoup plus beau dans mon khalat boukhare et que les guivets persans sont une chaussure plus agréable que les souliers vernis.

Dans sa maison, les heures lui paraissaient brèves. Même lorsque le mauvais temps avec l'hiver s'établit, que les vents froids descendaient de la mer Noire poussant parfois des tourbillons de neige devant eux, que le Bosphore se hérissait de vagues courtes et dures, Isabelle, condamnée à passer chez elle des journées entières, ne se plaignait pas. A quoi s'occupait-elle quand je vaquais à mon service? Je ne saurais vraiment le dire. Elle rêvait ou réfléchissait beaucoup sur les mêmes questions, opposant la dignité de la vie turque à la légèreté et à l'inconsistance de la nôtre. Parfois un écho de ces longues méditations m'arrivait par un mot qui sonnait juste et allait loin.

Elle avait quelques relations dans le monde turc, rendait visites à de grandes dames qui vivaient dans des harems et ne sortaient que voilées et accompagnées. Elle se louait beaucoup d'elles, m'en parlait souvent. Elle les enviait et, comme quelques-unes regrettaient leur manque de liberté, c'est ma femme qui leur montrait la beauté de leur sort. Ces dames venaient voir Isabelle dans notre yali. Elles étaient reçues au premier étage et pas un homme ne paraissait.

Un jour, en hiver, rentrant de Constantinople, je trouvai Isabelle engagée dans une vive conversation en turc avec une petite fille accroupie au pied du lit, à la figure maigre et pâle, l'air sauvage, mais dont les yeux noirs me parurent fort beaux. Cette enfant se leva à mon entrée — elle était

plus grande que je ne croyais — vint à moi, s'inclina, me prit la main et la porta à ses lèvres. Puis elle recula et resta immobile, attendant les ordres d'Isabelle.

— Qu'est-ce que cette fille? — demandai-je.

— C'est une petite Circassienne qui est née dans un harem, — me répondit-elle. — Sa mère est morte. Je l'ai vue chez une amie, elle m'a plu. On m'a offert de la prendre ici. On sait que nous sommes bons, que nous avons une maison et que, près de moi, elle mènera une vie convenable. Elle n'a que douze ans, mais on me dit beaucoup de bien de son caractère. Je saurai trouver à l'occuper. Elle ne nous gênera guère et je la garderai, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

Je me mis à rire.

— Ces choses-là sont de ton domaine, — dis-je, — et non du mien. Comment s'appelle cette sauvageonne?

— Djémila, — répondit Isabelle. — C'est un joli nom.

Isabelle trouva, en effet, à « occuper » l'enfant Djémila. Elle lui apprit le français et en fit une poupée. Elle s'amusait à la parer, à lui tailler des robes et des pantalons bouffants. Elle l'emmenait dans son caïque, mais déjà à l'automne, elle ne la laissait plus sortir le visage découvert.

***

Cet été-là, nos amis européens qui avaient cru à un caprice de ma femme, à un désir passager de jouer à la vie turque, qui n'y voyaient peut-être que le prétexte inventé par une jeune mariée, amoureuse de son mari, pour n'être pas dérangée au début de son mariage, comprirent qu'ils s'étaient trompés. Isabelle était de plus en plus rare sur la rive d'Europe. Quand, par hasard, elle s'y trouvait, on la taquinait gentiment sur sa « turquerie ». Elle souriait et ne répondait pas. Elle était si manifestement heureuse, elle se montrait si sûre de l'excellence de son choix, que les plaisanteries cessaient bientôt. Tous déclaraient qu'elle était charmante et que j'étais un mari privélégié. Méritais-je un si rare bonheur?

Isabelle, à l'automne, ne put se refuser à entr'ouvrir sa maison de Tchoubouklou. Elle invita à un goûter les personnes avec qui nous étions en relations.

Lorsque, revenant de l'ambassade, j'arrivai à notre yali devant lequel étaient amarrés de nombreux canots et caïques, et que je pénétrai dans la grande pièce du rez-de-chaussée, je fus surpris de voir qu'Isabelle n'avait autour d'elle que des femmes. Aucun de mes collègues, aucun des jeunes gens des banques n'était venu. Toutes ces dames s'extasiaient sur le goût qui avait présidé à notre installation. Quelques-unes remarquèrent justement qu'elle ne ressemblait guère à celles des princesses turques qu'elles visitaient. Chez celles-ci on trouvait des mobiliers de mauvais style européen, surchargés de dorures. D'autres déclarèrent, avec un sourire, que les divans étaient bas et mieux faits pour y être couchés qu'assis. Les cinq portes du harem les enchantèrent. On en parla longtemps sur le Bosphore. Je notai, avec un peu d'étonnement, que le maître d'hôtel, Agop, et son second, Onyk, étaient absents. Mais toutes les femmes d'Isabelle s'empressaient à offrir des sorbets, de la chira qui est un cidre de raisin léger, de l'aïran, ou petit lait glacé, des glaces, des sirops, des confitures, des pâtisseries, des bonbons, des noisettes pilées et des fruits magnifiques. La petite Djémila, que je ne voyais presque jamais et qui me parut singulièrement embellie, en pantalon d'étoffe lamée et en boléro brodé, ne quittait pas sa maîtresse.

On fut unanime à déclarer que la réception était un « succès » et la plus originale de la saison.

Lorsque nous fûmes seuls, je dis à Isabelle qu'il était curieux qu'aucun homme ne fût venu.

— Je n'en ai pas invité, — me dit-elle. — Toi seul as le droit de pénétrer dans mes appartements. Ne trouves-tu pas cela mieux ainsi? continua-t-elle en passant les bras autour de mon cou et en m'offrant ses lèvres. Le peu que j'ai à donner t'appartient tout entier.

Peu de jours après, nous célébrâmes le second anniversaire de notre mariage. Les femmes nous apportèrent des fleurs au matin; le hadji-bachi se surpassa pour le dîner. Au soir, Agop tira un petit feu d'artifice devant la maison. Tout le yali était en joie. Je donnai à Isabelle une parure ancienne en grosses améthystes qu'un juif m'avait trouvée dans un harem.

Elle la porta aussitôt. Cette fête entre nous la charmait plus que tout au monde. Le rêve qu'elle avait caressé depuis son enfance s'était réalisé.

Un peu plus tard, tandis qu'elle se préparait pour la nuit, je sortis prendre l'air sur la terrasse. Après une journée encore chaude, la brise de la nuit était fraîche. En face de moi la rive d'Europe étincelait de mille feux dont les reflets se mêlaient dans les eaux calmes du Bosphore à ceux des étoiles.

La date où nous étions, et l'heure, invitaient à la méditation. Je fis un retour dans le passé et mesurai le chemin parcouru en ces dernières années. A un terme distant Madeleine m'apparut. Comme je l'avais aimée, dans quel déchirement! Et pourtant comme elle était loin de moi déjà! Cet amour était condamné à une prompte mort. Comment ne l'avais-je pas pressenti? Comment avais-je été assez fou pour croire qu'une femme qui ne m'appartenait point pouvait me rendre heureux?

Isabelle avait écarté de moi jusqu'au souvenir de cette époque troublée. Sa jeunesse, son corps intact, sa santé morale m'avaient guéri de mes fièvres anciennes. En laissant derrière moi l'Europe, j'avais quitté la région des orages. J'étais maintenant avec elle dans un havre d'où je regardais de loin les hommes se déchirer au milieu de passions sans honneur et sans sécurité. Quelle sagesse innée en Isabelle! Les moindres mots dits par elle, enfant, comme ils étaient justes! Ils témoignaient déjà d'une vue exacte des rapports qui doivent exister entre homme et femme. Avec une industrie merveilleuse, Isabelle s'était peu à peu emparée de tout ce qui dans une civilisation éloignée de la nôtre pouvait servir à créer une union solide entre elle et moi.

Comment imaginer notre existence au bord de la Seine? Comment n'y pas perdre ce qu'il y avait de précieux entre nous? Les restaurants, les théâtres, le monde, Isabelle entourée de jeunes femmes vaines, obligée de les imiter au moins dans leurs toilettes, une existence brillante et vide! Des hommes l'auraient courtisée. Je n'eusse pas supporté qu'on essayât de la séduire.

Dans notre retraite asiatique, aucune dissipation à redouter. Tout nous ramenait à nous-mêmes. Isabelle ne vivait que pour

moi. Le moindre prétexte, maintenant, lui était bon pour refuser les invitations de l'autre côté de l'eau. Elle n'agissait pas ainsi par esprit de devoir, mais dans un mouvement joyeux de l'âme et, si elle se retirait du monde, c'était pour jouir plus voluptueusement du grand amour qu'elle avait au cœur.

Au début de notre mariage, peut-être avais-je ressenti à sortir avec elle un puéril orgueil de propriétaire. Ces bouffées légères de vanité s'étaient vite dissipées. Aucune pensée mesquine ne pouvait se développer dans l'atmosphère créée par Isabelle...

Et soudain une question surgit, interrompant le cours serein de mes méditations : « Quelle sera la fin de tout cela? »

Le ciel me parut s'obscurcir, un vent froid souffla de la mer Noire; je frissonnai à la seule idée de prévoir un terme à mon bonheur? Je me retournai... Tout était calme dans notre yali endormi. A travers les moucharabiehs, un peu de lumière filtrait. Je compris que dans notre association, Isabelle était l'élément fixe, et moi l'incertain. Je me connaissais jusqu'ici comme changeant, allant de-ci de-là au gré de mes passions. Mon caractère se modifierait-il? Resterais-je attaché jusqu'à la mort à une même femme? Accepterais-je un établissement fait pour durer autant que nous? Isabelle bâtissait pour toujours. Elle coupait un à un les liens qui nous attachaient au passé. Jamais elle ne reviendrait en Europe! Et moi?... De nouveau, j'eus peur.

Mais je n'étais pas d'humeur à me tourmenter. Le contact de l'Asie déjà m'amenait à la sagesse. J'écartai doucement l'importune question. Nous étions heureux dans le présent. Il fallait en remercier le Clément, le Miséricordieux. Il pourvoirait à l'avenir.

III

Cet été — y avait-il trois ou quatre ans que j'étais marié? — fut très brillant sur le Bosphore. Quelques yachts ancrèrent devant la Corne d'or. Nous eûmes la visite d'un parlementaire français, littérateur et membre de l'Académie. On donna en son honneur des fêtes. Je ne pouvais me dispenser d'assister à des dîners de caractère officiel.

Lassé par la persistance de ses refus on commençait à ne plus inviter Isabelle. Elle en était ravie. Elle goûtait chaque jour davantage l'existence qu'elle avait choisie. Maintenant elle ne se tenait presque plus jamais dans la grande pièce du rez-de-chaussée, trop exposée aux regards des curieux. Elle habitait les chambres du premier étage. De celles qui donnaient sur la campagne, la vue s'étendait au loin et, par les jours clairs, jusqu'à la masse élevée de l'Olympe de Bithynie. C'est là qu'elle m'attendait à la fin de l'après-midi lorsque je revenais de mon service.

Souvent des collègues à moi profitaient de mon canot pour regagner Thérapia. Je les y posais avant de rentrer, ou bien ils me ramenaient à Tchoubouklou et je les faisais conduire jusque chez eux. Voyant qu'ils ne dérangeaient personne, ils pénétraient parfois dans la grande pièce vide où Agop, expert en toutes choses de son métier, apportait quelques boissons internationales.

Un jour je rapatriai ainsi un secrétaire américain récemment arrivé à Constantinople avec sa femme. Celle-ci était une Irlandaise d'une éblouissante couleur. Elle regretta de ne pas faire la connaissance de ma femme « légèrement souffrante », mais elle se plut chez moi. Cette salle nue dont tout le luxe était sur les murs et le parquet lui parut quelque chose d' « horriblement bien ». Il fallait y donner un bal avec fête vénitienne sur le Bosphore. Elle allait de-ci, de-là, dansant presque, parlant toujours. Je m'amusais à la regarder. Elle avait une petite tête vide d'oiseau, mais le plumage était ravissant. Des cheveux bois d'acajou, un teint qui obligeait à croire que, dès son enfance, elle avait été uniquement nourrie de lait et de pétales de roses et que depuis cette peu lointaine époque un dieu, jaloux de préserver l'éclat d'une telle fraîcheur, avait étendu sur elle, où qu'elle allât, une couche de brumes légères pareilles à celles qui flottent sur son île natale, un œil grand, lumineux et doré, une bouche si petite qu'on n'imaginait pas qu'elle pût servir à autre chose qu'à respirer et qu'on était tout étonné de lui voir absorber en trois gorgées un cocktail. Cette Irlandaise parfumée avait comme prénom Diane, qu'elle prononçait à l'anglaise Daiana.

Je racontai cette visite à ma femme le soir même et la fis rire en lui décrivant la Daiana aux cocktails, ses projets de bal et de fête vénitienne. Isabelle me demanda plus de détails qu'à l'ordinaire; il fallut même décrire la toilette de l'étrangère, ce à quoi j'étais, comme la plupart des hommes, malhabile. Isabelle ne voulait pas se mêler au monde, mais les échos que je lui en apportais l'intéressaient encore; elle apprenait ainsi ce qui retenait mon attention.

J'aimais la vie nocturne sur le Bosphore. La magnificence du décor, la douceur de la température, la beauté des nuits orientales ne cessaient de m'enchanter.

J'avais plus d'une façon d'en jouir.

Un soir nous étions en caïque, ma femme et moi, nous nous laissions mollement bercer entre les deux rives, le bruit des musiques de Thérapia venait mourir jusqu'à nous. De grands bateaux mystérieux dans l'ombre nous frôlaient filant vers le nord et l'orient. Ils allaient aux ports russes ou turcs de la mer Noire et les noms que je prononçais à voix haute, Poti qui est sur le Phase, Batoum, Inéboli, Trébizonde, faisaient lever en moi un essaim de rêves voyageurs. Je restais à demi couché, Isabelle se penchait sur moi et son profil pur se découpait sur le sombre velours du ciel piqué d'étoiles. Alors, au milieu de la nuit tiède, dans l'odeur de ce jeune corps qui m'appartenait, je récitais des vers qui avaient poussé et mûri sur la vieille terre d'Asie, les quatrains où Khayyam chante pour nous le rendre plus précieux la précarité de notre bonheur :

O Khayyam, si tu es assis près d'une adolescente sans rides, sois heureux.

Isabelle ne parlait pas, mais la pression de sa main sur la mienne montrait que chaque mot des vers admirables du poète faisait vibrer en elle une corde secrète. J'étais heureux!

Et je ne l'étais pas moins peut-être, le lendemain, dans une nuit aussi belle où je goûtais d'autres plaisirs. Les terrasses illuminées d'un jardin de la côte d'Europe, des femmes décolletées, des tziganes, du vin, cette atmosphère de fête dont on se lasse à la respirer continûment, mais à laquelle j'étais fort sensible quand je sortais de mon yali asiatique, une société

aimable et mêlée, des gens venus de toutes parts avides de jouir de la beauté de ces lieux avant de les quitter demain, la fièvre légère de l'Orient qui accélère le pouls, voilà ce que je trouvais en quittant Isabelle. Si obscur que je fusse, j'excitais la curiosité. Ne vivais-je pas à la turque? Les uns disaient que j'étais jaloux de ma femme au point de l'enfermer dans un harem. D'autres ajoutaient qu'elle n'y était pas seule. Aussi me regardait-on plus que je ne le méritais.

Daiana était là. On nous voyait beaucoup ensemble. Elle montrait des épaules blanches comme neige. Je la regardais curieusement, et d'autre manière aussi. J'avais envie de jouer avec elle comme avec un jeune chat — elle en laissait voir la langue fine et rose, — de la rouler, de la caresser et finalement de la prendre sur mes genoux. Nous dansions, elle était souple, fine, légère, j'aimais le parfum qui venait d'elle et je le lui disais. Parfois elle levait les yeux sur moi, ses yeux pleins d'une fausse innocence. Un soir nous étions assis à l'écart, elle me dit d'un air ingénu, baissant les paupières, exagérant un peu son accent :

— Voulez-vous de moi dans votre harem?

Elle s'arrêta un instant avant le mot harem.

Le coup était direct.

— Cette cage n'est pas faite pour un bel oiseau comme vous, – répondis-je en plaisantant. — La rive d'Europe vous convient davantage.

Tels étaient nos propos, et nos silences avaient leur éloquence. Je me laissais aller. Qui m'aurait retenu? J'étais seul! et je sentais en moi l'ardeur à réussir qui m'avait possédé si souvent. Du reste, aucune crainte! Je savais que, même poussé très loin, ce jeu ne ruinerait pas l'édifice élevé là-bas sur l'autre rive. La belle Irlandaise était mariée! Merveilleux antidote, non contre le plaisir, mais contre l'amour.

Lorsqu'au milieu de la nuit, je regagnais notre yali et que le canot fendait les eaux sombres du Bosphore, j'offrais ma tête nue au vent pour qu'il enlevât l'odeur persistante d'un parfum qui me hantait et, songeant à celle qui m'attendait dans une chambre fermée, frémissant à l'idée de retrouver un corps pur et des joies non adultérées, mon seul mot à l'homme de la barre était : « Plus vite! »

Je goûtais ces contrastes. Cependant l'été se passait dans la dissipation. J'appartenais à l'Asie, mais l'Europe essayait de me reprendre. Elle usait, comme on voit, des artifices les plus sûrs. J'en sentais l'agrément; j'en niais la force. Aussi je ne me défendais pas. Isabelle devina-t-elle le danger qui nous menaçait? Elle ne me posait presque plus de questions sur mes soirées européennes. Pensait-elle que, l'aimant comme je l'aimais, je ne pourrai prendre une maîtresse? Jugeait-elle au contraire qu'en ma qualité d'homme j'avais le droit au plaisir? Quelles étaient ses limites? L'amour et le plaisir avaient toujours été pour elle confondus. Savait-elle qu'il n'en est pas ainsi pour l'homme?

Au lieu de vivre dans la paix que, sagement, elle me laissait, au lieu de bénéficier d'un doute qui m'était favorable, je fus pris d'inquiétude. Bientôt, le mutisme d'Isabelle m'irrita; j'eusse préféré ses reproches. Je la suivais des yeux. Son regard plein de tristesse semblait fuir le mien. Que se passait-il derrière ce front fermé? Comment admettre que ce qui était un simple plaisir pour moi, plaisir auquel j'étais, certes, prêt à renoncer, fût une cause de souffrance pour Isabelle?

Un jour, enfin, n'en pouvant plus d'incertitude, je parlai. On ne pénétrait pas chez Isabelle de plain-pied. Elle fuyait les confidences intempestives. Je me bornai donc à lui dire que je m'affligeais de la voir préoccupée. Avait-elle des soucis? Trouvait-elle peut-être — je n'allai pas plus loin — que j'étais trop souvent le soir sur la rive d'Europe? S'il en était ainsi, je ne sacrifierais rien en restant près d'elle. Elle m'assura n'avoir aucune cause de tristesse. Elle était heureuse et m'avait de la reconaissance d'avoir consenti à m'enfermer dans une maison isolée avec une femme recluse à qui le monde faisait horreur. Il était donc naturel que j'allasse chercher au dehors les distractions qu'elle me refusait chez moi. Elle me dit ces choses si touchantes sur un ton de parfaite simplicité. Isabelle avait l'âme noble. On s'en apercevait en des moments comme celui-ci où les mots étaient chargés de plus de sens qu'ils ne paraissaient en contenir.

Je fus ému, mais sourdement irrité aussi. Je cherchais des choses contradictoires : je prenais au dehors la liberté

qui m'était nécessaire et agréable, mais je ne supportais pas qu'Anne en souffrît. Je lui en voulus de la douleur qu'elle me cachait et je m'armai contre elle des mots si généreux qu'elle venait de prononcer. Mais aurais-je toléré son indifférence?

Et j'en revenais toujours à la même question : que savait-elle au juste de ma vie à Thérapia? Elle avait parlé de « distractions ». Jusqu'où allaient les distractions permises? Elle ne comptait plus d'amies européennes. Elle ne voyait guère que quelques dames turques de grande maison. Elle était ainsi, croyais-je, à l'abri des commérages de la colonie étrangère. Pouvais-je supposer — ce que j'appris beaucoup plus tard — que ma liaison, ou ce qu'on pensait être ma liaison avec la belle Daiana occupait la société de Constantinople? Je me suis toujours fort peu intéressé à la vie secrète des gens. Comment imaginer que la mienne excitât tant de curiosité? Partout on parlait de nous! Ce qu'on en disait — invention, calomnie, vérité — est trop dénué d'intérêt pour que je le rapporte ici. Ces histoires étaient racontées au fond des harems et l'écho en parvint jusqu'à Isabelle.

Elle eut la force de me le cacher. Elle me témoigna une égale tendresse. Si je n'avais pas eu le sentiment que j'étais coupable envers elle, me serais-je aperçu d'un changement dans son humeur?

L'automne touchait à son terme. La vie de Thérapia perdait chaque jour de son éclat. Le matin, j'allais comme à l'ordinaire, à l'ambassade. Mais Constantinople est une grande ville; on y passe inaperçu. Du reste je ne m'y attardais pas. Je ne quittais plus Isabelle après dîner. Nous passions des soirées charmantes et un peu mélancoliques à deux.

Pendant cette période troublée où tant de choses étaient mises en question, Isabelle n'envisagea pas un instant la possibilité de changer son genre de vie. Nous avions une maison. Ce fait, en apparence secondaire, était d'une grande importance aux yeux de ma femme. Elle voyait là quelque chose de durable, de définitif, de presque sacré qui nous dictait des habitudes, des devoirs, et, bientôt, nous imposerait des traditions. Nous n'étions pas des nomades, comme les Européens du Bosphore. Tout était changeant dans leur vie, tout

tendait à se fixer dans la nôtre. Chaque jour lui apportait une confirmation de l'excellence du choix qu'elle avait fait en venant habiter sur la rive d'Asie. Les seuls mots durs que je surpris dans sa bouche étaient à l'adresse des femmes qui se donnent facilement, montrant ainsi le peu de prix qu'elles attachent à leur personne. Mais je notai qu'elle n'accusait jamais les hommes; la faute et la honte restaient sur les femmes. Ainsi, quoi qu'il arrivât, elle s'attachait davantage à notre yali de Tchoubouklou.

— Je finirai mes jours ici, — dit-elle une fois.

Ces mots avaient quelque chose de pathétique sur les lèvres d'une femme si jeune. Et comment ne pas noter qu'elle disait « je » et pas « nous ».

Ému à de tels accents, je la pris dans mes bras; je l'assurai que je ne la quitterais jamais et qu'elle avait fondé notre bonheur sur un roc inébranlable.

Vers ce temps mon chef eut à m'envoyer passer une quinzaine à Paris pour affaires de service. Cette nouvelle ne parut pas faire impression sur Isabelle. Pourtant nous ne nous étions pas séparés une nuit. Mais, pleine de sens et de raison, elle jugeait bonne mon absence de Constantinople en ce moment; je retrouverais ainsi, pensait-elle, l'équilibre. Il ne fut pas question pour elle de m'accompagner. Elle avait pris racine sur la rive d'Asie. Je partis donc seul par l'Orient-express. Le malheur fut que, sans nous être concertés, l'Irlandaise et son Américain de mari qui avait un congé de six mois prissent le même train vingt-quatre heures plus tard. Une telle coïncidence ne pouvait manquer d'être exploitée. On raconta que Daiana était partie le même jour que moi, sans son mari et qu'elle occupait, ô cynisme, le coupé voisin du mien.

Isabelle ne m'avait pas accompagné à la gare, sinon elle aurait vu elle-même la créance qu'il convenait d'accorder à ces bruits, mais elle redoutait la tristesse publique des adieux dans la cohue du départ et elle prit congé de moi à Tchoubouklou. Ces nouvelles données comme certaines arrivèrent à notre yali. Isabelle fut atterrée. Elle découvrit que jusqu'ici elle avait vécu dans le doute. Je m'amusais sur la rive d'Europe, je dansais avec l'Irlandaise, on nous voyait ensem-

ble. Comment empêcher les langues de se déchaîner? Mais cela prouvait-il que je la rencontrasse en secret? Notre départ à deux ne permettait plus, hélas! d'interprétation favorable. Il fallait accepter l'idée que Daiana était une maîtresse. Le plaisir qu'Isabelle était prête à me permettre allait donc jusque-là! Elle avait souvent tourné autour de cette idée sans oser la regarder en pleine lumière. Maintenant rien ne restait dans l'ombre. Il y avait de quoi souffrir! il y avait de quoi s'étonner! Pendant l'été, Isabelle m'avait vu, à chaque fois que je revenais de Thérapia, joyeux de la retrouver. Avais-je cessé de l'aimer? Non, certes. Dans l'atmosphère de notre yali, j'étais tel qu'elle m'avait toujours connu. Que ne donnerait-elle aujourd'hui pour m'avoir encore? Mais j'étais parti, j'avais quitté Constantinople! Sous d'autres cieux, je l'oublierais! Une aventurière, experte à séduire les hommes et à se les attacher, m'avait enlevé!

Cependant elle recevait de moi télégrammes et lettres pleins de tendresse et d'affection. Elle ne se rassurait pas et pensait que je voulais adoucir sa peine. Mais ces lettres étaient écrites sous les yeux d'une rivale! Est-il pire tourment? Elle vécut plus de deux semaines dans l'angoisse.

Je revins! — avec un peu de retard dû aux lenteurs des bureaux. Elle ne m'attendait plus. Dans la joie de me revoir, elle ne fut pas complètement maîtresse d'elle-même. Ses larmes m'apprirent qu'elle avait pensé me perdre.

Je la consolai sur mon cœur. Mais elle se reprit vite. J'apprenais à connaître l'admirable caractère de ma femme. Elle ne voulait pas être plainte. Un grand orgueil la soutenait et la poussait à prendre sur ses épaules la responsabilité de ce qui arrivait entre nous. N'était-ce pas elle qui m'avait entraîné dans ce yali loin du commerce des hommes? Ne devait-elle pas prouver que nous devions y être heureux, elle et moi, plus que si nous avions mené la vie européenne qui paraissait faite pour nous? Elle s'était chargée d'assurer mon bonheur. Elle n'entendait pas s'avouer vaincue. Dans l'inquiétude où elle était, elle cherchait les causes de son échec. Et d'abord, elle se reprocha d'avoir suivi trop uniquement ses goûts et de n'avoir pas pensé aux miens. Lorsqu'au début de notre mariage, elle me voyait sortir sans elle, elle craignait,

non de me laisser seul dans une société brillante, mais de me déplaire en ne m'y accompagnant pas. Pourtant elle restait à la maison. Elle fit un pas de plus. Elle comprit qu'eût-elle été avec moi, elle n'aurait pu me protéger contre certains assauts et qu'il y a dans l'homme le meilleur (j'étais tel à ses yeux) un élément inconnu, un démon qui, à certains moments imprévisibles, se réveille et ne s'arrête, pour se satisfaire, à rien. Quel danger! Et comment y parer?

Elle était préoccupée, mais se refusait à me laisser entrer dans ses pensées. Si j'en avais connu le cours douloureux, je l'aurais vite rassurée en lui disant que pas une minute il ne m'était venu à l'idée de la quitter pour suivre la belle et triviale Irlandaise. A mon insu un lent travail de réflexion s'opérait en elle et l'amenait à me voir sous un jour nouveau. « Ce démon vivant dans ma chair, comment le détruire? et, si cela n'était pas en son pouvoir, comment le domestiquer? » Tel était le thème de ses méditations, que j'ignorais. Il fallut quelques mois pour que j'en découvrisse l'aboutissant et je vis alors seulement en un soir inoubliable jusqu'où l'amour et l'audace, mêlés à la crainte de me perdre, avaient conduit la solitaire Isabelle.

Un des soirs de cet hiver, comme je rentrais chez moi et qu'avant de rejoindre Isabelle, je m'occupais quelques instants dans la grande pièce du rez-de-chaussée, j'entendis venant du fond de l'appartement le son grêle d'une guitare. Ce n'était pas la première fois qu'un des serviteurs se divertissait ainsi au fond du jardin ou dans le pavillon de la cuisine. Mais il me parut qu'une main plus savante m'envoyait aujourd'hui des modulations que je ne connaissais pas.

Je fis quelques pas à la recherche du musicien et arrivai dans une petite chambre assez éloignée. J'y trouvai le maître d'hôtel Agop, qui ne me savait pas de retour, assis sur un divan, et à ses pieds un homme vêtu de noir, la kola persane sur la tête, était accroupi. Il y avait peu de lumière dans la pièce et je ne distinguai de lui qu'une figure assez ronde, trouée par la petite vérole. Il jouait sur une guitare double. A mon entrée, il s'arrêta, se leva et se tint immobile, les mains croisées sur le ventre. Agop m'expliqua aussitôt

que mirza Ali était un lettré persan de grand mérite. Il le connaissait de Téhéran où il avait séjourné. Le mirza Ali avait décidé d'aller jusqu'en Europe pour voir dans les bibliothèques des manuscrits de son pays, il n'était pas sans ressources, et en chemin s'arrêtait à Constantinople.

Le mirza parlait français. Les yeux baissés, tortillant ses doigts un peu gros, il me fit un compliment avec tant de finesse naturelle et acquise, mêlée, pour comble de raffinement, à une réserve et à une grâce respectueuses, que je fus pris pour lui d'une sympathie soudaine et décidai de ne pas le laisser quitter de sitôt notre yali. Je lui parlai des poètes persans que je lisais dans une traduction. Il corrigea sur le champ la version que je donnais de quelques vers et les fit apparaître dans une beauté nouvelle.

Enchanté de cette rencontre, je l'invitai à loger chez moi, où je l'appris plus tard, il habitait, depuis dix jours.

En dînant, je parlai de lui à ma femme. Tout ce qui venait de l'Asie, tout ce qui pouvait m'attacher à l'Asie, lui paraissait excellent. Elle voulut voir le mirza et, le repas terminé, descendit dans la grande pièce. Mirza Ali s'exprimait avec un peu de difficulté. On pensait d'abord qu'il n'arriverait pas où il voulait aller, mais finalement il trouvait un chemin inattendu et charmant qui le menait au but. Il évoqua ainsi devant nous par petites touches en apparence insignifiantes et même parfois vulgaires la Perse fleurie, cultivée et rare des poètes.

La soirée n'était pas achevée que j'avais décidé d'étudier la langue persane sous la direction du mirza. Isabelle approuvait... Je puis rester longtemps oisif, mais si j'entreprends quelque chose je m'y jette avec passion. Me voilà donc plongeant avec le mirza dans l'étude du persan. Si l'écriture arabe en est difficile pour un Européen, la langue elle-même est d'une grande simplicité et ne présente pas plus de complications grammaticales que l'anglaise.

Au bout de quelques semaines, je commençai à lire quelques vers d'Omar Khayyam. Alléguant la mauvaise saison et quelque avarie au moteur du canot, je n'acceptais pas d'invitations à Péra et ne sortais plus le soir. Dès le dîner fini, je descendais au rez-de-chaussée où mirza Ali m'attendait.

Belles et tranquilles soirées à la lueur de la lampe, que nous prolongions souvent jusqu'au milieu de la nuit! Du fond des vergers de l'Irak, une voix persuasive m'appelait. Ah! je ne pensais point à l'Europe alors! Un rythme nouveau menait mes travaux et mes jours.

Parfois, lorsque j'étais fatigué, mirza Ali prenait sa guitare persane à double caisse dont les cinq cordes étaient accordées au quart de ton et, après des préludes interminables, avançait tout à coup d'une main sûre dans un thème simple et qu'il couvrait aussitôt de mille modulations, le perdait, le retrouvait, faisant s'épanouir devant mes yeux les arabesques hardies, folles et précises, des tapis anciens d'Ispahan. Puis c'étaient de longs silences où nous partions dans des rêveries lointaines et souvent, lorsque j'en sortais, mirza Ali avait disparu emportant son tar.

Un jour, c'était le 21 mars — je me souviens que le temps était mauvais et que la pluie battait les vitres — il m'expliqua, une fois le travail terminé, qu'à cette date où le printemps apparaissait les Persans célébraient l'an nouveau, le nôrouz.

— On s'en va alors dans un jardin près de la ville avec un ami, on récite des vers et l'on joue du tar.

A l'image de ces félicités il se tut. Puis prenant sa guitare, il improvisa sur le thème du printemps, la vie renaissait sous ses doigts habiles, je sentais la sève universelle couler dans mes veines. Cela dura longtemps... Lorsque je revins à moi, j'étais seul...

L'esprit encore troublé, je restai quelques instants à suivre machinalement dans le silence de la maison endormie des pensées qui avaient une forme sonore et un rythme. Un bruit de pas léger me fit tressaillir. Était-ce le printemps qui faisait ainsi magiquement son apparition à la date fixée?

Je levai la tête. Une fille était devant moi, enveloppée dans le tcharchaf noir dont les femmes se couvrent quand elles circulent dans la partie de la maison qui ne leur est pas réservée. Voyant que j'étais seul, elle le laissa tomber et je reconnus à ses grands yeux bruns dorés Djémila, la suivante, presque l'amie d'Isabelle. Depuis près d'un an je ne l'avais pas aperçue dans le harem. Ma femme me la cachait-elle? Parfois elle accompagnait sa maîtresse dans le caïque mais, silen-

cieuse, restait entourée de voiles. Aujourd'hui je découvrais soudain qu'elle n'était plus une enfant, mais une de ces adolescentes au visage de lune, une de ces idoles adorées des poètes que je lisais, une fille belle, enfin, faite pour l'amour. Ma maison, mystérieuse comme toutes les maisons d'Orient, récélait un tel trésor, et je ne le savais pas.

Je n'avais pas cessé de la regarder. Un instant, je sentis le feu doux de ses yeux sur les miens, puis elle baissa les paupières et, approchant encore, posa sur une petite table près de moi une timbale en argent qu'elle portait sur un plateau.

— O bey effendi, — dit-elle, — la khanoum a préparé ce verre de chira qu'elle vous envoie.

Elle parlait un français pur, mais d'une voix dont les sonorités chantantes n'étaient pas de notre pays.

— Comme te voilà grandie, Djémila! — dis-je. — Où donc étais-tu que je ne t'ai pas vue depuis si longtemps?

— Je suis toujours avec la khanoum quand elle est seule, — répondit-elle avec un peu d'orgueil.

Il y eut un silence assez long. Mon esprit flottait ne s'attachant à rien. Puis soudain, sans qu'aucune cause apparente eût motivé cette question, je dis :

— Sais-tu que le printemps commence aujourd'hui?

— Je le sais, bey effendi, — répondit-elle avec un demi-sourire.

Elle s'inclina et sortit, chargée de mes remerciements à l'adresse de la khanoum. Derrière elle, dans la pièce obscure, un parfum de musc traînait.

Je restai à rêver un moment, puis sautai sur mes pieds et courus à la fenêtre que j'ouvris. Changement subit de décor : il ne pleuvait plus; quelques nuages filaient vers le sud dans un ciel qu'éclairait une lune d'or à son second quartier. De petites vagues clapotaient sur l'appontement du yali. Un oiseau de nuit en chasse passa. L'air était frais encore, mais n'avait plus l'aigreur de l'hiver. Je respirai à plein poitrine. « C'est le printemps, me dis-je, c'est le printemps qui arrive! »

Un peu plus tard dans la nuit, je fis compliment à Isabelle de sa suivante.

— Elle est charmante, — ajoutai-je. — Ne songes-tu pas à la marier?

— Je me passerais difficilement d'elle, — répondit ma femme. — Et puis voudrait-elle quitter notre maison?

Les soirs succédèrent aux soirs et, lorsque je travaillais, Djémila arrivait portant une boisson fraîche. Parfois mirza Ali était encore là; le plus souvent elle semblait attendre qu'il fût parti. Sa visite prenait alors les allures d'un rendez-vous. Pourtant il ne s'y passait rien; je me bornais à regarder celle qui venait à moi dans la nuit.

Isabelle l'habillait d'une façon charmante et fantasque. Parfois Djémila se montrait pareille à l'échanson aux lèvres de rubis d'une miniature persane. Deux boucles de cheveux passant sous le turban encadraient son frais et beau visage; elle portait de grandes culottes amples serrées sur le cou-de-pied qu'elle avait fin; une chemisette de tulle pailleté d'argent enfermait un torse encore juvénile. Ou bien, elle entrait vêtue comme une bayadère hindoue, aux culottes étroites recouvertes d'une ample robe de mousseline transparente des Indes dans laquelle passaient des fils d'or. Des rangs de pierres de couleur lui encadraient les bras, le cou, et tombaient en bruissant sur les seins.

Longtemps, je ne causai pas avec elle. Je goûtais le plaisir de la voir aller et venir dans la pièce à demi éclairée et de regarder sur mes tapis anciens ses pieds nus, délicats. Pour qu'elle ne s'en allât pas tout de suite, je lui demandais de me rendre quelque menu service, de m'apporter un livre qui n'était pas à portée de ma main, de me donner une boîte d'allumettes. Accroupie sur les talons, elle me tendait l'objet réclamé. J'admirais près de moi la souplesse animale de ce jeune corps, la courbure de la croupe, le cintrage des reins tendus.

Mirza Ali maintenant ne s'en allait plus. Il attendait l'arrivée de Djémila, sans montrer pourtant d'aucune façon qu'il s'intéressât à la visiteuse. Il restait agenouillé dans l'ombre, la guitare à la main. Il ne tournait même pas la tête lorsqu'elle entrait. Je m'étonnais de ce qui paraissait être une faute de tact chez un homme si fin, si sensible. Il grattait dis-

traitement quelques accords sur le tar, comme s'il préludait à un morceau. Djémila, curieuse, attendait. Mais le mirza n'en finissait pas de chercher ses accords et elle nous quittait, comme si ses ordres étaient, du moins l'imaginai-je, de ne pas rester plus de quelques minutes avec moi. Peu à peu je m'habituai à la présence de mirza Ali et n'y prêtai plus attention.

Un soir, manquant de cigarettes, je demandai à Djémila de m'en chercher une boîte. Elle en trouva une dans la pièce voisine, en sortit une cigarette, l'alluma, puis me l'offrit. Cette façon de faire se pratique en Orient, mais elle n'était pas d'usage chez nous. J'eus un léger battement de cœur en portant à ma bouche la cigarette qui m'apportait, tiède encore, le parfum des lèvres de cette belle fille.

Chaque soir, je l'attendais avec impatience. Si elle tardait, je m'inquiétais, je tirais ma montre. M'avait-elle oublié?... Elle arrivait. J'étais heureux! Je prenais de ses mains le verre de chira. Elle s'inclinait devant moi, puis sortait, c'était tout.

Maintenant tout me retenait dans notre yali, Isabelle, toujours semblable à elle-même, dont je ne me lassais pas, mon travail avec le mirza, cette lente promenade à travers les jardins fleuris de la pensée persane, sa musique qui pénétrait chaque jour plus profondément en moi, dont je ne pouvais me passer, et enfin l'apparition dans la nuit de l'idole à la taille de cyprès. Que demander de plus? Que pouvait m'offrir la rive d'Europe?

Voyais-je, ne voyais-je pas que je m'attachais insensiblement à la petite Djémila? Je l'avais regardée d'abord avec curiosité et admiration un peu comme une figure détachée d'une miniature persane. N'avait-elle pas cette noblesse inimitable de port, ce visage fier, candide et voluptueux des adolescentes qu'ont représentées les peintres de jadis? Mais un autre sentiment plus impérieux m'envahit : un sentiment? un désir.... Cela et rien de plus. Je ne me perdais pas, ici au moins, dans des rêveries sentimentales. J'avais fait mes écoles...

Je m'inquiétai pourtant. Je commençais à me connaître, je savais non pas ma faiblesse, mais la force avec laquelle un désir nouveau s'emparait de moi et combien il était dif-

ficile d'y résister. Mais Isabelle? mais toute ma vie harmonieuse dans ce yali? Allais-je risquer de la détruire pour la satisfaction d'un caprice? N'étais-je pas un homme? Ne pouvais-je peser les conséquences de mes actes? J'avais admis de faire de la peine à ma femme, mais à distance, loin de ses yeux. Une passade sur la rive d'Europe était sans importance. Tout restait dans le vague. Étais-je, n'étais-je pas l'amant de l'Irlandaise? Impossible de le savoir. Mais avoir une maîtresse dans la maison même où vivait une femme que j'aimais, à laquelle j'étais attaché par mille liens que je ne songeais pas à rompre, la chose était grave. Comment le lui cacher? Bientôt épiés, nous serions à la merci de l'indiscrétion ou de la jalousie d'une servante. Isabelle elle-même pourrait nous surprendre... J'eus peur. Mais ce conflit éternel du drame classique entre le devoir et la passion se présentait devant mes yeux à travers la fumée d'une cigarette de tabac blond. Et puis le plaisir remplaçait la passion. Et ce ciel d'un bleu d'outre-mer au-dessus de nos têtes! et ces beaux nuages dorés qui venaient du sud! cette douceur de vivre qui nous pénétrait! Comment prendre les choses au tragique?

Ce qui restait en moi de l'homme ancien eut la force de discuter un jour avec Isabelle la question Djémila. Je lui dis sur un ton assez sérieux qu'il était temps vraiment de marier cette fille, qu'elle était jolie, qu'il était inhumain de la garder près de nous et que je me chargeais de lui assurer une petite dot.

Isabelle me parut très attentive au ton de mes paroles; ses yeux sérieux étaient attachés sur les miens; elle me prit la main et la garda. Mais, sur le fond, elle me répondit :

— Djémila a du cœur et nous aime. Je lui suis attachée aussi. Ne nous séparons point d'elle aujourd'hui. Plus tard...

Elle ne conclut pas. Ces mots me touchèrent et, pour un instant, donnèrent plus de force aux scrupules qui m'avaient fait intervenir auprès d'elle. Et pourtant avec quelle joie — ô contradictions d'un cœur sincère! — les entendis-je! Djémila ne partirait pas. Pour apaiser ma conscience, je crus devoir insister. Je le fis avec d'autant plus de conviction que j'étais maintenant assuré que la décision d'Isabelle était irrévocable.

Je continuai donc à recevoir la visite nocturne de Djémila. Parfois nous causions. Sa voix d'une extrême douceur avait quelque chose de chantant. Le français, parlé par elle, devenait la plus musicale des langues. Je pensais aux Persans qui gardent près d'eux un rossignol. Nous n'échangions pas beaucoup plus d'idées que je n'en eusse échangé avec un oiseau. Et pourtant, que cette conversation, par ce qu'elle contenait de non exprimé me paraissait intéressante!

— Quel âge as-tu? — lui demandai-je un jour.

— Quinze ans, bey effendi.

— Une enfant! — conclus-je machinalement.

Mais rien dans l'aspect de Déjmila ne justifiait ce mot. Elle était mince, il est vrai, mais grande assez, les hanches développées comme il convient, et pas plus. Le feu sombre de ses yeux si bien dessinés me faisait penser à la Téminé de Firdousi dont le jeune cœur est déchiré par l'amour qu'elle a pour Rustem. Ma femme était folle de m'envoyer dans la nuit une fille aussi belle? Je rêvai un instant. Puis je dis :

— Il est tard pour toi, ma petite, va te coucher.

Un soir, je la retiendrais. Que serait cette Orientale devant le désir d'un Européen? Tel était maintenant le seul thème de mes méditations que rythmait le tar aux mains expertes de mirza Ali. Bien qu'elle eût vécu dans un harem où l'homme est le maître, l'instinct féminin est constant. Elle était vierge, elle se défendrait pour se faire désirer avec plus d'ardeur. Puis elle céderait.

Et après?

Quoi qu'il arrivât, je ne me séparerais jamais d'Isabelle. Comment rester insensible à son charme, à cette pureté d'âme et de corps qui s'était conservée miraculeusement intacte à l'abri des hauts murs de notre yali? Elle me témoignait une égale tendresse. Les nuages avaient passé dans notre ciel sans laisser d'ombre sur son cœur. Nous partagions le même lit et, le matin, à peine éveillée, son corps se rapprochait du mien et les premiers mots qui montaient à ses lèvres étaient : « Ma vie! »

Quand nous étions ensemble, sa seule présence gagnait sa cause. Malheureusement pour elle, le danger naissant à l'heure

où je la quittais et où elle ne pouvait se défendre. Le soir, lorsque je travaillais dans la grande pièce du rez-de-chaussée, Djémila emportait la victoire, avant même que d'être entrée.

Mirza Ali s'accroupissait sur un tapis dans l'ombre. Il commençait à gratter le tar, et les cordes sonores m'envoyaient des cadences subtiles, des phrases qui semblaient monotones, mais, pleines d'une vie secrète, passionnée, déchirante, avaient vite fait de m'emmener dans un monde où, vides de sens, les mots « fidélité », « foi conjugale », ne se présentaient même pas à l'esprit.

Vers onze heures, Djémila arrivait. Si légère qu'elle fût, j'entendais son pas sur les marches de l'escalier. (N'avais-je pas déjà dans mes souvenirs le bruit d'un pas sur un escalier?) Elle venait à moi, la Sulamite, porteuse d'un philtre. Elle entrait dans le cercle de lumière que dessinait la lampe. Elle disait les mots toujours les mêmes :

— O bey effendi, j'apporte un verre de chira que la khanoum vous a préparé.

Ali était là, presque invisible, effleurant d'une main distraite, mais savante, les cordes tendues, parfois silencieux, parfois chantant d'une voix sourde qui s'élevait pour s'apaiser aussitôt et n'être plus qu'un murmure. Écoutait-il ce que nous disions? Voyait-il nos regards? Savait-il ce qui allait se passer entre nous? Pensait-il que mes rencontres avec Djémila avaient besoin des accords du tar? Je ne sais. Mais soir après soir, — nous étions maintenant à la fin d'avril — je trouvai le mirza près d'une fenêtre ouverte sur le Bosphore, accordant avec soin et nonchalance son instrument.

Nous lisions quelques vers d'un poète persan. Mirza Ali m'en expliquait le sens caché et les correspondances lointaines. Il se perdait ainsi, et moi avec lui, dans la mysticité. La difficulté qu'il avait à s'exprimer en français — pour les sujets simples nous commencions à causer en persan — ajoutait au mystère du texte celui de l'interprétation. Il donnait l'impression d'en savoir plus qu'il ne pouvait exprimer, d'avoir les clefs d'un monde enchanté dans lequel je ne pénétrais que par sa grâce. J'imaginais aussi qu'une longue familiarité avec la pensée asiatique lui permettait de lire dans les êtres des choses dont ils ne soupçonnaient

pas encore l'existence. A le suivre dans les méandres de sa conversation, mon esprit commençait à flotter, bientôt il s'élevait au-dessus de la terre jusqu'à un point d'où je contemplais le monde sous un angle nouveau. Jamais homme ne fut plus adroit à vous détacher de vous-même. Il accomplissait par des moyens différents et qui lui étaient propres l'œuvre subtile de l'opium. Une fois obtenu le résultat désiré, il prenait la double guitare et l'essaim des notes s'éveillait sous ses doigts en apparence malhabiles. Elles semblaient s'envoler au hasard, sans ordre, sans intention, mais peu à peu se groupaient, formaient des phrases qui bondissaient en avant, se mêlaient et, finalement, revenaient sur elles-mêmes, tissant autour de moi une trame harmonieuse et solide dont les fils un à un m'enlaçaient et dont je devenais, bon gré mal gré, le prisonnier.

Paraissait alors Djémila. Elle ne me ramenait pas à une réalité prosaïque. Elle entrait sans effort dans le cercle magique où le mirza m'avait transporté. Elle appartenait à ce monde, bien éloigné de celui où j'avais vécu, de celui où je vivais quelques heures plus tôt. Tout n'y était que volupté raffinée pour l'esprit et pour les sens. Mirza Ali, s'il chantait, continuait en sourdine, puis se taisait. Mais une corde résonnait dans le silence et peu à peu la guitare, comme d'elle-même, commentait à sa manière subtile la situation nouvelle créée par l'arrivée de Djémila. Un soir, le mirza m'avait raconté l'admirable scène de l'histoire de Sohrab au *Livre des Rois* dans laquelle Témimé, la fille du roi de Semengan, visite la nuit le héros Rustem tandis qu'il dort. Il s'accompagnait alors sur un rythme tout nouveau pour moi... Et voilà que maintenant, au moment où Djémila entrait, au milieu des arabesques compliquées issues de la guitare, deux accords sonnaient sur le rythme inoubliable, deux accords seulement, aussitôt disparus, qui suscitaient devant mes yeux Témimé au cœur bouleversé se glissant dans la nuit auprès de Rustem. Je la voyais dans les bras du héros. Était-ce Témimé? Était-ce Djemila? Était-ce Rustem? Était-ce moi?

Par de tels sortilèges, le mirza enfoui sous son aba, petite masse accroupie dans l'ombre, nous enchaînait l'un à l'autre.

Où étais-je alors? L'Europe oubliée, j'habitais au cœur de l'Asie; je succombais sans lutte à ses enchantements.

Telles furent, ce printemps-là, nos soirées sur le Bosphore. Ce qui se passait entre nous me paraissait se développer et mûrir en dehors de ma volonté et de celle de Djémila. J'imaginais assez curieusement que mirza Ali en savait sur ce point autant que nous, plus peut-être... Mais sa présence deviendrait vite une gêne. Ne le sentait-il pas? Pourtant au fond de moi, j'inclinais à croire que je n'aurais pas à le renvoyer et que de lui-même il saurait nous quitter lorsqu'il le jugerait nécessaire.

Un soir, je dis insolitement à Djémila en lui montrant une place sur le divan à côté de moi :

— Assieds-toi, petite.

Au lieu de s'asseoir sur le divan, elle s'accroupit sur le tapis à mes pieds.

Mirza Ali s'arrêta de gratter la guitare. Il arrivait qu'il s'interrompît pour suivre silencieusement sa rêverie. Aussi, sans y faire attention, je regardai Djémila immobile près de moi et son cou flexible que j'aurais pu caresser. Le hasard voulut que mes yeux fussent tournés vers la porte et j'aperçus le mirza qui, sans que je l'eusse entendu, en avait gagné le seuil et l'allait franchir.

— Tu t'en vas, — dis-je surpris.

— *Khasté hastam, khan* (je suis fatigué, seigneur), — répondit-il en persan, puis il sortit.

Djémila se leva aussitôt. La façon un peu inquiète dont elle dressa la tête la fit semblable un instant à une biche effrayée. « Le plus ravissant animal... » pensai-je.

Déjà elle s'inclinait, les doigts sur le front. Me quitter?... Je tendis la main et saisis la sienne pour la retenir. Elle prévoyait si peu ce geste — jamais je ne l'avais touchée — qu'elle perdit l'équilibre. Mais, comme je ne la lâchais pas, elle s'abattit à moitié sur le divan, à moitié sur moi. Elle ne put retenir un éclat de rire joyeux, enfantin. Mes lèvres l'arrêtèrent sur sa bouche. Elle ne résista pas.

La flamme baissait dans la lampe lorsque je me levai. Djémila, heureuse et lasse, restait à moitié défaite sur le

divan, le bras gauche, long et délié, passé derrière la tête. L'épaule un peu maigre était encore d'une enfant. Ses yeux se posaient librement sur les miens, sans gêne et sans effronterie, sans honte inopportune, sans rien non plus qui pût laisser entendre qu'une complicité venait de se créer entre nous. Ce qui s'était passé n'était-il pas et selon la nature et selon les coutumes de sa race? En se donnant elle n'avait pas trahi sa maîtresse par les ordres de qui elle descendait près de moi. Sa mission était de me plaire. Elle y avait réussi.

Comme je la regardais, elle se redressa, rajusta ses vêtements.

— Il est tard, — dit-elle, — il faut que je remonte.

Le lendemain matin, je causais avec ma femme dans sa chambre et je crus voir — peut-être m'abusai-je — un peu de tristesse dans ses yeux. Je me reprochai de la laisser seule toute la journée et lui demandai de venir me prendre à Constantinople dans l'après-midi. Elle parut étonnée d'abord de ma proposition, mais tout de suite charmée, et l'accepta. A l'heure dite, je la trouvai au ponton de Galata. Pour la première fois, elle était voilée à la turque; jusqu'alors elle se contentait de se cacher à moitié le visage. Cet arrangement me plut. Le temps était beau. Nous décidâmes d'aller jusqu'aux îles des Princes. Le canot filait sur une mer d'azur à peine ridée par le vent.

A Prinkipo, l'envie nous vint de monter au couvent de Saint-Georges qui se trouve au sommet de l'île. On y accède par des sentiers rocailleux. Nous prîmes des ânes et nous voilà le long des chemins bordés de lentisques et de térébinthes. Nous étions gais et riions de toutes choses comme des écoliers. Dans ce couvent, il y a une fontaine aux pouvoirs miraculeux. Les gens du pays, même les Turcs, y viennent en pèlerinage et, faisant un vœu, mettent sur la face perpendiculaire de la pierre qui la surplombe une pièce de monnaie. Si la pièce reste collée au roc, le vœu est exaucé.

Avec un grand sérieux, Isabelle tira une pièce de son sac et l'appliqua sur la pierre. La pièce ne tomba pas.

— Qu'as-tu demandé? — lui dis-je.

Le beau visage de ma femme s'éclaira.

— Mes seuls vœux sont pour ton bonheur, — répondit-elle.

Nous rentrâmes en pleine nuit à Tchoubouklou. Je soupai dans la chambre d'Isabelle et, comme il était tard déjà, je ne descendis pas travailler dans la grande pièce sur le Bosphore.

Mais la soirée suivante me ramena Ali, sa guitare, ses chants et, vers onze heures, l'échanson Djémila. Le mirza — il semblait que tout fût déjà réglé de façon immuable — laissa tomber pour la dernière fois ses doigts sur les cordes (l'accord de Témimé!) et disparut. Djémila restait debout attendant mon désir...

. . . . . .

Seul, plus tard, avant de rejoindre Isabelle, je m'attardai dans la pièce silencieuse. L'air était lourd des effluves d'un magnolia épanouit près de la maison. Je ne pensais à rien. Et soudain, du fond obscur du passé, des mots montèrent jusqu'à mes lèvres : « Une volupté sans fièvre. » La terre asiatique tenait ses promesses. L'amour, le plaisir, il n'y avait ici rien de bas... Et cette fille neuve...

CLAUDE ANET

LE CRÉDIT DU BILLET

ET

LA POLITIQUE DE LA BANQUE DE FRANCE

DE 1924 A 1927

Lors de l'Assemblée générale des actionnaires de la Banque de France, le 28 janvier 1926, M. le gouverneur Georges Robineau, précisait les principes fondamentaux de la politique suivie par le Conseil général de la Banque depuis le début des hostilités : « En présence de devoirs complexes, et de décisions parfois angoissantes, votre conseil n'a perdu de vue à aucun moment que *la tâche essentielle est pour lui de défendre le crédit du billet de banque.*

« Il demeure plus que jamais convaincu que ce crédit ne peut être maintenu et affirmé que sur les bases indépendantes des besoins de l'État déterminées par nos statuts. »

Ce rappel du rôle essentiel de l'Institut d'émission n'était point, de la part du Conseil général, une manifestation platonique. Il confirmait une doctrine chère au Conseil de régence, mais que l'opinion publique pouvait tenir pour caduque, tant, depuis le début des hostilités, les émissions de billets s'étaient succédé, pour soutenir le crédit de l'État, au détriment du crédit du billet.

Au début de la guerre, la Banque n'avait consenti les premières avances au Trésor qu'en raison des nécessités impérieuses de la défense nationale; puis l'État n'était-il pas dans l'impossibilité de se procurer les ressources indispensables à la conduite financière de la guerre, et par son propre crédit, et par l'impôt? Le gouvernement s'était d'ailleurs engagé, à

Bordeaux, en septembre 1914, à assurer l'amortissement de sa dette, dès le retour à une situation normale. L'article 3 de la Convention du 21 septembre 1914, disposait : « L'État s'engage à rembourser, dans le plus court délai possible, les avances faites à l'État par la Banque, soit au moyen des ressources ordinaires du budget, soit sur les premiers emprunts, soit sur les autres ressources extraordinaires dont il pourra disposer. » Alors était également prévue l'ouverture d'un compte d'amortissement alimenté par le versement d'une partie des intérêts dus par l'État à la Banque pour les avances qui lui avaient été consenties. Le gouvernement et la Banque n'avaient pas alors envisagé que non seulement pendant les hostilités, et durant quatre années, mais encore et surtout après leur cessation, les demandes de prêts resteraient élevées. Au lendemain de l'armistice, alors que l'État se tournait vers la Banque pour lui faire jouer encore le rôle de faiseur de fonds afin de suppléer aux insuffisances d'impôts et de faire face aux multiples besoins des services du Trésor, le Conseil général opposait avec opiniâtreté aux demandes qui lui étaient faites, les principes de son organisation statutaire. Dans une déclaration transmise le 15 juillet 1919, à M. le Ministre des Finances, le Conseil général rappelle qu'il est d'un intérêt vital pour le pays que le billet conserve un crédit au-dessus de toute atteinte. Les statuts fondamentaux qui soumettent l'émission à des conditions déterminées ne doivent pas être oubliés; des dérogations à ce principe ne peuvent être admises que dans l'intérêt suprême de la défense nationale, *au moment où l'existence même du Pays est en jeu et qu'il s'agit de vaincre ou de mourir.*

La protestation du Conseil général eut alors un résultat. Une limite fut imposée aux avances de l'État qui furent fixées à un maximum de 27 milliards. La loi du 22 avril 1920 contenait des dispositions destinées à accélérer, en principe, l'amortissement de la dette de l'État.

Mais en fait la volonté du conseil de se conformer aux dispositions statutaires allait être dominée par les difficultés de la Trésorerie, par le non respect des conventions de 1920, relatives aux remboursements annuels prévus, par une éclosion de théories et de projets qui, loin de s'inspirer des

conceptions statutaires, entendaient créer une confusion de plus en plus complète et du crédit de l'État et du crédit de la Banque, au point de faire du billet un certificat des dettes de l'État et non un instrument de circulation, créé pour faciliter la production et la circulation des biens.

I. — *Les difficultés de Trésorerie et la confusion du crédit de l'Etat et du billet de banque.*

La crise économique de 1920-1921 eut pour effet de restreindre l'usage d'instruments de paiement, après le ralentissement de l'activité économique et la diminution des besoins du public qui constatait une baisse des prix. Les billets revenaient vers les banques, qui les utilisaient en achats de bons de la Défense nationale; les particuliers agissaient, le plus souvent, de même. L'État avait donc des disponibilités de trésorerie qu'il affectait à rembourser, en janvier 1921, une partie de sa dette.

La circulation, après s'être élevée sans cesse, jusqu'en octobre 1920, accusait en mai 1922, une diminution de 3 412 millions par rapport au maximum de 1920. Elle se chiffrait par 35 955 millions. Chute temporaire; car les affaires reprennent, les prix s'élèvent. L'État est engagé dans l'œuvre des réparations dont il est le financier, à condition que la Banque de France et le public soient les banquiers. L'Allemagne persiste dans une carence qui déséquilibre les services de la Trésorerie. De mars 1921 à la fin de décembre 1922, la dette de l'État envers la Banque passe de 21 700 millions à 23 375 millions. Il fallait accroître le maximum des avances consenties par la Banque. Cette pratique d'émissions accrues de billets devait fatalement nuire à la valeur de la devise et dans les derniers jours de 1923 le cours du dollar passait à 20 francs, puis en janvier 1924 à 23 francs et la livre de 87 francs à 96 francs.

Les difficultés budgétaires et de Trésorerie attiraient l'attention des spéculateurs; en Autriche, en Allemagne, en Hollande, s'organisait une campagne à la baisse du franc. Quelles mesures de protection adopter? Rendre plus difficile l'obtention du franc, en élevant le taux de l'escompte? La Banque y eut recours en le relevant de 5 à 5 1/2 puis à 6 p. 100;

et celui des avances de 6 à 7 p. 100. Mais n'était-ce point là plutôt un geste rituel qu'une mesure de protection efficace? Le spéculateur en quête de franc appréciait les profits attendus d'une opération de jeu dont il considérait les gains comme certains. L'élévation de 5 à 6 p. 100 du taux de l'escompte entraînait une réduction bien minime du bénéfice espéré. Le change continuait son mouvement ascensionnel et atteignait, dans les premiers jours de mars, les cours extrêmes de 28 francs pour le dollar et 120 francs pour la livre sterling.

Le gouvernement avait d'abord espéré réagir contre les impressions défavorables au franc en pratiquant une rigoureuse compression des dépenses budgétaires et un important effort fiscal : institution du double décime, etc., mesures jugées nécessaires et préparatoires d'un nouveau concours de la Banque, dans une forme extra-statutaire. L'État demandait au conseil général d'engager le crédit même de la Banque dans une opération réalisée à l'étranger qui permettrait d'obtenir les ressources nécessaires à une intervention immédiate sur le marché. Le Conseil de Régence fut d'abord surpris par cette demande. De telles interventions n'étaient point prévues dans le texte de sa charte constitutive. Le Président de la République, le ministre des Finances, les présidents et rapporteurs des commissions de la Chambre et du Sénat durent, pour emporter l'adhésion des régents, invoquer l'argument qui puisait sa force dans le malheur du temps présent et la nécessité de ne point laisser sombrer irrémédiablement le crédit de l'État. Le résultat à obtenir était bien la défense de la valeur du billet. Peu importait la nature et la forme du concours qui était exceptionnellement demandé.

En quelques heures la Banque obtenait à New-York un crédit de 100 millions de dollars, grâce au concours de MM. J.-P. Morgan et Cie. Les crédits, accordés pour trois mois et renouvelables, n'entraînaient aucune remise préalable d'or, aucun dessaisissement. Mais il était prévu que si, à l'échéance, la Banque ne disposait pas des livres ou des dollars nécessaires pour assurer le remboursement des sommes restant dues, elle devrait faire un envoi d'or effectif.

Grâce au concours discipliné de maisons françaises et étrangères, les spéculateurs qui s'étaient portés vendeurs

de francs à découvert furent privés des moyens de reporter leurs engagements. A la fin du mois de mars, les cours du dollar et de la livre étaient ramenés respectivement aux environs de 18 francs et de 76 francs, la livre s'inscrivit même à 66 francs. Pendant quelques semaines la Banque intervint encore soit pour briser quelques retours offensifs des spéculateurs à la baisse, soit pour racheter des devises vendues et préparer les remboursements des deux emprunts, qui furent effectués en Angleterre, en septembre 1924, aux États-Unis le 12 décembre, le Gouvernement français ayant alors contracté sur le marché américain un emprunt à long terme, d'un montant équivalent, pour une durée de vingt-cinq ans. Au total l'opération n'avait rien coûté à la Banque. Elle avait orienté le cours de la livre vers une baisse qui dépassa parfois 50 points par rapport aux cours les plus élevés. Restait, après liquidation complète des emprunts, un reliquat minimum de 160 millions de francs de bénéfices, dont le Trésor fut le véritable bénéficiaire, et dont il fit usage, même après le 11 mai 1924, pour intervenir sur le marché des changes.

La banque, en 1924, avait pu contribuer à l'amélioration du franc dont la chute était due surtout à une action spéculative, organisée par l'étranger, qui avait sous-estimé nos facultés de résistance. Mais le Conseil général de la Banque n'avait aucune illusion sur l'effet essentiellement temporaire de cette mesure. Aussi insistait-il auprès du Gouvernement, lorsque celui-ci faisait à nouveau appel au concours de l'Institut d'Émission, pour obtenir une politique financière courageuse qui permît d'assurer l'équilibre budgétaire, de comprimer les dépenses... Le conseil général de la Banque n'ignorait pas que l'année 1925 comportait des possibilités de remboursements successifs de valeurs à court terme du Trésor, dont les détenteurs avaient la faculté de rester ou non les créanciers de l'État; les épargnants ne prendraient la première position que s'ils pouvaient vraisemblablement espérer l'amélioration ou tout au moins la stabilité de la devise nationale. Le régime de la confiance s'imposait et sa meilleure assise était une politique d'apaisement, la trêve des partis, une vigoureuse politique d'économies et d'augmentation des ressources.

Les événements allèrent dans un sens défavorable au salut du franc. Les passions politiques restèrent ardentes; les ressources fiscales furent insuffisantes pour faire face aux dépenses nouvelles; les détenteurs de valeurs à terme du Trésor réalisèrent, jusqu'à concurrence de 11 milliards, des remboursements; ceux des bons de la Défense nationale renouvelèrent avec moins d'empressement leurs titres. Le Trésor se retourne vers la Banque et lui demande des concours sans cesse réitérés. Au début de 1925, il faut subir une élévation de la limite des avances qui avait été ramenée à 22 milliards, et celle de l'émission des billets, fixée jusqu'alors à 41 milliards et qui sera portée à 45 milliards.

Le 15 avril, une convention conclue entre l'État et la Banque entraîne le relèvement des avances de 4 milliards. A chacune de ces étapes, le Conseil des Régents déclare qu'il ne consent à ces mesures que contraint et forcé, pour sauver le Trésor d'une carence et pour éviter de fermer ses propres guichets par suite des insuffisances d'instruments de circulation que l'État prélève incessamment pour ses seuls besoins, au détriment des opérations commerciales. Mais, trois mois après, le Gouvernement demande l'autorisation de négocier avec la Banque un nouvel emprunt s'élevant à 6 milliards. A la fin de novembre, double demande d'avances nouvelles; le 23 novembre, un milliard et demi pour procurer au Trésor les billets nécessaires à ses paiements immédiats; le 4 décembre 6 milliards complémentaires pour donner, encore une fois, à la Trésorerie des disponibilités nouvelles. — La limite des avances était ainsi portée à 39 milliards et demi, et celle de la circulation à 58 milliards. En une année, la dette de l'État s'était accrue de 14 milliards 150 millions.

Le Conseil général n'avait point cessé de protester contre les abus des émissions qui étaient le fait de l'État. Le 7 décembre 1925 il soulignait les graves désordres monétaires qu'entraînaient ces augmentations successives. L'extrême péril du crédit du pays expliquait son consentement. Comment, en effet, accepter la fermeture des guichets du Trésor, le non-paiement des fonctionnaires, le refus de tout escompte du papier commercial, qui eussent été les suites fatales d'un refus de concours de la part de la Banque?

L'arrêt complet de la vie économique eût été imposé à une nation dont les forces productrices restaient intactes. Une hausse immédiate des prix, une chute verticale de la devise nationale, exprimée dans les cours de change, préparaient et rendaient inévitable l'effondrement définitif de la monnaie.

Mieux valait tout tenter que d'accepter cette éventualité. On réservait l'avenir à une nation qui a connu, dans son histoire politique et économique, des revirements tout à fait inattendus, absolument imprévisibles. Qui donc, en décembre 1925, aurait pu sérieusement affirmer qu'en juillet 1926, M. Poincaré prendrait la direction des affaires, ayant à ses côtés MM. Herriot et Painlevé, afin d'entreprendre la politique du retour à la confiance, dont la Banque préconisait l'adoption depuis plusieurs années?

Les complications les plus graves devaient cependant survenir, à la suite des opérations faites par le Trésor pour se procurer des disponibilités avec le concours des banques.

Il importe de préciser le rôle et la nature des opérations faites par la Banque dans ces circonstances. En dehors des avances directes qui lui sont consenties par la Banque de France, conformément à des conventions sanctionnées par un texte législatif, le Trésor a la faculté d'obtenir, tout comme un simple client, la négociation de ses effets. M. Thiers avait jadis, au cours d'une intervention, réclamé pour l'État ce droit que l'on ne saurait contester.

Si les banques les plus considérables de la place acceptent par exemple de faire réescompter leur portefeuille et de verser au compte courant du Trésor les fonds provenant de cette opération, en recevant en échange un bon, le bilan de la Banque reflétera dans ses écritures ces opérations qui ne sont pas à confondre avec les avances légales. Elles se produisent parallèlement. L'État, pour parer momentanément à une situation difficile, a emprunté par personne interposée.

Le Trésor peut aussi obtenir des avances par caisse, les banques versant à son compte courant leurs disponibilités qui leur étaient remboursées dans le courant de la semaine ou du mois, suivant la publication d'un bilan qui, dans les écritures de ses différents postes, était matériellement exact.

Cette politique de recours du Trésor aux banques privées n'était point un fait nouveau. M. Rouvier en avait fait usage en 1905 pour se procurer des ressources immédiates nécessaires à la fabrication des munitions, à la mise en état des armements. Ces modalités de concours comportaient cependant, en 1924, un danger. Les besoins conjugués de l'État et des affaires nécessitaient un emploi de billets dont le total ne devait pas dépasser le maximum de la circulation autorisée par la loi.

Pendant des mois on côtoya cette limite. Mais au début de 1925 la centralisation des écritures des opérations des succursales devait révéler le dépassement dont la Banque ne pouvait, jusqu'alors, se douter. Le Trésor laissait à ses trésoriers-payeurs une marge de paiement de 2 à 3 milliards, ce qui était peut-être excessif. Quel était le montant exact des paiements faits aux créanciers de l'État, aux porteurs de bons qui ne renouvelaient pas leurs titres? Matériellement on ne pouvait le constater qu'en se trouvant en face d'un fait accompli. Il était alors trop tard pour agir. Ce résultat était fatal par suite de la non-centralisation immédiate des opérations des mouvements de fonds opérés pour le compte du Trésor. La situation exacte du Trésor ne pouvait apparaître qu'après compensation des entrées et des sorties de fonds pour son compte, ce qui nécessitait un rapprochement des écritures de la Province et de Paris. Les services centralisateurs des opérations des succursales ne pouvaient établir l'état au vrai qu'après un certain délai. Puis entre l'époque de réception des bordereaux d'opérations des succursales et le moment où les services de comptabilité avaient terminé leur travail de rapprochement, d'autres paiements, des opérations commerciales étaient survenus qui avaient pu modifier le montant total de la circulation.

Dès le début de l'année 1925, le plafond légal de l'émission qui était de 41 milliards, était crevé; la circulation totale s'élevait à 41 milliards 715 millions. On avait espéré, d'après le rythme des années précédentes, que le printemps amènerait une compression de la circulation. Il n'en fut rien. Le Conseil général de la Banque insistait, le 26 février 1925, pour que cette situation fût régularisée. « Le Conseil général, écrivait le gouverneur au ministre des Finances, est toutefois

dans l'obligation de vous dire que le temps écoulé a rendu chaque jour plus difficile notre situation au regard de la loi, fixant à 41 milliards le maximum de l'émission des billets, sans que nous puissions désormais compter sur la résorption que nous espérions jusqu'à ce jour voir se réaliser... Il appartient donc au Gouvernement que nous avons tenu, au jour le jour, au courant de la situation, de se préoccuper, sans aucun retard, de régulariser législativement, avant la publication du prochain bilan, un dépassement de la limite légale que tous nos efforts sont malheureusement impuissants à éviter... »

On sait l'émotion que suscita, dans le public, l'abus des recours de la Trésorerie à des emprunts immédiats, auprès des banques. Les opérations, mal exposées au public, laissèrent croire à une falsification des écritures, de leur exactitude matérielle, alors qu'il y avait simplement un camouflage des emprunts du Trésor auprès de la Banque, et une complaisance demandée à la Banque par l'État, pour faciliter des opérations de retraits de fonds qui évitaient, au jour de la publication du bilan, la matérialité des dépassements des limites légales.

Nous n'avons point voulu atténuer la gravité des faits, mais préciser simplement à qui en incombe la responsabilité. Même aux heures pénibles de 1925 et 1926, le Conseil général de la Banque n'a jamais renié sa ferme doctrine de la défense de la valeur du billet. Il affirmait que « la sauvegarde du billet se trouve dans l'application des principes sur lesquels repose l'émission de toute saine monnaie, en premier lieu sur le maintien de cette monnaie, hors de toute dépendance des besoins de l'État ».

Il n'avait pas dépendu de la Banque que l'on ne tînt aucun compte de ces vérités fondamentales. Elle n'avait en son pouvoir qu'une force de résistance effective : un refus catégorique de concours à l'État. L'opinion l'aurait-elle accepté? La Banque ne pouvait accepter la fermeture des guichets et l'arrêt des affaires que si l'État y consentait. Le conseil général, pleinement conscient des critiques sévères qu'il allait encourir, s'engagea dans une série de capitulations qui n'avait à ses yeux d'autre excuse que l'espoir de préparer le retour à une politique financière salutaire. Lorsque les événements formidables

menacent l'avenir du pays, le meilleur parti à prendre ne s'explique plus par des considérations simplement techniques. Il faut placer au-dessus de tout l'intérêt national. Chacun, quels que soient son rang, sa puissance effective dans la société, doit se sacrifier pour faire triompher la solution la plus utile à l'intérêt général. Le Conseil de Régence et les dirigeants de la Banque n'ont d'autre excuse à leur faiblesse involontaire, que d'avoir préféré les chances de survie du crédit de la France à des mesures qui entraînaient, de façon certaine, la chute de notre monnaie.

II. — *La politique de sauvegarde du billet et les remboursements de l'Etat.*

Le Conseil général de la Banque n'a jamais cessé de rappeler qu'il n'avait consenti des avances à l'État qu'à la condition expresse d'être remboursé aussi promptement que possible. Le texte d'une lettre de M. Ribot, alors ministre des Finances, résidant à Bordeaux, en date du 18 septembre 1914, est révélateur de cet état d'esprit. Le ministre avait été saisi par le gouverneur « de la préoccupation qu'avaient les Régents d'assurer, après la conclusion de la paix, le remboursement aussi prompt que possible des avances faites à l'État ».

M. Ribot déclarait son *complet accord* avec les Régents : « Rien ne serait plus funeste que de céder à la tentation de différer ce remboursement, pour se dispenser de faire les emprunts nécessaires et profiter du taux réduit d'intérêts de la dette de l'État envers la Banque... Le crédit de la Banque et celui de l'État ne doivent pas être confondus et lorsqu'une crise, comme celle d'aujourd'hui, oblige l'État à recourir à la Banque, il ne peut le faire sans danger qu'à la condition de rentrer le plus tôt possible dans l'ordre habituel. »

M. Ribot faisait mieux que des promesses. Le compte d'amortissement était créé par une convention conclue le 21 septembre 1914 et approuvée par une loi du 29 décembre de la même année, entre l'État et la Banque. Il fut stipulé que le taux des avances, jusqu'alors de 1 p. 100, passerait à 3 p. 100; mais les 2 p. 100 supplémentaires ne profiteraient pas aux actionnaires. Ils devaient alimenter, un an après la cessation

des hostilités, un fonds de réserve destiné à l'amortissement des avances. Cette combinaison ingénieuse, adoptée par M. Ribot et qui s'inspirait de dispositions conçues, après 1870, pour le remboursement de la dette de l'État à la Banque, était le plus sûr moyen d'imposer la pratique de l'amortissement à l'avenir.

L'institut d'émission avait d'ailleurs le droit d'affecter, tout d'abord, les disponibilités du compte à la reconstitution de la valeur du portefeuille moratorié qui ne lui aurait pas été remboursé par les particuliers, mais les débiteurs de la Banque exécutèrent presque tous leurs obligations; ainsi la presque totalité des intérêts revint au compte d'amortissement.

Par la suite, en 1919, il fut stipulé qu'à l'avenir la Banque n'obtiendrait pour elle, chaque année, qu'un intérêt de 1/2 p. 100 sur les 21 premiers milliards d'avance, de 0,375 p. 100 sur le 22e milliard, la Banque ne devant conserver aucune part des intérêts afférents aux tranches dépassant 23 milliards. Les intérêts payés par l'État pour les avances excédant 23 milliards, iraient intégralement au fonds d'amortissement. Mais à partir du 26e milliard, un intérêt de 2 p. 1000 était à nouveau versé par l'État.

En 1920, deux conventions datées du 14 avril et du 20 décembre prévoient l'engagement de l'État de rembourser annuellement une somme de 2 milliards. Or, le compte d'amortissement ne pouvait fournir, après accumulation des intérêts non prélevés par la Banque, l'équivalent de ce total. Le Trésor était donc dans l'obligation de se procurer des fonds par tout autre voie, s'il voulait tenir ses engagements. Le seul moyen consistait à trouver dans les excédents des ressources budgétaires de quoi compléter le fonds d'amortissement jusqu'à concurrence de 2 milliards. Au début de 1921, à défaut de ressources provenant d'excédents budgétaires, il s'adresse au public et lui demande de prendre son lieu et place de débiteur de la Banque. La baisse des prix, consécutive à la crise de 1920, facilitait la souscription aux Bons de la Défense nationale, et ce fut par ce procédé que le Trésor se procura les fonds nécessaires à l'atténuation de son passif à la Banque. M. Doumer exécuta ainsi les conventions de 1920. En 1922, la reprise des affaires entraîne une hausse des prix et les sous-

criptions aux Bons se raréfient. On dut alors conclure une nouvelle convention qui limitait le remboursement total à un milliard. En 1923, on se contentait, après quelques hésitations qui provoquèrent de fâcheuses polémiques, d'affecter à l'amortissement des avances les 800 millions disponibles au compte de la Banque.

En 1924, grande gêne dans la Trésorerie, le ministre des Finances se trouve partagé entre deux solutions contradictoires : d'une part, il voudrait continuer la politique du remboursement des avances à la Banque, afin de réduire le montant de la circulation; de l'autre, il a le devoir de laisser les disponibilités intactes, s'il veut éviter la carence du Trésor.

On eut alors recours à un expédient. Le montant des remboursements des avances est fixé à un total de 1 200 millions, dont 800 millions sont fournis par le jeu du compte d'amortissement, le surplus provenant d'un virement d'une somme de 400 millions à prélever sur l'emprunt de 100 millions de dollars, contracté par l'État français à New-York, au mois de décembre 1924. Aux termes de cette convention, le Trésor fait virer au compte de la Banque de France, à New-York, la dite somme et la Banque de France crédite l'État, en francs, d'une somme correspondant aux versements sur la base de 5,18 par dollar.

En décembre 1925, la situation de la Trésorerie était encore plus gênée qu'en 1924. Les difficultés politiques, après la chute de plusieurs ministères, s'ajoutaient aux embarras financiers. On imputa, cependant, 1 milliard, provenant surtout du compte d'amortissement, à la réduction du montant des avances, dont le total fut ramené de 39 milliards 500 millions à 38 milliards 500 millions.

M. Poincaré, en arrivant au ministère des Finances, ne pouvait faire fi de l'exécution d'engagements solennellement pris à l'égard de la Banque, et d'ailleurs conformes à l'intérêt général qui impose la défense du crédit du billet. L'article 33 de la loi de finances du 3 août 1926 avait prévu, au titre du budget général de l'exercice, en addition aux crédits alloués par la précédente loi de finances, un crédit de 951 millions pour faire face au paiement et de la portion d'intérêts conservés par la Banque et des intérêts à verser au compte

d'amortissement. Ce qui permet d'obtenir 900 millions pour rembourser les avances. A la fin de 1926, le Trésor peut disposer de 1 332 millions inscrits en fait à son compte d'avances à la Banque et provenant tant de l'accumulation des intérêts versés et non retenus par la Banque que de sommes disponibles après annulation des bons représentatifs de créances sur la Russie. Il n'a plus qu'à trouver 568 millions pour parfaire 2 milliards qu'il dut prélever sur des disponibilités de Trésorerie.

Car même s'il y avait des excédents de recettes sur les dépenses du budget général, constatés en clôture d'exercice, aux termes de la loi du 7 août 1926, ils devraient être versés à la caisse de gestion.

Peut-être aurait-il mieux valu doter moins largement la caisse de gestion des bons de la défense nationale et d'amortissement de la dette publique, et prévoir un prélèvement sur les disponibilités de la caisse en faveur de l'exécution d'obligations si souvent consenties et reconnues à l'égard de la Banque.

Mais les circonstances de fait expliquent que le gouvernement et le Parlement aient surtout voulu organiser, en juillet 1926, l'amortissement des bons de la défense nationale, plutôt que d'assurer l'exécution certaine des conventions de 1920. La gêne de la Trésorerie en 1925-1926, par suite des demandes massives de remboursement des valeurs à terme du Trésor, ou du non renouvellement des bons, avait failli faire sombrer le crédit de l'État. Toute l'attention des spécialistes financiers était portée sur le problème de l'élasticité de la Trésorerie.

D'aucuns, d'ailleurs, contestaient la légitimité et l'opportunité du remboursement des avances de la Banque à l'État. On soutenait que la Banque allait être gratifiée de ce qu'elle n'avait pas donné, ni pu donner.

Le billet émis à l'époque de l'inflation n'était qu'un emprunt forcé sur la fortune des particuliers. La Banque ne devait donc rien recevoir puisque son sacrifice effectif avait été nul.

On oublie que le premier devoir de l'État est d'éviter la banqueroute financière. De plus, il doit aux citoyens réparation du préjudice qu'il leur a causé de par son fait. Or, il ne

peut indemniser chacun de nous quand la situation des finances publiques devient meilleure. Le seul moyen d'atténuer la gravité des dommages consécutifs à la diminution de puissance d'achat du franc, suite inévitable de l'inflation, est de rembourser les avances faites par la Banque à l'État. Ainsi, on améliore la monnaie, donc on valorise les patrimoines individuels. Aussi, ne peut-on qu'approuver le ferme langage de M. le Président du Conseil, lorsqu'il a affirmé, en annonçant le remboursement à la Banque, qu'il faisait un acte conforme à l'intérêt général et non à celui des actionnaires de l'institut d'émission.

Or les remboursements faits à la Banque peuvent entraîner, sinon une réduction certaine des billets, égale au dit remboursement, du moins une compression du montant de la circulation ou même un simple effet psychologique qui laisse espérer au consommateur une baisse accentuée des prix. Impression qui s'ajoute, en 1927, aux effets de l'amélioration de la devise nationale, sur le marché des changes.

Alors est posé le problème difficile de l'ajustement des prix intérieurs aux résultats des mesures prises afin d'assainir la monnaie. Il est aggravé par le peu d'élasticité de certains éléments du coût de production : frais de transports, impôts, salaires... prix de quelques matières premières ayant tendance à la hausse. Mais est-ce à dire que la perspective des difficultés doive détourner l'État de sa politique de défense du crédit du billet? Ne faut-il pas simplement en déduire la nécessité et pour la Banque et pour l'État de poursuivre leur œuvre de restauration en tenant compte des intérêts vitaux de l'industrie? L'idéal n'est pas un redressement immédiat de la valeur du franc, ni une réalisation rapide d'amélioration, mais bien une tendance à donner au franc une puissance d'achat accrue, sans briser l'essor de l'industrie. Œuvre extrêmement délicate, reconnaissons-le.

Ainsi la Banque de France a dû constater, au lendemain de la guerre, la non-exécution d'une série d'obligations dont elle avait demandé la reconnaissance chaque fois qu'elle avait consenti des avances à l'État. Elle redoutait, pour l'intérêt général, les inconvénients de l'inflation; la hausse des prix, l'avilissement du change. Peut-être aurait-elle été

mieux écoutée par les pouvoirs publics, si des hommes, réputés techniciens, versés dans l'étude des problèmes financiers, n'avaient obscurci, par leurs théories, la notion de l'émission, agissant, en la circonstance, comme la seiche qui vide la poche de noir sous les yeux du pêcheur qui cherchait à la prendre.

III. — *De certaines théories sur le problème de la circulation.*

Il n'est point discuté que les plus graves erreurs sont celles de l'esprit. Ceci est vrai dans toutes les branches de la recherche intellectuelle, mais plus particulièrement en matière financière. Les théories sont élaborées par des hommes qui en imposent au Gouvernement, au Parlement et aux masses, par une technicité qu'on leur octroie généreusement et qui, en fait, se transforme en une sorte d'infaillibilité de doctrines, sévèrement démentie d'ailleurs par les faits au cours de ces dernières années.

Les dirigeants de la Banque ont eu surtout à ne point succomber aux invitations des théoriciens qui les incitaient à faire toujours plus de billets, pour porter le niveau de la circulation au niveau de la hausse des prix, enregistrée dans certains indices. Ils ont dû résister ensuite au mirage de la théorie du plafond unique; et enfin, au cours de la panique de juin-juillet 1926, à l'invite formelle de certains techniciens, qui ne voyaient aucun inconvénient à ce que la Banque employât son or, pour améliorer le change et réaliser d'urgence une stabilisation.

***

Quelques rares parlementaires financiers et plusieurs théoriciens n'ont cessé d'inviter le Gouvernement à satisfaire la fringale de billets qui, à leur dire, était la cause de nos maux. A les entendre, il n'y avait pas corrélation entre les besoins de la circulation et la hausse des prix révélée par certains indices. Leur raisonnement repose, à son point de départ, sur cette constatation que les besoins de la circulation sont déterminés par l'importance du budget.

Notre dernier budget d'avant-guerre était de 5 milliards-or. Nous avions alors, tant en billets qu'en métal, 10 milliards de francs en circulation, soit le double du montant des dépenses de l'État. Le budget de 1926 s'élève à 39 milliards de francs-papier; or, nous avons en circulation, le 2 janvier 1927, un peu moins de 51 milliards de francs-papier. Par conséquent, nous sommes loin d'une circulation qui égale deux fois le montant total du budget. Il est vrai, dit-on, que les Bons de la Défense sont, dans une certaine mesure, un adjuvant à la circulation. Seulement la France s'est accrue de l'Alsace-Lorraine et beaucoup de paiements se font au comptant, ce qui nécessite plus de numéraire qu'avant la guerre. Au total il y aurait pénurie d'instruments de circulation.

Nous aurions de nombreuses objections à élever contre ces affirmations. En ce qui concerne l'accroissement des besoins généraux de la Nation, par rapport à la population, on semble oublier les conséquences démographiques de la guerre. 1 500 000 morts ont été enlevés à l'activité du pays. Ils étaient jeunes et actifs et l'on peut estimer, à bon droit, que le retour de l'Alsace et de la Lorraine est simplement compensateur, au point de vue de la circulation monétaire, des éléments de valeurs humaines dont la guerre a privé la France.

Une autre réserve doit être faite en raison de l'évaluation des billets nécessaires aux paiements. Il ne faut pas oublier que, pour les assurer, la somme des billets de banque émis est infime par rapport à celle des paiements réels effectués. Rien que pour ceux dont la Banque de France a assuré le règlement, en 1925, on arrive à cette constatation : la somme totale des règlements a dépassé 2 100 milliards. Or, voici comment cette somme, qui représente le mouvement général des caisses en recettes et en paiements, s'est répartie :

Espèces	Francs :	551 741 900
Billets	—	266 856 369 700
Virements	—	1 812 247 610 700
		2 079 655 722 300

En 1926, dans son rapport à l'Assemblée générale des actionnaires de la Banque de France, le gouverneur faisait

remarquer que, dans ce total, la part des règlements, opérés par écriture, atteint plus de 80 p. 100. Le rapport de 1927 fixe la proportion des règlements de même sorte à 89 p. 100. En 1913, la Chambre de compensation des banquiers de Paris enregistrait un total de 18 374 444 573 francs, montant des effets présentés à la compensation. Il s'élève à 371 655 965 052 francs, en 1925.

Pour pouvoir établir, d'une façon approximative, le besoin réel de billets, aux deux époques 1913 et 1926, il faudrait encore faire état des compensations qui ont lieu soit entre banquiers, soit au sein d'une même banque, entre les différents clients d'un grand institut de crédit.

A notre opinion, il est impossible d'établir un rapport mathématique entre la masse des billets émis et les besoins réels de la circulation et des échanges. L'étude attentive des variations simultanées des prix, des besoins budgétaires, des émissions, démontre que, selon les circonstances politiques, la masse des billets a une action plus ou moins grande sur la formation des prix. Une politique hésitante en matière d'équilibre budgétaire, suivie d'une inflation, provoque une hausse proportionnelle, ou plus que proportionnelle, des prix par rapport au volume de l'émission.

Ainsi nous nous séparons de ceux qui veulent dissocier le problème de l'équilibre budgétaire et le problème du change. L'un et l'autre sont liés, et en outre le problème de la Trésorerie est dans l'indépendance des données équilibre budgétaire et change. Rien n'est plus aisé à démontrer. En effet, si l'équilibre budgétaire n'est pas réalisé, il faut emprunter. Or l'emprunt, sous quelque forme qu'on le réalise, est une cause de dépréciation de la devise franc, et dans le présent et dans l'avenir.

***

La question du volume de l'émission a soulevé un autre problème, celui du plafond unique des bons de la défense nationale, des valeurs à court terme du Trésor et des billets de banque.

Il est surprenant de constater l'obstination des partisans

du plafond unique, à vouloir engager plus complètement la Banque de France dans un régime de solidarité de crédit avec l'État. Il a fallu la guerre pour amener cette confusion dans la circulation contre quoi le Conseil général de la Banque a toujours élevé les plus vives protestations. Un institut d'émission ne devrait jamais faire des billets que pour les besoins du commerce. Au cours des hostilités, la Banque de France a soutenu le crédit de l'État par des avances justifiées en raison des nécessités de la défense nationale.

Continuer aujourd'hui ces errements, n'est-ce pas affaiblir de plus en plus la valeur de notre unité monétaire?

En quoi consiste, en effet, le plafond unique? Cette expression signifie que, l'État pouvant avoir à faire face à des demandes de remboursements de Bons de la Défense nationale, il serait entendu que l'Institut d'émission serait forcé de fournir au Trésor public tous les billets nécessaires aux remboursements.

Jusqu'à ce jour, la Banque était tenue de remettre au Trésor des billets, jusqu'à concurrence d'un chiffre fixé par une convention avec l'État. A l'avenir, la Banque de France n'aurait plus eu à se préoccuper ni du seul maximum des avances, ni du seul maximum des billets. Les deux chiffres limites devraient être le chiffre actuel des avances, augmenté du capital des Bons de la Défense nationale. Quant au montant de la circulation des billets, il aurait varié d'après les demandes de remboursements des bons de la Défense nationale, des Bons du Trésor et des avances en compte-courant à l'État, dont la masse n'était pas inférieure à 100 milliards.

Les partisans du « plafond unique » faisaient observer que jamais la totalité de la dette flottante ne serait transformée en billets. Car l'épargnant, certain d'obtenir désormais le remboursement de ses avances à l'État, à sa volonté, préférerait garder les avantages d'un titre productif d'intérêts, plutôt que des billets improductifs de revenus.

En fait, la seule perspective de la possibilité d'application de ce système entraîna une hausse immédiate des changes. L'étranger fuyait une devise qui n'offrait plus aucune chance d'amélioration. De même le commerce et l'industrie, qui doivent acheter des matières premières à l'extérieur, cher-

chaient par tous les moyens à se procurer des valeurs étrangères pour éviter l'incertitude qui allait peser constamment sur l'avenir du franc dans un régime d'abus d'émissions.

Si la proposition du « plafond unique » était adoptée, n'allait-on pas voir s'implanter un régime de laisser faire dans les services financiers de l'État? Désormais, la vigilance qui doit présider à l'ordonnancement des dépenses serait très affaiblie.

Le crédit de la Banque serait profondément atteint surtout aux yeux de l'étranger. Le conseil de régence ne pouvait accepter une semblable proposition qui allait à l'encontre des théories qu'il n'avait cessé d'affirmer de 1914 à 1926, en s'inspirant uniquement de la nécessité de défendre le crédit du billet.

Enfin, à la veille de l'avènement du ministère Poincaré-Briand-Herriot, la Banque fut menacée par le projet d'utilisation de l'encaisse or, comme élément de soutien dans l'intervention tentée avec le fonds Morgan pour améliorer les cours du change. Cette proposition eut le don de séduire une assemblée de hauts techniciens qui avaient été réunis au Ministère des Finances.

Elle trouva, heureusement, groupée contre elle et la majorité du Parlement et le conseil de régence et l'opinion des masses. Dans les deux premiers groupes on avait de solides arguments à fournir pour s'opposer à l'utilisation de l'encaisse, en tenant compte des circonstances qui produisaient alors leurs effets sur le cours des changes. On y affirmait que la fuite devant le franc tenait à des manœuvres spéculatives, et encore et surtout à une perte de confiance de la Nation dans sa propre monnaie. Offrir des devises, dollars, florins, sterlings, et de l'or jusqu'à concurrence de quelques centaines de millions, pour redresser le change était aussi efficace qu'une cuillerée d'eau froide jetée sur une plaque portée au rouge blanc, avec l'espoir de la refroidir.

On allait se démunir de réserves qu'il importait de garder pour assurer un jour le retour à la convertibilité du franc-papier contre du franc-or, suivant un rapport que les événements permettraient de dégager, en tenant compte des conditions offertes par le milieu économique et les tendances de la politique générale.

Les masses ne raisonnaient point tant. Elles n'avaient pas vis-à-vis de l'or, comme l'ont prétendu quelques techniciens étrangers méprisants, le culte que l'on a pour une vieille relique démodée. Elles avaient une vision de clair bon sens. L'Angleterre venait de donner l'exemple du renforcement de son encaisse or pour assurer le retour de sa monnaie au pair. Les États qui s'étaient démunis du métal, à la légère, comme la Russie, l'Autriche, l'Allemagne, devaient se refaire une couverture métallique pour assurer la stabilité de leur monnaie. Ce qui était bon et indispensable aux autres devait l'être aussi à la France.

CONCLUSION

Depuis le mois de juillet 1926, le ministère Poincaré a eu le mérite de faire œuvre de sélection dans les projets qui lui étaient soumis pour assurer la politique de redressement monétaire. Il a su s'éloigner des propositions pleines de facilités pour les services du mouvement général des fonds, qui préconisaient des émissions toujours accrues de billets, l'adoption du plafond unique. Il ne s'est pas arrêté, un seul instant, aux suggestions d'utilisation de l'or pour soutenir le cours du change.

Il s'est rallié entièrement aux conceptions, tant de fois défendues par le Conseil général de la Banque, et qui sont précisées dans une lettre du Gouverneur de la Banque de France au Ministre des Finances, en date du 29 décembre 1924 : « Pour atteindre les sources profondes du mal, les moyens matériels ou techniques n'apparaissent pas susceptibles d'être, à eux seuls, complètement opérants. Leur efficacité, même, est, selon l'opinion du Conseil général, subordonnée au rétablissement d'une atmosphère de pleine confiance financière qui relève exclusivement de l'action gouvernementale et du parlement. »

Certes l'œuvre du rétablissement est difficile. Peut-être se développera-t-elle en comportant des hésitations, voire même des erreurs. Le public ne saisira jamais trop tout ce qu'il y a de délicat à ramener le cours des devises étrangères exprimées en francs à des paliers moins élevés que par le

passé. Une modification du taux de l'escompte ne suffit pas à faire une politique de crédit salutaire et à la valeur de notre devise et à la persistance de l'activité économique. A notre opinion les moyens d'action d'ordre technique sont à eux seuls inopérants. Dans l'atmosphère de confiance, doit se développer un désir de collaboration de tous pour ajuster le niveau des prix au niveau des changes. L'un ne doit pas courir après l'autre. Autant que possible le second doit être établi en tenant compte de l'ensemble de notre situation économique. L'intervention faite par le Trésor, avec le concours sollicité de la Banque, pour maintenir les changes au niveau de 122-123 francs semble correspondre à la préoccupation de la Banque et du Gouvernement d'éviter de graves embarras aux producteurs. Et l'on ne saurait trop s'en féliciter.

« A diverses reprises, lit-on dans le compte rendu lu à l'assemblée générale des actionnaires le 27 janvier 1927, et sans avoir pris à cet égard aucun engagement ni assumé aucune responsabilité pour l'avenir, la Banque a mis à profit, au cours du dernier semestre, les circonstances favorables, qui s'offraient à elle, pour intervenir directement sur le marché des changes, afin de constituer par des acquisitions opportunes des réserves indispensables de devises et d'aider le gouvernement à protéger le cours du franc contre les fluctuations trop accentuées, dommageables à l'économie nationale, qui pouvaient résulter des excès de la spéculation. »

Ainsi aujourd'hui une politique d'assainissement monétaire est possible parce que, depuis plus de dix ans, des hommes qui avaient de lourdes responsabilités ont cru à la venue de cette heure salutaire. Ils ont établi, même par des actes qui ont pu leur être momentanément imputé comme des fautes, l'infrastructure de l'effort présent. A ceux d'entre eux qui ne sont plus rue de La-Vrillière, ce doit être une douce consolation de voir que, dans la direction du haut établissement, ceux qui les ont remplacés continuent l'œuvre de redressement monétaire, en s'inspirant beaucoup plus de l'intérêt général que de leurs conceptions personnelles.

GERMAIN MARTIN

L'HOMME ET LE SURHOMME[1]

TROISIÈME ACTE

Le jardin d'une villa, à Grenade. Tous ceux qui désirent savoir comment c'est doivent aller le voir à Grenade. Toutefois, on peut prosaïquement noter un groupe de collines pointillées de villas. Sur le sommet de l'une de celles-là, l'Alhambra, et dans la vallée, une ville considérable. On y accède par des routes blanches, poussiéreuses, sur lesquelles des enfants — n'importe ce qu'ils font ou pensent — tendent leurs petites pattes brunes, en gémissant automatiquement pour avoir un sou. Mais dans cette description il n'y a rien, sauf l'Alhambra, la mendicité et la couleur des routes, qui ne s'adaptent au Surrey aussi bien qu'à l'Espagne. La différence, c'est que les collines de Surrey sont, comparativement, petites et laides. A proprement parler, on devrait les appeler les Hauteurs de Surrey. Les collines espagnoles, elles, sont de la race des montagnes : l'aménité qui cèle leur taille ne compromet pas leur dignité.

Ce jardin particulier est sur une colline en face de l'Alhambra. La villa est aussi chère et prétentieuse que doit l'être une villa qui se loue meublée, à la semaine, à d'opulents visiteurs américains et anglais. Si nous nous tenons sur la pelouse, au bas du jardin, et que nous regardons vers le haut de la colline, notre horizon est la balustrade de pierre d'une terrasse dallée au sommet de la colline, sur le bord de l'espace infini. Entre nous et cette terrasse est un jardin d'agrément avec un bassin circulaire et, au centre, une fontaine. Autour, des parterres géométriques, des sentiers couverts de gravier et des ifs taillés de la façon la plus comme il faut. Le jardin s'élève par gradins au-dessus de notre pelouse, aussi nous y arrivons par quelques marches. La terrasse, à son tour, est plus haute que le jardin, nous y accédons par une couple de marches, et, arrivés là, par-dessus la balustrade, nous pouvons admirer, dans le haut de la vallée, une belle vue de la ville et des collines qui s'étendent au loin où insensiblement elles se transforment en mon-

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier et 1er février.

tagnes. A notre gauche est la villa. Elle est accessible par des marches au coin du jardin.

Revenant par la terrasse en traversant le jardin, et en redescendant sur la pelouse (mouvement qui laisse la villa derrière nous, sur notre droite), nous trouvons une preuve évidente que les locataires de la villa s'intéressent à la littérature.

En effet, il n'y a pas de filet de tennis ou d'arceaux de croquet, mais, sur notre gauche, une chaise, et, à côté, une petite table de fer avec des livres, la plupart à dos jaunes. Sur la droite une autre chaise avec dessus quelques livres couverts. Aucun journal en vue, circonstance qui, ajoutée à l'absence des jeux, pourrait conduire un spectateur intelligent aux conclusions les plus audacieuses quant à l'espèce de gens qui habitent la villa. Pourtant, ces spéculations seraient anéanties en voyant apparaître par cette après-midi délicieusement belle, à une petite barrière dans une palissade, sur notre gauche, Henry Straker, vêtu de son costume professionnel. Il ouvre la barrière à un monsieur d'un certain âge, et le suit sur la pelouse.

Ce monsieur âgé défie le soleil espagnol sous un haut de forme en soie, dans une redingote noire, un pantalon dont les étroites raies gris foncé et lilas se mélangent pour former une couleur des plus respectables, et avec, sur du linge immaculé, une cravate noire au nœud fait à la main. Sans doute donc, un homme dont la position sociale a besoin de s'affirmer constamment et scrupuleusement, sans égard au climat; quelqu'un qui s'habillerait de la même façon au Sahara et au Spitzberg. Il n'a pas le cachet de la classe qui accepte, comme la mission essentielle de son existence, la réclame et le soutien des tailleurs et couturières de premier ordre. Aussi paraît-il vulgaire dans ses beaux habits; mais, sous n'importe quel habit de travail, il paraîtrait suffisamment digne.

C'est un homme aux joues comme des pommes, avec un teint rouge, des cheveux courts et raides semblables à du chaume, des yeux petits, une bouche dure qui s'abaisse aux deux coins, et un menton opiniâtre. Le relâchement de la peau qui vient avec l'âge a attaqué sa gorge et le bas de ses joues; mais au-dessus de la bouche, sa figure est encore dure comme une pomme, de sorte que la moitié supérieure paraît plus jeune que la moitié inférieure. Il a la confiance en soi de ceux qui ont gagné beaucoup d'argent, et un peu de l'aspect féroce de ceux qui l'ont fait dans une lutte abrutissante, sa civilité cachant en dessous une perceptible menace qu'il a d'autres moyens en réserve, s'il est nécessaire. En somme, un homme plutôt à plaindre quand il n'est pas à craindre. Il y a en effet en lui quelque chose d'émouvant parfois, comme si l'immense machine commerciale qui l'a façonné dans sa redingote ne lui avait permis que rarement d'agir selon sa propre nature, et avait laissé ses affections inassouvies et bafouées.

Au premier mot qui sort de sa bouche, il est clair que c'est un Irlandais dont l'intonation native s'est attachée à lui à travers bien des changements de pays et de position. On peut seulement deviner que son parler original

fut probablement l'Irlandais du Kerry, à l'accent doux et bas mais un peu bourru. Mais la dégradation du parler qui a lieu à Londres, à Glasgow, à Dublin, et autres grandes villes, a été à l'œuvre si longtemps que sa musique est presque partie, bien que son ton bourru soit encore perceptible.

Le vieux monsieur a pour Straker, ce pur Cockney, un implacable mépris, car, pour lui, c'est un Anglais stupide, incapable même de parler convenablement sa propre langue. De son côté, Straker considère l'accent du vieux monsieur comme une plaisanterie, que la Providence a fournie avec sollicitude, expressément pour l'amusement de la race britannique. Aussi il le traite normalement avec l'indulgence qu'on doit à une espèce inférieure et malheureuse, mais à l'occasion avec une inquiétude indignée, quand le vieux monsieur semble vouloir que sa sottise irlandaise soit prise au sérieux.

STRAKER. — Je vais aller prévenir la jeune demoiselle. Elle a dit que vous préféreriez rester ici. (*Il se retourne pour monter à travers le jardin vers la villa.*)

L'IRLANDAIS, *après avoir regardé autour de lui avec une vive curiosité.* — Attendez un peu!... Comment se fait-il que vous soyez tous ici, en Espagne, au lieu d'être chez vous en Angleterre?

STRAKER, *s'arrêtant en se retournant.* — Si vous voulez le savoir, vous n'avez qu'à lire le journal de voyage du patron. Ce qu'il y a d'intéressant, c'est que j'ai conduit l'auto de Londres à environ 45 kilomètres d'ici à une moyenne de 80 kilomètres à l'heure! Jusqu'à présent, c'est le record, ne l'oubliez pas... Nous étions arrêtés là depuis douze heures, quand mademoiselle Whitefield nous a rattrapés dans l'auto de monsieur Malone. Elle nous avait suivis à la piste comme un vrai Sherlock Holmes.

L'IRLANDAIS. — Mademoiselle Whitefield!... C'est le nom de la dame dont vous m'avez apporté une lettre; n'est-ce pas?

STRAKER, *avec un soupçon soudain.* — Mais... ne le savez-vous pas?

L'IRLANDAIS, *légèrement ironique.* — Qu'en pensez-vous, hein?

STRAKER, *la colère lui montant.* — Bon Dieu!... le savez-vous ou ne le savez-vous pas, décidément?

L'IRLANDAIS. — Est-ce votre affaire, à vous?

(*Straker, maintenant tout à fait indigné, quitte les marches et revient sur le visiteur.*)

STRAKER. — Je vais vous dire en quoi c'est mon affaire... Mademoiselle Robinson...

L'IRLANDAIS, *l'interrompant.* — Ah!... Elle s'appelle Robinson, dites-vous?... Merci bien!

STRAKER. — Comment!... vous ne savez même pas comment qu'elle s'appelle?

L'IRLANDAIS, *sarcastique.* — Si dame, je le sais... maintenant que vous me l'avez dit.

STRAKER, *après un moment de stupéfaction devant la promptitude de répartie du vieillard.* — Ah ça, voyons... qu'est-ce que ça signifie tout ça, de vous laisser trimballer dans mon auto, si vous n'êtes pas la personne à qui que je portais la babillarde?

L'IRLANDAIS. — Mais à qui d'autre l'avez-vous portée, je vous prie!

STRAKER. — Je l'ai portée à monsieur Hector Malone, sur la demande de mademoiselle Robinson, vous entendez?... Mademoiselle Robinson n'est pas ma patronne : j'ai fait ça pour lui rendre service. Je connais monsieur Malone et ce n'est pas vous! A l'hôtel on m'a dit que votre nom était Hector Malone.

L'IRLANDAIS. — Parfaitement, Hector Malone, parfaitement.

(*La tension croissante de la conversation est atténuée en cet instant par Violette qui vient de sortir de la villa et traverse le jardin jusqu'aux marches qu'elle descend maintenant, arrivant très opportunément entre Malone et Straker.*)

VIOLETTE, *à Straker.* — Avez-vous porté mon message?

STRAKER. — Oui, mademoiselle. J'ai porté la babillarde à l'hôtel et je l'ai fait monter. Turellement, je m'attendais à voir apparaître le jeune monsieur Hector Malone, mais v'là que radine ce monsieur qui dit que c'est bien et qu'il va venir avec moi, et comme les gens de l'hôtel ont dit que c'était monsieur Malone je l'ai trimballé ici. Et maintenant il revient sur ce qu'il a dit. Mais si c'est pas le monsieur que vous voulez, dites un mot : c'est facile de le remballer.

MALONE. — J'estimerais comme une grande faveur de pouvoir avoir une brève conversation avec vous, madame... Je suis le père d'Hector; comme ce brillant insulaire britannique aurait fini par le deviner... d'ici une heure ou deux.

STRAKER, *froidement et d'un ton de défi.* — Non, non, pas même d'ici un an ou deux... Mais dites-donc, quand vous aurez resté chez nous aussi longtemps que lui, peut-être bien que vous serez décrassé un peu, et ça se pourrait bien, qu'alors vous soyez kif-kif à sa hauteur. Mais bon Dieu, en ce moment vous êtes encore loin, fichtre!... Tenez pour commencer, vous avez un accent trop provincial!... (*A Violette, aimablement.*) Oui, mademoiselle, puisque vous voulez jacasser avec lui, je file illico. (*Il fait un signe affable à Malone et sort par la petite barrière dans la palissade.*)

VIOLETTE, *très poliment.* — Je vous prie de nous excuser, monsieur, si cet homme a été impoli envers vous. Mais qu'y pouvons-nous? c'est notre mécanicien.

MALONE, *ne comprenant pas.* — Votre quoi?

VIOLETTE. — Le conducteur de notre auto, notre chauffeur. Il peut conduire une auto à cent vingt à l'heure, et la réparer quand elle se casse. Nous dépendons de nos autos, et nos autos dépendent de lui, donc, naturellement nous dépendons de lui.

MALONE. — Tiens, tiens!... Pour chaque millier de dollars que possède un Européen il semble s'ajouter une unité au nombre des gens dont il dépend. Quoi qu'il en soit, vous n'avez pas besoin d'offrir

des excuses pour votre homme; je l'ai fait causer... exprès... J'ai appris ainsi que vous logiez ici, à Grenade, avec une société d'Anglais qui comprend mon fils Hector.

VIOLETTE, *sur le ton de la conversation.* — Oui, nous avions l'intention d'aller à Nice, mais nous avons été obligés de suivre un membre de notre société, assez excentrique, qui était parti en avant et qui était venu ici... Mais asseyez-vous donc, je vous prie. (*Elle débarrasse la chaise la plus voisine des livres qui sont dessus.*)

MALONE, *impressionné par cette attention.* — Merci bien... (*Il s'assied, examinant curieusement la jeune femme pendant qu'elle va à la table en fer pour déposer les livres. Quand elle revient vers lui, il dit :*) Mademoiselle Robinson, je pense?

VIOLETTE, *s'asseyant.* — Oui.

MALONE, *sortant une lettre de sa poche.* — Votre billet à mon fils Hector dit ceci : (*Violette ne peut réprimer un tressaillement. Il s'arrête tranquillement pour tirer et mettre ses lunettes, cerclées d'or.*) « Chéri, ils sont tous allés à l'Alhambra, cet après-midi. J'ai feint un mal de tête et tout le jardin est à moi seule. Saute dans l'auto de Jeannot. Straker t'amènera en un clin d'œil jusqu'ici. Vite, vite, vite. Ta Violette qui t'aime. » (*Il la regarde, mais elle a eu le temps de se remettre et rencontre ses lunettes avec un calme parfait. Il continue lentement.*) Je dois dire que je ne sais rien des termes dans lesquels les jeunes gens se parlent dans la société anglaise; mais, en Amérique, les termes de ce billet indiqueraient un degré assez considérable d'affectueuse intimité entre les parties.

VIOLETTE. — En effet, je connais très bien votre fils... Avez-vous quelque objection?

MALONE, *quelque peu démonté.* — Non... A vrai dire aucune objection... Aucune... Pourvu, cependant, qu'il reste entendu que mon fils dépend entièrement de moi, et que je sois consulté sur tous les actes importants qu'il peut se proposer d'entreprendre.

VIOLETTE. — Oh! Monsieur, je suis sûre que vous ne vous montreriez pas déraisonnable vis-à-vis de lui.

MALONE. — Non, certes non. Mais à votre âge, mademoiselle, peut-être trouveriez-vous beaucoup de choses déraisonnables qui me semblent raisonnables à moi.

VIOLETTE, *avec un léger haussement d'épaules.* — Voyons, c'est inutile de parler par énigmes, n'est-ce pas... Hector désire m'épouser.

MALONE. — C'est ce que j'ai conclu de votre billet... Eh! bien, mademoiselle, mon fils est son propre maître, mais s'il vous épouse il n'aura pas un sou de moi. (*Il enlève ses lunettes et les met dans sa poche avec le billet.*)

VIOLETTE, *avec une certaine sévérité.* — Ce n'est pas très flatteur pour moi, monsieur.

MALONE. — Oh! mademoiselle, je ne dis rien contre vous, rien du tout. J'aime à croire que vous êtes une jeune fille aimable, excellente... Mais, j'ai d'autres vues sur mon fils.

VIOLETTE. — C'est possible, monsieur, c'est possible, mais Hector peut n'avoir pas d'autres vues sur lui-même.

MALONE. — Je ne dis pas non. En ce cas, il se passe de moi, voilà tout... J'ose croire que vous y êtes préparée... Quand une jeune fille écrit à un jeune homme de venir chez elle vite, vite, vite, l'argent semble ne pas compter, et l'amour semble tout.

VIOLETTE, *vivement.* — Je vous demande pardon, monsieur, mais, je ne crois rien d'aussi absurde... Il faut qu'Hector ait de l'argent

MALONE, *saisi.* — Ah!... très bien, très bien... Rien ne l'empêche de travailler pour en gagner.

VIOLETTE. — A quoi bon avoir de l'argent s'il faut travailler pour le gagner? Tout cela n'a pas de bon sens, monsieur!... Vous devez (*Signe d'étonnement de Malone*) oui, oui, vous devez permettre à votre fils de tenir son rang. C'est son droit.

MALONE, *d'un ton de menace contenue.* — Eh bien, mademoiselle, je vous conseillerais pas de l'épouser en vertu de ce droit.

VIOLETTE. — Voyons, monsieur, quelle objection avez-vous contre moi, dites? Ma position sociale est, pour le moins, aussi bonne que celle d'Hector. Lui-même l'admet.

MALONE, *rusé.* — Vous le lui répétez de temps en temps, n'est-ce pas... (*Du ton simple et assuré de l'homme sûr de sa puissance.*) La position sociale de mon fils en Angleterre, mademoiselle, sera exactement ce qu'il me plaira qu'elle soit; ce sera celle que je lui achèterai, vous entendez. Je lui ai fait une belle proposition. Qu'il choisisse le palais, l'abbaye ou le château le plus historique de l'Angleterre : et le jour où il me dira qu'il le désire pour une femme digne de ses traditions, je le lui achète, et je lui donne les moyens de l'entretenir, vous entendez!

VIOLETTE. — Que voulez-vous dire par une femme digne de ses traditions?... Est-ce que toute femme bien élevée ne peut tenir une maison semblable?

MALONE. — Non, non, pas du tout... Elle doit être née là-dedans.

VIOLETTE. — Mais Hector n'est pas né là-dedans, dites?

MALONE *avec fierté.* — Ma mère, sa grand'mère, était une pauvre paysanne d'Irlande. Elle courait pieds nus et elle m'a bercé devant un feu de mottes... Qu'il en épouse une comme ça, et je lui donnerai sa dot entière. Qu'avec mon argent il s'élève lui-même à un plus haut rang social, ou qu'il y élève quelqu'un d'autre, ça m'est égal. Tant qu'il y a quelque bénéfice social, je regarderai ma dépense comme justifiée. (*Avec force.*) Mais il faut qu'il y ait avantage pour quelqu'un, je le veux. Un mariage avec vous laisserait les choses en l'état.

VIOLETTE, *du ton de la conversation la plus banale.* — Beaucoup de mes relations, monsieur, s'élèveraient fort contre mon mariage avec le petit-fils d'une femme du peuple. C'est peut-être un préjugé; mais n'est-ce pas aussi un préjugé, votre désir qu'il épouse un titre?

MALONE, *se levant et s'approchant d'elle avec une curiosité dans laquelle*

il y a une bonne part de respect involontaire. — Vous me paraissez être une jeune femme tout à fait franche, savez-vous.

VIOLETTE. — En vérité, cher monsieur, je ne vois pas du tout pourquoi je serais obligé d'être misérablement pauvre, parce que, selon vous, mon mariage ne procurerait aucun bénéfice social... Voyons, pourquoi voulez-vous rendre Hector malheureux?

MALONE. — Il surmontera ça vite... allez... Les hommes profitent mieux de leurs déceptions en amour que de leurs déceptions d'argent. Sans doute, vous trouvez cela ridiculement sordide... mais c'est vrai, allez. Je sais ce dont je parle, moi. Mon père est mort de faim en Irlande, durant cette horrible année de 47. Peut-être bien que vous avez entendu parler de cette année-là?

VIOLETTE. — La famine?

MALONE, *avec une passion qui couve.* — Non, non, pas la famine, mais la privation. Quand un pays est plein de nourriture, et l'exporte, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de famine... On a fait mourir de faim mon père! C'est la faim qui a chassé de l'Irlande ma mère et moi qui étais encore sur ses bras... La loi anglaise nous a chassés en Amérique, moi et les miens, loin de notre pays, de l'Irlande. Eh bien! vous pouvez la garder cette Irlande! Moi et les miens, nous revenons pour acheter l'Angleterre. (*Violette fait un geste ironique d'impossibilité.*) Oui, oui, pour acheter l'Angleterre et nous achèterons ce qu'elle a de mieux. Pour mon fils, je ne veux pas de propriétés bourgeoises et de femmes bourgeoises... (*Avec un léger sarcasme.*) C'est franc, ça hein? comme vous l'avez été!

VIOLETTE, *plaignant d'un air glacial sa sentimentalité.* — Vraiment monsieur, je suis étonnée, tout à fait étonnée, d'entendre un homme de votre âge et de votre bon sens, parler de cette façon romanesque... Croyez-vous que la noblesse anglaise veuille vous vendre ses châteaux parce que vous le lui demandez?

MALONE, *avec un sourire de victoire.* — J'ai une option sur deux des plus anciennes habitations familiales de l'Angleterre!... Le propriétaire de l'une, une maison historique, ne peut supporter la charge d'épousseter toutes ses chambres; l'autre ne peut supporter l'impôt sur l'héritage... Hein! Qu'est-ce que vous dites de ça?

VIOLETTE, *un peu ennuyée.* — Je dis que c'est vraiment scandaleux, tout à fait scandaleux... Certainement, tôt ou tard, le gouvernement mettra un frein à toutes ces attaques des socialistes contre la propriété.

MALONE, *ricanant.* — Oui, oui, mais en vérité, croyez-vous qu'il sera en mesure de le faire avant que j'achète la maison, ou plutôt l'abbaye, car ce sont toutes deux des abbayes?

VIOLETTE, *laissant ce sujet de côté, avec une légère impatience.* — Enfin, monsieur, parlons sensément, nous n'avons guère parlé sensément jusqu'ici, vous devez le sentir!

MALONE, *un peu ahuri.* — Mais non, mais non, je ne peux pas dire ça... Je pense tout ce que je dis.

VIOLETTE. — Alors, vous ne connaissez pas Hector, comme moi.

Il est romanesque et a des marottes... il tient ça de vous, j'imagine... et, pour s'occuper de lui, il faut une femme d'une certaine espèce; mais par exemple, pas une femme ayant des marottes... vous saisissez.

MALONE, *en souriant.* — Oui, oui, quelqu'un comme vous, n'est-ce pas?

VIOLETTE, *tranquillement.* — Mais oui, mais oui, seulement vous ne pouvez pas décemment me demander de me charger de ça, sans me donner les moyens de lui faire tenir son rang.

MALONE, *alarmé.* — Arrêtez, arrêtez... Diable, où allez-vous?... Je ne crois vraiment pas vous avoir chargée de rien!

VIOLETTE. — Évidemment vous pouvez rendre notre conversation très difficile si vous vous plaisez à vous méprendre sur le sens de mes paroles.

MALONE, *à moitié égaré.* — Certes, mademoiselle, je ne veux profiter d'aucun avantage injuste; mais il me semble, oui, il me semble que nous avons en quelque sorte dévié de la route directe.

(*Straker, de l'air d'un homme qui s'est dépêché, ouvre la petite barrière et fait entrer Hector, qui, soufflant d'indignation, arrive sur la pelouse et se dirige vers son père, quand Violette, très effrayée, se lève précipitamment et lui barre la route. Straker n'attend pas; du moins, il ne reste pas visiblement à portée de l'oreille.*)

VIOLETTE. — Oh! quelle déveine!... Quelle déveine!... Je t'en prie, Hector, je t'en prie, ne dis rien. Va-t-en jusqu'à ce que j'aie fini de parler à ton père.

HECTOR, *inexorablement.* — Non, Violette, non; je veux éclaircir ça tout de suite... maintenant... (*Il l'écarte, passe à côté d'elle, et fait face à son père dont les joues commencent à brûler comme son sang irlandais commence à bouillir.*) Père, tu n'as pas joué franc jeu.

MALONE. — Que veux-tu dire?

HECTOR. — Tu as ouvert une lettre adressée à moi. Tu t'es fait passer pour moi, et tu as trompé cette dame. Ce n'est pas honorable.

MALONE, *menaçant.* — Prends garde, mon fils! Fais attention à ce que tu dis!... Fais attention, t'entends!

HECTOR. — J'ai fait attention... Je fais attention... Je fais attention à mon honneur et à mon rang dans la société anglaise.

MALONE. — Ton rang?... Mais c'est mon argent qui l'a acheté, ton rang, tu le sais bien!

HECTOR. — Oui... mais tu viens de me le faire perdre à l'instant, en ouvrant cette lettre. Oui, une lettre d'une dame anglaise qui ne t'était pas adressée... Une lettre confidentielle! une lettre délicate! une lettre privée! et ouverte par mon père!... Ah! vois-tu, c'est là une de ces choses contre lesquelles, en Angleterre, un homme ne peut pas lutter... écoute, plus tôt nous nous en retournerons ensemble, mieux cela vaudra! (*Il en appelle silencieusement au ciel pour témoigner de la honte et de l'angoisse de deux proscrits.*)

VIOLETTE, *avec un dégoût instinctif pour les scènes de famille.* —

Ne sois donc pas déraisonnable, Hector... C'était tout à fait naturel de la part de monsieur Malone d'ouvrir ma lettre : son nom était sur l'enveloppe.

MALONE. — Là! tu vois!... vraiment, mon fils, tu n'as pas le sens commun... Je vous remercie, mademoiselle.

HECTOR. — Moi aussi, je vous remercie! C'est très aimable de votre part, vraiment très aimable... Père n'a pas l'expérience de la société.

MALONE, *serrant furieusement les poings.* — Mon fils...

HECTOR, *lui coupant la parole avec une force morale intrépide.* — Oh! inutile de me malmener... une lettre privée est une lettre privée papa; tu ne peux pas le nier.

MALONE, *élevant la voix.* — Je n'accepte pas d'observation de toi, tu entends?

VIOLETTE. — Chut... Je vous en prie, je vous en prie!... Les voilà tous.

(*Père et fils s'arrêtent, se regardent, silencieusement en fureur, tandis que Tanner entre par la petite barrière avec Ramsden, suivi d'Octave et d'Anne.*)

VIOLETTE. — Déjà de retour!

TANNER. — Oui, l'Alhambra n'est pas ouvert cet après-midi.

VIOLETTE. — Quelle guigne!

(*Tanner continue sa marche et se trouve maintenant entre Hector et le vieillard étranger, tous deux apparemment sur le point d'un combat corps à corps. Son regard va de l'un à l'autre pour avoir une explication. Ils évitent son œil d'un air boudeur et nourrissent leur colère en silence.*)

RAMSDEN. — Ce n'est pas raisonnable, Violette, de rester dehors, au soleil, avec un tel mal de tête.

TANNER. — Et vous, Malone, êtes-vous remis aussi?

VIOLETTE. — Ah! j'oubliais... Tout le monde ne s'est pas encore rencontré... Monsieur Malone, voulez-vous présenter votre père?

HECTOR, *avec une fermeté toute romaine.* — Non, je ne veux pas... Ce n'est plus mon père.

MALONE, *très en colère.* — Tu renies ton père devant tes amis anglais, dis?

VIOLETTE. — Je vous en prie, je vous en prie, pas de scène!

(*Anne et Octave, attardés près de la barrière, échangent un regard étonné, et se retirent discrètement au haut des marches conduisant au jardin, d'où ils peuvent jouir de la scène sans être importuns. En se dirigeant vers l'escalier, Anne envoie une petite grimace de sympathie muette à Violette qui se tient le dos du côté de la petite table, considérant avec un ennui impuissant son mari qui s'élève vers des hauteurs morales de plus en plus considérables, sans le moindre égard pour les millions du vieil homme.*)

HECTOR. — Je le regrette infiniment, mademoiselle Robinson, mais je lutte pour un principe... Je suis un fils, et j'espère, un fils respectueux, mais avant tout, je suis un Hôôômme!! et quand père

traite mes lettres privées comme siennes, quand il prend sur lui de dire que je ne vous épouserai pas, alors, vous entendez, si je suis assez heureux pour gagner votre consentement, alors je fais tout simplement claquer mes doigts et je suis mon propre chemin...

TANNER. — Épouser Violette?

RAMSDEN. — Êtes-vous en possession de votre bon sens?

TANNER. — Mais vous oubliez ce que nous vous avons dit?

HECTOR, *avec insouciance.* — Ça m'est égal, ce que vous m'avez dit!

RAMSDEN, *scandalisé.* — Oh! Monsieur!... Oh! C'est monstrueux! (*Il s'élance du côté de la barrière, les coudes secoués d'indignation.*)

TANNER. — Un fou! Encore un fou! Décidément, ces hommes amoureux devraient bien être enfermés. (*Il abandonne Hector comme un cas désespéré, et se détourne pour se diriger vers le jardin; mais Malone, le père, offensé de nouveau dans ses sentiments, le suit et, par son ton agressif, le force à s'arrêter.*)

MALONE. — Je ne comprends pas, monsieur, je ne comprends pas!... Est-ce que mon fils n'est pas assez bon pour cette dame, je vous prie?

TANNER. — Mon cher monsieur, cette dame est déjà mariée. Hector le sait, et pourtant il persiste dans son idée... Ramenez-le chez lui, et enfermez-le.

MALONE, *amèrement.* — Ainsi, voilà les manières des gens de ton rang, de la haute société, de ce rang que je t'ai fait perdre par ma conduite ignorante et sans culture!... Faire la cour à une femme mariée!... (*Il vient se placer avec colère entre Violette et Hector, et crie presque dans l'oreille gauche d'Hector.*) Tu as pris cette habitude à l'aristocratie anglaise, n'est-ce pas?

HECTOR. — Tout est bien, va! ne te soucie pas de cela!... Je réponds de la moralité de ce que je fais.

TANNER, *venant en avant, à main droite d'Hector, avec des yeux étincelants, et s'adressant à Hector.* — Bien dit, Malone, bien dit!... Vous aussi, vous voyez que les lois du mariage ne font pas la moralité! Je suis de votre avis; mais malheureusement, Violette ne l'est pas.

MALONE. — Permettez-moi d'en douter, monsieur... (*Se tournant vers Violette.*) Vous me permettrez de vous dire, madame Robinson, ou n'importe quel autre nom que vous ayez, que vous n'avez pas le droit d'envoyer cette lettre à mon fils, étant la femme d'un autre homme.

HECTOR, *outragé.* — Ah! ça dépasse les bornes!... Père, vous avez insulté ma femme.

MALONE. — Ta femme!

TANNER. — V o u s, vous le mari inconnu!... Allons, encore un imposteur moral! (*Il se frappe le front et se laisse tomber sur la chaise de Malone.*)

MALONE. — Toi, toi... Tu t'es marié sans mon consentement!

RAMSDEN. — Ainsi, monsieur, vous nous avez conté des sornettes, de propos délibéré!

HECTOR, *hors de patience.* — Oh! j'en ai assez d'être ennuyé, vous entendez tous... Violette et moi, nous nous sommes mariés, voilà toute l'histoire... Et maintenant qu'avez-vous à dire... qui que ce soit?

MALONE. — Moi, je sais ce que j'ai à dire... Elle a épousé un mendiant!

HECTOR. — Non, père, elle a épousée un trâââvâââilleur!... (*Sa prononciation américaine prête une intensité formidable à ce mot simple et impopulaire.*) Cet après-midi même, je vais me mettre à gagner ma vie.

MALONE, *ricanant avec colère.* — Oui, oui, t'as du courage plein la bouche, maintenant, parce que t'as reçu de moi ta rente hier ou ce matin. Mais attends que ce soit dépensé. Tu ne feras plus tant le faraud, je parie!

HECTOR, *tirant une lettre de son portefeuille.* — La voici, ta rente!... (*La tendant à son père.*) Maintenant, vous pouvez vous transporter, vous et votre argent, hors de mon chemin. J'en ai fini de votre argent, et j'en ai fini de vous! Je ne vends pas le privilège d'insulter ma femme pour quelques milliers de dollars.

MALONE, *profondément blessé et plein de sollicitude.* — Mon fils, mon fils, réfléchis, tu ne sais pas ce que c'est que la pauvreté...

HECTOR, *avec chaleur.* — C'est tout réfléchi; je désire le savoir. Je veux être un hôômme, t'entends... Violette, viens avec moi, dans ta propre maison; je veillerai à ce que tu y sois bien.

OCTAVE, *sautant du jardin sur la pelouse et accourant à main gauche d'Hector.* — J'espère qu'avant de vous en aller, vous me donnerez une poignée de main, Hector. Je vous admire, et je vous respecte plus que je ne puis dire. (*Il est ému presque jusqu'aux larmes, tandis qu'ils se serrent les mains.*)

VIOLETTE, *presque en larmes, mais de vexation.* — Tavy, ne sois pas idiot!... Hector est à peu près aussi capable que toi-même de devenir un ouvrier!

TANNER, *se levant de sa chaise de l'autre côté d'Hector.* — Ne craignez rien, madame, ne craignez rien, il n'est pas question qu'il devienne un terrassier... (*A Hector.*) Il n'y a vraiment aucune difficulté pour votre capital de départ, vous savez. Tirez sur moi, vous entendez, traitez-moi comme un ami, tirez sur moi.

OCTAVE, *impulsivement.* — Ou sur moi.

MALONE, *avec une jalousie féroce.* — Et qui ici a besoin de votre sale argent, je vous le demande? Sur qui tirerait-il, si ce n'est sur son propre père?... (*Tanner et Octave se reculent, Octave légèrement blessé, Tanner consolé par la solution de la difficulté d'argent. Violette lève un regard plein d'espoir.*) Voyons, mon fils, ne sois pas imprudent... Je regrette ce que j'ai dit, oui, tout ce que j'ai dit. Je n'ai jamais voulu insulter Violette, je t'assure, je retire tout... Elle est tout à fait la femme qu'il te faut!... Là, es-tu content?

HECTOR, *lui tapotant l'épaule.* — Oui, oui, papa; alors tout va bien...

Ne dis plus rien; nous sommes de nouveau amis. Seulement, tu sais je n'accepte d'argent de personne.

MALONE, *plaidant humblement.* — Oh!.. mon fils, ne sois pas dur avec moi, Hector. Je préférerais véritablement que tu sois fâché et que tu prennes l'argent plutôt que d'être amis et te voir mourir de faim... Tu ne sais pas ce qu'est le monde, va, mais moi je le sais!

HECTOR. — Non, non, NON! C'est décidé, et je ne changerai pas... (*Il passe devant son père, inexorable, et s'approche de Violette.*) Venez, madame Malone, vous devez déménager pour venir à l'hôtel avec moi, et pour prendre votre place aux yeux du monde.

VIOLETTE. — Mais il faut que je rentre, chéri, pour dire à Davis d'emballer mes affaires. Ne veux-tu pas aller en avant, demander qu'on me donne une chambre ayant vue sur le jardin? Je te rejoins dans une demi-heure.

HECTOR. — Très bien. Tu dînes avec nous, n'est-ce pas, papa?

MALONE, *anxieux de se le concilier.* — Certes, certes.

HECTOR. — A bientôt, vous tous! (*Il fait un geste de la main à Anne qui vient d'être rejointe par Tanner, Octave et Ramsden, dans le jardin, et sort par la petite barrière, laissant son père et Violette seuls sur la pelouse.*)

MALONE. — Dites donc, Violette, vous tâcherez de lui faire entendre raison... Vous le pourrez, je le sais.

VIOLETTE. — Je n'avais aucune idée qu'il fût si entier... S'il continue comme ça, que puis-je faire?

MALONE. — Ne vous découragez pas, ne vous découragez pas; la pression domestique est peut-être lente, mais elle est sûre, allez. Vous en userez, hein?... Allons, promettez-le moi.

VIOLETTE. — Certainement, je ferai de mon mieux... C'est évidemment insensé, tout à fait insensé de nous rendre, de propos délibérés, pauvres comme Job.

MALONE. — Évidemment, évidemment...

VIOLETTE, *après un moment de réflexion.* — Vous feriez mieux, je crois, de me donner l'argent de sa rente. Il en aura besoin pour la note de l'hôtel. Je verrai si je puis l'amener à l'accepter... Pas maintenant, naturellement, mais plus tard.

MALONE, *vivement.* — Oui, oui, oui, c'est une bonne idée, ça... (*Il lui tend le billet de mille dollars et ajoute avec ruse.*) Naturellement, vous comprenez, ça ce n'est qu'une pension de célibataire.

VIOLETTE, *froidement.* — Oui, oui, parfaitement... (*Elle prend le billet.*) Merci... Ah! à propos, monsieur, ces deux maisons dont vous parliez... les abbayes.

MALONE. — Oui, eh bien!

VIOLETTE. — Eh bien, n'en prenez aucune, avant que je ne les aie vues... On ne sait jamais ce qu'elles peuvent avoir de mal, ces propriétés.

MALONE. — Bien sûr! Bien sûr! Je ne ferai rien sans vous consulter, ne craignez rien.

VIOLETTE, *poliment, mais sans le moindre rayon de gratitude.* — Merci, c'est bien préférable ainsi, allez. (*Elle retourne tranquillement à la villa, obséquieusement escortée par Malone jusqu'à l'extrémité élevée du jardin.*)

TANNER, *attirant l'attention de Ramsden sur l'attitude servile de Malone tandis qu'il prend congé de Violette.* — Et ce pauvre diable est milliardaire!... l'un des maîtres de ce temps!... Mené en laisse comme un toutou, par la première jeune fille qui veut se donner la peine de le mépriser... Je me demande si j'en viendrai là, moi aussi. (*Il descend jusqu'à la pelouse.*)

RAMSDEN, *le suivant.* — Le plus tôt sera le mieux pour vous.

MALONE, *se frottant les mains tandis qu'il revient à travers le jardin.* — Ce sera une femme magnifique pour mon fils! C'est tout à fait ce qu'il lui faut. Je ne l'échangerais pas contre dix duchesses! (*Il descend sur la pelouse et arrive entre Tanner et Ramsden.*)

RAMSDEN, *très poli envers le milliardaire.* — Je ne m'attendais certes pas au plaisir de vous trouver en ce coin du monde, monsieur Malone...

TANNER. — Venez faire un tour en ville dans notre auto, monsieur Malone.

MALONE. — Puisque vous êtes aussi aimable, j'accepte, oui. Puis-je demander à qui...

TANNER. — Monsieur Roebuck Ramsden, un très vieil ami de votre bru.

MALONE. — Heureux de vous rencontrer, monsieur.

RAMSDEN. — Moi aussi, monsieur, moi aussi... Monsieur Tanner est également de notre société.

MALONE. — Très heureux de vous connaître aussi monsieur.

TANNER. — Moi aussi, monsieur, moi aussi. (*Malone et Ramsden sortent très amicalement par la petite barrière. Tanner se hâte pour rejoindre Malone et Ramsden. Anne arrive en flânant jusqu'aux marches avec une envie désœuvrée de tourmenter Octave.*)

ANNE. — Tu ne vas pas avec eux, Tavy?

OCTAVE, *les larmes emplissant soudain ses yeux.* — Tu me frappes au cœur en souhaitant que je m'en aille. (*Il descend sur la pelouse pour lui cacher sa figure. Elle le suit d'un air caressant.*)

ANNE. — Pauvre Rikky Tikky Tavy! Pauvre petit cœur!

OCTAVE. — C'est à toi, qu'il appartient, à toi seule... Ah! pardonnez-moi... il faut que j'en parle, vois-tu, il faut que j'en parle. Je t'aime Anne, je t'aime, tu le sais.

ANNE. — Hélas! A quoi bon, Tavy?... Tu sais que ma mère est décidée à me faire épouser Jeannot.

OCTAVE, *ahuri.* — Épouser Jeannot!

ANNE. — Cela te paraît absurde, n'est-ce pas?

OCTAVE, *avec un ressentiment croissant.* — Veux-tu dire que Jeannot s'est joué de moi tout le temps?... Veux-tu dire, que, s'il m'a supplié

de ne pas t'épouser, c'est parce qu'il avait lui-même l'intention de t'épouser?

ANNE, *alarmée.* — Non, non, ne vas pas lui faire croire que j'ai dit cela. Je ne crois pas un seul instant que Jeannot sache bien ce qu'il veuille... Mais il est clair que, d'après son testament, mon père désirait que j'épouse Jeannot. Et ma mère y est décidée, fermement.

OCTAVE. — Mais, voyons, Anne, tu n'es pas tenue de toujours te sacrifier aux désirs de tes parents.

ANNE. — Mon père m'aimait. Ma mère m'aime. Assurément, leurs désirs sont un meilleur guide que mon propre égoïsme. (*Elle s'assied.*)

OCTAVE. — Oui, oui, je sais combien tu es peu égoïste, Anne. Mais crois-moi, bien que je parle dans mon intérêt personnel, je le sais, il y a un autre côté à la question... Est-ce honnête envers Jeannot de l'épouser si tu ne l'aimes pas?... Est-ce honnête de détruire mon bonheur aussi bien que le tien propre si tu m'aimes.

ANNE, *le regardant avec une faible impulsion à la pitié.* — Tavy, mon cher, tu es une charmante créature... un bon garçon.

OCTAVE, *humilié.* — C'est tout?

ANNE, *malicieusement, malgré sa pitié.* — Oui, et c'est beaucoup, je t'assure... Tu adorerais toujours le sol sur lequel je me meus, n'est-ce pas?

OCTAVE. — Mais oui, c'est ce que je fais. Cela paraît ridicule, mais ce n'est pas de l'exagération. Je le fais et je le ferai toujours. (*Il s'agenouille devant elle.*)

ANNE. — Toujours est un mot bien long, Tavy, bien long... Il me faudra, vois-tu, vivre constamment en accord avec ton idée de ma divinité, et si nous étions mariés, je ne crois pas que cela me serait possible... Si j'épouse Jeannot, c'est autre chose. Jamais tu ne seras désillusionné... tout au moins, pas avant que je ne sois trop vieille.

OCTAVE. — Mais moi, aussi, je vieillirai. Et quand j'aurai quatre-vingts ans, un seul cheveu blanc de la femme que j'aime me fera trembler plus que la plus épaisse natte d'or de la plus belle jeune fille.

ANNE, *tout à fait touchée.* — Oh! Tavy, c'est de la poésie, ça, de la vraie poésie...

OCTAVE. — Le crois-tu vraiment?

ANNE. — Oui, Tavy, je le crois; aussi, tu dois nécessairement me perdre, comme tu dois nécessairement m'aimer.

OCTAVE. — Ah!! (*Il se couvre le visage de ses mains.*)

ANNE. — Pour rien au monde je ne voudrais détruire tes illusions. Je ne puis ni te prendre, ni t'abandonner. Je vois parfaitement ce qui te conviendra... Par amour pour moi, tu dois devenir un vieux célibataire sentimental.

OCTAVE, *désespérément.* — Anne, je me tuerai!

ANNE. — Non, non, tu n'en feras rien; ce ne serait pas gentil... Tu seras très aimable avec les femmes et tu iras souvent à l'Opéra... A Londres, tu sais, un cœur brisé est une maladie très agréable pour un homme, s'il a des revenus confortables.

OCTAVE, *considérablement refroidi, mais croyant qu'il ne fait que reprendre son empire sur soi, se lève avec une dignité calme.* — Je sais que tu as l'intention d'être aimable. Jeannot t'a persuadé que le cynisme est un bon tonique pour moi.

ANNE, *l'étudiant d'un air rusé.* — Déjà je te désillusionne, tu vois!... Voilà ce que je craignais.

OCTAVE. — Tu ne crains pas de désillusionner Jean?

ANNE, *dont le visage s'éclaire d'une extase malicieuse, murmurant.* — Oh, non, ça n'est pas possible; il n'a aucune illusion sur moi!... C'est de la façon contraire que j'étonnerai Jean! Surmonter une impression défavorable est infiniment plus aisé que de vivre à la hauteur d'un idéal, tu sais... (*Rêveuse.*) Mais oui... parfois, je ravirai Jeannot.

OCTAVE, *retombant dans la phase calme de son désespoir, et commençant, sans s'en douter, à trouver une jouissance dans son cœur brisé et son attitude délicate.* — Je n'en doute pas, va, je n'en doute pas... Tu le raviras toujours... Et lui — le fou! — il croit que tu le rendras malheureux!

ANNE. — Oui, hélas, à présent voilà la difficulté.

OCTAVE. *héroïquement.* — Écoute Anne, si, m o i - m ê m e , je lui disais que tu l'aimes?

ANNE, *vivement.* — Non, non, il s'enfuirait de nouveau!

OCTAVE, *choqué.* — Comment! tu épouserais un homme contre sa volonté?

ANNE. — Vrai, tu es une étrange créature, Tavy!... Mais, ce que tu appelles un homme de bonne volonté, ça n'existe pas quand on le prend d'assaut!... (*Elle rit méchamment.*) Sans doute, je te choque, mais que veux-tu?... Mais voyons, déjà toi-même tu éprouves une sorte de satisfaction à être hors de danger, tu le vois bien!

OCTAVE, *saisi.* — De la satisfaction!... (*D'un ton de reproche.*) Et c'est à moi que tu dis ça!

ANNE. — Mais voyons, si réellement c'était une torture, en demanderais-tu davantage?

OCTAVE. — J'en ai donc demandé davantage? dis?

ANNE. — Certes! N'as-tu pas offert de dire à Jean que je l'aimais?... Eh bien, n'est-ce pas se sacrifier soi-même?... mais il doit y avoir quelque satisfaction là-dedans, je pense... Peut-être est-ce parce que tu es poète. Tu es comme l'oiseau qui, pour se faire chanter, presse sa poitrine contre l'épine aiguë.

OCTAVE. — C'est bien simple. Je t'aime et je veux que tu sois heureuse... Toi, tu ne m'aimes pas, aussi ne puis-je te rendre heureuse moi-même; mais je puis aider un autre à le faire.

ANNE. — Oui; cela semble bien simple... Mais est-ce que jamais nous savons pourquoi nous faisons les choses... La seule chose réellement simple, vois-tu, c'est d'aller droit à ce qu'on désire, et de l'empoigner. Je ne t'aime pas, Tavy, mais quelquefois je sens que j'aimerais à faire de toi, n'importe comment, un homme, un véritable

homme. Tu es vraiment tout à fait sot au sujet des femmes!

OCTAVE, *presque froidement.* — Peut-être, mais je suis content de rester tel que je suis à ce point de vue.

ANNE. — Alors, mon cher ami, tu dois te tenir loin d'elles; tu dois seulement rêver d'elles. Pour rien au monde, je ne voudrais t'épouser, Tavy!

OCTAVE. — Je n'ai aucun espoir, je le sais; j'accepte ma mauvaise chance. Mais tu ne sais pas comme cela fait mal, va.

ANNE. — Pauvre Rikky, il a le cœur si tendre... C'est fort étrange que tu sois si différent de Violette. Elle, elle est aussi dure qu'un cent de clous!

OCTAVE. — Mais non, mais non. Je suis tout à fait certain que Violette est, au fond, essentiellement féminine.

ANNE, *avec quelque impatience.* — Voyons, voyons, pourquoi dire ça? Est-ce donc peu féminin d'être sensée, attentive et prompte aux affaires? Est-ce que tu voudrais que Violette soit une imbécile... ou pire encore, comme moi?

OCTAVE. — Pire encore... Comme toi!... Que veux-tu dire?

ANNE. — Non, non, je ne veux pas dire ça, bien sûr... mais je respecte toujours Violette. Elle arrive toujours à faire ses volontés.

OCTAVE, *soupirant.* — Et toi aussi!

ANNE. — Oui, c'est vrai; mais elle, elle le fait sans cajoleries..., sans avoir besoin que les gens deviennent sentimentaux.

OCTAVE, *avec une insensibilité fraternelle.* — Mais toute jolie qu'elle soit, personne ne pourrait devenir bien sentimental au sujet de Violette, tu sais.

ANNE. — Si, si, tu te trompes; on pourrait très bien, si elle vous y obligeait.

OCTAVE. — Allons donc, Anne, aucune femme comme il faut ne se jouerait ainsi, de propos délibérés, des instincts des hommes.

ANNE, *levant les mains en l'air.* — Oh, Tavy! Tavy, Rikky, Tikky, Tavy! que le ciel vienne en aide à la femme qui t'épousera!...

OCTAVE, *dont la passion se rallume à ces paroles.* — Ah!... Pourquoi?... Pourquoi dire cela, Anne!... Ne me tourmente plus, je ne comprends pas, vraiment pas...

ANNE. — Mais voyons, suppose qu'elle raconte des mensonges et qu'elle tende des pièges aux hommes?

OCTAVE. — Crois-tu donc que je pourrais épouser une telle femme... M O I, qui t'ai connue, qui t'ai aimée, toi?

ANNE. — Hm!... Enfin, quoi qu'il en soit, si elle était sage, elle ne t'épouserait pas... Ainsi, c'est dit. C'est fini, n i, ni, fini... Allons, dis que tu me pardonnes et que la discussion est close!

OCTAVE. — Je n'ai rien à pardonner, et la discussion est close... Si la blessure reste ouverte, du moins tu ne la verras jamais saigner.

ANNE. — Poétique jusqu'au bout!... Au revoir, cher. (*Elle lui tapote la joue, elle a envie de l'embrasser, mais une certaine répugnance l'en empêche; finalement, elle s'enfuit à travers le jardin et disparaît dans*

la villa. Octave se réfugie à la table et, sa tête appuyée sur ses bras, sanglote doucement. Madame Whitefield, qui revient d'une tournée dans les boutiques de Grenade et tient à la main un filet plein de petits paquets, entre par la barrière et l'aperçoit.)

MADAME WHITEFIELD, *courant à lui, et lui levant la tête.* — Qu'y a-t-il, Octave?... Es-tu malade?...

OCTAVE. — Non, non, non, rien... merci.

MADAME WHITEFIELD, *lui tenant toujours la tête anxieusement.* — Mais tu pleures!... Est-ce à cause du mariage de Violette?

OCTAVE. — Non, non... Qui t'a parlé du mariage de Violette?

MADAME WHITEFIELD, *rendant sa tête à son propriétaire.* — J'ai rencontré Roebuck et cet horrible vieil Irlandais... Voyons, es-tu certain de n'être pas malade?... Enfin, qu'y a-t-il?

OCTAVE, *affectueusement.* — Mais rien... rien qu'un homme au cœur brisé... Est-ce assez rococo, hein?

MADAME WHITEFIELD. — Enfin, voyons, de quoi s'agit-il?... Anne t'as-t-elle fait quelque chose?

OCATVE. — Ce n'est pas la faute d'Anne, et ne crois pas un instant que je songe à te blâmer, toi.

MADAME WHITEFIELD, *saisie.* — MOI!... Et pourquoi?

OCTAVE, *pressant sa main en manière de consolation.* — Pour rien... J'ai dit que je ne songeais pas à te blâmer.

MADAME WHITEFIELD. — Mais je n'ai rien fait, moi!... Enfin voyons, de quoi s'agit-il?

OCTAVE, *souriant tristement.* — Tu ne devines pas?... Sans doute tu as raison de préférer Jean comme mari pour Anne; mais j'aime Anne et cela fait souffrir. (*Il se lève et s'éloigne d'elle en se dirigeant vers le milieu de la pelouse.*)

MADAME WHITEFIELD, *le suivant vivement.* — Anne a dit que je désirais qu'elle épouse Jean?

OCTAVE. — Oui, oui, elle me l'a dit.

MADAME WHITEFIELD, *pensivement.* — Alors, je le regrette pour toi, Tavy. C'est sa façon à elle de dire qu'elle désire épouser Jean. En réalité, elle se soucie peu, très peu de ce que moi je dis ou de ce que moi je désire, va.

OCTAVE. — Mais elle ne le dirait pas si elle ne le croyait pas... Tu ne soupçonnes pas Anne de... mensonge!!!

MADAME WHITEFIELD. — Fffou!... Mais peu importe, chéri!... je ne sais pas ce qui vaut le mieux pour un jeune homme : en savoir trop peu, comme toi, ou trop, comme Jean. (*Tanner réapparaît.*)

TANNER. — Quoi donc, Tavy!... Quelque chose qui ne marche pas?

OCTAVE. — Je dois aller me passer de l'eau sur la figure, je le vois... (*A madame Whitefield.*) Dis-lui tes désirs... (*A Tanner.*) Tu peux m'en croire, Jeannot, Anne les approuve entièrement.

TANNER, *intrigué par son attitude.* — Approuve quoi?

OCTAVE. — Les désirs de madame Whitefield, donc. (*Il poursuit son chemin avec une dignité triste et rentre dans la villa.*)

TANNER, *à madame Whitefield.* — Tout ça, c'est bien mystérieux... Voyons, que désires-tu? Ce sera fait, quoi que ce soit.

MADAME WHITEFIELD, *avec une gratitude pleurnicheuse.* — Merci, Jeannot, merci... (*Elle s'assied. Tanner s'accroupit sur le sol à ses pieds, caressant ses genoux.*) Je ne sais pas comment il se fait que les enfants des autres sont toujours si aimables envers moi, tandis que mes propres enfants le sont si peu. Il ne faut pas s'étonner que je paraisse incapable d'aimer Anne et Sophie, autant que Tavy, Violette et toi.. Ah! c'est un monde bien étrange que le nôtre!... Autrefois, on était franc, simple... Maintenant, personne ne semble penser et sentir comme il le devrait!... Vraiment, plus rien ne va bien depuis ce discours que le professeur Tyndall a fait à Belfast.

TANNER. — Oui, certes, oui, la vie est plus compliquée que nous n'avions coutume de le penser... Mais que puis-je faire pour toi?

MADAME WHITEFIELD. — C'est justement ce que je veux te dire... Naturellement, tu te marieras avec Anne, que cela me plaise ou non!

TANNER, *se levant d'un seul bond.* — Il me semble que c'est moi qui serai bientôt marié à Anne, que cela me plaise ou non!

MADAME WHITEFIELD, *placidement.* — Oui, oui, c'est probable qu'il en sera ainsi... Tu sais ce dont elle est capable quand elle a décidé dans sa tête de faire une chose. Mais je t'en prie, ne rejette rien sur moi, c'est tout ce que je demande. Tavy vient de laisser échapper qu'elle lui a dit que c'est moi qui veux qu'elle t'épouse; et le pauvre garçon en a le cœur brisé; car il est amoureux d'elle... Qu'est-ce qu'il peut bien voir de merveilleux en elle?... Je me le demande... MOI je ne vois rien du tout... Dis donc, inutile de dire à Tavy qu'Anne met, dans la tête des gens, des choses qui n'y sont pas, en prétendant que c'est moi qui le veux, alors que jamais pareille idée ne m'est venue en tête. Cela ne ferait que mettre Tavy contre moi... Mais toi, tu la connais bien mieux que ça! Aussi si tu l'épouses, n'en rejette pas le blâme sur moi.

TANNER, *avec emphase.* — Je n'ai pas la moindre intention de l'épouser!

MADAME WHITEFIELD, *malicieusement.* — Elle te conviendrait mieux qu'à Tavy. Elle aurait quelqu'un qui lui tiendrait la tête... oui, je voudrais la voir avec quelqu'un qui lui tienne tête!

TANNER. — Aucun homme ne peut tenir tête à une femme, à moins que ce soit avec un tisonnier et une paire de souliers garnis de gros clous! Et même alors, pas toujours!... en tous cas, moi, je ne peux pas m'armer d'un tisonnier contre elle, aussi, je ne serai qu'un simple esclave.

MADAME WHITEFIELD. — Non, non, pas du tout; elle a peur de toi... (*Signe de dénégation de Tanner.*) Si, si elle a peur de toi... En tous cas, tu lui diras au moins ses vérités. Elle ne pourra pas y échapper, comme elle le fait avec moi.

TANNER. — Impossible. Tout le monde me traiterait de brute si je disais à Anne ses vérités, dans les termes mêmes de son propre

code moral! D'abord, Anne dit des choses qui ne sont pas strictement vraies...

MADAME WHITEFIELD. — Ah! je suis contente que quelqu'un voie enfin que ce n'est pas un ange.

TANNER. — En un mot, c'est une menteuse... pour s'exprimer comme un mari s'exprimerait s'il était exaspéré au point de parler... De plus puisqu'elle a rendu Tavy désespérément amoureux d'elle, sans avoir l'intention de l'épouser, c'est une coquette. De plus, puisqu'elle t'a poussée à me sacrifier sur l'autel pour la seule satisfaction d'être traitée de menteuse en pleine face, je conclus que, pardessus le marché, c'est un tyran. Elle ne peut tyranniser les hommes comme elle tyrannise les femmes; aussi vis-à-vis des hommes elle emploie habituellement et sans scrupule sa fascination personnelle pour arriver à ce qu'ils lui donnent ce qu'elle veut... Je ne trouve aucune expression polie pour désigner ça.

MADAME WHITEFIELD, *sur un ton de faible remontrance.* — Jeannot, tu ne dois pas demander la perfection.

TANNER. — Je ne la demande pas, je ne la demande pas, va, mais ce qui m'ennuie, c'est qu'Anne la demande. Je sais parfaitement que quand je dis que c'est une menteuse, un tyran, une coquette, et tout ce qu'on voudra encore, c'est une accusation vaine qui pourrait être faite contre n'importe qui... Autant que nous l'osons, tous nous mentons, tous nous tyrannisons, tous nous mendions l'admiration sans la moindre intention de la gagner; tous nous tirons tout le parti possible de notre puissance de fascination. Si Anne voulait admettre cela, je ne me disputerais pas avec elle. Mais elle ne le veut pas... Si elle a des enfants, elle profitera de ce qu'ils diront des mensonges pour leur donner des taloches. Si une autre femme me fait de l'œil, elle se refusera à la fréquenter, une coquette!... Et elle, elle fera exactement ce qu'elle veut, tout en insistant pour que les autres fassent ce que prescrit le code des conventions. Oh! je peux tout supporter, mais pas sa maudite hypocrisie! ça, ça me dépasse!

MADAME WHITEFIELD, *emportée par le soulagement d'entendre sa propre opinion si éloquemment exprimée.* — Oh! oui, sûrement, elle est hypocrite! Elle l'est, elle l'est, il n'y a pas à dire!

TANNER. — Alors, pourquoi veux-tu me la faire épouser?

MADAME WHITEFIELD, *d'un ton plaintif.* — Voilà, voilà, c'est de ma faute, naturellement... Voyons, mon petit Jeannot, je n'y avais jamais pensé jusqu'au moment où Tavy m'a dit qu'elle prétendait que je le voulais! J'aime beaucoup Tavy, tu sais; c'est en quelque sorte un fils pour moi; et je ne veux pas, non, je ne veux pas, qu'il soit foulé aux pieds et rendu malheureux.

TANNER. — Tandis que moi, hein, cela importe peu, n'est-ce pas?

MADAME WHITEFIELD. — Oh! toi, tu es si différent!... Toi, tu es capable de prendre soin de toi-même. Tu lui rends la monnaie de sa pièce... Puis, en somme, il faut bien qu'elle épouse quelqu'un.

TANNER. — Ah! le voilà, l'instinct de vie qui parle!... Tu la détestes, mais tu sens qu'il faut que tu la maries.

MADAME WHITEFIELD, *se levant, choquée.* — Tu dis que je déteste ma propre fille!... Oh!... Non, sûrement tu ne me crois pas si mauvaise et si dénaturée, tout simplement parce que je vois ses défauts.

TANNER, *avec cynisme.* — Alors, tu l'aimes.

MADAME WHITEFIELD. — Mais bien sûr que je l'aime!... Quelles drôles de choses tu dis. Nous ne pouvons pas nous empêcher d'aimer nos parents : ils ont le même sang que nous, tu sais.

TANNER. — Au fait, ça épargne peut-être des désagréments de dire ça. Mais pour ma part je soupçonne que la base naturelle des tables de consanguinité est dans la répulsion naturelle entre parents.

MADAME WHITEFIELD. — Oh! Jeannot, comme tu es méchant! Il ne faut pas dire de pareilles choses... Tu ne diras pas à Anne que j'ai causé avec toi, n'est-ce pas? Je tenais seulement à vous faire connaître la vérité, à toi et à Tavy... Non, n'est-ce pas, je ne pouvais pas rester tranquille, bouche close, tandis qu'on mettait tout sur mon dos.

TANNER, *avec politesse.* — En effet.

MADAME WHITEFIELD, *mécontente.* — Et dire que je n'ai fait qu'empirer les choses! Tavy est fâché contre moi parce que je ne suis pas en admiration devant Anne. Et maintenant qu'on m'a mis en tête qu'Anne devait se marier avec toi, je ne puis pas dire autre chose que « c'est bien fait pour elle. »

TANNER. — Merci, merci!

MADAME WHITEFIELD. — Allons, ne fais pas le sot, et ne tourne pas ce que je dis en une chose que je ne veux pas dire. Je demande franc jeu.

(*Anne sort de la villa, suivie peu après de Violette qui est habillée pour aller en voiture.*)

ANNE, *arrivant à main droite de sa mère, avec une suavité menaçante.* — Dis donc, maman chérie, tu sembles avoir eu un charmant entretien avec Jeannot. On peut t'entendre par tout le jardin.

MADAME WHITEFIELD, *terrifiée.* — Tu as entendu...

TANNER. — Ne crains rien : Anne ne fait que... Au fait, nous discutions justement cette habitude qu'elle a. Elle n'a pas entendu une parole, sois-en sûre.

MADAME WHITEFIELD, *avec énergie.* — Peu m'importe qu'elle ait entendu ou non, peu m'importe... J'ai le droit de dire ce qui me plaît.

VIOLETTE, *arrivant sur la pelouse, et s'avançant entre madame Whitefield et Tanner.* — Je viens vous dire au revoir. Je m'en vais... Ma lune de miel!

MADAME WHITEFIELD, *pleurant.* — Oh! ne dis pas ça, ne dis pas cela!... Alors, pas de noces, pas de déjeuner, pas de trousseau, rien du tout!

VIOLETTE, *la cajolant.* — Ce ne sera pas pour longtemps, va!

MADAME WHITEFIELD. — Ne le laisse pas t'emmener en Amérique! Tu me le promets?

VIOLETTE, *d'un ton très décidé.* — Oui, oui, certes... Allons, ne pleure pas, chérie : je vais seulement à l'hôtel.

MADAME WHITEFIELD. — Mais dans ce costume, avec tes bagages, c'est comme... (*Elle suffoque, puis s'écrie de nouveau.*) Violette, comme je voudrais que tu sois ma fille!

VIOLETTE, *la calmant.* — Là, là, voyons, ne pleure pas; je suis ta fille aussi, tu le sais bien, mais attention, Anne va être jalouse.

MADAME WHITEFIELD. — Oh! Anne ne se soucie guère de moi, va.

ANNE. — Maman! Maman! Fi donc!... Allons, voyons, ne pleure pas davantage. Violette n'aime pas ça, tu sais.

(*Madame Whitefield s'essuie les yeux et se calme.*)

VIOLETTE. — Au revoir, Jeannot.

TANNER. — Au revoir, Violette.

VIOLETTE. — Plus vite vous vous marierez, mieux cela vaudra. Vous serez bien moins incompris.

TANNER, *rétif.* — Je m'attends absolument à être marié, bon gré, mal gré, au cours de cet après midi... Vous semblez tous vous être donné le mot pour cela.

VIOLETTE. — Vous pourriez faire plus mal... (*A madame Whitefield en mettant son bras autour d'elle.*) Allons, viens avec moi à l'hôtel : la promenade en voiture te fera du bien. Rentrons chercher une couverture. (*Elle l'emmène vers la villa.*)

MADAME WHITEFIELD, *tandis qu'elle remontent à travers le jardin.* — Oui, je ne sais pas ce que je ferai quand tu seras partie, et que je serai seule avec Anne dans la maison! Je ne dois pas m'attendre à ce que ton mari se soucie d'être ennuyé par une vieille femme comme moi... Oh! tu n'as pas besoin de me dire que si; la politesse c'est très beau, mais je sais ce que les gens pensent...

(*Elle parle jusqu'à ce qu'elle et Violette soient hors de la vue et de l'ouïe. Anne, immobile, regarde Tanner et attend. Il fait instinctivement un effort pour fuir. Il s'approche de la porte, puis faiblissant, il s'égare dans le jardin, cherchant toujours à fuir, mais toujours attiré dans l'orbite de cette terrible femme qui ne bouge pas, et ne cesse de le regarder, tranquillement, souriante, certaine de sa proie. A la fin, il vient à elle, les reins cassés. Il frissonne. Elle parle.*)

ANNE. — Violette a tout à fait raison. Tu devrais te marier.

TANNER, *désespéré.* — Anne, je ne veux pas me marier avec toi, tu entends!... Je ne veux pas, JE NE VEUX PAS, JE NE VEUX PAS!!!

ANNE, *avec placidité.* — Bien, bien, mais personne ne te l'a demandé, personne, personne, personne! (*Elle s'assied, très à son aise.*)

TANNER. — Oui, c'est vrai, personne ne me l'a demandé, mais tout le monde traite la chose comme décidée. C'est dans l'air... Quand nous nous rencontrons, les autres s'en vont, sous des prétextes absurdes, pour nous laisser seuls. Ramsden ne me fait plus la tête. Son œil rayonne comme s'il te conduisait déjà à l'église et Tavy me renvoie

à ta mère et me donne sa bénédiction. Straker te traite ouvertement comme sa future patronne; c'est lui qui m'a prévenu le premier.

ANNE. — Ah!... C'est donc ça qui t'a fait fuir?

TANNER. — Oui, et tu m'as poursuivi comme un écolier qui fait l'école buissonnière.

ANNE. — Mais dis donc, si tu ne veux pas te marier, c'est bien simple, tu n'as qu'à ne pas le faire.

TANNER. — Est-ce qu'on veut jamais être guillotiné? Non, n'est-ce pas? Et pourtant les hommes se laissent guillotiner sans résister. Ils pourraient tout au moins flanquer un pochon à l'aumônier... Nous accomplissons la volonté de la nature et pas la nôtre, va... J'ai le pressentiment terrifiant que je vais me laisser marier, parce que c'est la volonté de la nature que tu aies un mari.

ANNE. — Certes, j'aime à croire que j'en aurai un quelque jour.

TANNER. — Oui, mais pourquoi moi, pourquoi moi?... MOI parmi tous les hommes... Pour moi le mariage est une apostasie, une profanation du sanctuaire de mon âme, une violation de ma qualité d'homme, une vente de mon droit de naissance, une honteuse reddition, une ignominieuse capitulation, une acception de défaites. Je vais pourrir comme une chose qui a accompli son destin et est finie. D'un homme qui a un avenir, je vais me changer en un homme qui a un passé. Dans les yeux chassieux de tous les autres maris, je lirai leur soulagement à l'arrivée d'un nouveau prisonnier pour partager leur ignominie. Les jeunes gens me mépriseront comme quelqu'un qui s'est vendu. Pour les femmes, moi qui ai toujours été une énigme et une possibilité, je ne serai plus que la propriété d'une autre... et, par-dessus le marché, une marchandise endommagée, un homme d'occasion, quoi!

ANNE. — Eh bien, ta femme n'a qu'à mettre un bonnet, comme ma grand'mère, et à se faire laide pour te servir de pendant.

TANNER. — C'est ça, c'est bien ça, de façon à rendre son triomphe encore plus insolent en jetant publiquement l'appât dès que la trappe s'est refermée sur sa victime.

ANNE. — Voyons, après tout, quelle différence ça ferait-il? La beauté est très bien à première vue, mais qui la regarde jamais après qu'elle a été trois jours dans la maison?... Tiens, je trouvais nos tableaux très beaux quand papa les achetait; mais depuis des années, je ne les ai plus regardés. Tu ne t'inquiètes jamais de ma figure; tu es bien trop bien habitué à moi pour ça... Oui, oui, tu ne t'en inquiètes pas plus que si j'étais le porte-parapluie.

TANNER. — Tu mens, vampire, tu mens!

ANNE. — Flatteur!... Enfin, voyons, Jeannot, pourquoi essaies-tu de me fasciner si tu ne veux pas te marier avec moi?

TANNER. — L'élan vital, vois-tu... Je suis sous la griffe de l'élan vital.

ANNE. — Je ne comprends pas, mais là, rien, rien de rien; c'est comme si tu me parlais hébreu.

TANNER. — Pourquoi n'épouses-tu pas Tavy? Il veut bien, lui! Tu ne peux donc être satisfaite que si ta proie se débat?

ANNE, *se tournant vers lui comme pour lui faire partager un secret.* — Écoute... Tavy ne se mariera jamais... N'as-tu pas remarqué que ce genre d'homme ne se marie jamais?

TANNER. — Comment? Un homme qui idolâtre les femmes! Un homme qui ne voit rien dans la nature que des paysages romanesques pour des duos d'amour! Tavy, l'homme chevaleresque, fidèle, au cœur tendre et sincère! Tavy ne jamais se marier! Mais il est né pour être la proie de la première paire d'yeux bleus qu'il rencontre dans la rue.

ANNE. — Oui, oui, je sais, je sais... Pourtant les hommes comme ça vivent toute leur vie, le cœur brisé, en une confortable garçonnière. Ils sont adorés de leurs hôtesses et ils ne se marient jamais, tandis que les hommes comme toi se marient toujours.

TANNER, *se frappant le front.* — C'est vrai, terriblement vrai, horriblement vrai!... Dire que toute ma vie ce sort a brillé devant mes yeux et que jamais je ne l'avais vu!

ANNE. — D'ailleurs, tu sais, c'est la même chose pour les femmes. Le tempérament romanesque est un tempérament très gentil, très aimable, très inoffensif, et poétique donc, je l'avoue; mais c'est un tempérament de vieille fille, il n'y a pas à dire.

TANNER. — Stérile, stérile!... L'élan vital passe à côté.

ANNE. — Si c'est ça ce que tu veux dire par l'élan vital... oui.

TANNER. — Tu n'aimes pas Tavy?

ANNE, *regardant autour d'elle pour s'assurer que Tavy n'est pas à portée de l'oreille.* — Non.

TANNER. — Et c'est moi que tu aimes?

ANNE, *se levant tranquillement et secouant son doigt devant lui.* — Jeannot ne sois pas méchant.

TANNER. — Infâme! Démon!

ANNE. — Boa constrictor! Éléphant!

TANNER. — Hypocrite!

ANNE, *doucement.* — Il le faut bien, que veux-tu, à cause de mon futur mari.

TANNER. — De moi!... (*Se corrigeant avec fureur.*) De lui, de lui, bon Dieu!

ANNE, *ignorant la correction.* — Oui, oui, à cause de toi. Il vaut mieux que tu épouses ce que tu appelles une hypocrite, tu sais. Les femmes qui ne sont pas hypocrites portent des robes rationnelles, sont insultées, et se jettent sans cesse dans la fournaise. Naturellement, elles y entraînent leurs maris qui vivent dans la crainte continuelle de nouvelles complications. Voyons, Jeannot, vraiment, ne préfères-tu pas une femme en qui tu puisses avoir toute confiance?

TANNER. — Non, non, mille fois non! La fournaise, c'est l'élément du révolutionnaire! On purifie les hommes comme on purifie les métaux, en les jetant dans la fournaise.

ANNE. — La glace a son utilité aussi. Elle est hygiénique.

TANNER, *d'un ton désespéré.* — Oh! je sais, tu as de l'esprit : au moment suprême, la force de vie vous comble de toutes les qualités... Eh bien, moi aussi je puis être hypocrite... Par testament, ton père a fait de moi ton tuteur et non pas ton épouseur. Je resterai fidèle à ma mission.

ANNE, *d'une voix basse de sirène.* — Avant de faire ce testament, papa m'a demandé qui je voulais avoir comme tuteur... et je t'ai choisi!

TANNER. — Alors, ce testament est de toi!... Le piège était tendu depuis le commencement.

ANNE, *concentrant toute sa magie.* — Oui, depuis le commencement... depuis notre enfance... pour tous deux,... par l'élan vital.

TANNER. — Je ne veux pas t'épouser! Je ne veux pas t'épouser! Je ne veux pas.

ANNE. — Si, si, si, tu le veux! tu le veux!

TANNER. — Non, non, non, je te dis!

ANNE. — Si, si, si, je te dis!

TANNER. — Non!

ANNE, *cajolant, implorant, presque épuisée.* — Si! avant qu'il soit trop tard pour te repentir... Si.

TANNER, *frappé par l'écho du passé.* — Quand ça m'est-il déjà arrivé, tout ça? Rêvons-nous tous deux?

ANNE, *perdant soudainement courage, avec une angoisse qu'elle ne cache pas.* — Non, non, nous sommes éveillés, et tu as dit non, voilà tout.

TANNER, *brutalement.* — Eh bien, quoi!

ANNE. — Eh bien,... je me suis trompée... tu ne m'aimes pas.

TANNER, *la saisissant dans ses bras.* — C'est faux, c'est faux, je t'aime! L élan vital m'ensorcelle! Quand je t'enlace, j'ai le monde entier dans mes bras... Mais je lutte pour ma liberté, pour mon honneur, pour mon moi, un et indivisible.

ANNE. — Ton bonheur vaudra tout cela.

TANNER. — Alors, pour le bonheur, tu vendrais ta liberté, ton honneur, ton moi?

ANNE. — Pour moi, ce ne sera pas le bonheur, mais la mort peut-être...

TANNER, *gémissant.* — Ah! ah! cette étreinte serre et blesse... Quoi!... Y a-t-il un cœur de père comme il y a un cœur de mère?

ANNE. — Prends garde, Jeannot, prends garde; si quelqu'un arrive pendant que nous sommes ainsi, tu devras m'épouser.

TANNER. — Si nous étions sur le bord d'un précipice, je te serrerais et je sauterais.

ANNE, *pantelante, faiblissant de plus en plus sous l'étreinte de Jean.* — Jean, Jean, laisse-moi m'en aller. J'ai eu tant d'audace... mais cela dure plus que je ne croyais... Laisse-moi m'en aller, je ne peux plus le supporter.

TANNER. — Moi non plus... Plutôt la mort!

ANNE. — Oui, cela m'est égal. Je suis à bout de forces. Ça m'est égal... Je crois que je vais m'évanouir.

(*A ce moment, Violette et Octave sortent de la villa avec madame Whitefield qui est vêtue pour aller en voiture. En même temps, Malone et Ramsden, suivis de Straker, entrent par la petite barrière dans la palissade. Tanner, honteux, lâche Anne qui se lève, la main à son front, comme prise de vertige.*)

MALONE. — Prenez garde, cette dame paraît souffrante.

RAMSDEN. — Qu'y a-t-il?

VIOLETTE, *accourant entre Anne et Tanner.* — Tu es malade?

ANNE, *chancelant, avec un suprême effort.* — J'ai promis d'épouser Jean.

(*Elle s'évanouit. Violette s'agenouille à côté d'elle et réchauffe ses mains. Tanner court de l'autre côté et essaie de relever sa tête. Octave vient à l'aide de Violette mais ne sait que faire. Malone et Ramsden accourent vers Anne. Tous sont groupés autour d'elle, se baissant pour aider. Straker vient froidement se placer aux pieds d'Anne, droit et en pleine possession de soi.*)

STRAKER. — Pardon, mesdames et messieurs, pardon, mais bon Dieu! elle n'a pas besoin d'une foule autour d'elle; c'est d'air qu'elle a besoin, d'air, de tout l'air qu'elle peut. S'il vous plaît, messieurs, s'il vous plaît. (*Malone et Ramsden lui permettent de les renvoyer doucement plus loin. Ils remontent la pelouse vers le jardin où Octave qui s'est déjà rendu compte de son inutilité les rejoint. Straker, qui les suit, s'arrête un moment pour donner des instructions à Tanner.*) Ne levez pas sa tête, monsieur Tanner, ne levez pas sa tête, laissez-la bien à plat, pour que le sang puisse y revenir.

TANNER. — Henry, je me rends devant votre connaissance supérieure de la physiologie. (*Il se retire au coin de la pelouse et Octave se précipite immédiatement vers lui.*)

OCTAVE, *à part à Tanner, lui saisissant les mains.* — Jeannot, mes félicitations, sois heureux, très heureux.

TANNER, *à part à Octave.* — Mais jamais je ne l'ai demandée! C'est un piège. (*Il remonte un peu la pelouse vers le jardin. Octave demeure pétrifié.*)

ANNE, *à l'oreille de Violette, s'accrochant à son cou.* — Violette, Jeannot a-t-il dit quelque chose quand j'ai perdu connaissance?

VIOLETTE. — Non.

ANNE. — Ah! (*Elle retombe avec un intense soupir de soulagement.*)

MADAME WHITEFIELD. — Ah! elle faiblit encore.

TANNER, *marchant soudain vers elle d'un air déterminé, et se saisissant de la main que tient Violette pour lui tâter le pouls.* — Mais son pouls bat comme tous les diables... Allons, debout! Pas de blague! Debout, te dis-je! (*Il la relève sans façon.*)

ANNE. — Je me sens suffisamment forte, maintenant... Tout de même, Jeannot, tu m'as presque tuée.

MALONE. — Un amoureux plutôt rude, hein! Ce sont les meilleurs, mademoiselle, ce sont les meilleurs... Mes félicitations, monsieur Tanner, j'espère vous rencontrer fréquemment tous deux comme hôtes à l'abbaye.

ANNE. — Merci. (*Elle passe devant Malone pour rejoindre Octave.*) — Mon petit Rikky Tikky Tavy, félicite-moi... (*A part.*) Je veux te faire pleurer une dernière fois.

OCTAVE, *avec fermeté.* — Non, non, plus de larmes. Je suis heureux de ton bonheur. Et malgré tout, je crois en toi.

RAMSDEN, *s'avançant entre Malone et Tanner.* — Vous êtes un homme heureux, Tanner... Je vous envie.

TANNER. — Vous avez beau jeu, vous, Ramsden, de m'appeler un homme heureux. — Pardi, vous êtes seulement spectateur; mais moi, je suis le principal acteur, et je sais mieux ce qu'il en est... Allons, Anne, cesse de tenter Tavy, et reviens ici.

ANNE, *obéissant.* — Tu es absurde, Jeannot. (*Elle prend le bras qu'il lui offre.*)

TANNER, *continuant.* — Je déclare solennellement que je ne suis pas un homme heureux. Anne paraît heureuse, car elle est triomphante, heureuse d'avoir remporté la victoire. Ce n'est pas là le bonheur, mais le prix pour lequel les forts vendent leur bonheur. Ce que tous deux nous avons fait cet après-midi, c'est renoncer au bonheur, renoncer à la liberté, renoncer à la tranquillité, et par-dessus tout, renoncer aux possibilités romanesques d'un avenir inconnu, pour les soucis d'un ménage et d'une famille... Je vous en supplie : que personne ne saisisse cette occasion pour prononcer d'imbéciles discours et faire des plaisanteries grossières à mes dépens... Nous nous proposons de meubler notre maison selon notre propre goût; et, dès maintenant, je vous fais savoir que les sept ou huit pendules de voyage, les quatre ou cinq nécessaires de toilette, les saladiers, les couverts à découper et à poissons, l'exemplaire de *l'Ange de la maison de Coventry Patmore* en maroquin du Levant, et tous les autres articles que vous vous préparez à entasser sur nous, seront instantanément vendus, et que la recette sera consacrée à l'achat d'exemplaires pour prêts gratuits du *Manuel du Parfait Révolutionnaire.* Le mariage aura lieu trois jours après notre retour en Angleterre, par permission spéciale, au bureau du registrar du district, en présence de mon avoué et de son clerc, qui, comme ses clients, porteront le costume de ville ordinaire...

VIOLETTE, *avec une conviction intense.* — Vraiment, Jeannot, vous en êtes un sauvage!

ANNE, *le regardant avec un affectueux orgueil, et lui caressant le bras.* — Ne fais pas attention, chéri... Continue de parler.

TANNER. — De parler!

(*Rire général.*)

BERNARD SHAW

(Traduction A. et H. HAMON.)

LE TRAITÉ FRANCO-ROUMAIN

La publication des textes signés le 10 juin de l'année dernière par les plénipotentiaires français et roumain, MM. Aristide Briand et Constantin Diamandy, a provoqué de nombreux commentaires dans les pays intéressés, et aussi dans les autres. D'une façon générale, ces commentaires ont été approbatifs, sauf, naturellement, en Allemagne et en Russie.

Le mot d'alliance a été prononcé en Allemagne, et, chose à noter, on n'a pas songé à critiquer le fait. Çà et là sont apparues seulement des remarques ironiques et apitoyées : pauvre France, lancée dans sa politique d'encerclement de l'Allemagne, qui l'entraîne jusqu'aux pires conséquences! Pour plaire à la Pologne, il lui faut assumer la garantie des frontières de la Roumanie, dont une est contestée par la Russie. Or la France est engagée dans une difficile discussion d'intérêts avec cette puissance. Combien plus habile est M. Mussolini qui, tout en jouant un jeu grandiose dans les Balkans, a su s'assurer l'amitié de la Roumanie, sans rien faire qui pût inquiéter la Russie!

Dans ce dernier pays, les gazettes officieuses, la *Pravda* et les *Izvestia*, n'ont pas manqué de publier, en le faisant suivre de dissertations appropriées, le texte de la note de protestation remise le 2 octobre à M. Briand par M. Rakowsky, ambassadeur des Soviets. Cette note voit dans les traités du 10 juin un acte inamical de la France envers l'U. R. S. S., et semble insinuer qu'ils n'ont été signés que pour exercer une sorte de pression sur le gouvernement de

Moscou à l'instant où allait reprendre sur des bases nouvelles et peut-être plus pratiques la discussion relative aux dettes russes.

En présence de ces gloses si diverses et, certaines, si acrimonieuses, il n'est pas inutile d'essayer de déterminer le caractère et la portée véritables des instruments diplomatiques établis à la date du 10 juin.

***

Ces instruments sont : 1° un traité d'amitié entre la France et la Roumanie; 2° une convention d'arbitrage; 3° un protocole additionnel contenant une déclaration du plénipotentiaire roumain, aux termes de laquelle la Roumanie, renouvelant une déclaration antérieure, s'oblige à ne pas attaquer la Russie avec ses forces régulières et à ne pas tolérer sur son territoire la formation de troupes irrégulières destinées à agir contre ce pays.

Les deux premiers documents et les engagements qu'ils renferment sont placés sous l'égide de la S. D. N., réservent toute décision de celle-ci et lui font appel, à elle et à ses organes, dans les cas où cela paraîtrait nécessaire.

L'idée générale d'où ils sont nés a en effet pour origine les conceptions qui règnent à l'Assemblée de Genève. A la suite de l'échec du protocole général fondé sur la triple base : sécurité, arbitrage, désarmement, il a été décidé de s'en tenir provisoirement à des accords dits régionaux, à des pactes particuliers. On espère de cette façon établir un état de choses créant par la suite une sécurité suffisante pour les divers États, et permettant d'arriver ainsi à la limitation des armements.

Il s'agit donc d'abord, dans le cas du traité franco-roumain, d'une convention destinée à écarter toute possibilité de conflit armé entre deux puissances, et à leur permettre de régler à l'amiable leurs différends éventuels, au cas où les moyens ordinaires de la diplomatie seraient impuissants. S'il s'agit d'une contestation relative à un droit, la question sera soumise à des juges, et les deux puissances s'engagent à se conformer à la décision de ceux-ci. S'il s'agit d'une contestation d'une autre nature, elle sera portée devant une commission de

conciliation; au cas où l'arrangement proposé par cette commission ne serait pas agréé par les deux parties, le différend serait alors renvoyé au Conseil de la S. D. N. statuant conformément à l'article 15 du Covenant.

Ces dispositions d'ordre général, édictées par l'article 2 du traité d'amitié, sont développées et précisées par la convention d'arbitrage. Cette convention est un modèle du genre. Elle apporte une limitation intéressante à l'activité diplomatique des deux gouvernements, qui s'engagent à ne soulever réciproquement aucune question relative à leurs frontières actuelles. Elle fixe nettement la composition, le rôle, les pouvoirs et la procédure de la commission de conciliation, ainsi que les devoirs des gouvernements envers elle et la façon dont ils se font représenter. Elle indique enfin les cas où il devra être fait appel soit à la Cour permanente de justice internationale de la Haye, soit au Conseil de la S. D. N.

Voilà, dira-t-on, un bien grand luxe de précautions prises contre une éventualité dont la réalisation n'est guère probable. La France et la Roumanie n'ont pas de frontière commune. Leurs intérêts économiques et matériels, sans être entièrement indépendants, ne se heurtent nulle part de façon à inspirer des craintes sérieuses de conflit armé. N'est-il pas un peu puéril de déployer tant d'ingéniosité pour résoudre pacifiquement des conflits qui n'éclateront sans doute jamais?

Ce serait méconnaître une des idées fondamentales du traité, laquelle est énoncée de la façon la plus explicite : et c'est le deuxième aspect de la question.

On lit à l'article 3 que la France et la Roumanie examineront en commun, sous réserve des droits de la S. D. N. et de son Conseil, « les questions de nature à mettre en danger la sécurité extérieure de la France ou de la Roumanie, ou à porter atteinte à l'ordre établi par les traités » dont les deux gouvernements sont signataires. On lit de même à l'article 4 que, en cas d'attaque non provoquée, les deux gouvernements se concerteraient « sur leur action respective à exercer dans le cadre du pacte de la Société des Nations en vue de la sauvegarde de leurs légitimes intérêts nationaux et du maintien de l'ordre établi par les traités dont l'un et l'autre sont signataires ».

Il s'agit, on le voit, du maintien dans le *statu quo* de l'état

de choses né des stipulations édictées par les traités en ce qui concerne les deux pays.

La France et la Roumanie n'ont pas, c'est entendu, de frontière commune. Aucune d'elles n'a, non plus, de frontière commune avec une tierce puissance qui aurait une frontière commune avec l'autre. Le territoire roumain ne touche ni à l'Allemagne, ni à la Suisse, ni à l'Italie; le territoire français ne touche ni à la Russie, ni à la Pologne, ni à la Tchécoslovaquie, ni à la Hongrie, ni au royaume serbe-croate-slovène, ni à la Bulgarie. Mais, de par les traités, la France et la Roumanie sont dans une situation comparable : elles sont, au point de vue territorial, les bénéficiaires des traités de paix. Elles ont donc un intérêt commun évident au maintien des traités et de la situation qu'ils ont établie.

Le but de la politique qui a inspiré l'accord franco-roumain, c'est la détente pacifique générale en Europe et dans le monde, obtenue grâce à des pactes régionaux et particuliers, substitués au protocole général un moment entrevu. Mais, pendant des années encore, en attendant que le réseau des accords particuliers se soit suffisamment développé, le moyen de cette politique sera une sorte de surveillance de l'état de choses créé par les traités, surveillance que devront bien s'imposer les puissances bénéficiaires. Quand le temps aura passé, quand l'habitude aura amené une détente dans les esprits, le « désarmement moral » indispensable, quand de nouvelles connexions économiques auront été établies en fonction des nouvelles frontières, et auront triomphé de ce que ces frontières peuvent avoir de gênant pour des pays accoutumés à d'autres données, alors peut-être sera-t-il loisible de renoncer aux accords particuliers entre bénéficiaires des traités de paix. Mais, à l'heure présente, ces accords constituent de véritables contrats de réassurance.

Ces contrats, comme le dit excellemment le préambule de traité d'amitié franco-roumain, sont le fait de pays qui ont « une égal souci du maintien en Europe d'un état de paix et de stabilité politique aussi nécessaire au progrès social qu'à la prospérité économique ». Et cette stabilité indispensable, devant laquelle, si elles comprenaient bien leur intérêt, toutes les nations devraient être solidaires, cette

stabilité résulte de contrats conclus à terme relativement long : c'est pourquoi le traité du 10 juin doit rester en vigueur pendant dix ans après sa ratification, alors que les accords de ce genre sont généralement établis pour une durée moindre. Le renouvellement en est, d'ailleurs, expressément prévu.

Dans la pratique, l'entente annoncée entre les gouvernements français et roumain pourra se réaliser aisément, et aboutir à des résultats favorables. Il y a d'abord ce qu'on peut appeler l'idée latine, mais non au sens impérialiste qu'on lui donne volontiers au delà des Alpes. Il s'agit seulement d'une possibilité de compréhension mutuelle fondée sur des souvenirs remontant à l'antiquité et que sont venus vivifier, comme M. Diamandy le rappelait dernièrement à Lyon avec éloquence, les travaux et les souffrances affrontés en commun pendant la guerre mondiale.

De telles idées ne seraient-elles pas à la base de leurs travaux, que la seule collaboration continue des chancelleries de Bucarest et de Paris pourrait encore se promettre de féconds effets. Le maintien permanent du contact, l'étude en commun des mêmes problèmes, sont des éléments intéressants dans la vie internationale au développement de laquelle nous assistons tous les jours. Dans un problème d'intérêt général comme le désarmement, par exemple, ils doivent permettre de découvrir les solutions les plus conformes au bien des deux pays et en même temps au bien de tous. Enfin l'interdiction que s'imposent volontairement Bucarest et Paris de traiter les questions de frontière qui les intéressent réciproquement est une preuve de leur désir de stabilité.

***

C'est cependant la question des frontières qui a donné lieu à la protestation russe.

Pourtant, le protocole additionnel du 10 juin aurait dû faciliter les choses. On se rappelle que, à la conférence de Gênes, à laquelle participaient les Russes, la commission politique décida de renvoyer certaines questions intéressant la Russie à une conférence ultérieure tenant ses assises à la Haye. Pour éviter tout acte de guerre dans l'intervalle,

on proposa un pacte de non-agression temporaire jusqu'à la décision. La délégation roumaine, composée de MM. Bratiano et Diamandy, se déclara prête à signer un pacte permanent de non-agression avec la Russie, sur la base du *statu quo* territorial et politique. La Russie ne donna pas de réponse. Le protocole du 10 juin affirme une fois de plus que la Roumanie reste dans les mêmes dispositions.

Démarche platonique? Non pas. Sans doute on voit mal la Roumanie se jetant sur la Russie, ses troupes pénétrant avec des intentions conquérantes sur le territoire de l'U. R. S. S. A l'époque où les puissances occidentales songeaient à une action armée contre la Russie, la Roumanie refusa toujours de se joindre à elles. Mais il est intéressant de voir une offre comme celle de la Roumanie rester sans réponse : la Russie ne veut pas prendre l'engagement de ne pas attaquer sa voisine.

Le motif est qu'elle ne peut se résigner à admettre la frontière actuelle, repoussée du Pruth au Dniestr par suite de la réunion de la Bessarabie à la Roumanie. Rappelons ici quelques faits.

La protestation russe contre les traités du 10 juin a été adressée à la France. Elle s'est manifestée sous la forme d'une note en date du 2 octobre remise à M. Briand par M. Rakowsky. A cette époque, le texte des traités du 10 juin n'était pas encore officiellement connu. Mais, dès le mois d'août, des renseignements parus dans la presse en avaient assez nettement indiqué le sens et la portée. Le ton de la note du 2 octobre était singulièrement agressif. Avant la guerre, semblable document aurait eu de graves conséquences. M. Briand ne jugea pas nécessaire, cependant, de faire la seule réponse qui eût convenu, de refuser de recevoir la note : il l'accepta. Au moment de la publication des textes signés le 10 juin, nouvelle incorrection des Russes : la note du 2 octobre fut livrée aux journaux, sans accord préalable, comme il eût été normal, entre Moscou et Paris.

La brutalité de ces procédés, leur caractère inhabituel, ne peuvent s'expliquer que d'une façon. L'U. R. S. S. sait parfaitement, comme M. Briand l'a déclaré à M. Rakowsky, que la question est tranchée en ce qui concerne la France. Le

problème du rattachement de la Bessarabie à la Roumanie a été soumis au Conseil suprême des alliés. En mars 1920, ce haut organisme décida en principe de reconnaître le fait accompli. En octobre de la même année, un traité était signé par l'Angleterre, la France, l'Italie et le Japon, reconnaissant la souveraineté de la Roumanie sur la Bessarabie. Ce traité n'est pas entré en vigueur : il n'a encore été ratifié, outre la Roumanie, que par l'Angleterre et par la France. Mais celle-ci est engagée. Quant à la garantie nouvelle contenue dans les traités du 10 juin, il était impossible qu'elle ne fût pas donnée : c'eût été le désaveu d'un engagement formel; un tel manque de parole n'est pas dans les habitudes de la France. Les diplomates de l'U. R. S. S. le savent bien, et leur protestation n'est qu'un acte de propagande.

En elle-même, d'ailleurs, la question de Bessarabie est limpide[1].

La Bessarabie a toujours fait partie de la Moldavie, une des deux principautés roumaines qui vécurent longtemps séparées. Lors de l'invasion turque, la Moldavie dut accepter successivement, les traités de 1513 et de 1529, et l'occupation par les Osmanlis de Kilia et de Cetatea-Alba (Akkerman), puis de Bender. Le reste de la principauté conservait son autonomie, sous la suzeraineté de la Porte, laquelle s'engageait à maintenir son intégrité territoriale. Par la suite, et jusqu'au XIXe siècle, la séparation entre la Moldavie non occupée et les territoires turcs fut toujours marquée par l'existence de douanes et par le fait que la Porte s'était interdit de construire des mosquées en dehors des districts renfermant les forteresses où elle entretenait des garnisons. Au début du XVIIIe siècle, en 1713, les Turcs s'établirent encore à Hotin, à la suite de l'expédition malheureuse de Pierre le Grand (1711) : il n'est pas sans intérêt de noter que le tsar avait signé avec Démétrius Cantémir, prince de Moldavie, un traité d'alliance aux termes duquel, en cas de victoire, la principauté devait recouvrer sur les Turcs son ancienne frontière jusqu'au Dniestr.

Les engagements antérieurs relatifs à l'intégrité de la

1. Pour plus de détails, voir le remarquable ouvrage de M. Antony Babel, *la Bessarabie*, auquel sont empruntées beaucoup des indications qui suivent

Moldavie n'empêchèrent pas la Turquie de céder la Bukovine à l'Autriche en 1775. Ils n'empêchèrent pas davantage la Porte de céder la Bessarabie à la Russie en 1812, à la suite d'une guerre de six années (traité de Bucarest). Alexandre Ier avait repris la politique de Catherine II et voulait arriver par terre à Constantinople : la frontière portée du Dniestr au Pruth, c'était une étape importante sur le « chemin de Byzance ». Or, il faut y insister, la Bessarabie n'appartenait pas à la Porte, et celle-ci n'avait pas à en disposer : le suzerain qui garantit l'intégrité territoriale du vassal ne peut y porter lui même atteinte.

Au milieu du XIXe siècle, le développement du trafic international donna une importance grandissante à la question du Danube et au problème des détroits : car, « si le Danube se jette géographiquement dans la mer Noire, il se jette économiquement dans la Méditerranée ». Les ambitions russes sur Constantinople étaient de plus en plus ardentes. Elles se heurtèrent non pas seulement à la résistance des Turcs, mais à celle des grandes puissances occidentales, Angleterre et France. Telle fut l'origine de la guerre de Crimée. Après la défaite russe, le congrès de la paix se réunit à Paris. Le traité qu'il élabora (30 mars 1856) plaça les principautés valaque et moldave sous la suzeraineté de la Porte et sous la garantie des puissances. « Pour mieux assurer la liberté de la navigation sur le Danube », la Russie restituait à la Moldavie les districts bessarabiens de Cahul, Ismaïl et Bolgrad. Les deux principautés restaient en principe séparées, mais elles élirent le même prince, Alexandre Couza d'abord, puis Charles de Hohenzollern-Sigmaringen.

Une nouvelle crise balkanique éclata en 1877. La Russie intervint contre la Turquie. La Roumanie se rangea aux côtés des Moscovites et l'action de son armée fut des plus utiles. Bien que, dans la convention d'avril 1877 conclue entre la Roumanie et la Russie, celle-ci se fût engagée à maintenir l'intégrité territoriale de la première, le traité de San Stefano, à la conclusion duquel ne prit part aucun délégué roumain, donnait la Dobroudja à la Roumanie et lui reprenait les trois districts de Bessarabie rétrocédés en 1856 à la Moldavie. On sait que les stipulations excessives de San Stefano inquié-

tèrent l'Europe, et que le congrès de Berlin fut réuni pour les reviser. Mais celles qui concernaient la Roumanie restèrent sans changement : l'échange des districts de Cahul, Ismaïl et Bolgrad contre la Dobroudja fut finalement imposé à la Roumanie, et non négocié par elle. L'acceptation de cette combinaison était la condition *sine qua non* de son indépendance qui fut proclamée en même temps. Le souvenir de cette violence faite au sentiment national roumain devait être un des éléments qui compliquèrent les négociations entre les gouvernements alliés et Bucarest en 1915 et 1916.

La dernière phase de la question bessarabienne est dans toutes les mémoires. A la suite de la révolution de mars 1917, la Russie, « cette grande Autriche », comme l'appela un jour Kerensky, se disloqua : les forces centrifuges prirent le dessus à la périphérie, libérant la Finlande, les États baltes, la Pologne, l'Ukraine (temporairement) et la Bessarabie. Dès le 7 avril 1917, le conseil des coopératives de cette dernière contrée se réunit. Quelques jours plus tard, le 18, un congrès de soldats assemblé à Odessa réclame l'autonomie de la Bessarabie. Même demande le 25 au Congrès diocésain, puis le 20 juillet dans un nouveau congrès de soldats à Odessa. Le 30 octobre, mille délégués réunis à Kichinef avec l'autorisation des autorités russes proclament l'autonomie de la Bessarabie et fixent la date des élections au *Sfatul Tsarei* (Conseil de la terre). Cette assemblée proclame le 24 janvier 1918 l'indépendance de la République moldave, puis, le 27 mars, l'union de la Bessarabie avec la Roumanie (86 voix pour, 3 contre, 36 abstentions), moyennant le droit de procéder à sa guise à la réforme agraire, et une large autonomie provinciale. A la séance du 27 novembre 1918, la réforme agraire réalisée, le *Sfatul Tsarei* prononça l'union sans conditions.

La Russie n'a jamais voulu la reconnaître. Une conférence réunie à Vienne en 1924 n'a pu aboutir. Depuis, tout ce que les propagandistes de Moscou ont trouvé à dire, c'est que le *Sfatul Tsarei* ne représentait pas la population bessarabienne, que sa décision est par suite sans valeur.

On conçoit aisément les raisons de l'attitude du gouvernement soviétique; héritier du régime tsariste, il a toutes ses ambitions; et l'on doit reconnaître que les conditions géogra-

phiques sont les mêmes pour lui qu'elles ont toujours été : le problème des communications maritimes se pose pour la terre russe d'une façon singulièrement difficile. C'est une question à résoudre. Mais la question de Bessarabie n'en est pas un élément inséparable. Quant au caractère du *Sfatul Tsarei* et à la valeur de ses décisions, il est plaisant de les entendre critiquer par les bolchevistes qui, au moment où ce conseil se réunit, dispersaient par la force l'assemblée constituante russe, élue cependant depuis qu'une insurrection devant l'ennemi leur avait donné le pouvoir. Et si, aujourd'hui encore, la Roumanie maintient l'état de siège en Bessarabie, la faute n'en est-elle pas à l'U. R. S. S., qui ne cesse de revendiquer cette province, qui a même laissé organiser sur son territoire des incursions au delà du Dniestr?

Il semble peu probable, actuellement du moins, que l'U. R. S. S. cherche à reconquérir la Bessarabie par les armes : l'enjeu n'en vaut pas la peine. Même si, par suite du retour des nationalistes allemands au pouvoir, certains projets de développement de l'alliance de Rapallo devaient se réaliser, on peut supposer que Berlin ne permettrait pas aux Moscovites de gaspiller leurs forces dans une entreprise secondaire et sans intérêt pour l'Allemagne. Le seul risque se trouve dans le fait que la Russie n'a pas encore atteint un état politique stable, et que des aventures extérieures de diversion peuvent à un moment ou à l'autre sembler utiles aux dirigeants de Moscou. Risque réel, mais en somme peu pressant.

Le traité signé à Paris le 10 juin pourra donc pendant des années produire les résultats qu'on en attend en France et en Roumanie : maintien du *statu quo*, stabilité politique, sécurité plus grande. Ni la France ni la Roumanie ne réclament rien : leur amitié, ou si l'on veut leur alliance, établie sous les auspices de la S. D. N., ne menace personne; elle est purement défensive et conservatoire.

X. X. X.

LE FRÈRE-DE-LA-CÔTE[1]

IX

Peyrol se dirigeait vers le petit bassin où il tenait cachée sa tartane, comme un bijou dans un coffret, sans autre but que de satisfaire son regard, sans plus d'utilité pratique que n'en a un trésor pour un avare, et tout aussi précieux. En atteignant un creux du chemin où poussaient quelques buissons et même quelques brins d'herbe, Peyrol s'assit un moment pour se reposer. Dans cette position, le monde visible se limitait à une pente pierreuse, quelques rochers, le buisson auquel il était adossé et une partie de l'horizon marin complètement vide. Il s'aperçut qu'il détestait ce lieutenant beaucoup plus quand il ne le voyait pas. Il y avait quelque chose dans ce garçon-là. En tout cas, il s'était débarrassé de lui pour huit ou dix heures. Le vieux forban éprouva une sorte de malaise à sentir que la stabilité des choses était désormais compromise. Il s'en étonna et la pensée qu'il vieillissait vint de nouveau l'envahir. Pourtant, il n'ignorait pas la vigueur de son corps. Il pouvait encore ramper à pas de loup, comme un Indien, et, de son bâton, frapper un homme derrière la tête avec assez de sûreté et de force pour l'assommer comme un bœuf. Il venait de le faire pas plus tard qu'à deux heures du matin la nuit précédente, il n'y avait pas douze heures de cela, le plus aisément du monde et sans beaucoup d'effort. Cette pensée le réconforta. Mais il ne pouvait toujours pas trouver une idée. Pas

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 janvier et 1er février.

ce qu'on pourrait appeler une véritable idée. Cela ne viendrait pas. C'était inutile de rester là à l'attendre.

Il se leva et, en quelques enjambées, il parvint à une crête rocheuse d'où il découvrit les deux pointes blanches des mâts de sa tartane. La coque lui en était cachée par la configuration du rivage dont le détail le plus visible était un grand rocher plat. C'était à cet endroit que, douze heures auparavant, Peyrol, incapable de dormir dans son lit, et qui était descendu pour essayer de trouver le sommeil à bord de sa tartane, avait vu, au clair de lune, un homme debout, penché au-dessus de son navire et qui l'examinait à loisir. Une silhouette noire et fourchue qui certainement n'avait rien à faire là. Peyrol, par une déduction soudaine et logique, s'était dit : « Il vient de débarquer d'un canot anglais. » Pourquoi, comment, dans quel but, il ne se le demanda pas. Il s'empressa d'agir, en homme accoutumé pendant des années à se trouver aux prises à l'improviste avec les événements les plus inattendus. La silhouette noire, plongée dans une sorte d'émerveillement attentif, n'entendit rien, ne soupçonna rien. Le coup du gros bout du gourdin vint lui frapper la tête comme un coup de tonnerre venu du ciel. Les parois du petit bassin retentirent de ce choc. Mais il n'eut pas le temps de l'entendre. La force du coup avait envoyé le corps inanimé rouler du bord du rocher plat jusque dans la cale de la tartane qui fit entendre un bruit de tambour voilé. Peyrol n'aurait pas pu faire mieux à vingt ans. Non. Pas si bien. Ç'avait été rapide, bien conçu, et ce bruit de tambour voilé fut suivi d'un parfait silence, sans un soupir, sans une plainte. Peyrol fit le tour d'un petit promontoire à l'extrémité duquel le rivage s'abaissait au niveau de la tartane, et sauta à bord. Le silence demeurait absolu sous ce froid clair de lune et parmi les ombres profondes des rochers. Il était absolu, car Michel, qui dormait toujours sous le pont-avant, réveillé en sursaut par le choc qui avait fait trembler toute la tartane, en avait perdu l'usage de la parole. Avançant la tête hors du pont, il se mit à quatre pattes tout en tremblant violemment comme un chien qu'on vient de laver à l'eau chaude. Il n'osait avancer, terrorisé par ce cadavre ensorcelé qui venait de tomber du ciel. Il ne l'aurait touché pour rien au monde.

Les mots : « Es-tu là, Michel? » prononcés à mi-voix, agirent sur lui comme un tonique. Ce n'était donc pas le diable; ce n'était pas de la sorcellerie! et même si c'en était, maintenant que Peyrol était là, Michel n'avait plus peur. Il ne risqua pas la moindre question tout en aidant Peyrol à retourner le corps flasque. Le visage était couvert de sang : une coupure au front que l'homme s'était faite en tombant sur le bord aigu de la carlingue. Si sa tête n'avait pas été complètement écrasée et ses membres brisés, c'est que, en décrivant sa parabole dans l'air, la victime de cette curiosité indue avait touché et coupé comme une simple carotte un des haubans du mât d'avant. En levant les yeux par hasard, Peyrol avait remarqué la corde rompue, et posé la main sur la poitrine de l'homme.

— Le cœur bat! — murmura-t-il. — Va allumer la lampe de la cabine, Michel.

— Vous allez porter cela dans la cabine?

— Oui, — dit Peyrol. — La cabine est habituée à ce genre de choses — et il se sentit soudain plein d'amertume. Cette cabine avait été une trappe mortelle pour des gens qui valaient cent fois mieux que ce garçon-là, quel qu'il fût.

Tandis que Michel était allé exécuter l'ordre qu'il avait reçu, Peyrol parcourait des yeux les rives du bassin, car il ne pouvait écarter l'idée qu'il devait y avoir d'autres Anglais dissimulés dans les parages. Qu'une des embarcations de la corvette fût encore dans la crique, il n'avait pas le moindre doute à cet égard. Quant à savoir pourquoi elle était venue, c'était incompréhensible. Seul, le corps inanimé qui gisait à ses pieds aurait peut-être pu le lui dire : mais Peyrol avait peu d'espoir qu'il pût jamais parler. Si ses camarades étaient allés à sa recherche, il y avait peut-être une chance qu'ils ne découvrissent pas l'existence du bassin. Peyrol se baissa pour tâter le corps d'un bout à l'autre. Il ne trouva sur lui aucune arme. Rien qu'un couteau de poche attaché à un cordon passé autour du cou.

Michel, l'obéissance incarnée, une fois revenu de la cabine reçut l'ordre de verser deux seaux d'eau salée sur la tête ensanglantée dont le visage était tourné vers la lune. Descendre le corps dans la cabine n'alla pas sans difficulté. Il était lourd. On l'étendit tout de son long sur un coffre et une fois que Michel

lui eut soigneusement placé les bras le long du corps, il eut l'air incroyablement rigide. La tête ruisselante, aux cheveux trempés, avait l'air d'être celle d'un noyé avec une balafre rose et béante.

— Va sur le pont surveiller ce qui se passe, — lui dit Peyrol, — il faudra peut-être encore se battre avant la fin de la nuit.

Une fois Michel parti, Peyrol enleva rapidement sa vareuse et tira sa chemise par-dessus sa tête. C'était une chemise très fine. Les Frères-de-la-Côte, pendant leurs loisirs, n'étaient pas une bande de gens en guenilles, et le canonnier avait conservé le goût du beau linge. Il déchira la chemise en longues bandes, s'assit sur le coffre et pris sur ses genoux la tête mouillée. Il la banda avec adresse aussi calmement que si ç'avait été un mannequin, puis il prit la main inanimée et lui tâta le pouls. L'homme vivait encore. Le forban, nu jusqu'à la ceinture, ses bras puissants croisés sur sa poitrine velue, restait à contempler, sur ses genoux, ce visage inerte dont les yeux étaient paisiblement fermés sous la bande blanche qui couvrait le front. Il examina le menton lourd, bizarrement rattaché à des joues rondes, le grand nez à bout pointu, avec une bosse, naturelle ou qui provenait peut-être de quelque ancienne blessure. Un visage brun, taillé à coup de serpe, avec, au bout des paupières fermées, d'épais cils noirs qui semblaient artificiellement jeunes sur ce visage de quarante ans ou plus; et Peyrol pensait à sa jeunesse. Non pas la sienne propre, il ne souciait guère de la retrouver, mais il pensait à la jeunesse de cet homme, à l'aspect que ce visage avait dû avoir vingt ans plus tôt. Tout à coup, il changea de position et approchant la bouche de l'oreille de cette tête inanimée, hurla de toutes les forces de ses poumons :

— Holà, holà! réveille-toi, mon vieux!

Il y avait de quoi réveiller un mort. Un faible : « Voilà! voilà! » fut la seule réponse qui lui parvint de loin et, peu après, Michel passa la tête par la porte de la cabine avec une grimace anxieuse et une lueur dans ses yeux ronds.

— Vous avez appelé, maître?

— Oui, — dit Peyrol. — Viens m'aider à le porter.

— Par-dessus bord? — murmura Michel immédiatement.

— Non, — dit Peyrol, — sur cette couchette. Doucement! ne lui cogne pas la tête, — cria-t-il avec une tendresse inat-

tendue. — Étends une couverture sur lui. Reste dans la cabine et humecte son bandage avec de l'eau salée. Je ne crois pas qu'on vienne te déranger cette nuit. Je vais jusqu'à la maison.

— Le lever du jour approche, — remarqua Michel.

C'était la raison qui faisait que Peyrol voulait retourner en hâte à la maison et grimper à sa chambre sans qu'on le vît. Il passa sa vareuse à même sa peau, ramassa son bâton, recommanda à Michel de ne laisser cet étrange oiseau sortir de la cabine sous aucun prétexte. Comme Michel était convaincu que l'homme ne referait jamais un seul pas de sa vie, il accueillit ces instructions sans la moindre émotion.

C'était cette aventure nocturne qui avait affecté le caractère de l'entretien du matin entre Peyrol et le lieutenant. Ç'avait été particulièrement pénible. Après s'être débarrassé de Réal pour plusieurs heures, le forban devait porter son attention sur cet autre intrus qui venait compromettre la paix de la ferme d'Escampobar, une paix difficile à maintenir, douteuse et d'une origine assez fâcheuse. Assis sur le rocher, les yeux négligemment fixés sur les quelques gouttes de sang qui trahissaient son ouvrage de la nuit précédente, Peyrol, tout en s'efforçant de trouver quelque chose de précis à quoi penser, crut entendre comme le bruit sourd du tonnerre. Si faible qu'il fût, il n'en remplissait pas moins tout le bassin. Il en devina aussitôt la nature et son visage perdit toute perplexité. Ramassant son gourdin, il se mit sur pied brusquement en murmurant : « Il n'est pas mort le moins du monde », et il se précipita à bord de la tartane.

Sur le pont-arrière Michel était aux aguets. Il avait parfaitement exécuté les ordres qu'il avait reçus. La porte de la cabine était non seulement assurée, par le très visible cadenas, mais encore étayée par un agrès qui la rendait aussi ferme qu'un roc. Ce bruit de tonnerre semblait sortir comme par magie de son immuable matière. Le bruit cessa un moment, puis l'on entendit une sorte de grognement continu, comme celui d'un fou. Le bruit de tonnerre reprit. Michel déclara :

— C'est la troisième fois qu'il se livre à ce jeu.

— Il n'y met pas beaucoup de force, — remarqua Peyrol gravement.

— Qu'il puisse même le faire, c'est un miracle, — dit Michel. — Il est monté sur l'échelle et tape dans la porte avec

son poing. Il va mieux. Il a commencé environ une demi-heure après que je suis revenu à bord. Il a tambouriné pendant un moment et il est dégringolé de l'échelle. Je l'ai entendu. J'avais l'oreille collée à l'écoutille. Il est resté à se parler à lui-même un bon moment et puis, il a recommencé.

Peyrol s'approcha de l'écoutille pendant que Michel déclarait :

— Il va continuer indéfiniment. On ne peut pas l'arrêter.

— *Easy there,* — dit Peyrol d'un ton d'autorité. — *Time you finish that noise.*

Ces mots amenèrent instantanément un silence de mort. Michel cessa de grimacer. Il était ébahi du pouvoir de ces quelques mots dans une langue étrangère.

Peyrol, de son côté, se mit à sourire légèrement. Il n'avait pas prononcé une phrase en anglais depuis des années. Il attendit complaisamment que Michel eût dégagé, puis ouvert la porte de la cabine. Une fois la porte ouverte, il lui lança cet avertissement : « Prend garde » et il descendit à reculons avec résolution, après avoir donné l'ordre à Michel d'aller à l'avant et d'ouvrir l'œil.

En bas, l'homme à la tête bandée était penché sur la table et ne cessait de jurer d'une voix faible.

— Qui êtes-vous? — demanda la prisonnier, avec effroi et en levant rapidement le bras pour se garer d'un coup possible.

Mais la main levée de Peyrol lui retomba seulement sur l'épaule avec une tape cordiale qui le fit s'asseoir sur un coffre, tout affaissé et sans pouvoir parler. Si chancelant qu'il fût, il put voir toutefois que Peyrol ouvrait un placard et en sortait une petite bouteille et deux timbales d'étain. Il reprit courage pour dire d'un ton plaintif :

— J'ai la gorge comme de l'amadou, — puis d'un ton soupçonneux : — Est-ce vous qui m'avez cassé la tête?

— C'est moi, — admit Peyrol, en s'asseyant de l'autre côté de la table et en se renversant en arrière pour considérer à loisir son prisonnier.

— Pourquoi diable avez-vous fait cela? — demanda l'autre avec une sorte de faible fureur à laquelle Peyrol ne prit pas garde.

— Parce que vous êtes venu fourrer votre nez où vous n'aviez que faire. Vous comprenez? Je vous vois là à la lueur de la

lune, dévorant des yeux ma tartane. Vous ne m'avez pas entendu, hein?

— Il faut que vous ayez marché dans l'air. Est-ce que vous aviez l'intention de me tuer?

— Oui, plutôt que de vous laisser retourner raconter cela à bord de votre sacrée corvette.

— Eh bien! vous avez maintenant une chance de m'achever. Je suis aussi faible qu'un petit chat.

— Comment dites-vous ça? Ha, ha, ha! — Peyrol se mit à rire. — Vous en faites un joli petit chat.

Il saisit la bouteille par le goulot et se mit à remplir les gobelets.

— Là, — continua-t-il en en poussant un vers le prisonnier, — ça se laisse boire, ça.

Symons était dans un tel état, que le coup lui avait comme enlevé tout pouvoir de résistance, toute faculté de surprise, et même, tous ses moyens, à l'exception d'un amer ressentiment. Sa tête lui faisait mal, il lui semblait qu'elle était énorme, trop lourde pour son cou et remplie d'une fumée chaude. Tandis qu'il buvait, Peyrol l'observait fixement : d'un mouvement incertain il reposa le gobelet sur la table. Un moment on l'eût cru assoupi, puis des couleurs vinrent animer son teint de bronze. Il se redressa sur son coffre et d'une voix forte :

— Vous m'avez joué un sale tour, — dit-il. — Vous trouvez cela digne d'un homme de marcher à pas de loup dans le dos de quelqu'un et de l'assommer par derrière comme un bœuf?

Peyrol fit avec calme un signe d'assentiment et se mit à boire à petites gorgées.

— Comment pouvais-je savoir que c'était vous? J'ai tapé assez fort pour fêler le crâne d'un autre.

— Qu'est-ce que vous racontez? Qu'est-ce que vous savez de mon crâne? Où voulez-vous en venir? Je ne vous connais pas, scélérat à tête blanche, qui vous en allez la nuit frapper par derrière sur la tête des gens. Avez-vous trouvé aussi notre officier?

— Oh, oui! votre officier. Qu'est-ce qu'il est venu faire? Quels ennuis êtes-vous venu encore essayer de nous faire ici?

— Vous n'aviez rien à craindre pour votre tartane. Notre canot ne cherchait pas votre tartane. On ne l'aurait pas

prise comme étrenne. On en voit des douzaines chaque jour, de ces tartanes.

Peyrol remplit de nouveau les deux timbales.

— Ah, oui, vous voyez peut-être beaucoup de tartanes, mais celle-ci n'est pas comme les autres. Comment? vous, un marin, vous n'avez pu voir qu'elle avait quelque chose d'extraordinaire?

— Tonnerre de Dieu! — cria l'autre. — Comment voulez-vous que j'aie pu voir quoi que ce soit? Je venais juste de remarquer qu'elle avait les voiles enverguées quand votre massue est venue me taper sur la tête. — Il porta les mains à sa tête et se prit à gémir. — Seigneur! on dirait que je n'ai pas dessoulé depuis un mois.

Le prisonnier de Peyrol avait en effet un peu l'air de s'être fait casser la tête dans une rixe d'ivrognes. Mais Peyrol ne lui trouvait pas l'aspect répugnant. Le forban gardait un tendre souvenir de cette vie de flibustier qu'il avait menée, de son esprit sans freins, de sa vaste scène, jusqu'au moment où le bouleversement des choses dans l'Océan Indien et d'étonnantes rumeurs venues de l'autre bout du monde l'avaient fait réfléchir sur le caractère précaire de cette existence. C'était vrai qu'il avait déserté le pavillon français quand il était tout jeune, mais alors, ce drapeau était blanc; maintenant c'était un drapeau tricolore. Il avait pratiqué la liberté, l'égalité et la fraternité telles qu'on les entendait dans les repaires avoués ou secrets de la confrérie des Frères-de-la-Côte. Et il était là en face d'un Frère dont il avait cassé la tête pour des raisons suffisantes. Il était là de l'autre côté de la table, échevelé et ahuri, sans rien comprendre, furieux; et sa tête s'était montrée aussi solide que bien des années auparavant, lorsqu'un Frère, d'origine italienne, lui avait donné un beau jour le surnom de « Testa Dura ».

Oui, c'était Testa Dura à n'en pas douter; ce jeune néophyte de leur ordre (Peyrol n'avait jamais su où ni comment on l'avait ramassé), étranger au campement, naïf et très impressionné par la compagnie de bravaches comospolites dans laquelle il se trouvait. Il s'était attaché à Peyrol de préférence à quelques-uns de ses compatriotes, — il y en avait plusieurs dans cette bande, — et courait derrière lui comme un petit chien : assurément il avait agi comme un bon cama-

rade lors de cette blessure qui n'avait ni tué ni dompté Peyrol, mais qui lui avait seulement donné l'occasion de réfléchir à loisir sur la conduite de sa propre vie.

Peyrol avait eu le premier soupçon de cette singulière coïncidence, pendant qu'il était en train de bander la tête de l'homme à la lueur de la lampe fumeuse. Du moment que l'homme vivait encore, ce n'était pas à Peyrol de l'achever ou de le laisser sans secours comme un chien. Et puis c'était un marin. Qu'il fût Anglais n'empêchait pas Peyrol d'éprouver des sentiments mélangés, parmi lesquels la haine n'avait certainement aucune place. Parmi les Frères-de-la-Côte, c'était les Anglais qu'il préférait. Il avait aussi trouvé chez eux cette appréciation particulière et loyale qu'un Français doué de caractère et de capacité obtiendra plutôt des Anglais que de toute autre nation. Peyrol avait été parfois chef de bande, sans avoir d'ailleurs jamais cherché à l'être, car il n'était pas ambitieux. Cette charge lui était échue la plupart du temps dans des moments de crise et, quand il l'avait eue, c'était sur les Anglais qu'il s'était généralement le plus reposé.

Ce jeune garçon était donc devenu ce marin de la marine de guerre anglaise! Il n'y avait rien d'impossible à cela. On trouvait les Frères-de-la-Côte sur toutes sortes de navires et dans toutes sortes d'endroits. L'étonnant c'était que celui-ci fût venu le chercher, se mettre pour ainsi dire sous son gourdin. La plus grande préoccupation de Peyrol avait été, toute cette matinée de dimanche, de cacher toute l'aventure au lieutenant Réal. Car, contre un porteur d'épaulettes, une protection mutuelle était le premier des devoirs entre Frères-de-la-Côte. Peyrol sortit de sa méditation en entendant l'autre déclarer tout à coup :

— Je suis Anglais, et je ne suis pas disposé à mettre les pouces devant qui que ce soit. Qu'est-ce que vous pensez faire de moi?

— Je ferai ce qui me plaira, — répondit Peyrol qui venait de se poser exactement la même question.

— Alors, faites vite; quoi que ce soit. Je me moque pas mal de ce que vous ferez, mais faites vite.

Il essaya d'appuyer sur les mots, mais à la vérité les derniers lui manquèrent et le vieux Peyrol en fut touché. Il pensa que s'il le laissait boire encore la timbale pleine qui

était devant lui, l'autre serait sûrement ivre-mort. Mais il accepta ce risque. Aussi se contenta-t-il de répondre : « Allons, buvez. » L'autre ne se le fit pas dire deux fois, mais il ne pouvait qu'avec peine diriger son bras vers le gobelet. La principale idée qui s'éveilla dans son esprit confus, c'était qu'avant peu on allait le livrer à des soldats. La perspective de la captivité le faisait défaillir et il résolut de faire autant de difficultés qu'il le pourrait.

— Il faudra aller chercher ces soldats pour me porter. Je ne marcherai pas. Non, après m'avoir fait presque sauter la cervelle en me frappant par derrière. Je vous le dis en face, je ne marcherai pas. Je ne ferai pas un pas. Il faudra me porter à terre.

Peyrol se contenta de secouer la tête d'un geste de désapprobation.

— Allez chercher quatre hommes et un caporal! — reprit Symons avec obstination, — je veux être fait prisonnier dans les règles. Qui diable êtes-vous? Vous n'avez aucun droit de vous mêler de tout cela. Je crois bien que vous êtes un civil. Un simple *marinero*. Et vous m'avez l'air d'un assez louche *marinero*. Où avez-vous appris l'anglais? En prison, hein? Vous n'allez pas me garder dans cette sacrée niche à bord de votre sale tartane. Allez chercher ce caporal, je vous dis.

Il sembla tout à coup exténué et murmura seulement : — Je suis un Anglais.

La patience de Peyrol était positivement angélique.

— Allons, le vieux! — Il essaya de pousser à travers la table le gobelet qui se renversa. — Allons! finissons ce qu'il y a dans votre petite bouteille.

— Non, — dit Peyrol en tirant à lui la bouteille et en y mettant le bouchon.

— Non? — répéta Symons d'un ton incrédule en regardant fixement la bouteille... — Vous devez être un... — il essaya d'en dire plus tandis que Peyrol le surveillait, fit encore un ou deux efforts et, tout à coup, prononça le mot « cochon » si correctement que le vieux Peyrol en sursauta; après quoi, il ne fut pas nécessaire de le regarder davantage. Peyrol s'empressa de serrer la bouteille et les gobelets. Quand il se retourna le prisonnier était étendu presque de tout son long sur la table, et parfaitement silencieux; pas même un ronflement. Quand

Peyrol fut remonté sur le pont, en tirant la porte de la cabine derrière lui, Michel accourut pour recevoir les ordres du patron : mais celui-ci resta si longtemps à méditer profondément, la main devant la bouche, que Michel se sentit devenir inquiet et risqua cette remarque :

— Alors, il ne va pas mourir.

— Il est mort, — dit Peyrol avec un accent de sombre gaieté. — Ivre-mort. Et vraisemblablement vous ne me reverrez pas avant demain.

— Mais qu'est-ce que je dois faire? — demanda Michel timidement.

— Rien, — dit Peyrol. — Il va sans dire que vous ne le laisserez pas mettre le feu à la tartane.

— Mais en supposant, — insista Michel, — qu'il essaye de s'enfuir?

— Si vous voyez qu'il essaye de s'enfuir, — dit Peyrol avec une solennité affectée, — alors, Michel, vous n'aurez qu'à vous écarter aussi rapidement que vous le pourrez. Un homme qui essayerait de s'enfuir avec une tête comme celle-là, ne ferait de vous qu'une bouchée.

Il ramassa son gourdin et descendit à terre sans même jeter un regard à son fidèle compagnon. Michel l'écouta grimper parmi les pierres et l'expression absolument décontenancée, que prit alors son visage d'habitude aimablement vide, lui donna une sorte de dignité.

X

Tandis qu'il se dirigeait vers le petit belvédère sur la falaise, où le pin incliné s'avançait comme si une insatiable curiosité l'eût maintenu dans cette position précaire, Peyrol découvrit en contre-bas la cour et les bâtiments de ferme et fut de nouveau fort frappé par l'aspect désert qu'ils présentaient. Il semblait n'y être resté ni une âme, ni même un animal; seuls, sur les toits les pigeons se dandinaient avec élégance. Peyrol pressa le pas et vit le navire anglais au loin, vers Porquerolles, vergues brassées et le cap au sud. Il y avait un peu de vent dans la Passe et l'argent terne de la haute mer montrait une frange obscurcie d'eau ridée, au loin vers l'est, dans cette région où, proche ou lointaine et la plupart du temps

invisible, l'escadre anglaise exerçait son incessante surveillance.

Peyrol pensa un moment que l'impudence de cet Anglais irait jusqu'à croiser le long de la presqu'île et venir examiner l'intérieur de la crique, car la corvette faisait lentement son abatée. Peyrol éprouva dans son cœur une crainte soudaine pour sa tartane, mais il se rappela que le navire anglais ignorait son existence. Évidemment. Son gourdin avait su efficacement couper court à ce renseignement. Le seul Anglais qui connût l'existence de la tartane, c'était l'homme à la tête cassée. Peyrol se mit littéralement à rire de sa frayeur. Il était évident en outre que ce navire anglais n'avait pas l'intention de venir parader en vue de la presqu'île. Il n'avait pas l'intention d'être impudent. Il vit que l'on brassait les vergues de la corvette et qu'elle revenait dans le vent, en faisant maintenant route au nord, d'où elle venait. Peyrol comprit immédiatement que le navire anglais avait l'intention de passer au vent du cap Esterel, probablement pour aller s'ancrer pendant la nuit au large de la longue grève blanche qui, d'une courbe régulière, ferme de ce côté la rade d'Hyères.

L'idée de ces fausses dépêches n'était qu'un détail dans le plan d'une grande, d'une décisive victoire. Rien qu'un détail, mais important tout de même. Rien de ce qui était capable d'abuser un amiral ne pouvait être regardé comme négligeable. Et un pareil amiral en outre! C'était là, — Peyrol le sentait vaguement, — une idée qu'un de ces terriens avait seul pu inventer. C'était pourtant à des marins à la rendre réalisable. Il fallait le faire au moyen de cette corvette.

Et Peyrol se posait cette question à laquelle toute sa vie il n'avait pu répondre, — si les Anglais étaient vraiment très stupides ou très pénétrants. Cette difficulté s'était présentée à lui mainte fois. Mais le vieux forban avait assez d'intelligence pour être arrivé à cette conclusion que quant à les tromper, en tout cas, si cela pouvait se faire, ce ne serait pas tant par des paroles que par des actes, avec un art consommé et l'air d'y aller carrément. Cette conviction toutefois ne l'avançait pas à grand'chose dans ce cas, qui était de ceux qui réclamaient beaucoup de réflexion.

L'*Amelia* avait disparu derrière le cap Esterel, et Peyrol se demandait avec une certaine anxiété si cela signifiait que

le commandant anglais avait abandonné son homme pour de bon. « S'il en est ainsi, se dit Peyrol, je suis sûr de le voir repasser au delà du cap Esterel avant la nuit. » Si, toutefois il ne revoyait pas le navire dans une heure ou deux, c'est, qu'alors, il aurait jeté l'ancre en vue de la côte pour attendre la nuit avant de tenter de découvrir ce qu'était devenu son homme. Cela ne pouvait se faire qu'en envoyant une ou deux embarcations explorer la côte, pénétrer sans aucun doute dans la crique et peut-être même y débarquer un petit contingent.

Une fois arrivé à cette conclusion Peyrol se mit lentement à bourrer sa pipe. S'il avait eu l'idée de jeter un regard derrière lui, il aurait pu apercevoir au loin le mouvement d'une jupe noire, l'éclat d'un fichu blanc, — Arlette descendant rapidement le vague chemin qui menait d'Escampobar au village.

Cet après-midi-là, après avoir en vain attendu de voir paraître le lieutenant comme d'habitude, Arlette, la maîtresse d'Escampobar, se leva et marcha le long du bâtiment de la ferme. Arrivée à l'extrémité du mur qui bordait le verger, elle appela à demi voix : « Eugène ! » Non pas qu'elle espérât que le lieutenant fût à portée de l'entendre, mais pour le simple plaisir d'entendre le son de ce nom autrement que dans un murmure. Elle tourna le coin du mur et, une fois qu'elle en eut atteint l'extrémité du côté de la cour, elle répéta cet appel, buvant le son qui sortait de ses lèvres : « Eugène, Eugène ! » avec une sorte d'exaltation désespérée. C'était dans de pareils moments qu'elle aurait souhaité le réconfort d'une aide quelconque. Mais tout était tranquille. Elle n'entendit ni un murmure amical, ni le moindre soupir. Au-dessus de sa tête, sous le ciel gris, aucune des feuilles d'un grand mûrier ne bougeait. Pas à pas, pour ainsi dire inconsciemment, elle se mit à descendre le chemin. A cinquante mètres de là, elle aperçut la campagne, les toits du village entre les masses verdoyantes des platanes qui ombrageaient la fontaine, et au delà la surface lisse, gris bleu, de la lagune unie et triste comme une dalle de plomb. Mais ce qui attira surtout son regard ce fut la tour de l'église, où, sous une arche ronde, elle aperçut la tache noire de la cloche qui, après avoir échappé aux réquisitions des guerres républicaines et être restée muette au-dessus de l'église vide et fermée, venait seulement de recouvrer la voix. Elle courut dans cette direction, mais quand elle fut assez près pour dis-

tinguer des formes qui allaient et venaient près de la fontaine du village, elle ralentit le pas, hésita un moment et prit le sentier qui menait au presbytère.

Elle poussa la petite porte dont le loquet était brisé. L'humble construction, faite de pierre brute, entre lesquelles le mortier manquait en plus d'un endroit, semblait s'être enfoncée lentement dans la terre. Les parterres de la pelouse, devant la maison, étaient encombrés de mauvaises herbes car l'abbé n'avait aucun goût pour le jardinage. Quand l'héritière d'Escampobar ouvrit la porte, il faisait les cent pas dans la plus grande pièce qui était sa chambre à coucher et son salon, et où il prenait également ses repas.

C'était un homme extrêmement maigre et avec une longue figure, en quelque sorte convulsée. Jeune, il avait été précepteur dans une grande famille noble, mais il n'avait pas émigré avec elle. Il ne s'était pas davantage soumis à la République. Il avait vécu dans son pays natal comme une bête traquée, et l'on racontait de lui mainte action, guerrière et autre. Quand la hiérarchie fut rétablie, il ne fut pas en faveur auprès de ses supérieurs. Il était resté beaucoup trop royaliste. Il accepta, sans protester, la charge de cette misérable paroisse où il s'acquit assez rapidement de l'influence. L'esprit sacerdotal était en lui comme une froide passion. Bien qu'il fût assez accessible, il ne sortait jamais sans son bréviaire, répondant d'un petit signe de tête aux saluts solennels qu'on lui adressait. On ne peut pas dire qu'on le craignait, mais quelques-uns des plus vieux habitants qui se rappelaient le précédent pasteur, un vieil homme qui était mort dans son jardin après avoir été jeté hors de son lit par des patriotes qui voulaient le mener à la prison d'Hyères, hochaient la tête d'un air entendu lorsqu'on parlait de leur curé.

A la vue de cette apparition en bonnet d'Arlésienne, en jupe de soie et fichu blanc, et aussi complètement différente à tous égards qu'une princesse eût pu l'être, des villageois avec lesquels il était en contact quotidien, son visage exprima le plus grand étonnement. Puis, — car il n'était pas sans connaître les commérages de sa paroisse, il fronça ses épais sourcils avec une expression d'antipathie. C'était à n'en pas douter la femme dont il avait entendu ses paroissiens dire à mots couverts qu'elle s'était donnée, elle et ses biens, à un Jacobin, un sans-

culotte de Toulon qui avait livré ses parents au bourreau ou qui les avait assassinés lui-même pendant les trois premiers jours de massacres. On n'était pas très sûr de ce point-là, mais tout le reste était bien connu. Quoiqu'il fût persuadé qu'aucune turpitude morale n'était impossible dans un pays sans Dieu, l'abbé n'avait pas pris ce récit pour argent comptant. Sans doute, ces gens étaient républicains et impies, et ce qui se passait là-haut à la ferme était scandaleux et abominable. Il lutta contre sa répulsion, fit en sorte de montrer un front moins sévère et attendri. Il ne pouvait imaginer à quoi cette femme, déjà faite malgré son visage enfantin, pouvait bien penser en venant au presbytère. Tout à coup, il songea que peut-être elle voulait le remercier, — quoique la chose se fût passée il y avait déjà longtemps, — de s'être interposé entre la fureur des paysans et cet homme. Il ne pouvait l'appeler, même en pensée, son mari; car, outre d'autre circonstances, cette association ne pouvait avoir pour un prêtre le caractère d'un mariage, même si certaines formes légales avaient été respectées. Sa visiteuse fut apparemment si déconcertée par l'expression de son visage, l'austérité distante de son attitude, qu'un faible murmure s'échappa seulement de ses lèvres. Il pencha la tête, sans être très certain de ce qu'il avait entendu.

— Vous êtes venue demander mon aide? — demanda-t-il d'un air de doute.

Elle fit un léger signe de tête et l'abbé alla jusqu'à la porte qu'elle avait laissée ouverte et regarda au dehors. Il n'y avait personne en vue entre le presbytère et le village. Il revint vers elle et lui dit :

— Nous sommes absolument seuls. Ma vieille servante, dans la cuisine, est sourde comme un pot.

Quand il eut regardé A lette de plus près, l'abbé éprouva une sorte de frayeur. Ses lèvres rouges, ses yeux noirs transparents et impénétrables, ses joues pâles, tout en elle lui sembla agressivement païen, fâcheusement différent de l'aspect habituel des pêcheurs de ce pays. Elle s'apprêtait à parler. Il l'arrêta d'un geste de la main.

— Attendez, — dit-il. — Je ne vous ai jamais vue auparavant. Je ne sais même pas exactement qui vous êtes. Aucun de vous ne compte parmi mes ouailles, car vous êtes bien d'Escampobar, n'est-ce pas?

Sombres, sous leur orbites osseuses, les yeux de l'abbé, rivés sur son visage, remarquèrent la délicatesse de ses traits, la naïve opiniâtreté de son regard. Elle lui répondit :

— Je suis la fille...

— La fille!... Oh! je vois... On dit beaucoup de mal de vous.

— Cette racaille? — fit-elle avec un peu d'impatience.

Le prêtre en demeura muet un moment.

— Que disent-ils? Du temps de mon père, ils n'auraient rien osé dire. La seule fois que je les ai vus depuis bien des années, c'est lorsqu'ils hurlaient comme des chiens sur les talons de Scevola.

L'absence de tout mépris dans son intonation était véritablement stupéfiante.

— Cet homme dont vous venez de prononcer le nom et auquel j'ai entendu accoupler l'épithète de « buveur de sang » est considéré comme le patron de la ferme d'Escampobar. Il y a vécu depuis des années. Comment cela se fait-il?

— Oui, il y a longtemps, depuis qu'il m'a ramenée à la maison. Des années! Catherine lui a permis de rester.

— Qui est Catherine? — demanda brusquement l'abbé.

— C'est la sœur de mon père qui était restée chez nous à attendre. Elle avait perdu tout espoir de nous revoir les uns ou les autres, lorsqu'un matin Scevola est arrivé avec moi à la porte. Alors, elle lui a permis de rester. C'est un pauvre diable. Qu'est-ce que Catherine aurait pu faire d'autre? Et qu'est-ce que cela peut bien nous faire là-haut, ce que les gens du village pensent de lui? — Elle baissa les yeux et sembla plongée dans de profondes pensées, puis elle ajouta : — C'est tout dernièrement que j'ai découvert que c'était un pauvre diable, tout dernièrement On l'appelle un buveur de sang, n'est-ce pas? Et pourquoi donc? Il a toujours eu peur de son ombre.

Elle se tut, mais ne leva pas les yeux.

— Vous n'êtes plus une enfant, — commença l'abbé d'une voix sévère en fronçant de nouveau les sourcils et il l'entendit qui murmurait : « Pas depuis très longtemps. »

Il n'y prêta pas attention et poursuivit :

— Est-ce tout ce que vous avez à me dire au sujet de cet homme? Je vous le demande. J'espère qu'au moins vous n'êtes pas hypocrite.

— Monsieur l'abbé, — dit-elle en levant les yeux sans crainte, que vous dirais-je de plus à son sujet? Je pourrais vous dire des choses à vous faire dresser les cheveux sur la tête, mais ce ne serait pas à son sujet.

Pour toute réponse l'abbé eut un geste d'ennui et se mit à arpenter la pièce de long en large. Son visage n'exprimait ni curiosité ni pitié, mais une sorte de répugnance qu'il s'efforçait de surmonter. Il se laissa tomber dans un fauteuil profond et délabré, le seul objet de luxe de la pièce, et il lui désigna une chaise de bois. Arlette s'y assit et commença à parler. L'abbé l'écoutait, mais le regard, au loin : ses grandes mains osseuses reposaient sur les bras du fauteuil. Dès les premiers mots, il l'interrompit :

— C'est votre propre histoire que vous allez me raconter?

— Oui, — dit Arlette.

— Est-il nécessaire que je la sache?

— Oui, monsieur l'abbé.

— Mais pourquoi?

Il pencha un peu la tête, sans toutefois cesser de regarder au loin. Arlette parlait maintenant à voix basse. Tout à coup 'abbé se rejeta en arrière.

— Vous voulez me raconter toute votre histoire parce que vous êtes tombée amoureuse d'un homme.

— Non, mais parce que cela m'a fait revenir à moi-même. Rien d'autre ne l'aurait pu.

Il tourna la tête pour la considérer d'un air sombre, mais il ne prononça aucune parole et se remit à regarder droit devant lui. Il l'écouta. Au début il avait marmotté à une ou deux reprises : « Oui! j'ai entendu dire cela, » puis il était resté silencieux, sans jamais regarder de son côté. Il l'avait interrompue une seule fois pour lui demander :

— Vous avez été confirmée, avant qu'on ne forçât l'entrée du couvent et qu'on ne dispersât les religieuses?

— Oui, — avait-elle répondu, — une année avant ou plus.

— Et alors deux de ces dames vous ont amenée avec elle à Toulon?

— Oui, les autres petites filles avaient leurs parents tout près. Elle m'emmenèrent avec elles, pensant pouvoir communiquer avec mes parents, mais c'était difficile. Et puis les Anglais sont arrivés et mes parents se sont embarqués pour

tâcher d'avoir de mes nouvelles. A ce moment-là, mon père ne courait aucun danger à Toulon.

Longtemps, — raconta Arlette, — son père n'avait pu découvrir l'endroit où les religieuses avaient trouvé refuge. La veille seulement du jour où les Anglais évacuèrent Toulon il avait pu obtenir ce renseignement. Tard, un soir, il était apparu devant elle et l'avait emmenée. La ville était pleine de troupes étrangères qui se retiraient. Son père la confia à sa mère et repartit faire le nécessaire pour pouvoir s'embarquer cette nuit-là et rentrer à Escampobar; mais la tartane n'était plus à l'endroit où il l'avait laissée. Les deux hommes de Madrague qu'il avait comme équipage avaient disparu aussi. C'est ainsi que la famille avait été prise au piège dans cette ville remplie de tumulte et de confusion. Des navires et des maisons flambaient. D'effroyables explosions ébranlaient la terre. Elle avait passé cette nuit-là à genoux, la figure cachée dans les jupes de sa mère tandis que son père restait aux aguets, près de la porte barricadée, un pistolet dans chaque main.

Au matin la maison s'était remplie de hurlements sauvages. On entendit des gens monter l'escalier. La porte vola en éclats. Ce bruit la fit sursauter et elle était allée se jeter à genoux dans un coin, la face contre le mur. Il y eut un tumulte de meurtre. Elle entendit deux coups de feu, et puis quelqu'un l'avait saisie par le bras et l'avait remise sur pieds. C'était Scevola. Il l'avait traînée jusqu'à la porte. Les corps de son père et de sa mère gisaient sur le seuil. La pièce était remplie de fumée. Elle avait voulu se jeter sur les corps et s'accrocher à eux, mais Scevola l'avait prise sous les bras et l'avait fait passer par-dessus. Il lui avait saisi la main et l'avait fait courir avec lui, ou plutôt l'avait traînée en bas. Dehors, sur le trottoir, des hommes terribles et des femmes farouches armés de couteaux les avaient rejoints. On courait dans les rues en brandissant des piques et des sabres et en poursuivant d'autres groupes de gens sans armes qui fuyaient en poussant des cris perçants.

— J'ai couru au milieu d'eux, monsieur l'abbé, — poursuivit Arlette dans un murmure haletant. — Partout où je voyais de l'eau, j'aurais voulu m'y précipiter, mais on m'entourait de tous côtés, j'étais pressée, poussée, et la plupart du temps

Scevola me tenait la main fortement serrée. Quand ils se furent arrêtés chez un marchand de vin, on m'offrit à boire. J'avais la gorge sèche et je bus. Le vin, les pavés, les armes et les figures, tout était rouge. J'étais couverte de taches rouges. Il m'avait fallu courir avec eux toute la journée et il me semblait tout le temps que je tombais, que je tombais. Les maisons se penchaient vers moi. Le soleil par moments disparaissait. Et tout à coup je m'entendis hurler exactement comme les autres. Comprenez-vous, monsieur l'abbé, avec les mêmes mots!

Cette nuit-là, Scevola l'avait confiée aux soins d'une femme nommée Pérose. Elle était jeune et jolie, et native d'Arles, le pays de sa mère. Elle tenait une auberge. Cette femme l'enferma dans sa chambre qui était contiguë à une pièce ou des patriotes continuèrent à crier, à chanter et à faire des discours très avant dans la nuit. A plusieurs reprises la femme vint jeter un coup d'œil, leva les bras en l'air d'un geste désespéré et disparut. Ensuite pendant bien des nuits, tandis que toute la bande dormait sur des bancs ou sur le plancher, Pérose se glissait dans la chambre, se jetait à genoux près du lit sur lequel Arlette, assise toute droite, les yeux grands ouverts, extravaguait en silence. Elle lui embrassait les pieds et s'endormait en pleurant. Mais au matin elle se levait en sursaut et lui disait : « Allons, l'important c'est de sauver nos vies. Allons aider à l'œuvre de justice! » et l'on s'en allait rejoindre la bande qui se préparait pour faire de nouveau la chasse aux traîtres. Mais au bout d'un certain temps, les victimes, dont d'abord les rues étaient remplies, il fallut aller les chercher dans les arrière-cours, les dénicher dans leurs cachettes, les tirer hors des caves ou des greniers des maisons où la bande se précipitait avec des hurlements de mort et de vengeance.

— Alors, monsieur l'abbé, ç'en fut trop. Je ne pus plus résister davantage. Je me disais : « Si c'est ainsi, c'est donc que c'est juste ». La plupart du temps j'étais comme quelqu'un qui, à moitié endormi, rêve des choses impossibles à croire. A peu près à ce moment, je ne sais pourquoi, Pérose me donna à entendre que Scevola était un pauvre diable. La nuit suivante, tandis que toute la bande était profondément endormie dans la grande pièce, Pérose et Scevola me

firent passer par la fenêtre dans la rue et me conduisirent au quai qui se trouve derrière l'Arsenal. Scevola avait découvert notre tartane accostée à un ponton et l'un des hommes de Madrague à bord. L'autre avait disparu. Pérose se pencha vers moi en pleurant. Elle m'embrassa et me dit : « Ce sera bientôt mon tour. Vous, Scevola, ne vous montrez pas à Toulon, car personne ne croit plus en vous. Adieu, Arlette! Vive la Nation! » et elle disparut dans la nuit. J'attendis sur le ponton tout en grelottant dans mes vêtements en lambeaux, et en écoutant Scevola et l'homme jeter des corps par-dessus bord. Et je voulus tout d'un coup m'enfuir, mais ils me rattrapèrent bien vite, me ramenèrent et me jetèrent dans la cabine qui avait une odeur de sang. Quand je suis revenue à la ferme, j'avais perdu tout sentiment de la réalité. Et même celui de ma propre existence. Je voyais les choses çà et là autour de moi, mais je ne pouvais rien regarder longtemps. Quelque chose s'était en allée de moi. Je sais maintenant que ce n'était pas mon cœur, mais alors je ne me demandais pas ce que c'était. Je me sentais vide et légère; j'avais tout le temps un peu froid. mais je pouvais sourire aux gens. Rien n'avait d'importance. Rien n'avait de sens. Je ne me souciais de personne. Je ne désirais rien. Je ne vivais pas, monsieur l'abbé. Les gens semblaient me voir et me parler, et tout m'avait l'air étranger, jusqu'à ce qu'un jour j'ai senti battre mon cœur.

— Pourquoi exactement, êtes-vous venue me faire ce récit? — demanda le prêtre à voix basse.

— Parce que vous êtes un prêtre. Avez-vous oublié que j'ai été élevée dans un couvent? je n'ai pas oublié comment on prie. Mais le monde maintenant me fait peur. Que dois-je faire?

— Vous repentir! — tonna l'abbé en se levant. Il vit son regard candide levé vers lui et il se contraignit à baisser la voix. — Il faut plonger avec une intrépide sincérité dans les ténèbres de votre âme. Rappelez-vous d'où peut seule venir une aide véritable. Ceux que Dieu a mis à l'épreuve comme il l'a fait pour vous ne peuvent être considérés comme innocents de leurs fautes. Retirez-vous du monde! Descendez en vous-même et abandonnez les vaines pensées de ce qu'on appelle le bonheur. Soyez-vous à vous-même un exemple du caractère

coupable de notre nature et de la faiblesse de notre misérable humanité. Il se peut que vous ayez été *possédée*. Qu'en sais-je? Peut-être cela n'a-t-il été permis qu'afin de conduire votre âme à la sainteté au prix d'une vie de réclusion et de prière. Il est de mon devoir de vous aider à y atteindre. En attendant, il faut prier pour obtenir la force d'une complète renonciation.

Arlette, baissant lentement les yeux, semblait à l'abbé la figure symbolique du mystère spirituel.

« Quels peuvent bien être les desseins de Dieu sur cette créature ? » se demandait-il.

— Monsieur le curé, — dit-elle tranquillement, — j'ai éprouvé aujourd'hui le besoin de prier pour la première fois depuis bien des années. Quand je suis sorti de la maison, j'avais seulement l'intention d'entrer dans votre église.

— L'église est ouverte au plus grand pécheur, — répondit l'abbé.

— Je le sais. Mais il m'aurait fallu passer devant tous les gens du village : et vous savez, monsieur l'abbé, ce dont ils sont capables.

— Peut-être, — murmura l'abbé, — vaut-il mieux ne pas mettre leur charité à l'épreuve.

— Il faut que je prie avant de m'en retourner. J'avais pensé que vous me laisseriez peut-être entrer par la sacristie.

— Il serait inhumain de repousser votre requête, — dit-il en se levant et en prenant une clef accrochée au mur.

Il mit son chapeau à larges bords et, sans prononcer une parole, lui montra le chemin par la petite porte et une allée qu'il prenait toujours lui-même, et que l'on ne voyait pas de la fontaine du village. Après qu'ils furent entrés dans la sacristie humide et délabrée, il referma la porte derrière lui, et seulement alors, en ouvrit une autre, une petite porte qui donnait sur l'église. Quand il se fut écarté pour la laisser passer, Arlette sentit une odeur froide de terre fraîchement remuée à laquelle venait se mêler un faible parfum d'encens. Dans l'ombre profonde de la nef, une petite flamme scintillait devant une image de la Vierge. En lui faisant place, l'abbé murmura :

— Agenouillez-vous devant le grand autel, et implorez la

grâce, la force et la pitié qui vous sont nécessaires en ce monde chargé de crimes contre Dieu et les hommes.

Elle ne le regardait pas. A travers les minces semelles de ses souliers, elle sentait le froid des dalles. L'abbé laissa la porte entre-bâillée, s'assit sur une chaise de paille, la seule de la sacristie, croisa les bras et laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Il avait l'air profondément endormi, mais au bout d'une demi-heure, il se leva et, allant jusqu'à la porte, il resta à regarder la forme agenouillée sur les marches de l'autel. Arlette avait le visage plongé dans ses mains, dans l'ardeur de la piété et de la prière. L'abbé attendit patiemment assez longtemps encore avant d'élever la voix dans un grave murmure qui remplit le sombre vaisseau de l'église.

— Il faut partir. Je dois sonner pour les vêpres.

A la voir ainsi complètement absorbée devant le Très-Haut, il se sentit ému. Il revint dans la sacristie et, au bout d'un moment, entendit le bruit très faible que faisait la jupe de satin noir de la fille d'Escampobar en costume d'Arlésienne. Elle entra dans la sacristie d'un pas léger, les yeux brillants, et l'abbé la regarda avec quelque émotion.

— Vous avez bien prié, ma fille, — dit-il. — Le pardon ne vous sera pas refusé, car vous avez beaucoup souffert. Mettez votre confiance dans la grâce de Dieu.

Elle leva la tête et s'arrêta un moment. Dans l'ombre de la petite pièce, il distingua l'éclat de ses yeux baignés de larmes.

— Oui, monsieur l'abbé, — dit-elle d'une voix claire et douce, — j'ai prié et je me sens exaucée. J'ai supplié Dieu de me garder toujours fidèle le cœur de celui que j'aime ou de me laisser mourir avant de le revoir.

Sous le hâle de son visage de curé de campagne, l'abbé se sentit pâlir et s'adossa contre le mur sans prononcer un mot.

JOSEPH CONRAD

(Traduction de G. JEAN-AUBRY.)

(A suivre.)

LES LIVRES D'HISTOIRE

Les Phéniciens et l'alphabet. — Le péril jaune dans l'antiquité. Le cas Guillaume Tell

Il y a pour les peuples comme pour les individus des hauts et des bas en histoire, même en histoire ancienne. Pour l'instant les Phéniciens, en baisse depuis un demi-siècle, sont en train de remonter. Les fouilles en sont la cause. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, on ne connaissait la Phénicie que par les écrivains grecs et latins. Hérodote, qui était le plus ancien, est du Ve siècle avant l'ère chrétienne. Il écrit à l'époque où déjà les plus beaux jours de la Phénicie sont passés. Mais on se les figurait d'après le témoignage des poèmes homériques, qui sont contemporains du plus grand rayonnement de la civilisation phénicienne. Le *Télémaque* de Fénelon en est resté là. La Grèce d'alors, n'ayant guère de relations extérieures qu'avec les Phéniciens, mettait sur le même plan leur action civilisatrice et leur prépondérance commerciale, et leur rendait le même hommage. Les Phéniciens étaient considérés comme des initiateurs. Vont-ils le redevenir?

Nous avons aujourd'hui des documents dont l'antiquité classique n'avait pas le moindre soupçon. Les fouilles nous ont apporté des révélations authentiques, souvent inattendues, et chaque jour en augmente le trésor. C'est à Renan que remontent les premières fouilles de Phénicie, en 1860. Encore étaient-elles inexpérimentées, conçues surtout dans le but d'enrichir les Musées de pièces rares, sans souci suffisant d'observer les couches du terrain pour déterminer l'âge et la succession des trouvailles archéologiques. Un heureux hasard,

en 1856, avait fait découvrir le tombeau du roi Eshmunazar. Un éboulement identique fera découvrir, en 1887, le tombeau de son père, le roi Tabnit, parmi dix-sept sarcophages, égyptiens pour la plupart, mais dont quatre sont grecs et d'un travail admirable. Ils sont fameux, notamment celui dit « d'Alexandre ». Les fouilles de Saïda (Sidon) ont continué depuis, mais d'autres, surtout après la guerre, ont illustré l'ancienne Byblos dont Renan avait déjà signalé l'importance.

La Phénicie ne nous a pas livré tous ses secrets, mais son grand secret nous est connu. Byblos est pavée d'égyptien. Dans les ruines du temple déblayé les offrandes sont égyptiennes et datées par les cartouches des pharaons. Il en est de très vieux, comme Mycérinus, le constructeur de la plus petite des grandes pyramides, qui est de la IVe dynastie. Plutarque nous avait bien dit que Byblos était associée aux plus anciens souvenirs religieux de l'Égypte, mais il était entendu que Plutarque a menti. Il nous a raconté que le corps d'Osiris, traîtreusement assassiné par son frère, fut enfermé dans un coffre jeté à la mer. Les courants le déposèrent sur le rivage de Byblos où il s'encastra dans les branches d'un tamaris géant, qui finirent par l'englober. Isis vint réclamer le corps de son époux, mais le tronc phénoménal du tamaris avait été coupé pour faire un pilier du palais. Isis obtint qu'il lui fût rendu. Légende de la basse époque! disait-on. On le dit moins depuis qu'on a exhumé du temple des offrandes égyptiennes de 3300 av. J.-C. Du moment que les relations entre Byblos et l'Égypte remontent à la période des légendes, les légendes deviennent de l'histoire. Plutarque n'a pas menti. Naturellement, le nom de Byblos n'a pas encore pris sa forme grecque : c'est Gebal en phénicien, Keben en égyptien. L'Égypte tire de là ses bois de construction, les cèdres et les sapins du Liban.

Les tablettes de Tell-el-Amarna, écrites en babylonien par les agents des pharaons, montrent que les Hittites sont un danger perpétuel. Les infortunés gouverneurs demandent sans cesse des renforts contre « les brigands » Oh! des renforts modestes comme effectifs : Tyr réclame vingt hommes, Byblos quatre avec des chars, Mageddo se contenterait de deux. Telle Sparte envoie un homme, Gylippe, pour sauver

Syracuse. Il s'agit évidemment de chefs, d'instructeurs, de cadres supérieurs pour des troupes indigènes à lever sur place.

Ces relations avec l'Égypte, où la Phénicie joue longtemps un rôle de vassale, ont accrédité l'idée que la Phénicie n'a rien créé. Ce que les Grecs avaient pris pour original n'était que du démarquage. C'est pourquoi l'opinion régnante en ces derniers temps était beaucoup moins flatteuse pour les Phéniciens. On ne voulait plus voir en eux des pionniers, mais de simples courtiers. N'a-t-on pas été trop loin dans cette réaction? Le volume que vient de publier M. Contenau, *la Civilisation égyptienne* (Payot), le donne à croire. M. Contenau, qui a pris une part active aux dernières fouilles phéniciennes, est assurément autorisé en la matière. Son livre est le seul travail d'ensemble sur les Phéniciens que nous ayons en France, et ceux qui ont paru à l'étranger sont dès maintenant dépassés. La Phénicie, pays de faible étendue, visé par les convoitises rivales de ses puissants voisins, l'Égypte d'une part, l'Assyrie puis la Perse de l'autre, est un trait d'union. Elle subit des influences religieuses et artistiques et les transmet, rien de plus naturel, mais, sur le terrain pratique, elle n'est pas à la suite.

Il est, par exemple, un point sur lequel M. Contenau, à la lumière des dernières découvertes, rend aux Phéniciens ce que les Anciens étaient d'accord pour leur attribuer. Il leur rend l'invention de l'alphabet. Les Grecs n'en doutaient pas. Hérodote attribue au phénicien Kadmos, le fondateur de Thèbes, l'invention des lettres. Car il faut bien s'entendre. L'écriture et l'alphabet sont choses bien différentes. Les hiéroglyphes, comme les signes cunéiformes, ne sont pas des lettres. Ce sont des représentations conventionnelles d'objets et d'idées, issues du système naturel et primitif qui consistait à représenter les choses, et non les mots qui les expriment dans telle ou telle langue. Le miracle, l'innovation féconde a été de réaliser cette seconde conception, autrement dit de passer de l'écriture idéographique à l'écriture phonétique. Il fallait pour cela démêler, dégager les sons dont se composent les mots, et représenter par des caractères permanents les articulations qui se retrouvent dans des mots fort différents. Le choix du caractère n'est rien, ce qui est tout, c'est l'idée que

ce caractère a une valeur indépendante du sens attaché au son et au mot. Nous pouvons ainsi lire sans comprendre, ce qui est proprement impossible avec l'écriture « pictographique », celle qui peint l'objet par l'image. Les Mésopotamiens arrivèrent à la notion des syllabes, et même à la notion des voyelles, mais sans se dégager néanmoins du système idéographique. Les Égyptiens ont été plus loin, ils arrivèrent à distinguer les consonnes, même privées de l'appui de la voyelle, mais eux aussi gardèrent à côté les anciens signes, de sorte que les signes simples demeurent noyés dans la masse des autres Ce que les Phéniciens ont conçu et réalisé, c'est l'alphabet phonétique homogène.

On crut naturellement d'abord que les Phéniciens avaient tiré leur alphabet de l'Égypte puisque les Phéniciens au XVIIIe siècle avant J.-C. écrivaient en hiéroglyphes. Quand on découvrit le sarcophage d'Eshmunazar, on établit une concordance entre les caractères de l'inscription qui s'y trouve et l'écriture égyptienne. Cette inscription est du Ve siècle et fut d'abord la seule. Mais depuis, le problème s'est compliqué. On a retrouvé la stèle de Mésa qui est du IXe siècle (840 environ). Les concordances établies par Emmanuel de Rougé en 1859 parurent difficilement convenir à ce nouveau texte. Maspéro remania ingénieusement le tableau comparatif de Rougé, grâce à cette particularité que l'écriture égyptienne possède plusieurs signes pour le même son. Une découverte toute récente est venue miner à son tour cette adaptation. C'est le tombeau d'un prince de Byblos, Ahiram, avec une inscription de deux lignes, la plus ancienne que nous ayons en phénicien. Ce tombeau est du temps de Ramsès II, soit de 1250 environ. Cette fois, personne n'a plus osé risquer une réadaptation du tableau comparatif, d'autant plus que cette écriture ne paraît alors ni nouvelle ni réservée à des initiés, car on en trouve un autre spécimen, un vrai graffite, tracé rapidement à la main par quelque entrepreneur à mi-hauteur du puits conduisant à la tombe. M. Dussaud, dans une récente communication à l'Académie des Inscriptions concluait que « l'invention de l'alphabet par les Phéniciens paraît aujourd'hui bien établie ». Il est difficile de conclure autrement.

L'alphabet phénicien se propage au xe siècle. La preuve de son succès, c'est l'énorme consommation de papyrus qui se fait en Phénicie. Un navire égyptien en a cinq cents rouleaux dans la cargaison qu'il débarque à Byblos. Comment se fait-il alors que nous ayons si peu de textes phéniciens? C'est que le papyrus, qui se conserve à merveille dans le climat sec de l'Égypte, ne résiste pas à l'humidité de la Phénicie. L'alphabet phénicien comme l'alphabet hébraïque, qui en est le plus proche voisin, n'avait que des consonnes, ce qui rend la lecture difficile et la prononciation incertaine. Il faut deviner les voyelles. Nous sommes bien heureux pour les noms propres quand nous en avons une transcription babylonienne qui permet de les préciser. Les Grecs, par un trait de génie, ont ajouté les voyelles, en empruntant aux vingt-deux lettres phéniciennes celles qui se trouvaient en quelque sorte disponibles parce qu'elles exprimaient des aspirations particulières aux langues sémitiques et ne servaient à rien en grec.

L'histoire a le devoir d'assurer ou de rendre à chacun la place qui lui est due. Dans ce monde oriental où la fixité des mœurs, des croyances, des institutions et même des langues est la règle souvent plusieurs fois millénaire, les Phéniciens ont été un élément, non pas très créateur, non pas très original, non pas très artiste, du moins très intelligent et très pratique. « Ils ont été, dit M. Contenau, les propagateurs du confortable, du bien-être, de tout ce qui fait le charme [nous dirions plutôt l'agrément] de la vie. Qu'ils aient ou non inventé l'alphabet, ils en ont assurément pratiqué la diffusion dans tout le monde ancien et ont ainsi ouvert à la pensée des horizons sans bornes. » N'est-ce rien?

***

Les Barbares que nous connaissons, dont nos historiens nous parlent presque uniquement, ce sont les barbares d'Europe, les Germains. Tout le monde se les représente grouillant à la frontière romaine, guettant l'occasion de passer le Danube ou le Rhin. Mais quelle force les pousse à l'invasion? Est-ce simplement l'humeur vagabonde, la soif du pillage, la convoitise des terres ensoleillées? Oui, en une cer-

taine mesure et pendant longtemps, mais au IVe siècle, avant les grandes migrations qui ont abouti à la destruction de l'empire d'Occident, les Germains, sans être des voisins de tout repos, tendaient à « se tasser », à se stabiliser en grands États. Les plus redoutables d'entre eux étaient convertis au christianisme, au moins sous la forme de l'arianisme. Ce qui les pousse, ce qui les projette sur le territoire de l'empire, c'est la pression de barbares plus barbares qu'eux-mêmes, ceux qui viennent d'Asie. Les grandes invasions sont le fait des Germains, mais l'œuvre des Huns. L'empire romain a succombé au péril jaune. Les grandes révolutions ethniques du fond de l'Asie ont toujours eu pour contre-coup un reflux mongol sur notre petite Europe déjà encombrée. C'est un phénomène qui vaut la peine d'être observé, car cette vieille aventure ne manque peut-être pas d'actualité. M. Halphen, dans un substantiel volume, *les Barbares* (Alcan) nous en offre l'occasion et les moyens.

Cet ouvrage fait partie de l'histoire générale, *Peuples et Civilisations*, que nous avons déjà signalée. Les invasions barbares dont parle M. Halphen ne sont pas seulement celles de la fin du IVe siècle, son tableau s'étend jusqu'aux conquêtes turques du XIe siècle à la veille des Croisades. L'empire byzantin, l'Islam, Charlemagne, les origines du Saint-Empire, les incursions et la fixation des Normands, des Bulgares et des Hongrois, en sont les étapes, dont chacune est jalonnée d'une main sûre.

Tenons-nous-en ici à la chute de l'Empire romain. Que les Huns en aient été la cause déterminante, les Anciens le savaient comme nous. Mais on ne remonte pas au delà. On connaît les Huns à leur arrivée en Europe, on a en une description réaliste, devenue classique, celle d'Ammien Marcellin qui les avait vus et observés de près à titre de combattant. Mais d'où viennent-ils? Pourquoi cette ruée, et pourquoi à cette date? Les Huns, aussi loin qu'on puisse les retrouver, étaient une de ces hordes sauvages qui vaguaient dans les steppes de la Mongolie arrêtées par la fameuse « grande muraille » que l'empire chinois avait dressée contre elles, comme l'empire romain avait, contre les Germains, hérissé d'un retranchement continu sa frontière des Champs décu-

mates. On a beau jeu à railler aujourd'hui la muraille de Chine, mais pendant des siècles, elle a tenu bon. Les Huns, que les annales chinoises appellent les Hioug-nou, parviennent à la forcer à la fin du troisième siècle. Toute la Chine du Nord tombe entre leurs mains pillardes et sanguinaires; ils franchissent même le fleuve Jaune et débordent sur la Chine centrale. Profitant de cet effondrement de l'empire chinois, si longtemps majestueux et inaccessible, d'autres envahisseurs suivent les premiers : les Toungouses d'abord, qui viennent de la Mandchourie actuelle, puis les Jouan-Jouan cantonnés jusqu'alors sur les confins de la Mandchourie et de la Mongolie. Les Huns, talonnés par ces nouveaux venus, se heurtent d'autre part dans leur marche vers le sud aux Tibétains descendus eux-mêmes de leur plateau. Leur situation devient critique. La route du sud leur est barrée, celle du nord aussi; ils se trouvent rejetés vers l'ouest, ils s'échappent par la Dzoungarie, par la « porte mongole », et courent vers la plaine, vers la plaine russe.

Une bande des leurs avait déjà passé là, dès le premier siècle. Mais elle s'était usée en luttes stériles contre les Alains, dernier débris des anciens Sarmates, et n'avait pu dépasser le Don. Cette fois, l'élan est plus irrésistible, en vertu de la masse en mouvement. Les Alains sont enfoncés du premier choc, les Ostrogoths du second. Les Goths formaient un vaste empire de la Theiss au Don. Ce sont ceux de l'est, les Ostrogoths, qui essaient de résister. Ils sont écrasés, leur vieux chef, Ermenrick, ou Hermanaric, qu'on disait centenaire, se suicide désespéré. Son successeur n'est pas plus heureux, il est tué et les Ostrogoths reculent au delà du Dniester, pendant que les Wisigoths passent le Danube et, pour la forme, demandent à l'Empire des terres à titre de « fédérés ». On ne s'en débarrassera plus.

L'ébranlement se propage. Des Ostrogoths, après un stage en Pannonie, forcent les Alpes et entrent en Italie, sous Radagaise. Ils sont détruits par Stilicon. Mais, à quoi bon! Il en reste. D'autre part, les Alains ont chassé devant eux les Vandales de la vallée de la Theiss, ceux-ci retrouvent sur le Main d'autre Vandales, sont rejoints par les Alains, grossis par les Suèves, entraînent les Burgondes, bousculent les Francs et passent le Rhin sur la glace du côté de Mayence la

nuit du 31 décembre 406. La Gaule est en proie à une cohue de peuples tourbillonnants; la vitesse acquise en entraîne plusieurs en Espagne, même en Afrique. Les Germains du moins essayent de se caser, de légaliser leur occupation, mais derrière eux arrivent encore les Huns avec leur face de cauchemar et leur renom de croquemitaines. Leur domaine flottant s'étend du Caucase et du Danube jusqu'à l'Elbe; leurs bandes franchissent le Caucase pour courir jusque vers Antioche ou le Danube pour menacer la Thrace. Ils ont absorbé ce qui reste des Ostrogoths, ils traînent dans leur servage les Hérules, les Gépides, les Ruges, les Lombards, tous les laissés pour compte du monde germanique. Leur marche a été ralentie par leurs querelles dynastiques. Elle va reprendre inexorable quand Attila, débarrassé de son frère Bléda par un assassinat opportun, reste seul au milieu du ve siècle (446).

Une première avalanche déferle sur les Balkans et ne s'arrête qu'aux Thermopyles : soixante-dix villes ont été détruites et il y a tant de cadavres dans la plaine de Nich qu'on renonce à les enterrer. Et pourtant Attila n'est plus le barbare intégral de l'époque d'Ammien Marcellin. Les Huns ne sont plus tout à fait les monstres à face tailladée, aux petits yeux enfoncés, au crâne façonné en tronc de cône, du bon vieux temps. Ils n'en sont plus à mortifier la viande de leurs repas entre leur cuisse et la croupe de leur cheval. Attila a une chancellerie gréco-latine pour ses relations diplomatiques. L'historien Priscos, membre de l'ambassade impériale venue traiter avec lui après le ravage précédent, nous a dépeint sa capitale, son « ring » des bords de la Theiss. Les maisons sont en bois, mais celles du roi et de la reine sont bien ajustées. Attila a fait construire des Thermes qui eussent bien étonné ses aïeux; le banquet offert aux envoyés de l'empereur est somptueusement servi à la romaine. Le roi se sert d'ustensiles de bois et porte un costume d'une simplicité affectée, mais ses hôtes sont servis dans de la vaisselle d'or et d'argent, ses principaux chefs sont parés de riches vêtements et d'armes précieuses; leurs montures ont des harnachements qui émerveillent les byzantins, bons connaisseurs. Attila se targue du titre impérial de « maître de la milice », prétexte d'un tribut annuel destiné à payer ses services.

A l'empire d'Orient cependant Attila ne réclame pas autre chose. Son ambition territoriale se tourne vers l'Occident. Il y a là un maître de la milice, qui est un homme de guerre redouté, Aétius. Attila le considère un peu comme un rival. Il demande à l'empereur Valentinien III la main de sa sœur, Honoria, dont il prétendait avoir reçu jadis un anneau de fiançailles, avec la moitié de l'Empire comme dot. Et il entre dans l'Empire pour en prendre possession. C'est l'invasion de 451, qui est arrêtée devant Orléans et brisée par la bataille dite des Champs catalauniques, livrée à quelques kilomètres de Troyes, au lieu dit Mauriacus (peut-être Moiret, commune de Dierrey-Saint-Julien). Jordanès en fait un récit théâtral, mais postérieur d'un siècle, dont il faut sans doute rabattre, car, somme toute, Attila put regagner la Germanie sans être inquiété. Il descend même l'année suivante en Italie, détruit Aquilée et pénètre jusqu'à Pavie où il dicte ses conditions au pape Léon et aux autres envoyés de l'empereur suppliant. Il préparait une campagne contre l'empire d'Orient, coupable de ne pas payer exactement le tribut convenu, lorsqu'il disparaît soudainement dans une obscure scène de mélodrame, pour le grand bien du monde.

L'empire des Huns ne lui survécut pas, parce que l'unité en résidait uniquement dans la personne du souverain. Attila, de ses nombreux mariages, laissait de nombreux fils. Aucun n'était de taille à s'imposer. Les peuples soumis, Gépides, Ostrogoths et autres, se révoltèrent, battirent et tuèrent le fils aîné d'Attila et reprirent leur indépendance. Les Huns reculèrent vers les steppes de la mer Noire et se morcelèrent à la manière habituelle des hordes asiatiques. La principale resta sur le Bas-Danube, où un fils d'Attila, Dengizich, continua à harceler l'empire d'Orient. Il finit par être pris et tué en 468, et sa tête fut promenée en trophée dans Constantinople. On se croyait sauvé, mais sous le nom de Bulgares, ces Huns de l'arrière-garde se maintinrent dans la région, se renforcèrent sans doute d'éléments nouveaux qui leur donnèrent une langue slave, et restèrent le fléau séculaire de l'empire d'Orient jusqu'à sa chute.

*
* *

Elle est vraiment fort intéressante, cette *Histoire de la Suisse* (Payot) que vient de publier M. William Martin. L'auteur n'est pas un professeur ni même un professionnel. C'est un publiciste de qualité, qui fut naguère correspondant du *Journal des Débats* à Berlin, et qui est présentement rédacteur en chef du *Journal de Genève*. Il ne s'attarde ni ne s'égare dans la « Salle des Pas perdus » de l'érudition; la pratique de l'article quotidien lui donne le sens du détail inutile à éliminer, du détail significatif à retenir, de l'idée maîtresse à mettre en relief. Peut-être, — sachant bien qu'il ne sera pas lu par les illettrés — abuse-t-il du droit de ne pas raconter ce que tout le monde est censé connaître. L'habitude de la politique courante le rend indulgent aux fautes des gouvernements; il a la préoccupation louable de ne pas soulever pour l'amour de l'art les questions délicates au risque de compromettre l'union morale d'un peuple à qui manque l'unité de race et de culture. La Suisse est neutre; son histoire racontée par M. William Martin l'est aussi, dans la bonne acception du mot. Il étudie la Suisse en pensant qu'il y a une Europe et qu'il n'y a pas qu'une Suisse.

La moitié du volume est consacrée à la période contemporaine. Le chapitre sur l'attitude et les sentiments de la Suisse au cours de la dernière guerre est d'une intelligente psychologie. C'est aux mêmes conclusions qu'était arrivé M. Georges Picavet, professeur de l'Université de Toulouse, dans un petit volume écrit sur place à la fin de la guerre, *la Suisse* (Flammarion). Cette rencontre de deux esprits de formation et de nature très différentes est bon signe. M. William Martin ne dissimule pas le fossé qui s'est alors creusé entre la Suisse alémanique et la Suisse romande, mais, avec beaucoup de piété filiale, il lance des ponts dessus alors que d'autres, moins prudents, auraient fini par rompre les derniers. Il sait que l'unité fédérale ne peut s'appuyer et se maintenir que sur la neutralité tout en ne cachant pas que c'est un idéal un peu court. La neutralité, dit-il avec raison, « est une notion négative. Elle ne divise pas, mais elle ne peut pas unir ».

C'est une condition pour être, ce n'est pas une raison d'être.

Laissons à la curiosité de chacun le plaisir instructif de suivre cette analyse. La politique c'est de l'histoire, mais de l'histoire future, ce sera de l'histoire pour nos descendants. Retournons à l'histoire qui n'est plus de la politique, à celle des temps lointains. Pour la Suisse, dont les origines ne remontent qu'à la fin du moyen âge, les temps lointains ne sont pas loin. Cette relative proximité ne les empêche pas d'ailleurs d'être obscurs. Tous les peuples ont des berceaux légendaires, quelle que soit leur date de naissance. On dirait que c'est une fatalité. On n'est pas plus fixé sur les débuts de la Confédération helvétique que sur ceux du monde hellénique : Guillaume Tell a paru aussi mythique que Thésée, le bailli Gessler aussi fabuleux que le Minotaure. Il y a seulement vingt ans, le scepticisme grinchu qui était de règle les mettait dans le même sac, un sac à peu près vide. Aujourd'hui les légendes ont regagné du crédit. On a retrouvé le palais de Minos, on ne désespère pas de retrouver l'arbalète de Guillaume Tell.

Vous rappelez-vous, dans *Tartarin sur les Alpes*, comme tous les renseignés, les gens à lunettes d'or, daubent sur l'exploit de la pomme, renouvelé des sagas et des contes d'enfant? Ils sont du dernier bateau d'alors. Aujourd'hui ils seraient moins sûrs de leur affaire, ils craindraient de « n'être plus à la page ». Les conjurés du Grutli ne sont plus nécessairement des figurants de drame romantique. Dès la fin du XVIIIe siècle, on avait retrouvé le pacte fédéral de 1291, consécutif à la mort de Rodolphe de Habsbourg, et égaré durant des générations. Mais, comme la date de 1291 ne coïncidait pas avec la tradition populaire, qui plaçait en 1307 les premiers efforts pour la libération des Trois Cantons, on commença par méconnaître l'importance de ce vieux parchemin latin. Quand il fallut plus tard se rendre à l'évidence et admettre qu'il s'agissait bien là de la charte fondamentale des libertés suisses, on fit volte-face, et, avec la même désinvolture, on rejeta la tradition parce qu'elle n'était pas d'accord avec ce document capital d'abord traité de négligeable. Le récit traditionnel n'eut plus droit dans les manuels qu'à une mention en petit texte, Guillaume Tell devint un héros comme ceux des

Niebelungen. On aurait bien surpris et un peu peiné mon savant collègue du Polytechnicum, Œchsli, spécialiste de l'histoire nationale, si l'on avait émis devant lui le moindre doute sur le caractère imaginaire de toute cette merveilleuse aventure. M. Picavet, dans l'excellent essai que nous rappelions tout à l'heure, en est encore à ce stade.

Le vent a tourné, et M. William Martin le sait. Sans trop s'avancer, il tient compte des travaux d'un jeune et hardi professeur zurichois, M. Karl Meyer, qui réhabilite la version populaire. Le point faible des tenants de la tradition, c'est qu'on ne la trouve exposée que dans des textes postérieurs de deux siècles aux événements. Le principal, le plus détaillé, c'est le « Livre blanc » de Sarnen. Il est de 1470 environ, c'est-à-dire du temps où les succès des Suisses contre Charles le Téméraire, exaltent en eux un orgueil national, fort légitime en soi, et qui reflue jusque sur le passé. Il y a là de quoi éveiller la défiance. Mais, suppose M. Meyer, ce document tardif n'est lui-même que la reproduction, la copie, de deuxième ou de troisième main, d'un plus ancien. Les fautes mêmes dont il est émaillé ne s'expliqueraient pas autrement. Le texte original est d'une époque où vivaient encore des témoins du *risorgimento* de 1291. C'est de là que viennent tous les détails et tous les noms que Schiller devait rendre immortels.

Ce qui a désorienté et dérouté les érudits les plus respectables, c'est la disparition prolongée du pacte de 1291. Cette disparition mystérieuse, M. Karl Meyer n'est pas embarrassé pour l'expliquer. M. Karl Meyer est rarement embarrassé. Ce document a disparu des Archives parce qu'on l'a jugé inutile. Il était en latin et il était périmé. Le pacte de Brunnen, conclu en 1315 après la victoire de Morgarten, en était à peu près la réédition. Plus accessible, écrit en allemand, il l'avait pratiquement remplacé. L'antique parchemin fut considéré comme ne servant plus à rien, ne répondant plus à rien, et mis au rancart par ces rudes paysans, qui n'avaient pas notre fétichisme pour les vieux papiers.

Cette disparition a entraîné l'erreur commise en toute bonne fois depuis un demi-siècle. La tradition plaçait en 1307 le serment du Grutli et les autres épisodes de l'affranchissement, alors qu'ils sont en réalité des environs de 1291. En les cherchant

à une date qui n'était pas la leur, on ne les a pas retrouvés, ou, si vous préférez, on ne s'y est plus retrouvé. On n'aperçoit pas trace en 1307 de ce que raconte le Livre Blanc, mais, si l'on cherche vers 1291, on est amené à réfléchir. Il y a une révolte à Sarnen, capitale de l'Unterwald, à la Noël de 1290. On constate en même temps la construction d'un château dans le canton d'Uri, pour tenir les paysans en respect. On y interdit aux habitants de bâtir des maisons de pierre, trop facilement convertibles en forteresses. Quant au chapeau placé en haut d'une perche, sur la place de justice, c'est un emblème courant. Enfin on découvre les noms des principaux conjurés ou adeptes : Stauffacher, plusieurs fois landammann de Schwytz; Werner d'Attinghausen, d'une famille noble d'Uri; Furst, riche propriétaire dans le même canton.

Il subsiste bien quelques difficultés. On ne voit pas de bailli Gessler, ni de Guillaume Tell. Le bailli d'alors s'appelle Conrad de Tillendorf : on raconte qu'il mourut assassiné vers la fin de 1290. Voilà qui tombe bien. Voyez-vous un inconvénient à ce que ce fait se soit passé dans le chemin creux de Kussnacht? Voyez-vous une impossibilité à ce que l'instrument du meurtre ait été une flèche? Kussnacht est justement sur le trajet d'Altorf au château de Kybourg, résidence habituelle de Tillendorf. Mais, direz-vous, pourquoi diable la tradition appelle-t-elle Gessler ce Tillendorf? Que voulez-vous? On écrivait mal en ce temps-là. M. Karl Meyer, qui est un maître en paléographie, ne juge pas extraordinaire que Tillendorf se soit mué en Gessler, par la faute d'un scribe ignorant ou distrait. Et même il se demande si l'abréviation populaire, Till, qui n'a pu manquer d'être usitée, ne serait pas devenue le surnom du meurtrier. Car enfin, Tell est bien près de Till... Entre nous, il en est même plus près que Gessler.

« Tout cela est fort ingénieux. » C'est ce que répondait invariablement un exégète wagnérien à un jeune Français qui essayait de lui traduire clairement un passage obscur de la *Valkyrie*. « Mais enfin, est-ce bien cela? » insistait le traducteur. « Mon ami, vous m'en demandez trop. »

A. ALBERT-PETIT

TABLEAUX DE PARIS

I. — Le dimanche de Gyp. — « Je remontais les Champs-Élysées en voiture... J'aperçus une nourrice, une de ces nourrices comme il y en avait autrefois, avec un nœud alsacien au bonnet; je voulais dessiner cette nourrice sur-le-champ; mais, comment lui demander de poser pour moi... Je dis au cocher d'arrêter la voiture...

» — Vous avez un bébé splendide... Quel beau bébé!... Quels beaux cheveux!...

» Je n'avais d'autre moyen d'aborder cette nourrice que de lui parler de son bébé et de m'extasier sur la boucle de cheveux qui sortait, roulée sur le front, d'un chapeau de soie rose.

» — C'est le petit de monsieur Porel, le directeur du Vaudeville...

» Alors, je me dis : « Je ferai la nourrice! Je vais en parler à Réjane... »

» La nourrice obligeait l'enfant à me sourire en arrondissant sur son front la boucle de cheveux. Un enfant superbe! Pour me permettre de mieux l'admirer, me sachant en relations avec les parents, elle lui ôta son chapeau... La boucle merveilleuse était fausse!... On l'avait cousue après la coiffe!... C'est à la suite de cette rencontre que j'ai fait le portrait de Jacques Porel; puis, celui de Réjane dans *Madame Sans Gêne*, un grand pastel, qui doit être chez son fils... »

La personne assise s'exprime avec la charmante volubilité des pensionnaires de couvent, qui parlent, le dimanche, comme si elles craignaient de n'avoir pas raconté tout ce qu'elles voudraient dire, avant leur départ, à ces parents si attendus et qui ne font que passer.

La juvénilité de ce regard de myope, qui cligne, comme pour voir plus distinctement devant soi ce que la mémoire évoque dans une si grande perfection de détails, est saisissante. La jeunesse du visage, les mouvements rapides des mains, la vivacité des expressions, l'allure du récit, tout est piquant, souriant, vif, aigu, printanier. Ces souvenirs ne sont point drapés dans un souffle d'automne, mais dans un rayon de soleil des premiers jours de mai... Il y a des mémoires exactes, mais figées. Il en est, exceptionnellement, de vivantes, où les êtres disparus, les heures effacées continuent d'exister, de se mouvoir. La même différence nous frappe, entre les photographies d'autrefois et le cinéma.

Et, pour nous recevoir, ce jeune être féminin, si féminin, cette pensionnaire exubérante, s'est costumée en aïeule du temps passé; elle s'est amusée, comme pour une comédie de paravent, à évoquer une de ses ancêtres du XVIIIe siècle. Elle a étendu sur ses jambes une fourrure blonde, après avoir revêtu une robe de satin gris perle, sur laquelle sont nouées les extrémités d'un « fichu » de mousseline brodée. Elle évoque madame de Genlis représentée dans un personnage de la Bibliothèque rose. De longues boucles blanches encadrent son visage, flottent le long du cou, s'allongent sur les épaules, se balancent aux mouvements que fait cette demoiselle espiègle, ainsi costumée et qui a posé sur sa tête une esquisse de bonnet, une ombre de petit bonnet, léger, léger, un nuage, un souffle de tulle sur une neige d'arbre de Noël.

On voudrait applaudir, crier : « Bravo ! » dire à la charmante comédienne de dépouiller ce costume et de revenir prendre sa place parmi nous avec ses dix-huit ans, en cessant d'improviser les histoires qu'elle raconte, d'après des conversations de sa maman ou de sa grand'mère... Mais il faudrait pouvoir placer un mot, il faudrait que le feu d'artifice de ce récit se fût un instant ralenti...

« — Mademoiselle, allez vous déshabiller ! On vient de sonner à la grille, que penseront les visiteurs, en vous trouvant, ainsi déguisée, dans le grand salon, un dimanche de janvier, à trois heures de l'après-midi?...

» Passe encore pour le soir, mais, en plein jour, et quel jour,

un véritable après-midi de printemps, qui entre par les fenêtres, toutes les fenêtres à la fois, avec la fraîcheur et l'acidité d'une fleur de jacinthe récemment jaillie de son oignon... »

Lorsqu'elle dira son âge pourrons-nous croire cette aïeule de paravent?

Nous sommes aux pieds du fauteuil de la comtesse de Mirabeau-Martel. Cette adolescente malicieuse, costumée en mère grand, c'est Gyp!

Gyp, vous entendez bien.

La Gyp de *Petit Bob*, la Gyp de mille et cent dialogues, qui marqueront plus sûrement le temps où ils furent écrits que de sévères statistiques ou que des récits laborieux et documentés. *Le Journal d'un Philosophe*, que réédite la maison Flammarion et qui avait été, paraît-il, étouffé en son temps, par les « originaux » de certains personnages du livre, le *Journal d'un Philosophe*, récemment reçu, m'a conduit à Neuilly. Il fixe une évocation particulière de la décade de l'*Affaire*, un Paris, qu'on ne retrouvera, je suppose, avec exactitude que dans les dessins de Forain et les livres de Gyp, avec toute sa saveur, son élégante décomposition, son amour de l'argent et le mélange si particulier qui subsistait encore des mœurs du Second Empire ou de l'Ancien régime, mêlées aux prémices des temps nouveaux.

Les personnages fugitifs et racés des salons, les figurants de la vie parisienne, les rois exotiques de l'or, Gyp en a brossé tout l'essentiel, tantôt avec des minuties d'enluminneur, tantôt avec un nonchalant réalisme. Sans elle, une part très marquée et importante de la vie de Paris, à la fin du XIXe siècle, n'eût pas été notée. Elle l'a fait, à sa manière, et c'est parce que cette *manière* (qui eut tant d'imitateurs), était neuve et toute personnelle, que la fortune en fut si grande et que la renommée lui conserve une place.

Les jeunes gens de ma génération se plaisaient à lire, avec le sentiment de ne pas savoir si ces lectures étaient autorisées ou, en tous cas, un peu proscrites, ces aventures, risquées, jusqu'à la limite où le *risqué* conserve cette allure, que le mot « risqué », exprime si parfaitement. Rien en littérature de plus *parisien*, dans ce que ce mot n'avait pas encore d'exotique!

Et, devant ce visage si jeune, rieur et si réellement celui de l'espiègle de pensionnat, qui dissipe toute une classe, on comprend comment ont été vus, photographiés, pensés, les personnages de ces dialogues. Comment Gyp nota cette humanité élégante et certaine aristocratie, qui n'avait pas repris, alors, le sentiment de ses devoirs et qui, repoussant le présent et regrettant le passé, vivait dans le plaisir ou l'oisiveté de l'attente, sans consentir à protester autrement que par abstention. Les financiers peu scrupuleux, aux origines obscures, quoique non douteuses, et qui se figuraient pouvoir tout acquérir et qui ont beaucoup acheté, d'ailleurs, ont été peints par elle, d'un pinceau bien effilé, dans une encre de Chine indélébile.

La pièce du rez-de-chaussée, où Gyp se tient, le dimanche, pour recevoir ses amis, ouvre sur la pelouse verte d'un grand jardin; des arbres dépouillés l'environnent, dont les branches nues, au soleil font songer à des coraux. Un poële de faïence répand une chaleur qui ne fait pas regretter celle des radiateurs. Les murs sont recouverts par des portraits de famille, au milieu desquels, dans son cadre ovale, se reconnaît aisément Mirabeau, le grand ancêtre. D'anciens pastels et des vitrines remplies de toutes sortes d'objets, précieux et fragiles, des fleurs dans des vases, donnent à ce salon d'été une apparence d'éternel été, en effet. Mais, on ne sait si tout ce qui approche cette femme de tant d'esprit, demeurée si jeune, sans une déformation ni une ride, et qui se costume, avec quelle élégante coquetterie, en aïeule d'autrefois, ne prend pas un aspect de jeunesse.

Tant de disparus, dont elle cite fréquemment les noms, ne semblent plus morts, ils sont là, dans le salon voisin, dans le jardin, peut-être. Ils vont paraître, dans un instant. Et que de pièces de théâtre, que de soirs aux Variétés, dans une petite avant-scène, en compagnie de monsieur et madame Félix Faure, tandis que Jeanne Granier jouait dans le *Nouveau Jeu*, d'Henri Lavedan et, devinant le Président au fond de la baignoire, lançait, avec son esprit accoutumé, quelque boutade, promptement saisie par le public! En ce temps-là, les théâtres avaient un public, comme aujourd'hui le cinéma et le music-hall. Mais, ils l'ont perdu, en renonçant à leurs

troupes, à leurs artistes et en donnant des vaudevilles, joués comme dans les tournées, la plupart du temps.

Madame de Martel se rappelle les pièces d'autrefois, les acteurs qui les jouaient, les scènes, les titres et des répliques entières. Tout parait sur le même plan, le passé n'est plus qu'hier. Les noms d'Henri Rochefort, de Clemenceau, d'Anatole France, de Meilhac et Halévy, de Barrès, reviennent briller, comme des louis d'or dans un monceau de menue monnaie qu'on remuerait dans un sac grand ouvert. Et, toujours une histoire, un trait qui marque au vif une personne et qui n'est jamais préparé ou cherché un instant, qui jaillit là, tout net, tout clair, qui n'est pas une calomnie, une médisance, pas même une critique, mais un trait d'observation, une notation d'humanité, alerte, profonde et sensible. Je me souviens à l'instant d'un titre de Gyp : *l'Age du Mufle.* Comme elle pouvait parler de la muflerie, cette aristocrate philosophe, cette artiste qui a laissé de si clairs pastels, des portraits où l'expression semblait faite de rien et ne s'oubliait plus et qui passait du pinceau à la plume, avec tant de désinvolture et d'aisance, pour terminer par des caricatures, qu'elle signait *Bob* et où l'on retrouve toute sa personnalité.

Le nom de madame d'Ennery, la femme du dramaturge, est venu dans la conversation. Madame d'Ennery, qui n'était pas belle, s'était écriée, en se regardant dans une glace : « Dire que l'année prochaine, je regretterai cette tête-là! » (Je ne suis pas certain qu'elle eût dit : *tête*!)

Le mot est célèbre, M. de Porto-Riche l'a enchâssé dans le *Passé.*

Cette madame d'Ennery avait de l'esprit. Madame de Martel raconte que, suivant l'ancienne rue Basse-du-Rempart, madame d'Ennery aperçut, un jour, le long du boulevard de la Madeleine, un enterrement qui, suivi d'un long cortège, interrompait la circulation... Le cocher demande en se retournant, à sa maîtresse, qui l'on enterre.

— Je pense que c'est celui qui est dans la première voiture, riposte madame d'Ennery.

Un jour que France dînait chez des amis, il la rencontre dans l'escalier. Elle s'était assise pour reprendre haleine sur la

banquette du second palier, Anatole France, qui ne la connaissait pas, la regarde avec curiosité, se demandant si cette dame n'est pas celle avec laquelle il est convié et dont on lui a vanté les réparties. Mais il la regarde, sans doute, avec trop d'insistance.

— Je dis aussi papa et maman! dit madame d'Ennery, en demeurant immobile.

Maintenant, — pourquoi? comment? — voici le nom de madame Liane de Pougy lancé dans la conversation.

— Son père, M. C..., était officier, s'écrie Gyp; mes parents le connaissaient très bien et s'intéressaient à sa femme, qui était charmante. Lorsqu'elle dut avoir un bébé, ma mère voulut offrir la robe et le bonnet de baptême... Ce furent les miens que l'on donna ma robe brodée et mon petit bonnet, qui avaient été conservés... Cette petite fille que l'on a baptisée dans ma robe et avec mon bonnet, est devenue Liane de Pougy...

De nouveaux visiteurs sont entrés, ceux qui les avaient précédés demeurent dans le cercle ou forment des groupes, à l'arrière; c'est un grand mouvement autour de la souriante et vive narratrice.

— Je disais que Liane de Pougy a été baptisée dans ma robe de baptême...

Mais la goutte empêche madame de Martel de quitter son fauteuil, elle l'avoue, sans amertume, avec le même sourire...

— La goutte, tous les Mirabeau l'ont eue!

Voilà, ce qui autorise, parfois, Gyp à manger plus qu'il n'est raisonnable de certain pâté de foie gras... Tous les Mirabeau ont eu la goutte!... Même celui-là, qui n'est plus qu'un pastel bleu, dans son cadre ovale, l'homme au visage de lion... Les familiers de Gyp ont baissé la tête, à ces mots de foie gras... Mais la jeune espiègle, costumée en aïeule de Perronneau, agite ses mains légères... Elle aime le foie gras, et puis voilà; tous les Mirabeau ont eu la goutte!

Elle préfère parler des vers qu'elle admire de madame de Noailles... Aussitôt, il faut ouvrir le secrétaire, pour retrouver une photographie d'*Excelsior*, qu'elle a découpée et collée sur un carton et qui représente madame de Noailles entre le roi Albert de Belgique et la reine Elisabeth.

Et puis, Gyp s'écrie, un instant après :

— Je suis toujours en retard, je n'ai le temps de rien faire!

Elle, qui a publié plus de cinquante volumes et qui vient de remettre, au directeur de la *Revue des Deux Mondes*, un manuscrit de *Souvenirs*, d'une si magnifique et régulière calligraphie, — de cette large et pleine écriture à plume d'oie qui n'a jamais varié, — que M. Doumic l'a fait transcrire à la machine, aussitôt, pour que le précieux exemplaire ne fût pas détruit.

Les *Souvenirs* de Gyp!... Ce sera un divertissement très rare, si — et comment en douter? — elle les a écrits comme elle les raconte.

Mais il faut quitter la jolie maison de la rue de Chézy, à l'angle du boulevard Bineau... « Nous nous sommes installés ici en 1879, dit madame de Martel, nous avions hésité entre Glatigny, près de Versailles, et Neuilly. Neuilly était plus près!... »

Une petite fille, portant un bouquet de fleurs, paraît, poussée par sa maman.

Dans le premier salon et le vestibule, nous regardons, parmi les toiles rapportées du château de Mirabeau, qui fut acquis par Barrès, des pastels ayant figuré jadis aux *Salons* de la *Nationale*, au Champ-de-Mars, avant que les deux sociétés rivales se fussent réunies pour mourir moins rapidement... Portraits d'enfants, au bord de la mer ou devant des arbustes en fleurs, portraits de grands chiens... Gyp, par elle-même, à cheval, sur la plage de Lion-sur-Mer, voisine du Luc-sur-Mer, ou Manet peignit *Isabelle*, en 1880... Ces pastels semblent d'hier. Ils ont gardé la fraîcheur de leur jeunesse, comme celle qui les exécuta... Et j'entends, de la pièce voisine, le rire et la voix de l'espiègle pensionnaire, qui s'est costumée en aïeule de l'ancien temps pour recevoir ses amis et qui dit des choses charmantes à la petite fille intimidée, qui lui tend des roses dans un grand cornet de papier blanc.

***

II. — Louis XIV expose. — Très jeune, — on le lui a beaucoup et bien injustement reproché! — mais ses cheveux

ont légèrement blanchi, comme dans les contes, par une coquetterie de sa bonne fée. M. Roland Marcel est l'activité en personne. Je songe, en le regardant agir, jamais assis, dans ce cabinet de l'Administrateur général de la Bibliothèque nationale, je songe au vieux M. Delille, administrateur, du temps où je faisais mes études et dont j'entendais parler à la Bibliothèque comme d'un saint Patriarche du Manuscrit, enseveli vivant derrière des monceaux de papiers et n'ayant notion ni souci de rien de précis ou de moderne. Couvert d'ans, d'érudition et de renommée, il gisait en veilleuse, dans cette ruche sépulcrale qu'était la Bibliothèque nationale, avec ses trésors accumulés mais invisibles, son patrimoine de plusieurs siècles d'enrichissements qui, certes, ne périssaient point tout à fait, mais demeuraient en léthargie. Ils attendaient la venue de cet homme jeune, mince, actif, qui semble avoir « pris » des cheveux blancs, comme on revêt un uniforme, dans un nouvel emploi, pour la régularité, parce que c'est dans l'ordre...

En deux ans, que de remarquables expositions le nouvel Administrateur général a organisées, que de manuscrits il a montrés au public, de reliures, d'estampes, de dessins, qui ont fait l'enchantement des visiteurs et ouvert, à l'imagination, des avenues.

Celle que prépare M. Roland Marcel, pour la mi-mars, avec quelle enthousiaste activité et quelle méthode! sera consacrée au règne du roi Louis XIV.

Ce n'est pas *le XVII*e *siècle*, c'est le *Règne du Roi Soleil* et, surtout, dans la période où il s'élève à grandes ailes vers son apogée. A peine échappé de la tutelle de Mazarin, le Roi a pris les affaires en mains. Mais le Cardinal, ce premier ministre parâtre, ce dilettante de la politique, de l'art, de la société et des femmes, qui montre l'éperon sous la robe et caresse Anne d'Autriche pour lui mieux serrer la main qui tient la plume, le Cardinal a fortement imprimé à son élève une prédilection, — toute italienne, — pour la peinture, la statuaire, les belles médailles, les estampes et les tapisseries.

L'Exposition de la Bibliothèque nationale va réunir les pièces les plus marquantes, dans chaque catégorie présentée, la « perle », dit M. Roland Marcel : « Par exemple, pour les

manuscrits : la *minute* du Traité des Pyrénées, la *minute* de l'Édit de Nantes... Pour les médailles : toute la série de ces grandes pièces d'or, frappées à la Monnaie, chaque année, afin de commémorer les faits les plus marquants du règne... Pour les tapisseries : les Gobelins de la série du Roi... Pour les estampes, il n'y a qu'à choisir! Portraits, résidences royales, celles-ci à l'aquarelle ou gravures coloriées, montrant les transformations de Versailles, simple rendez-vous de chasse au temps de Louis XIII et qui est devenu, en 1683, le plus somptueux palais de l'Europe... Pour Paris, mêmes évocations, mêmes remaniements ininterrompus, depuis le plan de Gomboust. Le Val-de-Grâce, les Invalides, la Colonnade du Louvre, l'Observatoire, naissent, parallèlement aux demeures royales des environs de Paris, de Trianon à Marly et jusqu'à Fontainebleau que l'on transforme.

» ...Pour la politique : le Masque de Fer...; le théâtre : Molière, dont le *Journal de La Grange* suit, jour à jour, les représentations...; pour le drame des Poisons, nous verrons les interrogatoires de la Brinvilliers, comme nous aurons sous les yeux, pour les campagnes de Turenne et du Grand Condé, les cartes originales dont ils se servirent.

» La littérature sera représentée par des spécimens rarissimes, l'unique exemplaire des *Pensées* de Pascal, de 1669; l'un des trois des *Lettres*, de madame de Sévigné et l'un des deux *Contes* de Perrault... Puis un Sophocle, annoté par Racine... Des reliures magnifiques!... »

M. Roland Marcel possède si parfaitement dans la tête, l'exposition qu'il a préparée, que, pour ce qui est de lui-même, il pourrait maintenant ne point la réaliser, tant il l'a conçue, disposée, tant il l'a parfaite en ses moindres détails, depuis les devoirs du Roi, lorsqu'il était enfant, jusqu'aux lettres de mademoiselle de La Vallière et de madame de Montespan, à celles de Richelieu et de Mazarin, de Bossuet et de Fénelon, de La Bruyère et de Racine, de mesdames de La Fayette et de Sévigné, de Puget et de Poussin; et, pour Molière, — les seuls autographes que l'on possède, puisque pas une lettre, pas un manuscrit ne sont demeurés de lui, — ce qui est l'un des mystères les plus irritants que l'on rencontre en littérature : — rien que deux signatures sur des quittances...

Mais, l'exposition n'est pas prête, elle ne saurait l'être, tant que le local qu'on lui destine n'a pas subi les derniers préparatifs. La salle du rez-de-chaussée, où nous vîmes le « Temps de Ronsard », n'était que provisoire. M. Roland Marcel m'emmène visiter, au premier étage, la longue galerie restaurée, qui sera, d'abord, le premier attrait de cette inestimable sélection de souvenirs du règne de Louis XIV.

Construite par Mansard, pour agrandir le palais qu'habitait le Cardinal, à l'angle formé aujourd'hui par les rues Vivienne et des Petits-Champs, Mazarin voulait disposer dans cette galerie les tableaux de maîtres qu'il avait fait acheter en Italie et dans les Flandres. Il désirait s'en servir aussi pour donner des fêtes à la Cour, au jeune roi, qu'il fallait distraire et retenir. On critiqua les fenêtres de Mansard, trop rares et trop profondes, et le manque de clarté de cette salle, un peu étroite pour sa longueur et dans laquelle les toiles recevaient insuffisamment la lumière du jour. Le plafond en fut décoré avec richesse, par un de ces peintres italiens dont l'exubérante habileté tenait de l'acrobatie et qui s'appelait Romanelli.

M. Roland Marcel est de ces optimistes décidés, par la grâce de qui réussissent des entreprises auxquelles d'autres n'eussent point voulu songer. Il connaît l'histoire de sa Bibliothèque, comme s'il avait vécu là depuis l'hôtel de Nevers, depuis Mazarin, depuis Colbert, depuis que la banque de Law en occupait le rez-de-chaussée. Il n'a l'air si jeune avec ses cheveux grisonnants, son activité, sa vivacité. que parce qu'il symbolise le principe de continuité, sur ce point de terrain, dans cet immeuble, tant de fois remanié. Il est cet individu favorable, providentiel, qui surgit à l'instant opportun pour que se poursuive l'existence des institutions, qu'elles se renouvellent, en des temps nouveaux, se rajeunissent...

Dans cette galerie que l'on ravive, Mazarin reçut la Cour; il y fit représenter des ballets; il y offrit, une nuit de 1658, à la place de « cotillon », l'un de ses plus beaux diamants, en *loterie*. La Grande Mademoiselle raconte tout au long cette soirée, dans ses *Mémoires*, qui seront ouverts à cette page, dans la vitrine où le manuscrit en sera exposé.

La chambre du Cardinal n'est pas loin. M. Roland Marcel m'y conduit, en passant par des salles consacrées aux atlas et aux mappemondes. Le plafond est demeuré le même, sur ses caissons, peints dans la manière de Simon Vouet, mais le XVIIIe siècle a transformé les murs. C'est de là, que marqué pour une mort prochaine, se levait, la nuit, l'Italien roué, sensuel et aventureux, au langage fleuri, à l'accent chantonnant, aux pizzicati qui faisaient sourire les barbons du précédent règne, qui avançait, travesti en prélat, dans un pays qui n'était pas le sien et qu'il gouvernait cependant avec prudence, souplesse et autorité... Et mille grâces, sous lesquelles on sentait tantôt le duvet, tantôt le fer. Durant ses derniers jours, il se glissait, la nuit, grelottant de fièvre, blême, le teint terreux, les yeux cernés de violet, — déjà délaissé des courtisans, qui, pareils aux vautours, flairent les cadavres avant que l'âme n'en soit partie. Il savait la mort venue, déjà palpable, frôlante, glacée et il venait revoir, en robe de nuit et en bonnet, dans cette galerie, que n'emplissaient plus les brouhahas passagers du monde, ces stables chefs-d'œuvre, qu'il avait tant aimés, qu'il avait payés si chers, — et qui sont au Louvre, aujourd'hui!...

Plusieurs années auparavant, à l'âge où l'on ne songe pas à la mort, parce qu'elle n'a pas encore révélé sa présence, ses brillantes nièces, montant avec leurs amies à l'assaut des échafaudages de Romanelli, venaient s'offrir à poser. On les retrouve au plafond de la galerie, parmi tant de Grâces et de Muses. Le peintre avait fixé un crayon, à l'extrémité de son pinceau. Il dessinait et peignait ainsi une figure, en quelques heures... Dans les niches des murs, vis-à-vis des fenêtres, les paysages furent peints par Franchetti. Ils représentent la mer, qu'on ne voit pas fréquemment dans les décorations murales de cette époque, sinon pour servir de cadre à des combats d'escadres... La dernière de ces niches fut repeinte vers 1877 par Blaise Desgoffes.

« ... Celui qui peignait la nature dans les tableaux d'Ingres, me dit M. Roland Marcel, et qui a exécuté le rocher, dans la *Source* du Louvre... »

M. Roland Marcel a fait placer au plafond des lustres décorés de cristaux, qui peuvent passer pour avoir toujours

été là et d'où la lumière électrique va répandre une vive clarté. Dans les panneaux destinés à recevoir des tapisseries et des tableaux, on a peint, pour servir de fond, une sorte de damas de l'époque dans un ton vert très doux. La Bibliothèque nationale possède, à présent, une salle d'exposition unique, digne d'elle et de Paris et qui lui permettra d'attirer les visiteurs, d'être traversée de ce flot humain, sans lequel, quoiqu'on dise et fasse, toutes choses, quelle que soit leur grandeur passée, vont à l'anéantissement. Que ne consacre-t-on, au Musée du Louvre, une pareille salle à l'exposition des legs et des nouveaux achats, dans laquelle on présenterait, temporairement, certaines toiles, mal vues d'habitude par insuffisance d'éclairage ou que l'on placerait dans le voisinage d'œuvres d'époques ou d'écoles différentes mais d'un caractère, d'une originalité analogues? Les musées de province, les grands collectionneurs pourraient prêter là, pour quelques semaines, les tableaux ignorés des Parisiens ou du public. La vie renaîtrait dans la grande et somptueuse nécropole où nous ne pénétrons jamais, sans penser aux tombeaux des pharaons...

M. Roland Marcel a trouvé des collaborateurs munificents et dévoués, en la personne de madame Georges Blumenthal, puis, de M. Fenaille et quelques autres. Des auxiliaires efficaces ne manqueraient pas au Musée du Louvre. Mais, il faudrait se remuer, dépenser l'énergie nécessaire, pour aller contre l'affreuse routine, on dit aujourd'hui, dans une formule vulgaire mais typique : se *grouiller* un peu!

M. Roland Marcel s'est admirablement *grouillé*. Félicitons-le. Il va placer dans la galerie, pour donner plus de caractère à l'exposition, quelques beaux meubles de Boulle, prêtés par de grands antiquaires. Le deuxième centenaire de la Bibliothèque nationale sera ainsi brillamment commémoré. C'est en 1727, en effet, que les soixante-dix mille volumes réunis dans l'ancien hôtel Colbert, situé de l'autre côté de l'emplacement occupé par la rue Vivienne, émigrèrent dans les bâtiments de l'hôtel de Nevers. Sept années avaient été nécessaires pour atteindre ce but! Il avait fallu qu'un prédécesseur de M. Roland Marcel, un administrateur énergique et qui se *grouillait* beaucoup, lui aussi, l'abbé Bignon,

eût persuadé le cardinal de Fleury de l'utilité d'aménager une bibliothèque décente et de sauver des trésors qui allaient se perdre. Et l'on suggéra au Régent, qui cherchait à loger ses chevaux, que l'hôtel Colbert pourrait comporter d'admirables écuries. Et voilà comment la Bibliothèque, qui n'était pas encore *Nationale*, s'installa moitié dans l'ancien palais de Mazarin, au-dessus de la *Bourse* de Law, et moitié dans l'ancien hôtel de Nevers.

M. Roland Marcel a rendu à certaines salles qui précèdent son Cabinet officiel d'administrateur leur aspect d'autrefois. Le plâtre original du *Voltaire*, de Houdon, dont le socle renferme le cœur de celui qui écrivit le *Siècle de Louis XIV*, — et un autre plâtre, du même Houdon, déterré des caves, se font vis-à-vis, devant de grands panneaux, pour lesquels M. Roland Marcel, a « *tapé* la manufacture de Saint-Gobain ».

Nulle part, l'influence énergique d'un homme ne se fait plus heureusement sentir que dans cette Bibliothèque nationale qui sommeillait.

ALBERT FLAMENT

LE MODÉRÉ

DANS LA RÉPUBLIQUE

C'était à la fin de la guerre. Un personnage consulaire notoire rencontrant un homme de droite de ses amis, qu'il considérait toutefois comme un adversaire politique, lui dit spontanément : « Eh bien, voilà votre heure venue. Vous êtes les triomphateurs de demain ».

Qu'est-il advenu de cette prédiction? Le parti conservateur a-t-il bénéficié des fautes commises par les Radicaux de l'École dirigeante avant et pendant la guerre? S'est-il mis en mesure d'occuper le pouvoir et de faire triompher ses doctrines? A-t-il une organisation assez puissante pour faire le bien ou tout au moins pour empêcher le mal? Apparaît-il encore au pays électoral comme une force susceptible d'enrayer les progrès de la démagogie et du communisme? Est-il capable de former et de diriger un Cartel de l'Ordre opposé au Cartel du Désordre? A-t-il réalisé dans son propre sein l'union nécessaire?

Tels sont les points que nous voulons examiner d'une façon objective.

Il n'est pas douteux qu'en 1919 l'opinion du pays correspondait au jugement du personnage consulaire et radical que nous avons cité au début de cette étude et c'est ainsi qu'aux élections de novembre 1919 il élut une masse de modérés qui devaient composer une majorité conservatrice dans la fameuse Chambre dite bleu-horizon.

« La Chambre élue le 19 novembre 1919, écrit M. Alexandre » Zévaés dans son *Histoire de la IIIe République*, est acquise » à ce qu'on appelle le Bloc National, c'est-à-dire à une

» coalition composée pour la plus large part de cléricaux,
» de nationalistes, de progressistes, de républicains de l'Al-
» liance Démocratique et de radicaux nationaux. Nombre
» de départements, dont la représentation était en totalité
» ou en majorité radicale ou socialiste, la Savoie, la Haute-
» Savoie, la Côte-d'Or, l'Hérault, élisent les listes du Bloc
» National. A Paris Millerand... est devenu maintenant, avec
» Maurice Barrès, le représentant le plus qualifié du Bloc ».

Ainsi, au lendemain de la guerre, les modérés étaient les maîtres de l'heure. Comparé à ce qui est advenu, cette opinion après huit ans paraît une dérision. Il serait d'ailleurs parfaitement inexact de parler d'une victoire de la gauche. On a pu croire que celle-ci triomphait quand les élections du 11 mai 1924 lui rendirent la majorité. Mais son gouvernement fut un chaos. Huit ministères se succédèrent en deux ans, et il fallut en désespoir de cause que la Chambre élue en 1926 contre M. Poincaré rappelât elle-même M. Poincaré au pouvoir en 1926. A ce trait qui restera légendaire on peut juger la situation. C'est une confusion inextricable, confusion d'ailleurs provoquée depuis huit ans par le rapprochement successif du parti radical avec le Bloc National et le Bloc des Gauches.

***

Comment les modérés ont-ils laissé échapper une prépondérance que tout le monde leur reconnaissait? Cette prépondérance une fois perdue, que sont-ils devenus? Et quelle est aujourd'hui leur condition politique?

Examinons la géographie de la Chambre. L'extrême droite se compose d'une vingtaine d'indépendants, tant royalistes que plébiscitaires. Puis viennent les 102 voix du groupe Marin et, après le groupe Marin, les républicains de gauche. Ceux-ci, qui disposent de 80 voix, se subdivisent en quatre groupes de 14 à 24 membres chacun : les républicains démocrates (Champetier De Ribes); les républicains de gauche (Reibel, François-Poncet, Dariac et Pietri); la gauche républicaine démocratique (Maginot, Flandin); la gauche indépendante (Colrat, Le Trocquer). Entre ces divers groupes

on trouverait difficilement des différences de doctrine. La gauche indépendante se tient seulement un peu plus à portée du pouvoir et serre le vent de plus près.

Nous voici arrivés à la limite de camp des modérés et nous pénétrons maintenant chez les partis de gauche, ceux qui ont fait le Cartel. C'est une masse d'environ 320 députés partagés en deux groupes principaux : les radicaux-socialistes et les socialistes unifiés, ceux-ci au nombre d'une centaine. Entre les deux s'intercale le petit groupe des républicains socialistes (38 voix environ) de la nuance de M. Painlevé et de M. Briand; d'autre part, à la droite des radicaux-socialistes, se place le groupe de la gauche radicale (Loucheur, Thomson, André Fallières, Paul Morel). Enfin, à l'extrême gauche, séparés des socialistes depuis le Congrès de Tours de décembre 1920, ennemis du Cartel des gauches comme des autres partis bourgeois, siègent les 26 membres du Parti Communiste.

Ces partis si clairement divisés par leurs étiquettes redeviennent confus et semblent se mêler quand on examine leurs programmes.

Il semble tout d'abord que les modérés, sur la question la plus importante puisqu'elle intéresse la majorité des électeurs, n'aient jamais su fixer leur position de telle façon qu'ils eussent le bénéfice de leurs concessions. Nous voulons parler de la question sociale en tant qu'elle comporte une législation nouvelle de réformes et de progrès.

Sur cette question les modérés font figure de réactionnaires. Les socialistes, au contraire, de novateurs et de progressistes. Et cependant, si l'on étudie les lois sociales de la République, on s'aperçoit que les modérés pourraient les revendiquer comme leur propre et personnel ouvrage.

C'est sous le ministère opportuniste de Jules Ferry, un des hommes les plus violemment attaqués par les radicaux, qu'est votée la loi Waldeck-Rousseau du 21 mars 1884, qui est la première reconnaissance des syndicats professionnels. Sans doute c'est le ministère radical Bourgeois qui, en novembre 1895, annonce un vaste programme de réformes : impôt sur le revenu, création de caisses de retraites et un ensemble de propositions touchant la mutualité, l'assurance et la prévoyance. Mais c'est un ministère modéré qui fait

voter en 1898 la loi sur les accidents du travail. C'est un modéré, Waldeck-Rousseau, qui fait voter la loi du 30 mars 1900 qui réduit le nombre des heures de travail. C'est encore lui qui dépose un projet de loi portant création d'une caisse de retraites pour les vieux travailleurs et un projet de loi créant une procédure d'arbitrage dans les conflits entre patrons et ouvriers. Il est vrai que Waldeck a pour collaborateur son jeune ministre socialiste du commerce, M. Alexandre Millerand, et que le projet est combattu par la droite comme favorisant les grèves et par la gauche comme favorisant le patronat... Enfin c'est un homme sur lequel les modérés ont toujours compté, — fallait-il que leurs illusions fussent tenaces! — M. Alexandre Ribot, qui a fait voter l'application de l'impôt général sur le revenu.

Pour le présent, les radicaux ont un magnifique programme de lois sociales qu'on retrouvera dans le discours par lequel M. Maurice Sarraut a inauguré sa présidence du parti radical-socialiste. Les modérés aussi. La principale différence est que les modérés ajournent ce programme, qui est nécessairement assez coûteux, après la stabilisation du franc. La réalisation des lois sociales, disent-ils, est fonction du développement de la richesse. L'Allemagne de 1914, regorgeant de prospérité, avait pu les pousser plus loin que nul peuple en Europe. Si elles sont au contraire à l'état encore rudimentaire en Espagne, il faut en accuser la seule pauvreté du pays. Toutefois les modérés, en remettant à de meilleurs jours l'ensemble des lois sociales, accepteraient de disjoindre et de voter aussitôt une loi sur les assurances-maladies. En fait, il y a donc entre les deux grandes fractions de la Chambre des divergences de vues, non sur le principe mais sur l'opportunité.

La diversité des opinions est plus nette sur la question des lois laïques. Mais l'opposition des maximes se place non pas au point de jonction entre les modérés et les radicaux, mais à l'intérieur même du parti modéré. Le groupe Marin a dans son programme l'abrogation de ces lois; les républicains de gauche, alliance démocratique aussi bien que groupe Dariac, veulent leur maintien. La confusion augmente si l'on passe au détail. Le nom de lois laïques est en effet une étiquette qui couvre trois questions. La première est la Sépara-

tion de l'Église et de l'État votée en 1902. Elle a des partisans jusque dans la droite. La seconde question est celle de l'enseignement congréganiste. Faut-il le contrôler? Faut-il le supprimer? Il y a un fait. C'est qu'en dépit de toutes les lois, beaucoup de congréganistes sont rentrés. Et il y a un autre fait, c'est que cette tolérance sert ou a servi de monnaie d'échange au gouvernement dans certaines négociations délicates avec le Vatican. En réalité il ne semble pas que le gouvernement où siège M. Briand ait envie de persécuter les congrégations et M. Herriot lui-même, qui est un anti-clérical dans le style violent de M. Combes, se tient tranquille.

La troisième question, dite laïque, est celle de l'école unique. Si par école unique on entend la fusion de l'enseignement primaire avec l'enseignement secondaire de telle sorte que les enfants des ouvriers reçoivent jusqu'à un moment déterminé la même instruction que ceux des bourgeois, on voit qu'un ministre aussi modéré, aussi humaniste, aussi bourgeois que M. Léon Bérard ne cache pas sa sympathie pour ce qu'il appelle un programme généreux mais pratiquement inapplicable parce qu'il engagerait des dépenses immenses. Il se fait honneur d'avoir fait tout le possible dans cette direction en appliquant aux écoles primaires et aux classes élémentaires des lycées le programme unique, ce qui permet ainsi le passage d'un enseignement à l'autre; dans le même esprit, il a augmenté dans les lycées le nombre des boursiers venus de l'enseignement primaire.

Mais l'école unique suppose le monopole de l'État et ici de nouvelles divisions apparaissent. Le groupe Marin non seulement est opposé au monopole, mais préconise une représentation proportionnelle scolaire, c'est-à-dire la répartition des subsides de l'État entre l'enseignement officiel et l'enseignement libre, sur une juste base; l'aile gauche des modérés, c'est-à-dire l'alliance démocratique et le groupe Dariac, ne veut pas de la représentation proportionnelle, comme le groupe Marin ne veut pas non plus du monopole de l'État et réclame la liberté. Les radicaux ne sont pas moins divisés que les modérés. La majorité, avec M. Herriot lui-même, veut bien l'école unique (un maître, un local, un programme) mais rejette le monopole, ce qui peut paraître

assez inconséquent. Car l'école unique devant automatiquement rejeter à treize ans l'élève qui n'a pas montré d'aptitudes pour les études qui mènent au baccalauréat, cet élève ira tout droit à l'enseignement libre et celui-ci, si on le laisse subsister, sera un concurrent redoutable à l'enseignement de l'État. Malgré cette objection, la minorité seulement des radicaux, constante avec elle-même, veut à la fois l'école unique et le monopole. Comment s'étonner au surplus de cette confusion, quand on voit le Monopole créé par l'Empire, soigneusement conservé par la Restauration, et la liberté donnée pour le primaire par la Monarchie de juillet, pour le secondaire par la deuxième République, et pour le supérieur par la Troisième?

Enfin, quoiqu'on parle beaucoup de l'École unique, on ne sait pas encore exactement ce qu'elle sera et ce qu'elle est actuellement dans l'esprit de ses promoteurs. A première vue elle apparaît comme une conception démocratique, dont le but est de niveler les études de manière à empêcher une aristocratie intellectuelle de se former, bien plus encore que de favoriser l'ascension des classes inférieures.

***

Si nous venons aux questions de politique extérieure, il semble au premier abord qu'il y ait en présence deux programmes bien nets, les modérés étant partisans de l'utilisation intégrale de la victoire, les radicaux étant enclins à la pacification générale, qui suppose un rapprochement plus ou moins marqué avec l'Allemagne.

Or c'est ici qu'on arrive à un gâchis inextricable. Car l'éloquence, les formules générales, les sentiments distribués à tort et à travers viennent se mêler aux idées politiques. Des combinaisons d'ordre purement intérieur se mêlent aux revendications nationales. Le vrai, le faux, l'absurde, l'impossible et le nécessaire font des combinaisons extravagantes, à l'ombre sacrée du drapeau.

M. Maginot, l'homme d'État du Nationalisme, déclare au lendemain des élections du 11 mai 1924 que le programme radical n'est pas seulement en opposition avec ses idées, mais

avec l'intérêt national. « Ce n'est plus, dit-il, le programme » d'un peuple victorieux qui entend conserver tout le bénéfice d'une victoire qui lui a coûté si cher, c'est un programme » dans lequel nous apercevons l'aurore de trop de défaillances et de trop d'abandons. »

Ainsi le programme des modérés consiste à se fonder sur la victoire de 1918 pour en tirer tout le profit possible. Le programme des radicaux au contraire consiste à regarder vers l'avenir et à fonder une Europe nouvelle, stable et réconciliée.

Mais ceci peut-il s'appeler un programme de parti? Les deux tendances s'incarnent dans deux hommes. M. Poincaré s'est montré depuis le début de la guerre le partisan de la créance sans merci et de l'exécution rigoureuse. M. Briand, à Genève, l'automne dernier, a soutenu avec éclat, avec souplesse, avec opportunité, en l'appuyant d'une chaude et vague éloquence, le parti de la paix européenne. Mais où placer sur l'échiquier politique M. Poincaré et M. Briand? M. Poincaré est un homme de gauche qui est devenu le porte-parole des revendications de la droite. M. Briand, porte-parole de la politique de gauche, a fait une politique intérieure telle que la droite n'eût jamais osé l'espérer. Ici encore tout est confusion.

Il est bien difficile de faire des vues de politique étrangère la formule d'un parti. C'était possible il y a un siècle, quand les relations extérieures étaient gouvernées par des maximes, et quand un Metternich considérait les Grecs révoltés contre les Turcs comme des sujets rebelles à leur maître légitime. Mais aujourd'hui tout le monde ne devrait-il pas être d'accord pour considérer la politique extérieure d'un point de vue utile, et pour y chercher seulement le plus grand bien du pays? Ce bien, chacun le voit à sa façon, et cette façon ne se relie souvent que fort vaguement aux principes de politique intérieure. En 1871, c'était la droite qui voulait la paix, et c'était la gauche qui n'admettait pas de composition avec l'ennemi. Aujourd'hui au contraire, la droite montre une chatouilleuse intransigeance, et c'est de ce côté qu'est le nationalisme pur. Au temps de la Révolution, ce que nous appelons aujourd'hui Nationalisme était un état d'esprit jacobin, les Girondins se regardant plus volontiers comme des citoyens

de l'univers, à la façon des radicaux d'aujourd'hui. Soit en politique intérieure, soit en politique étrangère, il n'est pas d'opinion qui en un siècle n'ait changé deux ou trois fois de camp. La libéralisme comme le patriotisme se sont promenés de la gauche à la droite. Le régionalisme, qui est aujourd'hui la doctrine de l'*Action Française* et de M. Jean Hennessy, a été préconisé par Jules Ferry en 1869 au Congrès de Nancy. Les États-Unis d'Europe, dont nul n'oserait plus parler aujourd'hui dans les milieux bien pensants, ont été vantés par Anatole Leroy-Beaulieu dans un ouvrage composé à l'École des Sciences Politiques. Les doctrines de cet esprit généreux s'appellent aujourd'hui l'utopie pacifiste et n'ont plus cours à droite.

Ce va-et-vient de doctrines a tué l'idée même de doctrine. Il ne subsiste plus qu'un petit nombre d'axiomes sur lesquels tout le monde est d'accord, comme la nécessité d'assurer la paix du monde, et de se réconcilier avec ses ennemis. M. Poincaré lui-même a déclaré qu'il tendrait la main aux Allemands sous certaines conditions. Sous certaines conditions : chacun est de l'avis de ses adversaires, et c'est là un des traits les plus curieux de notre temps. C'est justement sur ces conditions et moyens que les partis se séparent, chacun croyant agir pour le mieux. Il n'y a plus de conflits de doctrines, il n'y a plus que des conflits d'opportunité.

Le chaos devient plus manifeste encore si l'on passe au détail des faits. Toute l'affaire de la Ruhr a été passablement incohérente. Elle a été envisagée officiellement comme un moyen de pression sur l'Allemagne. En octobre 1922, un des députés les plus clairvoyants et les plus vigoureux des partis modérés, un des chefs de demain, M. Paul Reynaud, comme M. Léon Daudet lui demandait pittoresquement s'il avait un davier pour opérer l'Allemagne, répondit : « La Ruhr ». L'opération se fit, comme on sait, en janvier 1923, dans des conditions d'imprévoyance mémorable. Son premier effet fut de supprimer les prestations de charbon, les seules que les Allemands exécutassent correctement. Mais son second effet fut de mettre l'Allemagne à deux doigts de sa perte. En juin M. Hugo Stinnes, en septembre M. Stresemann demandèrent à voir M. Paul Reynaud. Celui-ci, au moment

de partir, fit demander à M. Poincaré s'il voyait un inconvénient à son voyage. « J'y vois le plus grand inconvénient », répondit M. Poincaré. On sut plus tard qu'au moment où les Allemands abandonnaient la résistance passive, M. de Margerie, ambassadeur de France à Berlin, recevait pour instructions de ne pas traiter. Que voulait-on? qui pourra le dire? En fait on laissa à l'Angleterre le temps de nous opposer le plan Dawes, qui était tout simplement l'annulation de toute notre campagne de la Ruhr, et qu'on présenta au public français comme un heureux succès. En décembre 1923, tandis que le gouvernement frustré se montrait tardivement conciliant envers l'Allemagne, c'étaient les radicaux qui se montraient intransigeants. M. Herriot disait alors : « Je ne mettrais pas le petit doigt dans la main des magnats allemands ». Cependant, six mois plus tard, le même M. Herriot, devenu chef du gouvernement, se montre d'une incroyable confiance envers le ministère socialiste anglais. Devant tant de naïveté, ce sont cette fois les socialistes français qui s'alarment et M. Vincent Auriol va avertir le président radical du Conseil de ne pas abandonner la Ruhr sans une compensation au sujet des dettes interalliées.

***

Le rôle du parti modéré, tel qu'il le conçoit, tel qu'il apparaît depuis longtemps, n'est donc pas de réaliser un programme, dont il serait bien embarrassé, mais de faire frein, et parfois de la façon la plus utile. Sa politique n'est peut-être pas mauvaise, mais c'est une politique négative. Il a combattu une foule d'abus, et toujours sans succès; car ces abus sont invariablement devenus la loi du lendemain. Sa tactique a été de reculer indéfiniment de position en position, après de belles et éloquentes défenses. Son histoire est une longue et honorable défaite.

« La faiblesse de l'opposition, écrivait M. Romier dans une » interview de 1924, est précisément de n'apporter aucune » formule nouvelle; elle ne vit que de préceptes usés et ne » peut agir efficacement que dans un rôle négatif. Si un revi- » rement en sa faveur s'opère dans l'opinion, ce n'est pas à

» elle qu'elle le devra, mais à l'impossibilité où se trouvera » un gouvernement de gauche de faire plus ou mieux qu'un » gouvernement de droite ». De telles lignes sont prophétiques.

En effet, le gouvernement de gauche n'a pas pu faire mieux que le gouvernement de droite, mais il a gardé sur lui un immense avantage, qui est de pouvoir se composer de brillants programmes, irréalisables sans doute, mais qui ne laissent pas de flatter les électeurs. Les élections du 11 mai ont été faites sur des promesses dont aucune n'a été tenue. Les radicaux blâmaient l'ambassade du Vatican, et M. Doulcet y représente toujours la France. Ils blâmaient l'occupation de la Syrie, et le général Gamelin n'en est pas moins à Beyrouth. Ils promettaient la réduction du service militaire, mais aussitôt au pouvoir ils ont senti la nécessité de ne pas affaiblir l'armée. Ils promettaient au peuple l'impôt sur le capital, mais ils l'ont remis à plus tard. Ils promettaient une diminution des impôts existants et c'est par dizaines de milliards qu'ils les ont augmentés. Au total ils ont renié leurs promesses, mais c'est beaucoup que de pouvoir en faire. Rien n'est plus propre à rallier à un parti cet élément idéaliste qui, sous des formes diverses, et parfois sous celle de l'intérêt, joue un si grand rôle dans la politique. Au contraire le parti modéré est un parti sans mirages et sans rayonnement.

Pour rallier les forces psychologiques, les instincts idéalistes, en un mot les jeunes gens, des hommes de droite ont trouvé un biais qui est de se donner comme programme le Nationalisme. Ainsi les instincts généreux trouvent à se satisfaire dans une action de conservation sociale, colorée par l'amour de la patrie. Les *Jeunesses patriotes* de M. Taittinger et surtout l'*Action française* sont fondées sur cette base. Le Nationalisme intégral, comme on l'appelle, est en effet à sa place dans un programme de restauration monarchique. Mais il ne saurait se passer de la monarchie. Dans un pays où une famille régnante, indentifiée au pays, personnifiant à la fois sa dignité et ses intérêts, se trouve juge des uns et de l'autre, le nationalisme, avec ses incontestables vertus, est sans danger. Le roi examine et modère. Il n'en va pas de

même dans un pays républicain, où chacun juge de tout sans responsabilité, excite les passions sans avoir à se préoccuper des résultats et pousse impunément l'amour de la patrie jusqu'à la précipiter dans les catastrophes. Ce péril est particulièrement grave en France, où l'ignorance des pays étrangers, l'incompréhension des problèmes généraux, l'incapacité de changer de point de vue, le sentiment de la supériorité universelle des Français et le dédain de tout ce qui n'est pas national sont des traits héréditaires, tempérés par des engouements subits et encore plus absurdes. Dans une interview d'un des ministres les plus engagés dans la Ruhr en 1923, je lis une phrase vraiment stupéfiante. Comme on lui demandait si le rendement de l'exploitation française dans la province occupée était satisfaisant, il répondit : « C'est bien simple : » nous avons observé que, sous la direction particulièrement » habile de nos ingénieurs, le rendement de nos mines de la » Ruhr était supérieur à celui qu'obtenait l'exploitation » allemande avant l'occupation; j'ai pu constater person- » nellement que notre gestion technique était favorablement » appréciée par les ouvriers et les mineurs; je me souviens » notamment que, lorsqu'il fut question d'abandonner une » des mines exploitées par la M. I. C. U. M., le personnel » fit une démarche auprès des autorités alliées dans le but » de nous faire renoncer à notre projet ». Il y a lieu de croire qu'un roi de France, même d'intelligence moyenne, instruit par une expérience séculaire, serait moins sujet à l'illusion que ce ministre bien intentionné de la République.

***

Cependant en juillet 1926, dans un moment difficile, M. Poincaré prend le pouvoir et c'est avec les deux cents voix des modérés et une partie des voix radicales qu'il fait l'Union Républicaine. Ce n'est pas un parti, mais un groupement du moment, qui est le gouvernement actuel. Cette apparence de retour au pouvoir est le dernier trait de la politique des modérés et sa plus grande duperie.

L'état présent n'est pas une réconciliation des partis, mais une entente entre leurs chefs, pour paralyser ces partis

et pour suspendre la vie politique, une trêve, comme l'a dit M. Maurice Sarraut en prenant la présidence du parti radical. Le procédé en lui-même a de très graves inconvénients. Des hommes de tous les bords pensent qu'il est mauvais d'arrêter ainsi le jeu normal de la vie publique dans un pays libre, et il semble bien qu'ils aient raison. L'équilibre des partis, le conflit des opinions, les courants contraires engendrés par les convictions et par les intérêts même, sont des éléments vitaux. Mais on paraît croire maintenant qu'une atonie unanime vaut mieux qu'un mouvement incohérent.

Enfin voilà les modérés dans le gouvernement, qui est lui-même une coalition. Quel va être leur rôle? Au dehors, ils contiendront leurs propres troupes. Dans le ministère, M. Marin fera figure de représentant de la droite, M. Bokanowski et M. Tardieu, lequel est peut-être en réalité un radical, feront figure de compétences. Mais quel rôle politique, quels ministères leur a-t-on confié? Ont-ils le portefeuille de l'intérieur? Contrôlent-ils la Guerre, les Affaires étrangères? Dirigent-ils les Finances? Ils demeurent confinés dans les postes secondaires. Le leader de la droite reste M. Poincaré, qui n'en est pas, et qui mène la majorité nouvelle avec la puissance que lui donnent son autorité et son intelligence, M. Poincaré, qui n'a même pas jugé opportun de débarrasser certains postes importants des créatures du Cartel, et qui a laissé M. Varenne en Indo-Chine, M. Violette à Alger, M. Hennessy à Berne, M. Besnard à Rome. Ce ne sont même pas les modérés qui le lui reprochent, mais les cartellistes clairvoyants. Les modérés, contents de la petite place qui leur est faite, ne paraissent pas se douter du caractère précaire de leur occupation. Grâce à eux, la confiance ranimée a permis de passer les échéances les plus périlleuses. Les prochaines difficultés ne s'annoncent guère que pour 1928. S'imaginent-ils qu'on va les garder jusque-là? Déjà M. Pierre Bertrand, dans le *Quotidien*, a dirigé de vives attaques contre M. Marin.

Les modérés sont arrivés à ce point de faiblesse que les succès même de leur cause ne leur sont pas dus. Ils se sont organisés, au moins une partie d'entre eux, pour défendre la religion. Or par qui la cause de la religion a-t-elle dans ces derniers temps remporté des avantages que M. le général de

Castelnau n'aurait sans doute jamais obtenus, ni espérés? Par M. Aristide Briand. Éternels étrangers dans la République, les modérés n'ont même pas l'espoir d'y occuper une place meilleure. Ils figurent à peine parmi les jeunes chefs de demain. Ceux-ci sont tous ou presque tous des hommes de gauche ou venus de gauche, dont quelques-uns, qui sait? commanderont peut-être demain les troupes de droite, les Blum, les Auriol, les Boncour.

Ainsi, après tant de fluctuations, après avoir gouverné pendant cinq ans au profit des radicaux, après avoir été persécutés par ceux-ci pendant deux ans, les modérés sont revenus avec le ministère du 23 juillet 1926 faire l'appoint d'une majorité radicale. Dans le cabinet d'union nationale ils n'exercent aucune influence. A leur nez et à leur barbe les chefs des partis de gauche discutent tous les jours, avec une nostalgie qui a toutes les promesses de l'avenir, les conditions du Cartel d'hier et de l'alliance de demain. Quel est jusqu'ici le parti qui a le plus bénéficié de sa politique vis-à-vis des radicaux? Il serait audacieux d'affirmer que c'est le parti modéré.

Non seulement les modérés ont perdu dans le pays l'appoint de troupes considérables conquises par le parti radical, mais il faut mettre encore à leur passif une erreur du passé qu'ils sont encore prêts à commettre.

N'ont-ils pas laissé sortir de leurs rangs les orateurs, les hommes d'État, qui sont devenus les chefs du parti radical : les Waldeck-Rousseau, les Léon Bourgeois, les Joseph Caillaux, et tout récemment M. Édouard Herriot? Ils se sont ainsi affaiblis en même temps qu'ils renforçaient le parti qui les combattait le plus violemment!

Telle est la mélancolique situation d'un parti honorable par ses doctrines, par son rôle de défense sociale, par ses sentiments, enfin par la fraction de la France qu'il représente.

Cette analyse désenchantée nous permet de conclure en disant aux modérés : « Il faut qu'un grand parti ait sa doctrine, ses chefs, son programme, son drapeau. Les avez-vous? »

IGNOTUS

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Le Roman américain d'aujourd'hui,
par **Régis Michaud** (*Boivin*).

Il n'est pas très aisé de dégager les tendances de la littérature en un temps et en un pays où l'on accueille toutes les influences, où des essais sont tentés dans toutes les directions. De la lecture du livre de M. Régis Michaud nous retirons cependant quelques leçons générales, quelques impressions, que nous consignerons ici. La première est, malheureusement, qu'il n'y a pas aujourd'hui, de très grand romancier aux États-Unis (qui ne sont d'ailleurs pas le seul pays à souffrir d'une pareille carence). — Pour la plupart, les romanciers américains sont d'humble origine et leur culture se ressent des défauts de l'auto-didactisme : l'élément artistique manque à leurs œuvres. — Self made men, ces écrivains n'en ressentent pas moins douloureusement la pauvreté intellectuelle du milieu où ils vivent, ils attaquent avec vivacité la médiocrité d'esprit, l'absence d'idéal de l'Américain moyen. — On retrouve dans leurs livres la joie de vivre, le fameux dynamisme américain et, pourtant, ils commencent d'être gagnés par le pessimisme des vieilles civilisations. — Il sont anti-puritains, païens, et avec violence, par réaction contre la masse qui les entoure. — Les doctrines philosophiques exercent sur leur vie intellectuelle, sur leur vision du monde une forte influence. Le freudisme a gagné un bon nombre d'entre eux (« Tous ou à peu près » dirait M. Michaud qui a tendance à voir du freudisme partout). Sur les écrivains nouveau-venus les jeunes écoles françaises et russes ont une action marquée.

Qui sont ces romanciers américains? Voici, pour mémoire, ceux que M. Michaud étudie le plus longuement : Henry James (dont les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent la puissante faculté d'analyse; une sorte de proustien qui, par beaucoup de traits, contraste avec les autres romanciers américains), Edith Wharton, Howells (un écrivain dont le talent est gâté par de singulières idées sur la morale et la société), Dreiser (un des plus vigoureux, il a dessiné quelques hommes de proie élevés par l'opinion à la hauteur de *types*), Sinclair Lewis (peintre de l'Américain moyen; son *Babbitt* est l'Américain « coulé au moule » et Gopher Prairie, dans *Main Strret*, est *la* petite ville américaine, riche, confortable, médiocre); Sherwood Anderson (un freudien pur, observateur passionné des refoulés, rêveurs éveillés, sadiques, etc...), James Branch Cabell (un anti-réaliste; ses romans se déroulent dans un pays

imaginaire : Poictesme, à la fois moyenâgeux et francien). — Willa Cather, Zona Gale, Hergesheimer, Waldo Frank, Robert Mac Almon, William Carlos Williams), etc...

En personne, par **Léon-Pierre Quint** (*La Cité des Livres*).

M. Pierre Quint qui, jusqu'à ce jour, s'était consacré surtout à des travaux de critique (il publie des chroniques littéraires dans la *Revue de France* et a composé un pénétrant ouvrage sur Proust) vient de faire paraître sous le titre de *En Personne* une sorte d'autobiographie, où se manifeste un vif désir de sincérité : avant tout et bien qu'il s'en défende (mais nombreuses sont les œuvres qui échappent à leurs auteurs) M. Pierre Quint a établi un document psychologique. Il a soigneusement démenti quinze années de sa vie et tenté de rétablir, dans sa continuité, la courbe de son évolution. Dans un pareil travail d'introspection, ses dons d'analyste l'ont heureusement servi. Mais une fois la ligne de construction établie, restait à l'expliquer. Il est bien de nous dire, en effet, qu'on a passé de la religion à l'incrédulité : nous demandons aussitôt « A la faveur de quelles circonstances? » Pour nous rendre cette transformation intelligible, le narrateur doit redescendre vers la masse de ses souvenirs, choisir les plus significatifs, revenir en somme au détail, à la description, à la littérature, à tout ce que M. P. Quint, lui, voulait précisément éviter et qu'il doit accueillir, sans s'y résigner tout à fait. Il y a, de ce point de vue, dans son attitude quelque chose d'un peu embarrassé et dans chacune des scènes qu'il évoque nous avons tour à tour l'impression qu'il en dit trop ou pas assez...

Par ailleurs on retrouve dans la forme la trace d'une hésitation semblable. Tantôt des phrases d'une brièveté télégraphique, qui font penser à Soupault[1], tantôt de grandes constructions musicales, tout inclinées vers l'analyse en profondeur, où se manifeste l'influence de Proust...

Si, quelque jour on invoque le témoignage de l'auteur, dans le grand débat de l'amour perpétuellement plaidé, on devra le classer parmi les « condamnants », qui sont chaque jour plus nombreux. M. P. Quint ne croit pas à l'amour qu'il qualifie de *joie éphémère*, ce qui est, malheureusement, très soutenable, et de *fausse jouissance*, ce qui est moins clair. Il lui reproche de ne pas enrichir l'individu, ce que constatait déjà une mélancolique et célèbre comparaison de l'amour et des auberges espagnoles, mais en un temps où l'on se satisfaisait avec un sourire de l'*illusion* passagère d'un provisoire

1. De qui nous signalons, en passant, une amusante pochade rapportée de Lisbonne : *Carte postale*, plaquette récemment publiée aux *Cahiers Libres*.

enrichissement. Depuis, il est vrai, les romantiques ont passé, célébrant l'amour, huissier des domaines de l'intelligence et de l'art. Mais reste à savoir ce qu'ils en pensaient réellement et l'on prête à Lamartine lui-même, quand il devisait sous la rose, des remarques terriblement sceptiques... Faudrait-il en tirer une leçon de méfiance à l'égard des écrivains ou croire plus simplement qu'il n'existe aucun lien solide entre les opinions que l'on formule sur l'amour et l'attitude que, dans le privé, on adopte à son égard?

La Maladère, par **Bernard Barbey** (*Grasset*).

Jacques et Armande sont mariés depuis quelques mois. Ils vivent à la Maladère, un domaine que Jacques a hérité d'un parent et qu'il exploite. Jacques est jeune, beau et riche, tout à fait « le mari auquel rêvent les jeunes filles ». Mais la réalité est plus exigeante que le songe et Armande n'apprécie qu'à demi son compagnon. Il l'impatiente. Un soir, au sortir du casino d'une station thermale, voisine de la Maladère, Jacques, las de trop fréquentes visites au dancing, exprime le désir de renoncer pour quelques jours au régime du jazz. Ne peut-on demeurer parfois à la maison, pour goûter les joies de la solitude à deux? Madeleine s'irrite de cette proposition, si blessante à son gré qu'elle n'appelle point son mari, ce jour-là, à l'heure où l'on éteint les lampes... Et lui, timide, ou faible, ou respectueux de la liberté de sa femme, n'ose pénétrer dans la chambre conjugale.

Quelques semaines plus tard, Armande fait inviter à la Maladère un jeune homme, André, pour lequel elle a de l'inclination. André, quand il est là, Armande passe toutes les journées avec lui, bavardant, faisant de la musique, flirtant, tandis que Jacques dans les champs surveille les travaux. Jacques, d'ailleurs, voit clair, souffre, ne dit rien, attend...

Quand André est parti — car il faut bien qu'un jour il parte, — Armande ne supporte plus qu'avec irritation la présence de son mari. Lui, qui l'aime chaque jour davantage, tente doucement... et vainement, de la regagner... Un bal organisé à la Maladère ramène André, mais accompagné d'une jeune fille qu'il s'apprête, manifestement, à épouser. Armande, touchée dans son amour-propre, dans son cœur, est prête à se rapprocher de son mari. Mais lui, à son tour irrité, las des injustices qu'il a subies, la repousse. Et nous ne connaîtrons plus Armande que nerveuse, hostile, haineuse même, jusqu'au jour où, pour en finir, elle mettra le feu à la maison, sous le prétexte spécieux que la Maladère, à laquelle il est vrai que Jacques est puissamment attaché, lui a ravi l'amour de son mari...

On goûtera ce récit très dépouillé, très simple, tout en fines indications, en suggestions. Nulle description et pourtant une atmosphère très dense, une vive impression de réel. Le mot qui révèle un être, M. Barbey sait le trouver. Armande, Jacques, ce petit drame qu'ils jouent, lui appelant, elle repoussant : tout cela a une vie si forte que nous rêvons longuement, cherchant à pénétrer toutes les épaisseurs de mystère dont la Maladère est enveloppée. Car — il faut l'avouer — ce roman est riche (trop riche) en inexpliqué, un « inexpliqué » qui paraît bien tel aux yeux de l'auteur lui-même. On dirait qu'il a vu, senti, mais qu'il hésite à interpréter, et se tournant vers le lecteur demande ; « Allez-vous m'éclairer? »

Ce n'est pas une besogne aisée.

Le dénouement (l'incendie final) en tout cas, ne mérite pas qu'on prenne cette peine. Il est peu vraisemblable, ne concorde point avec les données du livre et semble bien n'avoir été imaginé que pour corser le dernier chapitre.

Et tant de conjectures sont recevables, si l'on veut expliquer l'hostilité d'Armande à l'égard de son mari, cette hostilité à laquelle celui-ci, qui est le narrateur de l'aventure, ne comprend absolument rien... En réalité, un second roman reste à écrire : le même vu par Armande.

C'est dire que M. Barbey a abusé de l'énigme et que plus encore qu'un roman, il nous a donné l'esquisse d'un roman. Mais cette esquisse est charmante, pleine d'émotion. M. Barbey a le sens de la vie. Il nous met en communication magnétique avec ses personnages. C'est pourquoi sans doute il juge superflu de justifier leurs actes (fût-ce vis-à-vis de lui-même) : omission dangereuse qui peut conduire au mépris de la vraisemblance : au terme de ce voyage un romancier « doué » tire quelques larmes à ses lecteurs en leur exposant des situations extravagantes. Larmes sans lendemain.

Œuvres complètes d'Anatole France.
Tomes VII et VIII (*Calmann-Lévy*).

Viennent de paraître, dans la belle édition de Calmann-Lévy, la « définitive » des œuvres de France, la troisième et quatrième série de *la Vie littéraire* (tome VII) illustrées par Caillaud. *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* et *les Opinions de Jérôme Coignard* constituent le tome VIII : Carlègle l'a enrichi d'une délicieuse suite de gravures, pleines de verve et de fantaisie.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1927

		Pages.
H. DE JOUVENEL	Esquisse d'une Réforme parlementaire	5
JOSEPH CONRAD	Le Frère-de-la-Côte. — I	26
A.-R. HAMELIN	Douze ans de ma Vie (1796-1808)	46
W. D'ORMESSON	Position de la France en Europe	72
FRANÇOIS MAURIAC	Thérèse Desqueyroux (*fin*)	93
LÉON BRUNSCHVICG	La Littérature philosophique au XIXe Siècle	115
ROBERT DE TRAZ	L'Écorché (*fin*)	131
G. LACOUR-GAYET	Talleyrand à Saint-Sulpice et à la Sorbonne	154
L. HOULLEVIGUE	Les Sciences : L'Océanographie	175
HENRY BIDOU	Les Lettres : Parmi les Livres	187
RAUL SOUDAY	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique	198
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	207
IGNOTUS	La Politique : Après cinq mois de ministère Poincaré	223

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1927

CLAUDE ANET	La Rive d'Asie. — I	241
J. KESSEL	La Palestine nouvelle	270
BERNARD SHAW	L'Homme et le Surhomme (*acte I*)	288
LOUIS ROUGIER	La Démocratie et la Mystique démocratique	320
JOSEPH CONRAD	Le Frère-de-la-Côte. — II	348
LÉON BRUNSCHVICG	La Littérature philosophique au XIXe Siècle	387
JACQUES MELLON	Notre Marine de guerre	405
C. PHOTIADÈS	La Musique : Entre l'Opéra-Comique et l'Opéra	436
A. ALBERT-PETIT	La Vie littéraire : Les Livres d'histoire	450
IGNOTUS	La Politique : Les Souhaits du Jour de l'An	462

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1927

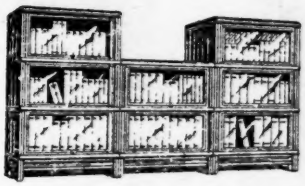
		Pages.
MARÉCHAL LYAUTEY.	Pour l'Aviation française	481
ERNEST RENAN. . . .	Sa Candidature aux Élections sénatoriales	487
CLAUDE ANET.	La Rive d'Asie. — II.	503
J. KESSEL.	La Palestine nouvelle	531
J.-E. BLANCHE. . . .	Claude Monet	557
LÉON BRUNSCHVICG.	La Littérature philosophique au XIXe Siècle	576
BERNARD SHAW. . . .	L'Homme et le Surhomme (*acte II*)	592
GAUTIER-DAUVERNAY.	Le Problème de la Population aux États-Unis	612
JOSEPH CONRAD. . .	Le Frère-de-la-Côte. — III	639
ALBERT FLAMENT. .	La Quinzaine : Tableaux de Paris	668
PAUL SOUDAY.	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique	685
HENRY BIDOU.	Les Lettres : Parmi les Livres	693
GEORGES SUAREZ. . .	La Politique : Chez M. Maurice Sarraut	702

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1927

ANDRÉ MAUROIS. . .	La Vie de Benjamin Disraëli. — I	721
J. KESSEL	La Palestine nouvelle	768
CLAUDE ANET.	La Rive d'Asie (*fin*)	798
GERMAIN MARTIN . .	La Politique de la Banque de France	837
BERNARD SHAW. . . .	L'Homme et le Surhomme (*acte III*)	858
X. X. X	Le Traité franco-roumain	884
JOSEPH CONRAD . . .	Le Frère-de-la-Côte. — IV	894
A. ALBERT-PETIT. . .	La Vie littéraire : Les Livres d'histoire	916
ALBERT FLAMENT . .	La Quinzaine : Tableaux de Paris	929
IGNOTUS	La Politique : Le Modéré dans la République	942

Avant d'acheter une bibliothèque demandez notre *Catalogue N° 49 envoyé franco.*

Bibliothèques extensibles et transformables à tous moments



BIBLIOTHÈQUE M. D.
9, *Rue de Villersexel*, PARIS VIIe.

Facilités de paiement

NICOLL

TAILLEUR

Ses :

COMPLETS
PARDESSUS
SMOKINGS
ET
HABITS.

29, Rue Tronchet, PARIS

ANTIQUITÉS PERSANES

NAZARE-AGA

Téléphone Passy 76-69

3, Av. Pierre-1er-de-Serbie, PARIS

UNE RÉFÉRENCE.....

15.000

TOURISTES ENTHOUSIASMÉS
ont déjà visité avec le billet des

Auto-Circuits Nord-Africains

les villes fabuleuses, les oasis merveilleuses, les ruines grandioses

de l'ALGÉRIE, de la TUNISIE, du MAROC

Faites aussi un admirable voyage, sans souci, sans aléa, à travers ces terres ensoleillées de l'Islam. Les billets forfaitaires de la.....

Sté des VOYAGES et HÔTELS NORD-AFRICAINS

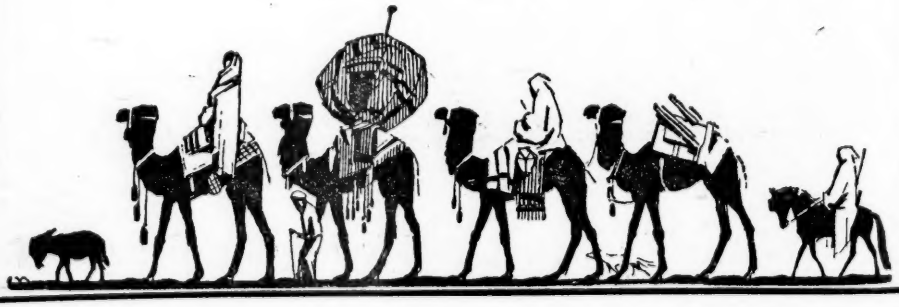
Services touristiques de la.....

Cie Gle TRANSATLANTIQUE

sont les seuls vous donnant la garantie de places retenues dans les 40 Hôtels "TRANSATLANTIQUE" même en période d'affluence.....

Documentation, Vente de billets :.....
Salon arabe de la Cie Gle Transatlantique, 6, rue Auber.

Ou écrire à la :.....
Sté des VOYAGES et HÔTELS NORD-AFRICAINS,
6 bis, rue Auber, Paris.....



VAN CLEEF & ARPELS

Joailliers

22, PLACE VENDÔME

PARIS

LENIEF

Couture
374, Rue Saint-Honoré, Paris
Montre actuellement sa nouvelle collection d'été

Dépôt
nicolas
fins-clos à 3 frs la blle
Ensoleillé !

ANTIQUITÉS
LOUIS TOUZAIN
TOUT ce qui concerne l'AMEUBLEMENT du XVIIIe siècle
33, QUAI VOLTAIRE SÉG. 0.33

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées, Paris.

BANQUE DES PAYS DE L'EUROPE CENTRALE

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE

Capital social : 100.000.000 de francs

Siège social : 12, Rue de Castiglione - PARIS

SIÈGE A VIENNE

et Succursales à : Graz, Innsbrück, Linz, Salzburg, Baden (près Vienne), **St.-Polten**

Principales Banques affiliées et Correspondants en Europe Centrale

EN TCHÉCO-SLOVAQUIE
BANQUE POUR LE COMMERCE et L'INDUSTRIE
Siège social : PRAGUE

EN ROUMANIE
BANQUE DE CRÉDIT ROUMAIN
Siège social : BUCAREST

EN POLOGNE
BANQUE GÉNÉRALE DE CRÉDIT
Siège social : LEMBERG

EN HONGRIE
BANQUE HONGROISE D'ESCOMPTE et de CHANGE
à BUDAPEST

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX et BURIN *14, rue Cadet, Paris.*

Téléphone : Central 72-71.

Vente le 21 Février 1927, à l'audience des criées du Tribunal civil de Compiègne

BELLE VILLA COMPIEGNE, 2 étages, confort moderne, 14 Rue de l'Aigle 9 chambres maitre, 7 chambres domestiques, communs, écurie, garage, jardin, 2 453 m. **M. à Pr. : 175 000 frs.** enchères par avoué. S'adresser **Me ROLLERO** avoué, 12, Rue Domeliers, Compiègne.

MAISON à Paris 9, R. ESQUIROL et 10-12 R. Campe-Formio
Cce : 347 m. Rev. **34.181 f. 65** M. à p. : **180.000 f.**
Prêts C. Fler. à conserv. Adjon Ch. Not. 8 Mars 1927.
S'ad. **Me BLANCHET**, not. 11, R. de Beaujolais.

Vente au Pal. Paris, 17 février 1927 à 2 h. **UN APPARTEMENT** au 1er étage d'une Maison à **PARIS**

140, AVENUE DE SUFFREN

Et la **Part aux cinq centièmes** indivise avec d'autres appartements des parties communes de la maison. Mise à prix : 112.000 francs. S'adresser à MMes **BERTRAND** et Plaignaud, avoués à Paris.

Maison à Paris Bd SOULT, 83. 4 ét. Rev. br. **4 400 f.** **Garage libre** suscep. d'un rev. de **1 800 f.** M. à p. **75 000 f.** *Adjon ch. not. 22 février.* **Me FONTANA,** not. 10, r. Royale.

ADJUDication à la Chambre des Notaires de Paris, le mardi 8 mars 1927, de **5 IMMEUBLES A PARIS**

1° AV. DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 31 ET 24 RUE DE MARIGNAN
Contence : 817 m. 32. Revenu brut, 159.640 frs. — Mise à prix : 3.000.000 de frs.

2° AVENUE DE L'OPÉRA, N° 9 et rue d'Argenteuil, n° 10 (1 APPARTEMENT LIBRE)
Contence 509 m. 24, revenu brut actuel : 122.996 frs. — Mise à prix : 1.500.000 frs.

3° R. DE TURBIGO, N° 16, R. ÉTIENNE-MARCEL ET R. SAINT-DENIS
Contence 469 m. 63, revenu brut : 122.451 frs. — Mise à prix : 1.000.000 de frs.

4° Bd BEAUMARCHAIS, 93 ET R. DES ARQUEBUSIERS, 4
Contenance 700 m. Revenu brut : 84.516 frs. — Mise à Prix : 600.000 frs.

5° RUE AMELOT, N° 46 ET RUE SAINT-SABIN
Contence 425 m. 60. Revenu brut : 35.454 frs. 60. — Mise à prix : 200.000 frs.

S'adresser pour tous renseignements aux notaires. à Paris : Me Revel, 28, av. Opéra; Me Amy, 105, r. de la Pompe, et Me **COURCIER** 17, r. de Presbourg, dép. des cahiers des charges.

CHEMINS DE FER DU MIDI

Le Livret-Agenda

de la Compagnie du Midi

La Compagnie du Midi vient de faire paraître, pour l'année 1927, un Livret-Agenda qui comprend, indépendamment de la partie Agenda proprement dite réservée à l'inscription des recettes et dépenses journalières, une partie descriptive et humoristique, texte et illustrations d'HENRIOT, et une partie consacrée aux renseignements généraux sur les tarifs voyageurs.

Ce document est en vente au prix de **3** fr. **50** (franco **4** fr. **55**) :

à la Compagnie du Midi, Services de Tourisme et Publicité, 54, Boulevard Haussmann, Paris (9e);

à l'Agence de la Compagnie du Midi, 16, Boulevard des Capucines, Paris (9e).

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS

AFFICHES ILLUSTRÉES

La si remarquable collection d'affiches illustrées de la Cie d'Orléans vient de s'enrichir d'un nouveau sujet " Le Mont-Dore ", d'après maquette de Ch. Hallo.

Cet artiste a heureusement fait ressortir la situation agréable de cette station " la Providence des Asthmatiques " à l'entrée de la splendide vallée que ferme au midi le puissant massif du Sancy (1 886m).

Il est rappelé que les affiches de la collection en question sont mises en vente au Service de la Publicité, 1, Place Valhubert à Paris, au prix de **7 fr. 00** l'exemplaire (**6 fr. 50** pour six et plus).

Exceptionnellement, ce prix est réduit à **5 fr. 75** par affiche en faveur des membres de l'Enseignement, quel que soit le nombre commandé.

Deux autres sujets vont être, sous peu, édités : " Le Château de Chaumont-sur-Loire " (façade d'entrée) de Constant Duval et " Saint-Céré-Lot " (petite place aux vieilles maisons pittoresques) de Ch. Hallo.

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS ET DU MIDI

HIVER 1926-1927

VOYAGES EN ALGÉRIE

par PORT-VENDRES

Transbordement direct du train au bateau ou inversement

Récemment encore les voyageurs se dirigeant sur Alger et Oran par Port-Vendres devaient quitter le train à cette dernière gare pour se rendre au quai d'embarquement.

Il est rappelé que la voiture directe 1re cl. à couchettes et 2e cl. du train 67/167 quittant Paris-Quai d'Orsay à 17 heures descend maintenant jusqu'au quai maritime de Port-Vendres, ce qui permet aux voyageurs de passer directement du wagon au bateau.

Il est rappelé également que cette même facilité de transbordement direct existe aussi dans le sens Algérie sur France.

ANDRÉ THÉRIVE

LES SOUFFRANCES PERDUES

ROMAN

Du même auteur : LE VOYAGE DE M. RENAN.
LE PLUS GRAND PÉCHÉ.
(Grand Prix Balzac 1924.)
LA REVANCHE.

FRANÇOIS DE BONDY

LES DOUCES FLÈCHES

ROMAN

Du même auteur : CONSTANCE DANS LES CIEUX. — LE MOQUEUR. — PYGMALLON AUX CENT AMOURS. — FRAMBOISE PÉPIN ET SES ENVIRONS.

GILBERT DEVOISINS

LES MIENS

Le roman du Souvenir

Du même auteur :

LES MOMENTS PERDUS DE JOHN SHAG

Chez GRASSET — ch. vol. 12 fr.

CHEZ PLON

Comtesse H. DE REINACH FOUSSEMAGNE

CHARLOTTE DE BELGIQUE

IMPÉRATRICE DU MEXIQUE

Préface de PIERRE DE LA GORCE, de l'Académie française

Un volume in-4° tellière, abondamment illustré . . . . . 32 fr.

LOUIS GILLET

SUR LES PAS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

In-16 . . . . . 12 fr.

JEAN MAUCLÈRE

SOUS LE CIEL PALE DE LITHUANIE

In-8° écu, avec 43 gravures et 2 cartes hors texte . . . . . 15 fr.

HENRI MASSIS

EN MARGE DE JUGEMENTS

RÉFLEXIONS SUR L'ART DU ROMAN

In-8° 1/4 colombier sur alfa . . . . . 7 fr. 50

COLLECTION " D'AUTEURS ÉTRANGERS "

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE CHARLES DU BOS

ANTONE TCHÉKHOV

LE DUEL

Tome VIII des œuvres complètes traduites du russe par DENIS ROCHE.

In-16 . . . . . 12 fr.

LE ROSEAU D'OR

Œuvres et Chroniques

— 13 —

NICOLAS BERDIAEFF

UN NOUVEAU MOYEN-AGE

In-8° écu, sur alfa, tiré à 5500 exemplaires numérotés . . . 18 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

PIERRE DEVOLUY

LA CÉVENNE EMBRASÉE

Le Violier d'Amour

Ce roman est à la fois une évocation magistrale de la « Cévenne embrasée » par les guerres de Religion, et comme un poème de jeunes baisers qui embaument la fleur pourprée du désert, celle du « Violier d'Amour ».

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. . . . . 12 fr.

MAURICE DONNAY
de l'Académie Française.

THÉATRE

TOME HUITIÈME

La Chasse à l'homme
Le Roi Candaule
Le Geste

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . . 12 fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Envoi contre mandat ou timbres
1 fr. en sus pour le port et l'emballage

R. C. Seine, 242.553

LES ÉDITIONS RIEDER

7, place Saint-Sulpice, 7
*PARIS-VIe*

VIENT DE PARAITRE : *VIENT DE PARAITRE :*

M. CONSTANTIN-WEYER

CINQ ÉCLATS DE SILEX

Un volume in-16, broché. **10.50**

DU MÊME AUTEUR :

MANITOBA, un vol. in-16, broché. **7.50**
LA BOURRASQUE, un vol. in-16, broché. . **10.50**

UNE ŒUVRE BELGE : *UNE ŒUVRE BELGE :*

JEAN TOUSSEUL

LE VILLAGE GRIS

Un volume in-16, broché. **10.50**

UNE ŒUVRE FLAMANDE : *UNE ŒUVRE FLAMANDE :*

LODE BAEKELMANS

BINETTES

TRADUCTION DE J. D. JACOBSOHN

Un volume in-16, broché. **10.50**

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées. Paris

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS (9e)

Pour paraître le 16 Février :

MAXIME GORKI

Notes et Souvenirs

Traduit du russe par DUMESNIL DE GRAMONT

La Révolution telle qu'elle fut.
La Russie telle qu'elle est.....

Un volume in-16. — Prix . . . . . **9 fr.**

La première édition, édition originale, tirée à 500 exemplaires non numérotés sur beau papier Outhenin Chalandre. Prix. . . . . . **15 fr.**

Il a été tiré en outre :

30 exemplaires numérotés sur papier vergé de Rives. Prix. . . . **80 fr.**

Vient de paraître :

SÁNDOR KÉMERI

PROMENADES D'ANATOLE FRANCE

PRÉFACE DE P.-L. COUCHOUD

Propos d'ANATOLE FRANCE, rapportés fidèlement, alors que le Maître se promenait dans Paris, Reims, Rome, Florence, Naples et les belles villes d'Italie.

Un volume in-16. — Prix . . . . . **9 fr.**

Première édition, édition originale, tirée à 500 exemplaires non numérotés sur beau papier Outhenin Chalandre. Prix. . . . . . **15 fr.** *(épuisée)*

30 exemplaires numérotés sur papier vergé de Rives. Prix. **80 fr.** *(souscrits)*

LA REVUE DE PARIS

Parait le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées, Paris.